

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE ALLIA

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

2010

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2010

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

LES ÉDITIONS ALLIA ont été créées en 1982. Près de cinq cents ouvrages ont été publiés depuis. Quels critères ont déterminé nos choix ? Ou, pour parler la langue commune à ceux qui ont quelques raisons de nous interroger à ce propos : quelle a été jusqu'à présent notre politique éditoriale ?

Nous n'avons initialement publié que des textes qu'aucun éditeur ne souhaitait alors diffuser, ou qu'aucun copyright ne protégeait de l'intérêt du public. Ceux que nous avons simplement réédités n'étaient alors publiés par personne et parfois depuis fort longtemps. Des ouvrages étrangers, largement accessibles au public partout ailleurs qu'en France, n'avaient jamais été traduits en français. D'autres textes, contemporains, ne trouvaient aucun éditeur disposé à en assurer la publication. Quelqu'un qui nous était peu amical observait qu'en somme, les éditions Allia publiaient "ce qu'elles pouvaient". C'est bien vrai. Mais, dans les conditions présentes, qu'un ouvrage puisse être largement diffusé ne nous a pas paru un critère suffisant d'excellence, ni inversement. Si bien que cette contrainte que nous avons acceptée n'était peut-être pas tout à fait défavorable. Depuis plus de vingt ans, les éditions Allia ont donc publié "les autres choses".

Parmi les ouvrages que personne ne trouvait bon d'éditer, nous avons naturellement choisi ceux qui nous ont plu : pour les informations qu'ils nous ont apportées sur leur époque et sur la nôtre, pour les conclusions qu'ils en ont tirées, pour leur sensibilité particulière manifestée à cet égard, pour la forme aussi que leurs auteurs ont cru bon de leur donner. Bien sûr, notre goût personnel est un critère éminemment subjectif, qui ne saurait, pas plus que le précédent, garantir l'intérêt général d'un livre. Toutefois, nous ne nous illusionnons guère sur l'originalité de nos goûts, qui se sont formés dans un mode de vie malheureusement commun à beaucoup de nos contemporains, de même que certaines de nos aspirations à en changer. Il est donc tout naturel que nos choix subjectifs rencontrent ceux de lecteurs pour lesquels nous publions ; et cela nous convient.

Nous pouvons ajouter une remarque. Beaucoup de textes publiés ici – et jusqu'alors peu connus – renvoient à des ouvrages tout aussi mal connus d'autres pays ou d'autres époques. Vittorio Alfieri renvoie à John Donne, Giuseppe Rensi à Leopardi, les textes présituationnistes à des

documents dadaïstes, Bounan à Marsile Ficin et à Paracelse, etc. Il semble qu'en tirant sur un de ces fils peu voyants, on fasse venir tout une pelote qui serait en quelque sorte sous-jacente à la culture la plus commune. Cette "autre chose", qui donne une certaine cohésion à l'ensemble de nos publications pourrait bien concerner aujourd'hui une partie de nos contemporains.

Le lecteur sera peut-être surpris de la disposition de notre catalogue. La liste des ouvrages que nous publions s'y trouve en effet ordonnée selon un mode peu habituel dans un catalogue d'éditeur, mais qui résulte simplement des précédentes raisons qui nous ont incités à les publier. L'ordre y est d'abord historique. Il tient compte ainsi du mouvement qui les a suscités, permis, et dans lequel ils se sont trouvés engagés. La *Grammaire* d'Arnauld et Lancelot en 1660, les écrits de Casanova à la fin du XVIII^e siècle, l'esthétisme d'Oscar Wilde un siècle plus tard ou les textes présituationnistes des années cinquante, par exemple, tirent de cette disposition leur meilleure justification, leur propre critique, et leur signification pour le lecteur actuel.

Dans chaque époque, des courants de pensée, de sensibilité, de goût convergent ou s'affrontent selon les réalités sociales dont ils témoignent et qui sont les lignes de force de l'époque elle-même. Les ouvrages présentés ici s'inscrivent naturellement dans de tels courants, qui interfèrent toujours, dont chacun renvoie à d'autres et s'en nourrit plus ou moins consciemment.

De tels courants, et ce qu'ils manifestent de la réalité sociale, constituent les moments de l'époque ultérieure et de ses lignes de force, jusqu'à notre présent, qui n'est évidemment pas définitif. C'est à ce titre qu'ils nous intéressent, comme témoins de ce qui nous a formés et, par conséquent, l'avenir que nous choisirons. Nous supputons qu'il en est de même pour des lecteurs qui nous ressemblent et qui trouveront ainsi à l'agencement de notre catalogue l'avantage qu'on peut attendre d'une bibliothèque.

Cette bibliothèque est assurément tout "autre chose", et pour des raisons qui n'ont pas besoin d'être soulignées, qu'une bibliothèque universitaire par exemple. Toutefois, afin de faciliter la recherche d'un ouvrage particulier, nous avons fait suivre la présentation de notre catalogue d'un index alphabétique des titres et des auteurs ainsi que d'une chronologie des publications.

SOMMAIRE

I. À PROPOS DE L'HÉRITAGE ANTIQUE.....	7
II. L'EUROPE MÉDIÉVALE.....	17
III. UNE RENAISSANCE.....	29
IV. LES ARCANES DE L'ÂGE CLASSIQUE.....	45
V. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE : ENTRE LES LUMIÈRES ET L'INCENDIE.....	55
VI. DE L'EUROPE NAPOLEONNIENNE À LA RÉVOLUTION DE 1848.....	69
VII. DE MARX À LA BELLE ÉPOQUE.....	95
VIII. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE : AUTOUR D'UNE RÉVOLUTION SOCIALE.....	131
IX. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE : LA RÉVOLTE DES ARTISTES.....	143
X. NOUVELLES DICTATURES EUROPÉENNES ET SECONDE GUERRE MONDIALE.....	171
XI. DANS LA GUERRE FROIDE : LA RÉVOLTE ET SON DOUBLE.....	193
XII. LA FIN D'UNE ÉPOQUE : LES CONDITIONS DU VRAI.....	233

1. À PROPOS DE L'HÉRITAGE ANTIQUE

Concernant cet héritage et surtout sa transmission, quelques ouvrages sont présentés ici, bien différents, mais d'égale importance. Ils confirment le rôle quasi initiatique de la culture ancienne, le mode particulier de sa communication, et ce qui en est advenu dans les siècles suivants.

RENÉ ALLEAU : *Alchimie* (1968)

Les contempteurs de l'alchimie ont longtemps prétendu que cette science était un sous-produit bâtard et dégénéré du néoplatonisme alexandrin, greffé sur des pratiques de faussaires et réactivé en Europe au moment de la Renaissance. L'auteur montre ici que l'alchimie a été théorisée et pratiquée depuis les époques les plus reculées dans toutes les grandes civilisations, en Inde, en Chine, en Mésopotamie, puis dans la Grèce alexandrine, dans la civilisation arabo-musulmane qui l'avait héritée des Perses et enfin dans l'Europe chrétienne. Cette appréhension originale du monde et de soi-même, de leurs relations réciproques, des correspondances secrètes liant leurs mouvements et leurs rythmes, consignée dans des formes verbales adéquates à son objet, a toujours appartenu, nul ne l'ignore, au domaine de la Poésie. On ne s'étonnera donc pas que, dans une civilisation qui a relégué la Poésie à un rôle purement décoratif, d'authentiques poètes, pour qui leur art avait une tout autre portée, aient été fascinés par l'alchimie, de Nerval à Rimbaud et à André Breton, entre autres. Plus généralement, on pourra observer que des auteurs, parmi les plus critiques des idéologies de leur temps, Rabelais, Cervantès, De Cyrano, Swift, pour ne nommer que les plus célèbres, se sont largement inspirés du mode de connaissance alchimique et même de son mode d'expression.

Né en 1917, René Alleau est historien des sciences traditionnelles. Reconnu comme un spécialiste éminent du symbolisme, de l'alchimie et des sociétés secrètes, il est l'auteur de nombreuses études sur ce sujet. *Alchimie* a été publié pour la première fois en 1968 par l'*Encyclopædia Universalis*, quinze ans après son ouvrage plus spécialisé sur les *Aspects de l'alchimie traditionnelle*.

Publié par Allia en 2008. Précédé de "Préface pour un anniversaire" par Michel Bounan. Image de couverture : Jean-Auguste-Dominique Ingres. 96 p. 6,10 euros.

ANONYME : *La Voie suprême selon le yoga tibétain* (XII^e siècle)

"Pour un intellect supérieur, la meilleure chose est de comprendre pleinement que le sujet de la connaissance, l'objet de la connaissance et l'acte de connaître sont indissociables."

Ce traité a été compilé par le successeur direct de Milarepa, le guru tibétain Dvagpo-Lharje, également nommé Gampopa, né croit-on en 1077 et mort en 1152.

Sous la forme de brefs chapitres, l'ouvrage offre la quintessence de l'enseignement bouddhique : les dix causes de regret, les dix choses à accomplir, les dix choses à éviter, les dix marques d'un homme supérieur, les dix ressemblances trompeuses, etc. On retrouve ici les mêmes préceptes et les mêmes avertissements que nous ont légués d'autres traditions, et il n'est pas excessif de considérer cet ouvrage comme une introduction générale à une démarche spirituelle universelle.

Publié par Allia en 2005. 112 p. 6,10 euros.

PIERRE HADOT : *Éloge de la philosophie antique* (1983)

"Dans toutes les écoles, seront ainsi pratiqués des exercices destinés à assurer le progrès spirituel vers l'état idéal de la sagesse, des exercices de la raison qui seront, pour l'âme, analogues à l'entraînement de l'athlète ou aux pratiques d'une cure médicale. D'une manière générale, ils consistent surtout dans le contrôle de soi et dans la méditation. Le contrôle de soi est fondamentalement attention à soi-même : vigilance tendue dans le stoïcisme, renoncement aux désirs superflus dans l'épicurisme."

Dans cette leçon inaugurale de la chaire d'histoire de la pensée hellénistique et romaine professée au Collège de France, Pierre Hadot expose la démarche qui préside à l'ensemble de ses travaux et développe l'une de ses idées directrices : la philosophie antique n'était pas un ensemble de connaissances à assimiler, mais une pratique de transformation de soi-même, une initiation.

Publié par Allia en 1998. Image de couverture : Hendrick ter Brugghen. 80 p. 6,10 euros. 6^e éd.

PIERRE HADOT : *Éloge de Socrate* (1974)

"Socrate apparaît comme un médiateur entre la norme idéale et la réalité humaine. L'idée de médiation, d'intermédiaire, évoque celle de juste milieu et d'équilibre. On s'attend à voir apparaître une figure harmonieuse, mêlant en de fines nuances les traits divins et les traits humains. Il n'en est rien. La figure de Socrate est déroutante, ambiguë, inquiétante." Cette étude ne tente pas de reconstituer le Socrate historique, mais présente la figure paradoxale et ironique du sage telle qu'elle apparaît dans la tradition occidentale à travers *Le Banquet* de Platon et telle qu'elle fut perçue par ces deux grands esprits socratiques que furent Kierkegaard et Nietzsche.

Publié par Allia en 1998. 80 p. 6,10 euros. 6^e éd.

LEO STRAUSS : *Sur une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon* (1946)

“Platon a composé ses écrits de manière à empêcher pour toujours de les utiliser comme des textes faisant autorité. Ses dialogues ne nous donnent pas tant une réponse à l’énigme de l’être qu’une “imitation” extrêmement claire de cette énigme. Son enseignement ne peut jamais devenir l’objet d’un endoctrinement. En dernière analyse, il est impossible d’utiliser ses écrits pour une fin autre que la pratique de la philosophie. En particulier, aucun ordre social et aucun parti passé, présent ou futur, ne peut légitimement prétendre avoir Platon pour patron. Cela ne veut pas dire que l’interprétation de Platon soit essentiellement arbitraire. Cela signifie, au contraire, que les exigences d’exactitude qui gouvernent l’interprétation des livres de Platon sont beaucoup plus strictes que celles qui gouvernent l’interprétation de la plupart des livres.”

Leo Strauss, né en Allemagne en 1899, est élevé dans la tradition juive. Il s’exile en 1932, à Paris d’abord, puis aux États-Unis où il enseigne jusqu’à sa mort, en 1973. Avant tout historien de la philosophie, et plus encore de la philosophie politique, son apport fondamental fut de redécouvrir l’art d’écrire des philosophes classiques et leur façon de penser le politique. Ce texte, publié en 1946, offre un exemple particulièrement éclairant de sa méthode. Réfutant avec une érudition sans égale les tentatives d’annexer la pensée de Platon au service de telle ou telle doctrine politique, il offre avec ce bref essai un véritable précis de méthodologie historique.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Olivier Sedeyn. 96 p. 6,10 euros.

ARISTOTE : *Problème XXX* (IV^e siècle avant J.-C.)

“Pourquoi tous ceux qui furent exceptionnels en philosophie, en politique, en poésie ou dans les arts, étaient-ils de toute évidence mélancoliques, certains au point de contracter des maladies causées par la bile noire, comme Héraclès dans les mythes héroïques ? Car lui-même semble avoir été mélancolique de nature, et c’est en référence à lui que les anciens appelaient ‘maladie sacrée’ la maladie des épileptiques.”

Le *Problème XXX*, qui s’ouvre sur un célèbre parallèle entre génie et mélancolie, est un texte qui, malgré sa brièveté, a nourri depuis l’Antiquité jusqu’à nos jours une riche tradition de commentaires, au croisement de la médecine et de la philosophie. Nous proposons ici ce

Problème dans son intégralité, ce qui permet de saisir comment le thème de la “bile noire” s’articule avec d’autres questions, qui tournent toutes autour du rapport entre le corps et l’intellect : “Pourquoi l’homme pense-t-il une chose et se retrouve-t-il à en faire une autre ?”, “Pourquoi l’homme mérite-t-il plus la confiance que tout autre animal ?” ou encore : “Pourquoi des gens intelligents passent-ils leur temps à accumuler des biens au lieu de jouir de ceux qu’ils possèdent ?”

Publié par Allia en 2004. Traduit du grec par Andrea L. Carbone et Benjamin Fau. Suivi de *Une histoire naturelle de la pensée* par Andrea L. Carbone. Image de couverture : Le Caravage. 48 p. 6,10 euros. 2^e éd.

SAPPHO : *L’Égal des dieux* (fin VII^e-début VI^e siècle avant J.-C. / 1993)

“Ce livre s’adresse aux jeunes filles, aux femmes, aux féministes, aux amateurs de ces trois catégories, aux misogynes, aux amantes, aux amants, aux chercheurs de curiosités, aux professionnels du thème, du champ lexical et de la variante, aux experts en chansonnettes, aux collectionneurs, aux lecteurs de Queneau, aux lectrices, aux historiens de la sexualité, aux hellénistes, aux travestis, aux traducteurs, aux traductrices passées et futures.” (Philippe Brunet)

Il s’agit d’abord d’un cantique d’amour de la célèbre poétesse de Lesbos, qui composa en son temps diverses prières et chants de “noces”. Mais il s’agit aussi de cent traductions choisies auxquelles ce poème a donné lieu, depuis Catulle jusqu’à nos jours en passant par Ronsard, Boileau, Lamartine, Banville, Richepin, Marguerite Yourcenar, etc. L’extrême diversité des traductions témoigne de la sensibilité de chaque traducteur et, à travers elle, de celle de leur époque, des rapports entre un héritage culturel et ses héritiers, entre le lecteur et la littérature elle-même.

Cent versions d’un poème de Sappho recueillies par Philippe Brunet. Publié par Allia en 1998. Préface de Karen Haddad-Wotling. 144 p. 6,10 euros. 4^e éd.

LUCIUS DE PATRAS : *L’Âne* (vers le I^{er}-début II^e siècle)

“Dans *L’Âne* se voit une vive image du monde tel qu’il était alors ; l’audace des brigands, la fourberie des prêtres, l’insolence des soldats, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves ; tout est vrai dans des fictions si frivoles en apparence, et ces récits de faits, non seulement faux, mais impossibles, nous représentent les temps et les hommes mieux que nulle chronique, à mon sens.” (Paul-Louis Courier)

Ce récit érotico-hermétique traduit du grec par Paul-Louis Courier relate la métamorphose du héros en un âne à qui arrivent de surprenantes aventures. Le platonicien Apulée, qui dut répondre d'une accusation de magie, l'a pris pour modèle de son célèbre *Âne d'or*, en y greffant divers apports orientaux. La dépouille de ce même âne merveilleux, source de grandes richesses aurifères, dissimule la princesse fugitive du conte de Perrault. Le bonnet de l'âne coiffait naguère les mauvais élèves au temps où ils jouaient encore à la marelle. La transmission obstinée de cette fable mérite de retenir l'attention du lecteur moderne.

Publié par Allia en 1990. Traduit du grec et préfacé par Paul-Louis Courier. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

HOMÈRE / LEOPARDI : *La Batrachomyomachie* (IX^e siècle avant J.-C. / 1815)

“Et grenouilles, dociles, de prendre les armes. / D'une feuille de mauve elles recouvrirent leurs jambes, / De cardons bien verts se taillèrent de belles cuirasses, / Pour boucliers, elles prirent un chou, se taillèrent des feuilles, / Puis chacune, d'un jonc effilé, fit sa grande lance, / Et se coiffa d'un colimaçon de nacre surfine.”

La *Batrachomyomachie* fut le premier livre d'Homère imprimé à la Renaissance : un croisement entre la chanson de Roland et Rabelais, rétréci aux dimensions de la fable d'Ésope. Leopardi traduisit le poème une première fois en 1815 (ce fut son premier travail poétique publié) et en conçut deux autres versions au fil des années avant de se lancer dans une suite, de sorte que l'on peut parler de réécriture permanente. Il se livra en outre à de savantes recherches philologiques pour découvrir le véritable auteur de ce texte. Trop vite oublié, ce poème est enfin accessible dans une nouvelle édition qui se fonde sur un manuscrit du X^e siècle. Publié par Allia en 1998. Texte grec établi par Yann Migoubert et traduit par Philippe Brunet. Suivi de *Le Goût de la parodie* par Philippe Brunet. Édition bilingue. 80 p. 9,90 euros.

LE HO-KOUAN TSEU : *Précis de domination* (2008)

Encore inédit en France, le *Précis de domination* est l'unique trace écrite d'un philosophe taoïste connu sous le sobriquet de Ho-kouan tseu (le Maître à la crête de faisan), actif au III^e siècle avant notre ère. Rédigé lors d'une période sombre de l'histoire chinoise, cet ouvrage philosophique autant que religieux s'adresse au souverain qui tentera de réunifier une contrée déchirée par les guerres intestines. Le Maître à la tête de faisan

y décrit l'art politique des anciens, en vue de restaurer une autorité idéale régie par les principes du Tao : l'équilibre naturel des éléments, la modération et la vertu.

Précédé d'une présentation didactique, le *Précis de domination* est composé de 19 chapitres traitant de sujets hétéroclites comme “le fondement de la voie du bon gouvernement”, le “large recrutement” ou “l'exemple du ciel”. C'est une authentique construction utopique héritée de la tradition taoïste qui aborde de manière originale les problématiques développées en Europe par Machiavel et Hobbes : comment faire du pouvoir et de la guerre des instruments de la paix ? Comment l'État peut-il associer justice et force, réconcilier ordre et liberté ? Le modèle théocratique décrit dans le *Précis de domination* nous conduit aux antipodes de la tradition qui a vu le jour en Occident.

Publié par Allia en 2008. Traduit du chinois par Jean Levi, sinologue et spécialiste du taoïsme né à Paris en 1948, auteur de romans, d'essais (dont les *Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu*, Allia, 2003) et de nombreuses traductions. 144 p. 9 euros.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Leçons sur Tchouang-tseu* (2002)

“Je m'inscris donc en faux contre une sorte d'accord tacite que les sinologues paraissent avoir établi entre eux. Le texte serait si difficile, son état si problématique, la pensée qui s'y exprime si éloignée de la nôtre que ce serait de la naïveté ou de l'outrecuidance de prétendre le comprendre exactement. Mon intention est de briser ce préjugé. Je ne le ferai pas en essayant d'imposer une lecture particulière, mais en exposant comment je m'y suis pris pour tenter de comprendre le Tchouang-tseu, en présentant quelques résultats que je tiens pour acquis, mais en faisant aussi état de mes doutes et des questions que je me pose. Je souhaite donner une idée des découvertes que l'on fait quand on entreprend d'étudier ce texte de façon à la fois scrupuleuse et imaginative.”

Dans ces cinq leçons prononcées au Collège de France sur l'œuvre de Tchouang-Tseu, figure tutélaire de la pensée taoïste, Jean François Billeter, en partant chaque fois du texte même, qu'il traduit de façon scrupuleuse et sans *a priori* philosophique, parvient à faire émerger le sens d'une pensée qui n'a rien d'abscons, déconcertante parfois mais toujours précise et profonde.

Publié par Allia en 2002. 160 p. 6,10 euros. 11^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie* (2010)

“Les lecteurs qui n’ont pas la passion des textes anciens trouveront peut-être absurde l’idée de demander un appui, dans une aussi grande affaire, à un auteur de l’Antiquité dont on sait si peu de choses et dont on a si peu de textes. Mais c’est que ces textes ont une teneur très particulière. Ils contiennent une matière dont nous n’avons pas d’autres échantillons et qui pourrait constituer un antidote puissant, même en petite quantité, contre la tradition dont il s’agit de se libérer. Puissant par ses vertus propres, mais aussi à cause du rôle que ces mêmes textes ont continûment joué à travers les siècles. On les a constamment admirés, mais dans un esprit qui n’était pas le leur. Ils constituent donc, contre la tradition, un argument *interne*.”

Cet ouvrage reprend certains problèmes abordés dans les *Leçons sur Tchouang-tseu* et les éclairent d’un jour nouveau. Il aborde en particulier la nature des difficultés sur lesquelles butent les échanges entre l’Europe et la Chine sur le plan de la pensée. Le Tchouang-tseu permet d’appréhender des aspects inaperçus mais essentiels de l’expérience humaine la plus commune. Nul problème n’est compliqué dès lors qu’il est ramené à l’essentiel.

Publié par Allia en 2010. 96 p. 6,10 euros.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Études sur Tchouang-tseu* (2004)

“L’action doit avoir un but précis, sinon elle se divise, elle se brouille, elle tourne mal et cause à la fin des dégâts irréparables. Les sages d’autrefois gardaient en eux le ressort de l’action, ils ne le laissaient pas à d’autres. Tant que tu n’es pas sûr de le détenir, ne te mêle pas de mettre fin aux méfaits d’un tyran !” (Tchouang-tseu)

“Tchouang-tseu est le plus remarquable des philosophes chinois. On ne sait pas grand-chose de sa personne. Il est probablement mort vers 280 avant notre ère. Nul ne sait très bien quelle part lui attribuer dans l’ouvrage qui porte son nom et qu’on appelle ‘le’ *Tchouang-tseu*. Cet ouvrage réunit des textes de Tchouang-tseu lui-même et d’auteurs anonymes qui ont été proches de lui, se sont inspirés de lui après sa mort ou ont été associés à son nom par la suite. L’ouvrage n’est pas gros, il est un peu moins long que les quatre Évangiles. C’est un classique : un ouvrage qui a été beaucoup lu, cité et commenté au cours des siècles, mais aussi mal lu et mal compris, ou compris selon des préjugés qui n’ont plus de raison d’être aujourd’hui. Je me suis efforcé de l’aborder

d’un regard neuf. Au seuil de ce livre, le lecteur me demandera peut-être de lui dire quelle sorte de philosophe est Tchouang-tseu. Je ne peux pas répondre parce que je ne puis le classer dans aucune catégorie connue. Il faut que le lecteur voie et juge par lui-même.”

Publié par Allia en 2004. 296 p. 20 euros. 3^e éd. revue.

JEAN LEVI : *Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu* (2003)

“Telle est la profondeur des fables chinoises. Leur signification se trouve toujours en dehors des mots qui la portent. Elles disent et ne disent pas. Elles suggèrent toujours autre chose que le sens explicite parce que justement elles n’expriment rien d’autre qu’un récit laconique. On peut donc leur attribuer mille significations différentes ; elles suscitent des séries d’images et d’associations qui se répercutent dans la conscience en cercles concentriques, comme des rides à la surface d’une mare après le jet d’une pierre.”

Jean Levi est né à Paris en 1948. Sinologue, spécialiste du taoïsme, il s’est intéressé aussi aux théories politiques et à la réflexion stratégique dans la Chine ancienne. Il est l’auteur de romans, d’essais et de nombreuses traductions, notamment celle du *Huainanzi* dans le volume de la Pléiade consacré aux philosophes taoïstes.

“Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau...”, la phrase qui ouvre ces *Propos intempestifs* donne le ton de l’ouvrage : libre voyage à travers cette œuvre inépuisable qu’est le *Tchouang-tseu*, où par le détour de fables, de paraboles, de dialogues, se développent tous les grands thèmes de la philosophie universelle. Deux apologues, “le meurtre de Chaos” et “la révolte des singes”, servent de point de départ à une réflexion à la fois philosophique et politique, pour laquelle Jean Levi fait appel à d’autres passages du *Tchouang-tseu*, mais aussi bien à des penseurs occidentaux comme Machiavel, Bergson ou Levinas, et même aux films de kung-fu.

Publié par Allia en 2003. 176 p. 6,10 euros. 2^e éd.

NORMAN COHN : *Cosmos, chaos et le monde qui vient* (1993)

“Dans ce livre, le récit s’achève vers le 1^{er} siècle ap. J.-C., mais l’histoire elle-même a traversé les âges. Et quelle histoire ! De nombreuses arguties théologiques, d’innombrables mouvements millénaristes, y compris ceux qui fleurissent actuellement aux États-Unis, même l’attirance exercée autrefois par l’idéologie marxiste-léniniste ; tout cela en découle directement.

Il n'y a pas de raison de penser que cette histoire touche à sa fin. La tradition dont ce livre retrace les origines est toujours aussi vivace. Qui peut dire quels fantômes, religieux ou séculiers, en découleront encore, dans l'avenir incertain ?”

Norman Cohn, l'auteur des *Fanatiques de l'Apocalypse*, professeur émérite à l'université de Sussex, est spécialisé dans l'étude des mythes et des religions qui ont façonné les sociétés humaines. Il analyse dans cette vaste étude les origines de la croyance en l'Apocalypse – en un futur qui verra les forces du bien triompher de celles du mal. Le livre nous plonge deux mille ans en arrière dans la culture de l'Égypte ancienne, de la Mésopotamie et de l'Inde avant de s'attacher aux prophètes iraniens et juifs et aux premières représentations chrétiennes du paradis sur terre. Ce faisant, Norman Cohn éclaire avec une érudition impressionnante un tournant capital dans l'histoire de la conscience humaine. Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Gilles Tordjman. 384 p. 18,29 euros.

2. L'EUROPE MÉDIÉVALE

L'inspiration mystique a été la source et le cœur de la conscience médiévale. On le constate tant dans la justification de ses entreprises collectives ou privées que dans ses manifestations littéraires ou artistiques. La fin de cette civilisation devait voir néanmoins cette inspiration étouffée dans le carcan scolastique, simultanément au développement des communes bourgeoises et à la marginalisation d'une partie de ses populations.

A. MURMURES EN FAVEUR DE BERNARD DE CLAIRVAUX

BERNARD DE CLAIRVAUX : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !*
(Quatre sermons sur le Cantique des Cantiques) (XII^e siècle)

“Ma face vous a cherché ; je chercherai, Seigneur, votre visage adorable. Car vous m’avez fait sentir votre miséricorde dès le matin, lorsqu’étant couché dans la poussière, et baisant les traces sacrées de vos pas, vous m’avez pardonné les désordres de ma vie passée. Puis, quand le jour a grandi, vous avez réjoui l’âme de votre serviteur, lorsque, par le baiser de votre main, vous lui avez aussi accordé la grâce de bien vivre. Et maintenant, que reste-t-il, Seigneur, sinon que, daignant m’admettre aussi au baiser de votre bouche divine, dans la plénitude de la lumière, et dans la ferveur de l’esprit, vous me combliez de joie par la jouissance de votre visage ?”

Fondateur et premier abbé de l’abbaye de Clairvaux, Bernard rédigea les statuts de l’ordre des Templiers. Homme d’action et de spiritualité, il passa sa vie à courir le monde. Ces sermons sur le Cantique des Cantiques, le texte le plus ouvertement sensuel de la Bible, se présentent comme un traité du baiser. Comme l’amant avide du baiser de son amante, celui qui tend à la grâce n’en finit pas de chercher le moyen de recevoir le baiser qui le conduira à l’extase.

Publié par Allia en 1999. Traduit du latin par les abbés Dion et Charpentier. Suivi du *Cantique des Cantiques*. 64 p. 6,10 euros. 2^e éd.

BOSSUET : *Bernard, que prétends-tu dans le monde ?* (1135)

(Panégyrique de Bernard de Clairvaux)

“Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence ; la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre ; là s’évanouiront toutes nos pensées.”

Ce panégyrique de Bernard de Clairvaux (1090-1153), moine et théologien, “l’homme le plus important de son époque”, est l’occasion d’une méditation mélancolique sur l’écoulement du temps et la jeunesse qui s’enfuit.

Publié par Allia en 1999. 64 p. 6,10 euros.

B. L'INSPIRATION JUIVE

MOSHE IDEL : *Les Kabbalistes de la nuit* (2002)

“Le kabbaliste n’est pas seulement à l’origine du rêve, mais également, dans une grande mesure, de son contenu. Il décide d’appeler Dieu ou des anges, ou encore des démons. Il pose les questions auxquelles ces agents sont tenus, et souvent même contraints, de répondre. Par conséquent, le rêve est une combinaison de techniques mystiques, qui induisent une expérience, et de magie.”

Moshe Idel, qui enseigne l’histoire de la pensée juive à l’université de Jérusalem, poste auquel il a succédé à Gershom Scholem, est aujourd’hui le meilleur spécialiste de la Kabbale. Dans cet essai inédit en français, il explore les relations entre la Kabbale et le rêve. S’appuyant avec une grande érudition sur les textes classiques, Moshe Idel montre comment le rêve est l’une des voix possibles pour le kabbaliste d’accéder à la connaissance des secrets divins, au moyen de techniques bien particulières. *Les Kabbalistes de la nuit* nous introduisent au cœur d’un univers fascinant, dans lequel, à travers les siècles, se sont transmis des secrets pour jeter des ponts entre ce monde et l’au-delà.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Olivier Sedeyn. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

MAÏMONIDE : *Lettre sur l’astrologie* (XII^e siècle)

“Sachez, mes maîtres, que j’ai beaucoup examiné toutes ces doctrines ; ce que j’étudiai d’abord, ce fut cet art que l’on appelle l’astrologie, que l’homme pratique pour connaître ce qui, d’une nation, doit advenir ici-bas, ou d’un homme, à chaque moment de sa vie.”

Mosheh ben Maymon naquit à Cordoue en 1135. Pour échapper aux persécutions, il se réfugia en Palestine et au Maroc avant de s’établir au Caire, où il mourut en 1204. Il fut initié par son père à l’étude de la Bible et du Talmud et apprit des Arabes, dont il parlait et écrivait la langue, l’histoire naturelle et la philosophie. Il devint très tôt un maître incontesté : on s’adressait à lui des quatre coins du monde pour avoir son avis sur des questions fondamentales. Ainsi, c’est à l’occasion d’une interrogation des rabbins de France que Maïmonide élabore, dans cette *Lettre sur l’astrologie*, une suggestive synthèse des connaissances cosmologiques de son temps. Après avoir décrit les nombreux mécanismes qui règlent l’interaction entre le divin et le

terrestre, il n'en conclut pas moins en faveur de l'inaliénable responsabilité de l'homme.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'hébreu par René Lévy. 48 p. 6,10 euros.

C. LA PHILOSOPHIE ARABE

AL-KINDI : *De radiis* (IX^e siècle)

“Celui que l'on dit le plus sage, et qui l'est, est celui qui perçoit, dans les choses et leurs propriétés, ce qui est le moins perceptible. D'où le fait que ceux qui sont formés par le saint désir de la sagesse travaillent beaucoup à la compréhension des qualités cachées des choses.”

Né vers l'an 800 à Kufah, Al-Kindi fut nommé le “Philosophe des Arabes”. Imprégné de philosophie aristotélicienne, il est l'auteur de plusieurs dizaines d'ouvrages traitant de domaines aussi variés que la géométrie, la médecine, la philosophie, l'astronomie, la physique, l'optique ou la musique. À travers toute son œuvre, il s'est attaché à valoriser le pouvoir d'une raison forte et autonome, capable de se dégager de l'emprise de la religion. Persécuté par les tenants de l'orthodoxie musulmane qui rejetaient la “science étrangère”, c'est-à-dire les savoirs hérités du monde grec, il vit ses ouvrages confisqués, avant de mourir à Bagdad vers 873.

Nous ne connaissons le texte du *De radiis* que par sa traduction latine. L'auteur de cette traduction a sous-titré l'ouvrage “Théorie des arts magiques”, tant la pensée qui s'exprime là peut apparaître comme ésotérique. En fait Al-Kindi se veut entièrement rationnel et cherche à nous faire comprendre comment, par sa connaissance et de manière progressive, l'homme se rend capable d'engendrer des modifications dans les choses. Au centre de l'ouvrage se trouve donc la théorie des rayons, fondée sur le postulat de l'“harmonie universelle”, qui suppose des relations entre toutes les choses, qu'elles soient célestes ou terrestres. Le traité d'Al-Kindi a eu une extraordinaire répercussion au Moyen Âge et à la Renaissance et a nourri toute l'école de la pensée dite “magique” qu'ont étudiée Marsile Ficin, Pic de la Mirandole ou encore Giordano Bruno.

Publié par Allia en 2003. Traduit du latin et présenté par Didier Ottaviani. 112 p. 6,10 euros.

AL-FĀRĀBĪ : *De l'obtention du bonheur* (IX^e siècle)

“Car chaque être est fait pour atteindre la perfection ultime qu'il est susceptible d'atteindre conformément à sa place dans l'ordre de l'être. La perfection spécifique de l'homme est appelée le bonheur suprême.” Al-Fārābī, qui vécut à Bagdad au IX^e siècle, est considéré comme le premier grand philosophe musulman. De son vivant, il fut surnommé le “second Maître”, Aristote étant le premier. Toute sa vie il a cherché à accorder la philosophie de Platon à celle d'Aristote et s'est donné pour tâche de ramener la sagesse grecque dans les pays arabes.

De l'obtention du bonheur est la première partie d'une trilogie qui comprend en outre *La Philosophie de Platon* et *La Philosophie d'Aristote*. Le thème principal de ces trois traités est la perfection humaine (ou le bonheur, ou la philosophie). Dans ce texte composé de 64 paragraphes, Al-Fārābī recherche quelles sont les choses qui permettent aux nations et à leurs habitants d'atteindre le bonheur terrestre et le bonheur suprême dans la vie à venir. De façon rationnelle, il décrit les différentes étapes qui mènent peu à peu jusqu'au plus haut stade de la félicité. Ses conseils s'adressent aux gouvernants mais aussi au simple citoyen et dessinent ainsi un modèle de cité idéale. C'est, avec quelques siècles d'avance, un véritable humanisme qui se met ici en place, fait de tolérance et de foi en la raison, et visant à concilier bien public et bonheur individuel.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'arabe par Olivier Sedeyn et Nassim Lévy. Présenté et annoté par Olivier Sedeyn. 128 p. 6,10 euros. 2^e éd.

AL-FĀRĀBĪ : *La Philosophie de Platon* (IX^e siècle)

“Le *Platon* de Fārābī présente Platon comme un homme qui eut à découvrir entièrement par lui-même la signification même de la philosophie. Il ne présente pas tant le Platon historique que le philosophe typique, lequel, une fois parvenu à la maturité de l'esprit, ‘comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres’, doit prendre un nouveau départ et suivre son propre chemin quelle que soit l'importance de l'assistance qu'il a reçue de ses maîtres et leur talent. Par ce fait même, Fārābī se révèle un vrai platonicien.” (Leo Strauss)

La Philosophie de Platon est un texte clef de la philosophie islamique médiévale. Il permet de découvrir un pan méconnu de l'histoire des idées : la résonance qu'eut dans le monde musulman la philosophie platonicienne et aristotélicienne. Al-Fārābī nous offre ainsi une image de Platon déroutante pour un lecteur occidental. Il s'attache principalement

à l'aspect politique de sa philosophie, et la façon dont celle-ci propose une conception du bonheur qui peut rejoindre celle du philosophe musulman.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'arabe et annoté par Olivier Sedeyn et Nassim Lévy. 48 p. 6,10 euros.

LEO STRAUSS : *Le Platon de Fârâbî* (1945)

“Le *Platon* de Fârâbî s’occupe essentiellement du bonheur et en particulier de la relation de la philosophie avec le bonheur ; et dans la mesure où le bonheur est le sujet de la science politique, nous pouvons dire que son *Platon* est essentiellement une recherche politique. Dans le cadre de cette philosophie politique, le *Platon* de Fârâbî examine entre autres choses le caractère essentiel de la philosophie : afin d’établir le rapport entre la philosophie et le bonheur, il lui faut établir en premier lieu ce qu’est la philosophie elle-même.”

Cette étude inédite resitue le commentaire de Platon par Al-Fârâbî dans son contexte culturel et philosophique, le Moyen Âge musulman. Familier aussi bien de la philosophie arabe qu’occidentale, Leo Strauss offre une lecture lumineuse de ce traité et met au jour le matérialisme caché d’Al-Fârâbî. Au-delà de ce cas particulier, ce livre pose les questions essentielles du bonheur, du pouvoir et de la démocratie en général. Leo Strauss, né en Allemagne en 1899, est élevé dans la tradition juive. Il s’exile en 1932, à Paris d’abord, puis aux États-Unis où il enseigne jusqu’à sa mort, en 1973. Avant tout historien de la philosophie, et en particulier de la philosophie politique antique, son apport fondamental fut la redécouverte de l’art d’écrire des philosophes classiques et leur façon de penser le politique.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l’anglais et annoté par Olivier Sedeyn. 96 p. 6,10 euros.

OMAR KHAYYAM : *Les Quatrains* (XI^e siècle)

“Ô cœur, jamais tu ne sonderas le mystère,
Jamais tu n’éclairciras les subtilités des philosophes,
Fais-toi un ciel du vin et de la coupe,
Car, au Ciel véritable, sais-tu si tu pénétreras jamais ?”

Né en 1048 à Nishapouren, en Perse, Omar Khayyam a contribué à la réforme du calendrier en 1079. Après une période d’activité scientifique intense, il choisit de se retirer de la vie publique. Éminent savant mais être

épris de liberté, il s’éloigne vers trente ans du pouvoir et de tout risque de compromission. Mathématicien et astronome, ses calculs sur l’infiniment grand l’ont rendu proche de l’infiniment petit. À force de sonder le ciel, il a mesuré la durée dérisoire des hommes. Et ce point zéro où apparaît et s’abîme fatalement tout ce qui vit, a inspiré en lui le poète. Buveur invétéré, probablement mort en 1131, il est l’auteur d’un brûlot poétique : les *Rubai’yat*, les célèbres *Quatrains*, dans lesquels il célèbre les femmes et la beauté, l’ivresse et la poussière du néant. La forme de ces vers lui permet de dire l’usage du monde et sa mesure.

À sa mort, quelques centaines de ces quatrains sont retrouvés. Lui qui haïssait plus que tout l’esclavage de la pensée nous a légué ces poèmes qui, aujourd’hui encore, s’élèvent contre l’imposture religieuse et politique. Préférer les jouissances de l’éphémère aux vérités érigées en dogmes, Khayyam ne souhaite à l’humanité qu’ivresse et amour. Mystique en apparence, débauché en réalité, mêlant le rire à l’incrédulité, il est l’homme le plus curieux à étudier pour comprendre ce qu’est devenu le libre génie de la Perse dans l’étroitesse du dogmatisme musulman. Le manteau des explications mystiques couvre, dans ses poèmes, toutes les hardiesses.

Qu’un pareil livre ait pu circuler librement dans un pays musulman est un sujet de surprise : la littérature européenne peut-elle citer un ouvrage où toute croyance est niée avec une ironie si fine et si amère ?

Publié par Allia en 2008. Traduit de l’anglais par Charles Grolleau. 96 p. 3 euros. 3^e éd.

JEAN-YVES LACROIX : *Le Cure-dent* (2008)

“Omar Khayyam est un parfait citoyen. De la ville, il a le goût très vif. Ce n’est pas qu’il n’aime pas la nature : il la préfère sous forme jardinière.”

“À bien peser les choses, il paraît extrêmement judicieux d’habiter un palais. La sécurité du corps y est garantie, et, à défaut de la paix de l’âme, la possibilité du sommeil. Surtout, le voisinage de la beauté a quelque chose de pratique que la pudeur n’avoue jamais.”

Décrivant avec érudition la vie du savant et poète perse du XI^e siècle, Omar Khayyam, Jean-Yves Lacroix brouille le genre de la biographie. Les faits avérés deviennent des jalons entre lesquels il n’hésite pas à laisser parler son imagination ou à s’identifier à cet hédoniste triomphateur. Contribution majeure à l’unification du pouvoir, la réforme du calendrier entreprise par l’éminent Khayyam en 1079 lui assure la

protection de l'Empire. Génie indocile, il se retire de la vie publique après avoir écrit des traités capitaux. C'est qu'il a trouvé mieux à faire : boire inconsidérément, louer l'ivresse, célébrer la beauté. Sa ville natale devient le lieu privilégié de ses déambulations. Il fréquente le quartier des artisans, les tavernes. Blasphémateur inspiré, à une époque où l'orthodoxie religieuse s'intensifie, il écrit les *Rubai'yat*, quatrains considérés comme "des serpents venimeux pour la loi divine" ! Il se réclame de son maître, Avicenne, alcoolique méthodique, et s'emploie à l'égaliser. C'est dans une taverne que se noue une aventure fusionnelle avec une poétesse... promise à un autre. Cet amour contrarié bouleversera Khayyam. Un cure-dent en or, trouvé dans un bazar, symbolisera sa "résurrection". Si décrire, c'est toujours inventer, Jean-Yves Lacroix le fait fort bien. D'hypothèses volatiles en bonheurs d'écriture, il achève son récit par un autodafé, le plus beau pied de nez que l'on puisse faire au "savoir". Vice-champion du monde de Scrabble en 1983, catégorie Cadet, Jean-Yves Lacroix est né en 1968 à Grenoble. Libraire de livres anciens, il a également traduit plusieurs ouvrages d'Herman Melville, dont *Bartleby* et *Moi et ma cheminée*. *Le Cure-dent* est son premier récit. Publié par Allia en 2008. Image de couverture : José Alemany. 96 p. 6,10 euros.

D. LA POÉSIE POPULAIRE ESPAGNOLE AU DÉCLIN DU MOYEN ÂGE

ANONYME : *Coplas, poèmes de l'amour andalou*

"Quand serons-nous, mignonne, / tels les pieds du Seigneur : / l'un au-dessus de l'autre, / un petit clou entre les deux !"

Expression majeure du Cante flamenco et du Cante rondo, la copla est née en Andalousie vers la fin du XIV^e siècle. "Chaque copla est la pointe sèche d'un des motifs qui sont la vie et la pointe de l'être. Aucune nation n'a donné à la poésie d'éternité un tel ensemble de chants, jaillis anonymement de chaque papille de son jour, de chaque étoile de sa nuit, de son héroïsme et de sa faillite." (Guy Lévis Mano).

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'espagnol par Guy Lévis Mano. Illustrations de Javier Vilató. Édition bilingue. 144 p. 21,35 euros. Tirage de tête avec une gravure originale de Javier Vilató (épuisé). Édition en français seulement : 80 p. 6,10 euros. 4^e éd.

ANONYME : *Romancero*

"En Castille est un château / qui se nomme Rochefroide ; / Roche est le nom du château, / Froide on nomme la fontaine. / Le pied des murailles est d'or, / et les créneaux d'argent fin : / entre créneau et créneau / une pierre de saphir ; / autant elle brille la nuit / que le soleil à midi. / Dedans est une demoiselle Rosefleurie / on l'appelle : / sept comtes l'ont demandée / et trois ducs de Lombardie ; / tous elle les a dédaignés / tant est grande sa fierté."

Source authentique à laquelle a puisé García Lorca, le *Romancero* tire son origine d'anciennes chansons de geste colportées par les jongleurs et transmises de génération en génération sous une forme poétique nouvelle jusqu'au XVII^e siècle. "L'Espagne, avec le *Romancero* (comme avec les coplas), nous a donné un moment unique de poésie faite, épurée, par le peuple" (Guy Lévis Mano).

Publié par Allia en 1994. Traduit de l'espagnol par Guy Lévis Mano. Illustrations de Javier Vilató. Édition bilingue. 196 p. 21,35 euros.

E. L'ART MÉDIÉVAL

PAILLOT DE MONTABERT : *Dissertation sur les peintures du Moyen Âge* (1812)

"Vers le XVI^e siècle, la peinture, qui venait de gagner en imitation et en exécution, avait réellement perdu en dignité, en naïveté et en beauté." Jacques-Nicolas Paillot de Montabert est né en 1771 et mort en 1849. Peintre lui-même, il fut l'élève de David et exposa plusieurs fois entre 1802 et 1817. Mais c'est surtout son œuvre d'historien de l'art que l'on retiendra. Parue en 1812 et jamais rééditée depuis, cette *Dissertation* marque une étape importante de l'histoire de l'art : c'est le point de départ de la réévaluation du Moyen Âge en peinture et de ceux que l'on appellera les "primitifs". Remontant à l'Antiquité grecque et aussi à l'Égypte, Paillot rappelle que la peinture n'a pas commencé avec la Renaissance, comme le croient trop de modernes. Au-delà de ce thème particulier, la *Dissertation* de Paillot aide à comprendre le devenir jamais linéaire de la peinture : les œuvres et le regard sur les œuvres appartiennent à une histoire ouverte, qui revient sur elle-même et cherche à penser les enchaînements et les ruptures, les oublis et les retours dans un art en mouvement.

Publié par Allia en 2002. Image de couverture : le labyrinthe de Mirepoix. 80 p. 6,10 euros.

F. LES MARGINAUX DE LA FIN D'UNE ÉPOQUE

PECHON DE RUBY : *La Vie généreuse des Mercelots, Gueux et Bohémiens* (1596)

“Comprends bien ces trois états et comment ils sont très lucratifs et pleins de finesses et cautèles ; et s’il se trouvait quelqu’un qui par mépris voudrait blâmer les discours de ce livre, je lui réponds que je ne les ai pas faits par envie contre aucun de cette sorte de gens, mais pour laisser couler le temps et pour mon plaisir.”

Avec *La Vie généreuse des Mercelots, Gueux et Bohémiens*, la marginalité fait son entrée en littérature. Pour la première fois en France, un texte littéraire prend pour objet exclusif la vie des mendiants et des voleurs. Le vol n’y est plus occasionnel, comme bien souvent dans les nouvelles de la tradition comique ; il est un véritable métier, il est surtout un monde mystérieux, inconnu. Le dévoilement de ses arcanes (organisation, règles, hiérarchie et langage) a sûrement fait beaucoup pour le succès de ce petit texte qui, publié pour la première fois en 1596 et réédité au moins cinq fois a fini comme livre populaire au catalogue de la Bibliothèque Bleue. Son auteur, inconnu, n’a signé que du pseudonyme argotique de Pechon de Ruby qu’il traduit lui-même par “enfant éveillé” dans le dictionnaire argot-français fourni en fin de texte.

Publié par Allia en 1999. Édition présentée par Romain Weber. 80 p. 6,10 euros.

ANONYME : *De la dame écouillée* (XIII^e siècle)

Cela commence par une histoire d’amour pour finir dans le sang, par l’éviction des organes. *De la dame écouillée* est le miroir inversé d’un conte de fées : l’héroïne est une idiote, la belle-mère une garce, et le “prince charmant” un parfait sadique. Aucun texte misogyne n’a atteint un tel niveau de violence. D’un radicalisme absolu, ce fabliau médiéval déploie une cruauté apte à faire bondir tous les lecteurs : les féministes sortiront leurs griffes, les petites natures tourneront de l’œil et les autres se tordront de rire, puisqu’il s’agit avant tout d’une farce. Dommage que Freud, lui, n’ait pas eu la chance de lire ce petit récit qui lui aurait fourni l’illustration idéale du complexe de castration.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l’ancien français et précédé de *Une esthétique de la démesure* par Claire Debru. Image de couverture : Miruna Ivanescu. 80 p. 3 euros.

MARCEL SCHWOB : *François Villon* (1928)

“Le travail que j’ai l’honneur de lire ici a pour but d’éclairer quelques points de la vie du poète François Villon, en particulier d’établir qu’il a connu une bande de malfaiteurs ‘Les compagnons de la Coquille’, parmi lesquels dix ont été suppliciés au Morimont de Dijon, le 18 décembre 1455 ; que la composition d’une partie de ses ballades en jargon a suivi de près le supplice des ‘Coquillards’ ; que ses amis, Regnier de Montigny et Colin de Cayeux ont fait partie de la même bande. Un vocabulaire, donné au cours du procès de la Coquille, permet aussi d’élucider quelques passages des ballades en jargon où les interpréteurs paraissent avoir fait fausse route...”

Ce volume rassemble toutes les études que Marcel Schwob a consacrées à Villon, son auteur de prédilection. Sa grande érudition, ses recherches sur le monde de la pègre et son langage, son analyse des pièces du procès des Coquillards lui permirent d’éclairer une vie, une œuvre – et une époque – entourées de mystère.

Publié par Allia en 1990. 208 p. 9 euros. 2^e éd.

MARCEL SCHWOB : *Études sur l’argot français* (1889)

“On peut dire que les travaux entrepris jusqu’à présent pour étudier l’argot ont été menés sans méthode. Le procédé d’interprétation n’a guère consisté qu’à voir partout des métaphores. Ce procédé nous paraît avoir méconnu le véritable sens des métaphores et de l’argot. Les métaphores sont des images destinées à donner à la pensée une représentation concrète. Ce sont des formations spontanées, écloses le plus souvent chez des populations primitives, très rapprochées de l’observation de la nature. L’argot est justement le contraire d’une formation spontanée. C’est une langue artificielle, destinée à n’être pas comprise par une certaine classe de gens. On peut donc supposer *a priori* que les procédés de cette langue sont artificiels.”

Passionné par Villon, Schwob se lança très tôt dans l’étude des langues secrètes. Le premier, il montra que l’argot, loin d’être une langue spontanée est une création artificielle, obéissant à des procédés linguistiques précis et destinée à n’être comprise que dans certaines classes bien particulières de la société.

Publié par Allia en 1999. Image de couverture : Gérard Berréby. 160 p. 6,10 euros. 4^e éd.

3. UNE RENAISSANCE

L'importance prise par les échanges marchands aux XV^e et XVI^e siècles favorise les entreprises d'une nouvelle classe sociale qui se cherche une légitimité au travers d'instruments de connaissance et d'un mode de vie inconnus des siècles précédents. Les textes présentés ici concernent le renversement culturel et la question morale surgis simultanément de ces nouvelles conditions historiques.

A. LE RENVERSEMENT CULTUREL

L'EFFONDREMENT du monopole culturel ecclésiastique permet la redécouverte, non seulement de l'Antiquité gréco-romaine, mais des arts cabalistiques et magiques jusqu'alors exclus de toute crédibilité. De Marsile Ficin à Shakespeare, en passant par Pic de la Mirandole, Paracelse et quelques autres, ce mouvement s'est épanoui en Europe jusqu'au triomphe de la contre-réforme jésuitique au XVII^e siècle.

MARSILE FICIN : *Quid sit lumen* (1476)

“Comment se fait-il que rien ne soit plus obscur que la lumière, quand il n'y a pourtant rien de plus clair, puisqu'elle élucide et fait connaître clairement toutes choses ?”

Né en 1433 en Toscane, Marsile Ficin, “médecin, philosophe et théologien”, fut considéré par ses contemporains comme une véritable réincarnation de Platon. Pic de la Mirandole, Giordano Bruno, Botticelli, Castiglione furent profondément influencés par sa pensée. Son *Quid sit lumen*, bref traité sur la lumière, offre un magnifique exemple de cet universalisme renaissant. La recherche dialectique de l'essence, par degrés successifs, atteint bientôt la description de l'univers lui-même.

Publié par Allia en 1998. Traduit du latin et suivi de *L'Art de la lumière* par Bertrand Schefer. Image de couverture : Jonathan Perrin. 64 p. 6,10 euros. 3^e éd.

PIC DE LA MIRANDOLE : *Neuf cents Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques* (1486)

“L'homme est un animal’ : cette proposition est vraie, pour tous les individus corrompus de l'espèce humaine.”

Les *Neuf cents Conclusions* constituent l'un des textes les plus fondamentaux, les plus controversés, et finalement les plus mythiques de l'humanisme. Condamné pour hérésie par les uns et devenu bréviaire pour les autres, arraché aux mains de son premier éditeur et brûlé en public pendant quatorze jours consécutifs, ce livre, réimprimé clandestinement, et dont on ne traduisit jamais pendant plus de cinq siècles que le seul titre énigmatique et magistral, dans lequel nul ne prétendrait avancer sans commettre d'erreur et qu'une sorte de crainte superstitieuse nous interdirait presque de toucher, cette récapitulation de tous

les savoirs et de toutes les doctrines, fut l'œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Nœud tragique de l'existence fulgurante de Pic de la Mirandole, les 900 *Conclusions* ont fait de celui que l'imagination populaire et l'émerveillement de ses contemporains ont érigé comme la figure la plus brillante et la plus célèbre de l'humanisme renaissant une sorte d'incarnation du savoir absolu et de la science totale. Se prononçant sur des questions logiques, morales ou métaphysiques, puis établissant des règles d'interprétation philologique, magique et cabalistique, cette œuvre opère un véritable bouleversement dans l'histoire de la philosophie. Publié par Allia en 1999. Édition bilingue, établie, traduite du latin et présentée par Bertrand Schefer. 288 p. 18,30 euros. 3^e éd.

LEON BATTISTA ALBERTI : *De pictura* (1439-1441)

“Il s'agit d'enseigner au peintre la manière dont il peut imiter par la main ce qu'il aura conçu par l'esprit.”

Né à Gênes en 1404, Leon Battista Alberti est un représentant exemplaire de l'humanisme italien. Versé dans toutes les sciences et les arts (droit, architecture, peinture, littérature, cartographie, etc.), il a laissé dans chacune de ces disciplines des ouvrages qui sont autant de classiques. Outre le célèbre *De pictura* (De la peinture), on lui doit le *De jure* (Du droit), *Momus* (une allégorie politique) ou le monumental *De re aedificatoria* (De l'art d'édifier). Architecte, il est aussi l'auteur de diverses inventions, dont une sorte de chambre optique qui permet de voir des paysages ou un dispositif pour mesurer les grandes profondeurs. Il meurt à Rome en 1472.

Il existe plusieurs versions du *De pictura*. Rédigé d'abord en toscan en 1435, Alberti le reprit et l'améliora entre 1439 et 1441 lorsqu'il le traduisit en latin. C'est cette version, la plus complète, que nous donnons ici, accompagnée d'un appareil critique et d'une iconographie qui rendent justice à ce traité qui, depuis plus de cinq siècles, constitue une référence majeure de la réflexion esthétique. L'ouvrage est divisé en trois parties : la première est consacrée à l'artifice au service de la peinture. Alberti y fait passer le fruit de ses recherches en optique dans le champ pictural et expose les lois de la perspective géométrique, dont l'application allait révolutionner la peinture. Il définit en termes mathématiques les lignes, les angles et les surfaces. La seconde s'attache à l'art du peintre. Alberti y traite de la circonscription, de la composition et de la réception des lumières. Il reconnaît quatre couleurs fondamentales,

le rouge, le bleu, le vert, le gris, qu'il compare aux quatre éléments. La dernière pose les bases de la réflexion sur le statut nouveau de l'artiste qui se dessinera au cours du Quattrocento. Ainsi, avec le *De pictura*, Alberti a formulé, ordonné et explicité, dans un langage théorique et communicable, un grand nombre de données fondamentales en peinture, ouvrant une ère nouvelle à la fois pour la définition du beau et la place des artistes au sein de la cité. Son traité, qui introduit l'esprit rationaliste dans l'esthétique, marque la sortie de l'ère proprement religieuse. Mais, tout en expliquant comment le beau répond à certaines lois bien précises, jamais Alberti ne perd de vue que la fin de la peinture est avant tout la délectation individuelle.

Publié par Allia en 2007. Traduit du latin et présenté par Danielle Sonnier. 96 p. Illustrations. 9 euros. 2^e éd.

ALEXANDRE KOYRÉ : *Paracelse* (1933)

“Qui était-il ce vagabond génial ? Un savant profond qui aurait, dans sa lutte contre la physique aristotélicienne et la médecine classique, posé les bases de la médecine expérimentale moderne ? Un médecin érudit génial, ou un charlatan ignorant, vendeur d'orviétan superstitieux, astrologue, magicien, faiseur d'or, etc. Ou, au contraire, est-il 'le médecin', c'est-à-dire l'homme qui, se penchant sur l'humanité souffrante, aurait trouvé et formulé une conception nouvelle de la vie, de l'univers, de l'homme et de Dieu ?”

“Tout est vivant et l'univers en son entier est un fleuve éternel de vie.”
Tel est le fondement de l'œuvre de Paracelse (1493-1541), lui-même garanti par une expérience intime et immédiate de cette vie exubérante. À partir de ces prémisses, qui donnent leur cohérence à l'ensemble de son œuvre, Paracelse répond aux nouvelles questions posées par l'époque : pourquoi le temps ? que représente l'homme dans l'univers ? qu'est-ce que la maladie ?

Publié par Allia en 1997. 104 p. 6,10 euros. 2^e éd.

GIULIO CAMILLO : *Le Théâtre de la mémoire* (1544)

“Mais afin d'ordonner l'ordre, si l'on peut dire, avec une clarté telle que nous rendions les savants semblables à des spectateurs, nous leur présenterons ces sept mesures soutenues par les mesures des sept planètes, à la manière d'un spectacle ou, dirons-nous, d'un théâtre composé de sept degrés.”

Giulio Camillo, dit Delminio (1480-1544), est un représentant singulier de l'humanisme vénitien. Homme faustien, à la fois respecté et calomnié, cet ami de l'Arétin et du Titien, guide spirituel selon l'Arioste et “autre Prométhée” selon Rousseau, cultivait autant le secret hermétique, cabalistique et alchimique que les connaissances philosophiques, rhétoriques et poétiques qui devaient toutes aboutir à cette synthèse magistrale à laquelle il consacra toute sa vie : *Le Théâtre de la mémoire*. Ce mystérieux théâtre, présenté comme un ouvrage de bois rempli d'images, Camillo n'en révéla le fonctionnement réel qu'à son protecteur, François 1^{er}. L'antique art de la mémoire devient ici une pratique d'interprétation symbolique et philosophique du monde.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer, précédé de *Les Lieux de l'image* par Bertrand Schefer. 192 p. 6,10 euros. 2^e éd.

GIORDANO BRUNO : *De la magie* (XVI^e siècle)

“Voilà le principe essentiel et la racine de tous les principes qui permettent de rendre raison de toutes les merveilles de nature, pour ce que, venant du principe actif et de l'esprit de l'âme universelle, rien n'est assez frêle, rien n'est assez faible, assez imparfait, négligeable enfin au regard du commun, qui ne puisse être le principe de grandes opérations ; d'autant plus qu'il est très nécessaire que se produise une dissolution afin qu'un monde nouveau (pour ainsi dire) soit engendré.”

Philosophe majeur de la Renaissance, libre penseur et voyageur infatigable, Giordano Bruno (1548-1600) fut brûlé vif par l'Inquisition pour ne pas avoir voulu se repentir de ses “hérésies”. Quatre cents ans après sa mort paraît pour la première fois en France cet opuscule qui résume son itinéraire intellectuel : métaphysique, cosmologie et gnoséologie se mêlent aux savoirs ésotériques de son temps. La magie est ici considérée non pas comme un moyen d'opérer des prodiges, mais plutôt comme un effort pour pénétrer l'ordre et le fonctionnement secrets de l'univers : ponctué d'images frappantes, abondant en anecdotes diverses, ce texte se livre aussi à une satire de la doctrine et des jugements de l'Église et de toutes les autorités usurpées.

Publié par Allia en 2000. Traduit du latin et suivi de *La Philosophie dans le miroir* par Danielle Sonnier et Boris Donné. 128 p. 6,10 euros. 6^e éd.

GIORDANO BRUNO : *Des liens* (1589-1591)

“Le lien, pour Platon, est la beauté, ou accord de la forme, selon le genre ; pour Socrate, c’est la suprême vénusté de l’esprit, pour Timée une tyrannie de l’âme, pour Plotin un privilège de nature, pour Théophraste une tromperie silencieuse, pour Salomon un feu caché, des eaux furtives, pour Théocrite quelque ivoire dilapidé, pour Carnéade un règne tourmenté ; pour moi, c’est une tristesse gaie, une gaîté triste.”

Des liens possède une valeur quasi testamentaire : avant d’être entièrement accaparé par sa défense devant l’Inquisition, Bruno présente ici sa dernière pensée libre. Chaînon essentiel de la philosophie brunienne, cet ouvrage fait le lien entre sa pensée abstraite et une réflexion de nature politique ou civile. Constitué de paragraphes brefs, ce court traité préfigure les ouvrages des moralistes du XVII^e siècle en mettant au jour des secrets ressorts qui régissent les rapports humains.

Publié par Allia en 2001. Traduit du latin et suivi de *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis* par Danielle Sonnier & Boris Donné. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

FRANÇOIS RABELAIS : *Traité de bon usage de vin* (XVI^e siècle)

“Eh bien, frères, posez vos dés ! Mouchez vos nez ! Bouclez vos braquettes ! Levez le coude !”

Dans ce petit traité de savoir-vivre, Rabelais s’amuse à déplacer sur l’échelle des valeurs la place qui est accordée au vin. Pour ce faire, il mêle usage savant du langage et traditions orales populaires, multipliant les jeux, farces, railleries, mensonges, argotismes, détournements et sophismes. Partant, il déclame une véritable éthique de la vie : la consommation du vin est érigée en vertu, voire devient un attribut anthropologique majeur. Le plaisir que suscite la lecture de ce *Traité* de François Rabelais est tout d’abord attisé par la curiosité concernant la nature même du texte. En effet, ce *Traité* n’est pas la version originale de l’auteur, mais une version traduite du tchèque vers le français, alors même que le texte tchèque émanerait d’une version allemande. La traductrice a fort judicieusement opté pour une traduction qui ne cherche pas à restituer le texte original dans la langue de Rabelais. Elle a adopté une langue située à mi-chemin entre le français de l’époque et le français contemporain. Elle parvient ainsi à restituer la saveur du verbe rabelaisien tout en le rendant accessible au public.

Successivement moine lettré, médecin fameux et professeur d’anatomie, puis curé de Meudon, Rabelais (1494-1553) est notamment l’auteur du

Pantagruel (1532) et du *Gargantua* (1546). Il n’a cessé de mêler dans ses œuvres des idées profondément humanistes à un goût prononcé pour la farce et les inventions verbales.

Publié par Allia en 2009. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. Illustré par les *Songes drolatiques de Pantagruel*. 48 p. 6,10 euros. 2^e éd.

MARCEL SCHWOB : *François Rabelais* (1928)

“Ah ! qu’il est bien l’homme de la Renaissance – mais de la Renaissance douce, tempérée – qui ne parle pas le jargon latin de l’écologiste limousin, ni l’idiome franco-hellène de Ronsard, qui ne se rue pas à la Réforme avec Luther, qui ne réduit pas le dogme en formule avec Calvin.”

Ce volume réunit les essais consacrés par Marcel Schwob à François Rabelais, qui se dégage des cadres rigides de la scolastique pour enseigner l’affranchissement des esprits, prélude à celui des corps. Schwob a reconnu les sources populaires de cette inspiration et montré son influence sur les écrivains anglais de l’époque élisabéthaine, Shakespeare en particulier.

Publié par Allia en 1990. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

WILLIAM SHAKESPEARE : *Vénus et Adonis* (1593)

“Puisque tu es mort, je fais prophétie : / Douleur sera d’Amour la suivante. / À son service il aura Jalousie, / Se suivront doux débuts et fins navrantes ; / Toujours pris entre des hauts et des bas, / Il sera plus de tourments que de joie.”

Vénus et Adonis (1593) est le premier des trois poèmes narratifs de Shakespeare. Dans ce texte hautement allégorique, poésie et art dramatique se fondent en un ensemble harmonieux où parodie, caricature, réflexion sur l’art, sensualité et quête initiatique contribuent à réactiver de façon tragique et sereine le mythe ancien.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’anglais par Gérard Gacon. Édition bilingue. 96 p. 6,10 euros.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Shakespeare* (1991)

“Comme le dit Shakespeare dans le sonnet 144 et comme le réaffirme Joséphine Baker dans sa célèbre chanson, chacun de nous a ‘deux amours’. Et toutes les deux sincères. L’un officiel, sacré, conjugal, légitime, avouable et conformiste ; l’autre secret, peccamineux, adultérin, illégitime, clandestin et scandaleux. Louis XV, par exemple, avait pour

maîtresse la belle, intellectuelle et élégante Pompadour, cependant il aimait aussi les jeunes pouilleuses qu'on lui amenait au Parc aux Cerfs. Je fais moi aussi partie de cette illustre cohorte. Dans un petit appartement de banlieue j'ai une femme entretenue, une petite couturière, dont tout le monde dit qu'elle est laide, qui se contente d'une petite voiture, d'un manteau de lapin et d'un zircon. Mon amour clandestin, c'est *Mesure pour mesure*."

Parmi les milliers d'études qu'ont suscitées la personne et l'œuvre de Shakespeare, il en est certainement peu d'aussi réjouissantes que celle de Lampedusa, texte d'une conférence donnée devant quelques amis dans son palais sicilien. Par son absolue liberté de ton, son humour plein de désinvolture, son art consommé de la digression – qui s'appuie sur une connaissance et un amour profonds de l'œuvre –, l'auteur du *Guépard* a réussi à faire de ce bref essai l'une des meilleures invitations qui soient à la lecture de Shakespeare.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 128 p. 6,10 euros. 2^e éd.

FRANCES A. YATES : *Science et tradition hermétique* (1967-1977)

"Peut-être commence-t-on à voir se dessiner les linéaments d'une approche nouvelle de l'histoire des sciences, qui passe par la magie de la Renaissance."

Dans ce volume, la grande historienne anglaise traite de l'un de ses sujets de prédilection : le rôle joué par la tradition hermétique et la pensée magique dans l'histoire des idées en Europe, à la charnière de la Renaissance et du xvii^e siècle. On a longtemps cru que l'hermétisme avait constitué un obstacle au développement de la pensée scientifique : contre cette idée reçue, Frances Yates montre qu'au contraire, sur certains points essentiels, la tradition hermétique a amorcé le changement dans les mentalités qui a rendu possible l'émergence de la science moderne. En effet, c'est peut-être de la connaissance occulte du cosmos, détenue par le mage de la Renaissance, que dérive l'ambition qui caractérise la science classique : connaître les secrets de la nature pour la maîtriser, doter l'homme de moyens pour agir sur elle et pour la transformer. Et l'intérêt alors nouveau porté aux mathématiques, envisagées comme la clé du réel, n'est pas sans rapport avec la Kabbale et les pouvoirs qu'elle attribuait aux nombres... L'essai qui ouvre le volume propose une synthèse lumineuse sur ces questions aussi complexes que

passionnantes ; il offre une sorte de condensé des idées que Frances Yates a développées dans son grand ouvrage sur Giordano Bruno et la tradition hermétique. Il est suivi de deux articles plus brefs, mais aussi stimulants, montrant que même deux grandes découvertes qui semblent emblématiques de la rationalité moderne, l'héliocentrisme de Copernic et la physique de Newton, ont probablement été marquées par la pensée hermétique.

Frances A. Yates (1899-1981) a été l'une des figures majeures de l'histoire de l'art et des idées au xx^e siècle : avec Panofsky et Gombrich, elle a animé l'Institut Warburg après son installation à Londres dans les années trente. On lui doit notamment un précieux ouvrage, *L'Art de la mémoire*.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Boris Donné. 96 p. 6,10 euros.

EUGENIO GARIN : *Hermétisme et Renaissance* (1986)

"L'hermétisme triompha, dans toute sa complexité magique et astrologique rassemblée, et devint une mode à laquelle sacrifia Laurent le Magnifique quand il composa ses 'hymnes sacrés' sous la forme de chapitres hermétiques. L'hermétisme contribua beaucoup, non seulement à déterminer une nouvelle sensibilité, mais aussi à accroître le goût du mystère et de l'occulte non moins que celui des techniques opératoires 'magiques' qui rendent l'homme maître des choses."

À la fois philologue, historien et philosophe, Eugenio Garin (1909-2004), est reconnu comme un des maîtres européens de l'histoire de l'Humanisme et de la Renaissance.

Ce court texte inédit offre un panorama complet de la question et dresse le tableau de toute une époque, beaucoup plus complexe que ce qu'enseignent les manuels.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'italien par Bertrand Schefer. 96 p. 6,10 euros.

EUGENIO GARIN : *Machiavel entre politique et histoire* (1992)

"Sans progrès, l'histoire s'éteint dans l'alternance des montées et des descentes, sa leçon est une carte de navigation où les écueils, les tempêtes et les naufrages ne varient jamais, et même si l'on arrive à en éviter quelques-uns, on ira fatalement se cogner aux autres. Pourtant, Machiavel, dans l'horizon des montées et des descentes, continue à espérer, à se battre, à rêver, à dessiner des utopies en écrivant les *Discours* comme *Le Prince*."

Dans ce bref essai publié en 1992, Eugenio Garin revient sur le Machiavel historien et montre comment sa façon d'écrire l'histoire de Florence s'articule avec ses théories politiques. Il explore, avec une érudition impressionnante, les "sous-sols" du texte de Machiavel, qui est l'héritier d'une longue tradition d'historiens antiques, notamment Polybe. Avec rigueur, Garin part méthodiquement de la philologie pour atteindre à la philosophie. Sa lecture fine, attentive à la moindre variation, au moindre fragment, s'intéresse autant aux détails des textes, aux processus historiques de leur construction qu'à l'itinéraire de l'auteur. C'est ainsi que de l'analyse précise du texte de Machiavel naissent des considérations qui permettent d'éclairer d'un jour neuf la pensée politique moderne. Avec Garin, l'histoire de la philosophie devient un acte philosophique. En ce sens, *Machiavel entre politique et histoire* doit également être lu comme une réflexion plus générale sur le métier d'historien : celui qui écrit l'histoire accomplit nécessairement, consciemment ou non, un acte politique. Publié par Allia en 2006. Traduit de l'italien par Frédéric Gabriel et Filippo Del Lucchese. 112 p. 6,10 euros.

ALFRED W. CROSBY : *La Mesure de la réalité* (1997)

"Au cours du Moyen Âge et de la Renaissance, un nouveau modèle de réalité a surgi en Europe. Artisans, cartographes, bureaucrates, entrepreneurs ont commencé à remplacer l'ancien modèle qualitatif par un modèle quantitatif. Nous les regardons comme les initiateurs d'un changement révolutionnaire, mais ils furent aussi les héritiers des changements de mentalité qui avaient fermenté pendant plusieurs siècles. Ce livre traite de ces changements."

Alfred W. Crosby est professeur émérite à l'université d'Austin (Texas) et intervenant à l'université de Yale. Son œuvre, classique dans les pays anglo-saxons, tente de répondre à cette question : comment l'Occident, en si peu de temps, a-t-il pu conquérir une si grande partie du globe ? Dans *La Mesure de la réalité*, il s'attache à décrire le tournant qui, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, vit l'Europe passer d'un modèle qualitatif de pensée à un modèle quantitatif. La société occidentale entreprit alors de mesurer le temps, l'espace, la distance, de traduire en nombres chaque aspect de la réalité. Ce changement de mentalité a rendu possible le développement de la science et de la technologie, en même temps qu'il instaurait le règne de l'argent et de la bureaucratie. Il a entraîné non seulement des révolutions techniques, mais également

artistiques, dans le domaine de la peinture et de la musique. Mêlant érudition et anecdotes, *La Mesure de la réalité* offre un panorama complet de ce moment charnière de l'Histoire où se sont mises en place les conceptions sur lesquelles repose encore aujourd'hui notre civilisation. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. 288 p. Illustrations. 18 euros.

B. LA QUESTION MORALE

LE NOUVEL art de vivre et de jouir de ceux qui allaient devenir les véritables maîtres du monde s'exprime parfois avec un cynisme tel qu'il suscita rancœurs, scandales, révoltes individuelles ou collectives. La morale de L'Arétin s'oppose ici à celle du tyranicide Lorenzo de Médicis. Avec Montaigne apparaît alors une tentative d'élaborer une nouvelle morale privée qui s'imposerait comme modèle aux générations futures.

L'ŒUVRE ÉROTIQUE DE L'ARÉTIN (1492-1556) :
Les Ragionamenti

Cette œuvre de L'Arétin, courtisan et maître chanteur choyé par les princes de son temps, est un des plus grands et des plus célèbres classiques de l'érotisme. Transmis sous le manteau pendant des siècles, il est présenté ici en six volumes dans une traduction pleine de verve due à Alcide Bonneau.

PIERRE ARÉTIN : *Ragionamenti* (xvi^e siècle)

"Parle donc à la bonne franquette, autrement tu ne seras comprise de personne, avec ton cordon dans la bague, ton obélisque dans le Culisée, ton poireau dans le jardin, ta cheville dans le trou, ta clef dans la serrure, ton pilon dans le mortier, ton rossignol dans le nid, ton plantoir dans la plate-bande, ta seringue dans la soupape, ton estoc dans le fourreau, etc." Les trois textes "La vie des nonnes", "La vie des femmes mariées" et "La vie des courtisanes" constituent la première partie des *Ragionamenti*. Dans un style riche en métaphores qui n'est pas sans rappeler celui de Rabelais, Pierre Arétin raconte les plaisirs de la chair auxquels s'adonnaient ses contemporaines. Se moquant allègrement des sacrements

religieux (vœux monastiques, mariage et autres balivernes), il tourne en dérision la société de l'époque, préférant à l'hypocrisie des conventions religieuses la franchise des "putains".

Un des plus grands et des plus célèbres classiques, non seulement de l'érotisme, mais de la littérature italienne tout entière. Œuvre principale de l'Italien Pierre Arétin, né en 1492, qui s'est particulièrement distingué par son goût pour la subversion.

Publié par Allia en 2008. 224 p. 9 euros.

Les trois textes qui composent ce volume ont déjà été publiés séparément par les éditions Allia (*cf. infra*).

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des nonnes* (xvi^e siècle)

"Attendrie que je fus par son préambule monacal, dans lequel il me contait plus de bourdes que n'en contentent les horloges détraquées, il me jeta sur le dos avec un Laudamus te, comme s'il avait à bénir les rameaux, et de ses cantiques m'enchanta si bien, que je le laissai aller."

Première partie, Première journée. Publié par Allia en 1995. 110 p. 6,10 euros. 2^e éd. Texte inclus dans les *Ragionamenti*.

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des femmes mariées* (xvi^e siècle)

"Elle ouvrit la porte du cabinet, et me fit toucher de la main un quidam qu'au premier contact je jugeai être de ceux qui ont un nerf plus gros que de pain à manger. Et sur-le-champ, devant mes yeux, elle s'allongea sur lui et, plantant la maison sur la cheminée, lui fit forger deux clous d'une chaude, enfourner deux pains d'une haleine, tout en s'écriant : 'J'aime mieux qu'on me sache putain et heureuse, que femme honnête et désespérée'."

Première partie, Deuxième journée. Publié par Allia en 1996. 2^e éd. Édition épuisée mais texte inclus dans les *Ragionamenti*.

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des courtisanes* (xvi^e siècle)

"Une putain ne semblerait pas être putain, si elle n'était coquine, par grâce et privilège ; une putain qui n'aurait pas toutes les qualités de la putain serait une cuisine sans cuisinier, un repas sans boire, une lampe sans huile, un macaroni sans fromage."

Première partie, Troisième journée. Publié par Allia en 1996. Édition épuisée mais texte inclus dans les *Ragionamenti*.

PIERRE ARÉTIN : *L'Éducation de la Pippa* (xvi^e siècle)

"Les hommes veulent être trompés, ils préfèrent les feintes caresses aux vraies sans exagération. Ne sois jamais chiche de baisers, d'oeillades, de sourires, de tendres paroles ; tiens toujours sa main, et de temps en temps mords-lui d'un coup de dents les lèvres, qu'il ne puisse s'empêcher de lâcher ce 'aïe !' si doux pour celui qui se sent meurtri avec volupté. L'art des putains est de savoir tirer des carottes à messires les nigauds."

Deuxième partie, première journée. Publié par Allia en 1997. 180 p. 6,10 euros.

PIERRE ARÉTIN : *Les Roueries des hommes* (xvi^e siècle)

"Lui qui était rongé de plus de vilains chancres français que n'en eut jamais grand seigneur, il enfonçait son bouchon dans les goulots de toutes ; de son balai caudal, il balayait tous les fours, et leur passait à toutes le nœud coulant qui le pendra, je le souhaite."

Deuxième partie, deuxième journée. Publié par Allia en 1997. 168 p. 6,10 euros.

PIERRE ARÉTIN : *La Ruffianerie* (xvi^e siècle)

"Un médecin connaît les complexions, les pouls, les défauts, les biles, les maladies de l'un et de l'autre : la maquerelle connaît les lubies, les humeurs, le caractère, les vices de n'importe qui. Le médecin trouve remède aux maladies du foie, du poumon, de la poitrine, du flanc : la maquerelle au mal de jalousie, de martel en tête, au mal de rage et au mal de cœur, tant pour les femmes que pour les hommes. Mais la maquerelle l'emporte d'autant sur le médecin que le mal d'amour est plus tenace et plus féroce que le mal de l'utérus."

Deuxième partie, troisième journée. Publié par Allia en 1997. 184 p. 6,10 euros.

AUTRES MORALITÉS

L'ARIOSTE : *La Lena* (1528)

"Je connais bien l'amour de ces jeunes gens, qui ne dure que le temps du désir pour l'objet aimé : tant qu'ils se consomment en cet ardent désir, ils vendraient leurs biens, et jusqu'à leur âme encore. Qu'ils soient assouvis, l'amour est comme le feu, un peu d'eau suffit, et le voilà qui s'éteint aussitôt."

Inconnue en France, l'œuvre théâtrale de l'Arioste témoigne de sa liberté d'esprit et de langage. La pièce se déroule à Ferrare au début du

xvi^e siècle. Plus que les personnages, c'est la ville qui est mise en scène : les faubourgs populaires, les quartiers mal famés, la place publique où se côtoient les hautes comme les plus basses couches sociales. C'est le règne de la corruption, du marché noir et de l'usure, où l'argent est le moteur qui régit les rapports humains.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l'italien par Cécile Berger et Jean-François Lattarico. Édition bilingue. 208 p. 15,25 euros.

LORENZINO DE MÉDICIS : *Apologie* (1539)

“De même que les tyrans pervertissent et embrouillent toutes les lois et les bonnes mœurs, de même les hommes ont l'obligation, contre toutes les lois et tous les usages, de chercher à les anéantir ; et plus vite ils le font, plus ils méritent d'éloges.”

Lorenzino de Médicis (1514-1548), qui servit de modèle au Lorenzaccio de Musset, tenta de délivrer Florence de son tyran, en assassinant le duc Alexandre (1539). Dans cette plaidoirie, écrite par le tyrannique lui-même, Lorenzino de Médicis donne ses raisons et répond à ses accusateurs. Leopardi ajoute ceci : “Il est admirable de voir comment celui qui écrivait pour lui-même et ne pouvait rechercher la pédanterie avait porté comme un Atlas toute l'éloquence grecque et latine dans son texte où vous la voyez vivante et telle quelle.”

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'italien par Denis Authier. Postface de Francesco Erspamer. Image de couverture : Le Caravage. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

SERGIO SOLMI : *La Santé de Montaigne* (1952)

“Somme toute, le processus de la sagesse de Montaigne consiste en une progressive corrosion de tous les idéaux et de tous les buts qui rendent la vie difficile, pour proposer l'idéal le plus élémentaire et le plus simple possible : celui d'une souple et exacte adhésion de l'individu au mouvement naturel et au rythme de la vie même. Un idéal qui pourrait s'appeler, d'un mot pris dans son sens latin, la santé.”

La tentative tout à fait singulière de Montaigne a consisté à se “dépeindre tout entier”, et sa pensée elle-même, plutôt que d'en proposer les déductions et les conclusions. Une telle enquête sans présupposés idéologiques entraîne assurément une reconnaissance de sa propre vie, au-delà de toute adhésion à une idée. C'est bien cette réconciliation avec soi-même qui constitue la santé de Montaigne.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Suivi de *Un souvenir familial* par Letizia Fortini. 72 p. 6,10 euros. 3^e éd.

C. MYSTIQUE ET RENAISSANCE

ANONYME : *Incitation à l'amour de Dieu* (1610)

“Il n'est rien de plus savoureux / Sinon lorsque l'Époux vous touche / Et donne un baiser de sa bouche, / De sa chaste épouse amoureux. / Lorsqu'une âme arrive à ce point, / Comme en une eau suave un navire, / Elle se perd, elle chavire / Et ne peut s'avancer plus loin. / Ce baiser, d'une douceur rare, / Malgré sa grande brièveté, / Est d'une telle intensité / Que l'âme de soi s'y égare.”

Écrite à Salamanque à la fin du xvii^e siècle, en pleine Contre-Réforme, cette pièce poétique qui tente d'opposer aux séductions de l'amour humain l'intensité de l'amour divin surprend le lecteur moderne par son intensité charnelle.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. 128 p. 6,10 euros.

LOPE DE VEGA : *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* (1626)

“Venez, Seigneur et Dieu du Ciel / J'appelle des fosses profondes / Que creusent les périls du monde / Où je fus en danger mortel.”

Nés d'une crise mystique qui conduira Lope au sacerdoce, les *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu*, loin d'être un livre pieux nimbé de pureté exclusivement spirituelle, conservent toute l'ardeur sensuelle qui caractérise le tempérament du poète. Variations sur le thème spécifiquement espagnol du *desengaño*, de la désillusion, ces vers mêlent amour sacré et profane avec une intensité dramatique constante. Le pénitent qui se confesse au pied de la croix implore le pardon comme un amoureux réclame une faveur à la dame qu'il courtise.

Surnommé par Cervantès “monstre de la nature”, en raison de sa puissance vitale autant que littéraire, Lope de Vega (1562-1635) est une figure majeure du “siècle d'or” espagnol. Considéré comme l'inventeur de la comédie à l'espagnole, il écrivit, dit-on, plus de 1500 pièces, mais aussi des œuvres romanesques, lyriques, burlesques ou mystiques. “Il était précisément, écrivit Voltaire, ce que fut Shakespeare en Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance.”

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'espagnol par Line Amselem.
Édition bilingue. 96 p. 6,10 euros.

THERÈSE D'AVILA : *Je vis mais sans vivre en moi-même* (xvi^e siècle)
“Que mon plaisir soit dans les larmes / Et mon répit soit la frayeur / Ma
sérénité la douleur / Que dans l'affliction soit mon calme. / Mon amour
soit dans la tourmente / Dans la blessure mon confort / Et que ma vie
soit dans la mort / Dans le rejet ma récompense.”

Thérèse d'Avila raconte qu'elle aimait chanter sur la route en allant visiter ses couvents. Elle faisait preuve d'une grande facilité pour composer des vers, courts le plus souvent et au rythme syncopé ; des sortes de parodies religieuses de chansons d'amour, selon la mode qui existait à l'époque. Quelquefois, elle partait d'un refrain connu pour en transformer les couplets ou bien en reprenait la mélodie ou un simple vers. Thérèse d'Avila “écrit comme on parle” – dit-elle –, sans se relire, et avec des tournures populaires ou des mots rustiques. Dans cette nouvelle traduction, Line Amselem a voulu respecter la brièveté un peu abrupte et passionnée des petites chansons carmélites, afin d'en faire percevoir le rythme et le goût de la rime, sans en dénaturer le sens. Une manière de découvrir sous un nouveau jour les fondements du catholicisme, redéfinis et réaffirmés par ces vers.

Née en 1515 en Espagne, à Avila, Thérèse entre à 20 ans au Carmel. Un soir d'avril 1560, un ange lui apparaît, transperçant son cœur avec un “dard en or”. Préoccupée depuis longtemps par le “relâchement de discipline qui règne chez les carmélites”, elle fonde en 1562 le couvent St Joseph d'Avila. S'ensuit une réforme catholique, bientôt approuvée par Rome et s'étendant à toute l'Espagne. Thérèse part alors sur les routes de Castille et d'Andalousie pour donner naissance à dix-sept monastères. Elle meurt en 1582 à Alba.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'espagnol par Line Amselem.
Édition bilingue. Image de couverture : Titien. 128 p. 6,10 euros.

4. LES ARCANES DE L'ÂGE CLASSIQUE

Le xvii^e siècle européen a consacré le triomphe de la bourgeoisie marchande, de son mode de pensée et de son style de vie. Les ouvrages de ce chapitre présentent les nouveaux canons de la connaissance et de son expression, l'érotisme conçu désormais comme une simple gymnastique jouissive, ainsi que diverses réflexions désabusées sur les moyens habituels de réussite mondaine et sur la fausseté des nouvelles relations sociales.

A. LE NOUVEL INSTRUMENT INTELLECTUEL

SPINOZA : *Traité de l'amendement de l'intellect* (XVII^e siècle)

"[...] je résolu enfin de rechercher s'il y avait quelque chose qui fût un bien vrai, et qui pût se partager, et qui, une fois rejeté tout le reste, affectât l'âme tout seul ; bien plus, s'il y avait quelque chose qui fût tel que, une fois cela découvert et acquis, je jouisse d'une joie continue et suprême pour l'éternité."

De cet ouvrage fondamental, autrefois connu sous le titre de *Traité de la réforme de l'entendement*, nous offrons une nouvelle traduction, avec le texte latin en regard.

Publié par Allia en 1999. Traduit du latin et présenté par Bernard Pautrat. Édition bilingue. 192 p. 6,10 euros. 3^e éd.

COLERUS & LUCAS : *Vies de Spinoza* (1706-1735)

"Pour ce qui est de ses habits, il en prenait fort peu de soin, et ils n'étaient pas meilleurs que ceux du plus simple bourgeois. Un conseiller d'État des plus considérables l'étant allé voir, le trouva en robe de chambre fort malpropre ; ce qui donna occasion au conseiller de lui faire quelques reproches et de lui en offrir une autre ; Spinoza lui répondit qu'un homme n'en valait pas mieux, pour avoir une plus belle robe. 'Il est contre le bon sens, ajouta-t-il, de mettre une enveloppe précieuse à des choses de néant, ou de peu de valeur.'"

La Vie de Spinoza par Colerus a paru en 1706, celle que rédigea Lucas en 1735. Ces deux écrits "tirés du témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui l'ont connu particulièrement" constituent les sources principales pour accéder à la biographie du philosophe. Regorgeant d'anecdotes, de détails précis, elles ne sont pas sans faire penser aux *Derniers Jours d'Emmanuel Kant*, de Thomas De Quincey (voir p. 81). Publié par Allia en 1999. 136 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ARNAULD & LANCELOT : *Grammaire générale et raisonnée* (1660)

"Ceux qui ont de l'estime pour les ouvrages de raisonnement, trouveront peut-être en celui-ci quelque chose qui les pourra satisfaire, et n'en mépriseront pas le sujet, puisque, si la parole est l'un des plus grands avantages de l'homme, ce ne doit pas être une chose méprisable que de posséder cet avantage avec toute la perfection qui convient à l'homme ;

qui est de n'en avoir pas seulement l'usage, mais d'en pénétrer aussi les raisons, et de faire par science ce que les autres font seulement par coutume."

Paru en 1660, cet ouvrage éminemment pédagogique est aujourd'hui reconnu comme un des textes fondamentaux de l'histoire de la grammaire et de la théorie du langage. Ce qui importe ici, c'est avant tout l'art de la parole ; c'est encore, dans l'examen des voyelles et des consonnes, des syllabes et des mots, des genres et des cas, des temps et des modes, les relations entre l'esprit humain et les formes de sa communication.

Publié par Allia en 1997. Suivi d'un index. Préface de Jean-Marc Mandosio. 160 p. 9 euros. 2^e éd.

THOMAS HOBBS : *Éléments de loi* (1640)

"Chacun estime naturellement qu'il est au moins aussi capable d'en gouverner un autre, que l'autre de le gouverner lui. En outre, chaque fois qu'il y a eu rivalité entre les esprits les plus subtils et les plus grossiers (comme cela s'est souvent produit en temps de sédition et de guerre civile), la plupart du temps, les seconds l'ont emporté, et tant que les hommes s'arrogeront plus d'honneurs qu'ils n'en accordent aux autres, on ne voit pas comment ils pourront vivre en paix. En conséquence, il faut supposer que, pour la paix, la nature a fait cette loi que tout homme admette autrui pour son égal."

Thomas Hobbes (1588-1679) vécut quatre vingt-onze ans et put ainsi accompagner les transformations culturelles et politiques de l'Angleterre du XVII^e siècle. Il participa, sur un mode souvent polémique, au développement de la science moderne, depuis ses débuts jusqu'à la fondation de la Royal Society dont les travaux menèrent à l'œuvre de Newton. Il comprit vite les implications du pouvoir absolu affirmé par Jacques I^{er}, pensant ses fondements au-delà des bornes du régime monarchique. Il prédit la guerre civile qui déchira l'Angleterre sur près de deux décennies, et, en défenseur de la paix, il en comprit les causes, dénonçant, bien avant les Lumières, le pouvoir des Églises. Enfin, il se présenta comme l'inventeur de la science politique moderne (au même titre que Galilée pour la science de la nature et Harvey pour la science du corps humain), et ce contre toute l'Antiquité grecque qui n'aurait, selon lui, proposé qu'une illusion de philosophie politique. On comprend toute l'importance et toute la prétention de ces *Éléments de Loi*

(1640), premier texte publiquement assumé, écrit à la veille de la guerre civile et contre elle. Le style de Hobbes y est déjà tout entier : une encyclopédie d'un peu plus de cent pages, traversant des objets aussi divers que la sensation, les illusions d'optique, les Écritures, les passions, l'intelligence et la stupidité, la violence, l'État, les révoltes, les impôts, les grandes découvertes, la justice... Le tout articulé à la manière d'un traité de géométrie, autour de l'invention conceptuelle majeure de l'ouvrage : penser un pacte social instituant un pouvoir souverain.

Publié par Allia en 2006. Suivi de *Sur la vie et l'histoire de Thucydide, Court Traité des premiers principes*, De Corpore à l'époque des Elements of Law. Traduit de l'anglais par Arnaud Milanese. 288 p. 20 euros.

B. L'ÉROTISME À L'ÂGE CLASSIQUE

ANONYME : *L'École des filles* (1655)

Il s'agit de l'instruction bien particulière d'une jeune fille par une cousine nettement plus avertie. Un tel enseignement, voluptueux, précis et complet est destiné, aux dires de l'auteur, à ses lectrices : "Belles et curieuses damoiselles, voici l'école de votre sagesse." Cette incitation à la débauche de jeunes filles a été publiée anonymement en 1655 et immédiatement saisie et confisquée. De nombreuses contrefaçons ont contribué à diffuser cet ouvrage. L'éditeur et ami de Baudelaire, Poulet-Malassis, le réimprima en 1865. Plus récemment, en 1959, il fut réédité avec une étude de Pascal Pia.

PREMIER DIALOGUE : "Cet engin donc avec quoi les garçons pissent s'appelle un vit, et quelquefois il s'entend par le membre, le manche, le nerf, le dard et la lance d'amour, et quand un garçon est tout nu, on lui voit cela qui lui pend au bas du ventre, comme une longue tette de vache, à l'endroit où nous n'avons qu'un trou pour pisser. – Oh ! quelle merveille !" Publié par Allia en 1997. 80 p. 6,10 euros.

DEUXIÈME DIALOGUE : "C'est ainsi qu'il en prend des amours des hommes, et quelques simagrées que fasse un amant devant nous, quelques larmes qu'il répande, et quelques protestations d'honneur, d'amitié et de respect qu'il nous fasse, tout cela ne va qu'à nous renverser sur le lit, gagner le dessus et nous trousser insolemment la cotte,

nous saisir d'abord au poil qui nous croît au bas du ventre sur la motte, se couler par force entre nos cuisses, et en nous empoignant à belles mains par les fesses, nous tirer à eux, malgré que nous le voulions bien." Publié par Allia en 1997. 144 p. 6,10 euros.

C. RÉFLEXIONS DÉABUSÉES

GERRARD WINSTANLEY : *L'Étendard déployé des vrais niveleurs* (1649)

"Par la force de la raison, de la loi de droiture qui réside en nous, nous entreprendrons de soulager la création de cette servitude sous laquelle elle gémit : la propriété privée."

Le dimanche 1^{er} avril 1649, un petit groupe d'individus visiblement fort pauvres prend illégalement possession des friches d'une colline dans le Surrey. Ils entendent faire de cette action le point de départ d'une vaste opération de réappropriation collective des terres d'Angleterre, et mettre en œuvre l'abolition complète de la propriété privée. C'est le début du mouvement des *Diggers*, qui se surnommaient "les vrais niveleurs", et dont Gerrard Winstanley était le chef de file. De lui, on sait peu de choses. Il fut baptisé dans le Lancashire en 1609, partit pour Londres en 1640 et y exerça la profession de marchand de draps, avant de voir son activité ruinée par la guerre civile qui ravageait l'Angleterre. Sa tentative d'instaurer une communauté égalitaire et fraternelle, qui aurait vu la stricte application des principes bibliques, ne dura qu'un an, victime de la réaction des propriétaires terriens. Mais il reste de ce magnifique dessin le manifeste de Winstanley, *L'Étendard déployé des vrais niveleurs*, un texte fondateur du communisme libertaire. Un souffle millénariste, une ferveur révolutionnaire nourrie de lectures bibliques traversent l'ouvrage de part en part. Le sous-titre précise encore les choses : "L'État de communisme exposé et offert aux fils des hommes." Selon les propres termes de Winstanley, son texte constitue une "Déclaration aux Puissants d'Angleterre, ainsi qu'à tous les puissants du monde, destinée à exposer la raison pour laquelle le Petit Peuple d'Angleterre a entrepris d'un commun accord de bêcher, retourner et fumer le sol, puis de semer du blé à George-Hill, dans le Surrey. Par ceux qui y ont souscrit, et par des milliers d'autres qui sont en accord avec eux." Lyrique, emporté, Winstanley met en œuvre toutes les armes de la rhétorique des prédicateurs pour défendre la cause de ceux qui n'ont rien.

Contre la tyrannie et l'injustice, il a su trouver des accents qui, par-delà les siècles, sont encore capables de résonner dans la conscience de quiconque ne se satisfait pas de l'état des choses.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Benjamin Fau. 64 p. 6,10 euros.

JOHN DONNE : *Paradoxes et problèmes* (1633)

“Puisque les pouvoirs de discourir, de raisonner, de rire, sont également propres à l'homme seul, pourquoi le plus sage ne serait-il celui qui use le plus du rire, aussi bien que celui qui use le plus de la raison et du discours ?”

Contemporain de Shakespeare, John Donne (1572-1631), un siècle avant Swift, s'adonne à cet exercice périlleux et quelque peu pervers du paradoxe faussement désinvolte. “Pourquoi l'or ne souille-t-il pas les doigts ?”

Publié par Allia en 1994. Traduit de l'anglais et postfacé par Pierre Alferi. 88 p. 12,20 euros.

BALTASAR GRACIÁN : *Le Criticon* (1651-1657)

Publié en trois parties distinctes, respectivement en 1651, 1653 et 1657, *Le Criticon* est la dernière œuvre de Baltasar Gracián, celle que Schopenhauer plaçait au-dessus de toutes les autres. Ce roman philosophique écrit dans le déclin du Siècle d'Or dresse le portrait désabusé d'une société en décadence où règnent l'artifice et la dissimulation. Gracián, faisant preuve d'un sens aigu de l'orientation, s'emploie à remonter le cours désordonné des motivations des hommes qui se dissimulent le plus souvent sous des apparences contraires. Œuvre phare de la littérature espagnole, *Le Criticon* n'avait jamais été traduit en français dans son entier.

PREMIÈRE PARTIE : *Dans le printemps de l'enfance et dans l'été de la jeunesse*

“Ouvre d'abord les yeux, je veux dire ceux de l'intérieur. Note où et comment tu entres, considère à chaque pas que tu fais où tu mets le pied et tâche de l'affermir. Ne crois rien de tout ce que l'on te dira, ne concède rien de tout ce que l'on te demandera, ne fais rien de tout ce que l'on t'ordonnera.”

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'espagnol par Éliane Sollé. 224 p. 18,30 euros.

DEUXIÈME PARTIE : *Philosophie judicieuse et avisée, dans l'automne de l'âge viril*

“De la même façon que ces merveilleux poissons de l'océan et ces vers de la terre à qui la nature variée concéda le don de la lumière la tiennent concentrée dans leurs entrailles tant qu'elle ne leur est pas nécessaire, et l'occasion venue l'avivent et la lancent à l'extérieur, de même ce prodigieux personnage avait une certaine lumière intérieure, grand don du ciel, dans la profondeur la plus intime du cerveau, qu'il lançait par les yeux et par la bouche chaque fois qu'elle lui était nécessaire, source éternelle de resplendissante clarté.”

Publié par Allia en 1999. Traduit de l'espagnol par Éliane Sollé. 264 p. 18,30 euros.

ANONYME : *La Fameuse Comédienne* (1688)

“Si Molière s'est fait distinguer entre les auteurs célèbres, sa femme n'est guère moins fameuse entre les femmes galantes. Et si des gens de toutes nations ont trouvé admirables les pièces qu'il a données au théâtre, sa femme a eu des amants de toutes professions, et l'on a donné moins de louanges à Molière que l'on a dit de douceurs à sa femme.”

L'auteur de ces révélations quelque peu venimeuses publiées en 1680 est inconnu. Les noms de Racine et de La Fontaine ont été avancés, sans preuve. Il s'agit de la vie privée d'Armande Béjart, épouse puis veuve de Molière. L'auteur anonyme de ce libelle scandaleux dévoile ici la nature plus putassière et manœuvrière que spirituelle ou tendre de celle qui inspira tour à tour à Molière les personnages de Célimène et d'Agnès.

Publié par Allia en 1997. 80 p. 6,10 euros.

PIO ROSSI : *Dictionnaire du mensonge* (1639-1657)

“Les avantages de la dissimulation sont trois. Le premier est d'endormir ceux qui s'opposeraient à nos intentions dès qu'elles sont rendues publiques. Le deuxième de nous réserver, à chaque occurrence, une belle retraite. Le troisième avantage est de nous découvrir l'esprit d'autrui ; d'où le proverbe espagnol : Dis un mensonge et tu trouveras une vérité.”

Extrait du *Banquet moral* de Pio Rossi (1581-1667), moine italien qui passa sa vie dans son couvent de Plaisance, ce dictionnaire a été établi par Salvatore Nigro en 1990. Le lecteur contemporain y trouvera des observations précises sur les dévoilements du langage qui concourent à la duplicité générale des relations sociales.

Publié par Allia en 1996. Édition établie par Salvatore S. Nigro. Traduit de l'italien par Muriel Gallot. Image de couverture : Yoav Lemmer. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

JOHN TOLAND : *Clidophorus* (1720)

“Enfin, comme l'expérience quotidienne le montre suffisamment, on ne saurait presque nulle part découvrir la vérité, ou du moins la professer, sans mettre en péril sa réputation, son emploi ou même sa vie. Ces circonstances ne peuvent manquer d'engendrer des effets déplorables : l'insincérité, la dissimulation, l'ignorance crasse et la licence barbare.” “Connaître la vérité est une chose, la dire aux autres en est une autre”, ainsi s'ouvre le *Clidophorus* ou *De la philosophie ésotérique et exotérique*. Si l'on en croit Toland (1670-1722) à qui l'on doit l'invention du terme “panthéiste” les anciens avaient deux doctrines : l'une publique, externe, qui respectait les préjugés populaires et religieux, l'autre privée et secrète, destinée au petit nombre, et contenant sans fard la “réelle vérité”. Toland s'attache notamment à l'œuvre de Platon pour illustrer le fait. Mais son propos est avant tout contemporain et de nature politique : la nécessaire duplicité du sage est un effet parmi d'autres de l'intolérance. La thèse de Toland est bien la suivante : la contrainte et la répression de la liberté de parole, sous prétexte de maintenir l'ordre social, aboutissent au règne du mensonge généralisé et à un régime qui interdit finalement toute relation sociale.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais et présenté par Tristan Dagrón. 96 p. 6,10 euros.

ANTONIO VIEIRA : *Sermon du bon Larron* (1655)

“Les voleurs ne sont pas seulement ceux qui arrachent les bourses, ou épient les baigneurs pour leur prendre leurs vêtements. Les voleurs qui méritent plus proprement et plus dignement ce titre sont ceux à qui les rois confient leurs armées et leurs légions, le gouvernement des provinces ou l'administration des villes, ceux qui, par la ruse ou par la force, volent et dépouillent les peuples. Certains voleurs volent un homme, ceux-ci volent des villes et des royaumes ; ceux-là dérobent à leurs risques et périls, ceux-ci sans crainte ni danger ; ceux-là, s'ils volent, sont pendus, ceux-ci volent et pendent.”

Antonio Vieira (1608-1697) était considéré par Pessoa comme “le plus grand artiste de la langue portugaise”. Tour à tour prédicateur et

conseiller politique, ambassadeur à travers l'Europe et missionnaire aux confins du Brésil, Vieira n'aura eu de cesse de défendre la liberté des Indiens et de critiquer la Sainte Inquisition. Son œuvre comprend des centaines de sermons et de lettres, des traités théologiques et politiques, ainsi que de grands textes prophétiques.

Prêché par Vieira en 1655, ce sermon prend comme point de départ la figure du Bon Larron, pauvre voleur que le Christ emmena avec lui au Paradis. Vieira l'oppose à ceux qui sont à ses yeux les véritables malfaiteurs : les puissants, et notamment les hommes politiques corrompus, qui détournent les fonds publics, ruinant ainsi le royaume et faisant le malheur des populations. Un texte aux résonances éminemment contemporaines, écrit dans une langue somptueuse.

Publié par Allia en 2002. Traduit du portugais, présenté et annoté par Guida Marquês. Suivi de *Quatre vies, un destin*, par Alberto Zanon. 96 p. 6,10 euros.

THOMAS BROWNE : *Lettre à un ami* (1690)

“Quiconque a peur de la vie court aveuglément vers sa propre mort.” “La longue habitude de vivre ne nous prédispose pas à mourir”, a écrit Thomas Browne... Pas plus qu'elle ne nous aide à accepter la mort des autres, pourrait-on ajouter. Dans cette *Lettre à un ami*, Browne entreprend de consoler son correspondant de la perte d'un de ses intimes. Qui était cet ami prématurément disparu ? Est-ce une vraie lettre ou un simple artifice rhétorique ? Autant de questions sans réponse. Et peu importe car c'est en effet sur le sens de son existence et celle de tout homme que sir Thomas médite ici. À sa façon très particulière, pleine de digressions érudites et de rapprochements inattendus, il aborde les questions existentielles comme en se jouant, à la manière de Montaigne. On passe ainsi d'un développement sur l'interprétation des rêves à l'influence de la goutte sur la production poétique. Cette accumulation d'anecdotes rappelle Robert Burton et sa célèbre *Anatomie de la mélancolie*. Mais derrière se révèle une sagesse intemporelle qui est autant de règles de vie, à appliquer aujourd'hui comme hier.

Sir Thomas Browne (1605-1682) fut homme de lettres, docteur en médecine, théologien anglican et philosophe de la tolérance religieuse. Admirateur d'Aristote et fin connaisseur des lettres classiques aussi bien que de la Bible, il est le symbole par excellence d'une pensée érudite et élégante, soucieuse de méditer sur le sens de notre existence

et notre finitude. Auteur de *Religio Medici* (1643), *Pseudodoxia epidemica* (1646), *Hydrotaphia* ou “les Urnes funéraires”, sir Thomas Browne mourut le jour de ses 77 ans, le 19 octobre 1682.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Marc Kusznel, 48 p. 6,10 euros.

5. LE XVIII^e SIÈCLE : ENTRE LES LUMIÈRES ET L'INCENDIE

Ce siècle, galant, libertin et contestataire, s'est achevé dans les convulsions de la Terreur et des guerres napoléoniennes. Deux personnages apparaissent d'abord : un libertin de cour et un illustre chef de bande, dont l'aspect exceptionnel ne doit pas masquer qu'ils furent, à leur manière, représentatifs de leur époque. Plus tardifs sont les textes de Vittorio Alfieri et de Giacomo Casanova, anciens libertins engagés ultérieurement dans une guerre contre les anciennes ou les nouvelles tyrannies. Quelques ouvrages sont présentés enfin, tout aussi caractéristiques d'un siècle prompt aux enthousiasmes et à l'autoglorification, comme aux sarcasmes et à la nostalgie.

A. DES OUVRAGES BIOGRAPHIQUES

ANONYME : *Abrégé de la vie de Louis Mandrin* (1755)

“Si les talents, la réputation, les succès, pouvaient assurer une prospérité durable et constante, quel homme pouvait plus justement espérer d’être longtemps heureux, que le très haut, très redoutable et très mémorable seigneur Louis Mandrin, colonel général des faux-sauniers et contrebandiers de France ! Des charges obtenues par la voie du mérite, et remplies avec la distinction que le mérite seul sait se procurer ; des qualités, des desseins, des exploits qui seront à jamais gravés dans les cœurs de ses semblables, s’il en est encore dans ce siècle maudit et pervers ; des démarches aussi glorieuses qu’utiles, des entreprises aussi hardies qu’elles furent heureuses, des désirs plus vastes encore que la renommée du cœur qui les formait, en un mot une vie consacrée à la gloire et à la patrie, une mort encore plus glorieuse. Tel est le fond de l’éloge que j’ose entreprendre.”

Louis Mandrin, marchand ruiné devenu faux-monnayeur puis chef de bande, a été exécuté à vingt-neuf ans en 1755. Respectueux des propriétés privées, il prenait pour seule cible les collecteurs d’impôts. Ses talents de stratège ont été vantés par Stendhal, et il fallut envoyer des régiments entiers contre lui. Sa popularité fut considérable. *L’Abrégé*, dont l’auteur présumé était magistrat, parut l’année de la mort de Mandrin. Véritable apologie du brigand, l’ouvrage fut immédiatement interdit et saisi. Il n’avait pas été réédité depuis plus de deux siècles. Publié par Allia en 1992. Suivi de divers textes relatifs à Mandrin. Illustrations d’époque. 152 p. 15,25 euros.

CARLOMAN DE RULHIÈRE : *Anecdotes sur le maréchal de Richelieu* (XVIII^e siècle)

“Malgré les soins d’une mère d’autant plus sévère qu’elle était coquette et jalouse de la beauté de sa fille, Richelieu pénétra tout, il séduisit tout. Il paraît, il parle ; on le voit, on l’écoute, il est adoré. L’amour même se serait cru heureux et eût été satisfait d’une pareille conquête ; son triomphe était brillant et n’était point caché ; cependant il désirait encore : les hommes ne se contentent pas d’être aimés, ils veulent jouir.” Le maréchal de Richelieu, brillant ami de Voltaire et modèle du libertin du XVIII^e siècle, a inspiré à Laclos le personnage de Valmont. Ses multiples

aventures galantes sont racontées ici par l’historien Carloman de Rulhière, qui fut son aide de camp et l’intendant de ses plaisirs. À travers ces “anecdotes” sont exposés cyniquement les mécanismes de la séduction, dans la seule recherche de jouissances toujours renouvelées.

Publié par Allia en 1993. 64 p. 7,60 euros.

B. DEUX PAMPHLETS D’ALFIERI

LE GRAND poète italien Vittorio Alfieri, auteur d’une vingtaine de tragédies, a écrit ces deux pamphlets remarquables en 1777 et 1778. Traduits en français au début du XIX^e siècle, ils n’ont jamais été réédités depuis.

VITTORIO ALFIERI : *De la tyrannie* (1777)

“Je ne crois pas inutile de démontrer à ceux qui ne sont pas complètement stupides, non point que la tyrannie est un gouvernement exécrationnel et vicieux par nature, puisqu’ils prétendent le savoir déjà, mais que l’espèce de gouvernement dans lequel ils vivent et qu’ils savourent sous le doux nom de monarchie, n’est autre qu’une pure et simple tyrannie, accommodée au goût du jour.”

Pamphlet dirigé contre toutes les autorités établies, les dogmes, les tyrannies politiques et idéologiques, mais aussi contre les penchants et les bassesses individuelles qui encouragent ces tyrannies : l’ambition et la lâcheté.

Publié par Allia en 1992. Traduit de l’italien et suivi de *Les Chemins de la liberté* par Monique Baccelli. 176 p. 18,30 euros.

VITTORIO ALFIERI : *Du prince et des lettres* (XVIII^e siècle)

“Tout bien considéré, quelle plus grave insulte peut-on faire aux lettres que de les protéger pour les mieux asservir ? Certes, si la protection que quelques princes modernes refusent aux écrivains tourne contre eux-mêmes, il faut convenir que les écrivains qui recherchent cette protection tombent dans un discrédit d’autant plus grand qu’une telle protection peut nuire, et nuit effectivement à ce que l’art qu’ils exercent a de sublime, sans que par là leur protecteur en devienne moins médiocre.”

Cette étude traite plus précisément de la soumission des écrivains et des artistes aux pouvoirs politiques, de ses causes et effets. Elle pointe la médiocrité des uns ou bien s’interroge sur l’utilité des autres. En temps

d'esclavage de la pensée, ce texte expose la morale intransigeante de l'homme libre.

Publié par Allia en 1989. Traduit de l'italien par M***. Avant-propos de Piero Gobetti. 192 p. 9 euros. 2^e éd.

C. DIVERS ÉCRITS DE GIACOMO CASANOVA

AVENTURIER et intrigant, secrétaire d'un cardinal et protégé d'un sénateur, ancien joueur et charlatan auprès de particuliers crédules, tour à tour agent secret de la police vénitienne et "perturbateur de l'ordre public", comme il se nommait lui-même, Casanova se retire enfin à Dux en Bohême, auprès du comte Waldstein. Il a soixante ans. Vieilli et instruit d'expérience, il médite alors et rédige divers ouvrages qui méritent assurément l'attention du lecteur moderne.

GIACOMO CASANOVA : *Le Duel* (1780)

"Si, au terme, bien que grossier, de poltron, il n'avait pas ajouté l'épithète de Vénitien, peut-être celui-ci aurait-il supporté l'affront, mais il n'est pas, je crois, un homme au monde qui puisse souffrir un mot outrageant une nation tout entière."

Cet épisode de ses *Mémoires* – que Casanova publia séparément avant de l'y intégrer – se situe à la cour du roi de Pologne. Au-delà de l'anecdote, c'est, pour l'auteur, l'occasion d'observations et de réflexions sur les gens de cour et de théâtre, sur le monarque et les courtisans, sur les auteurs de libelles anonymes aussi, et sur la lâcheté comique des journalistes.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'italien par Raoul Vèze. 96 p. 6,10 euros.

GIACOMO CASANOVA : *Lana Caprina* (1772)

"Si les femmes donnent en des extravagances, c'est parce que, leur nature étant plus faible que la nôtre, elles sont rendues plus faibles encore par l'éducation. Malgré cela, il serait facile de démontrer qu'elles font dans le monde plus de bien que n'en font les hommes, et moins de mal ; et que, quand leur utérus travaille, elles sont à ce moment agitées, irritées et dignes de pitié. Mais que cela influe sur l'origine de leur faculté de penser, ce n'est pas plus croyable que l'influence du sperme sur la nature de l'âme."

Publié en 1772, *Lana Caprina* traite du sujet que Casanova connaît sans doute le mieux : la femme. Il répond dans ce petit livre joyeux et féroce à deux professeurs, pédants qui entendaient statuer sur la nature féminine. Casanova se moque également de chacun et en profite pour se livrer à des digressions historiques érudites et morales qui font tout le sel de cet ouvrage réimprimé ici pour la première fois.

Publié par Allia en 1998. 80 p. 6,10 euros.

GIACOMO CASANOVA : *Soliloque d'un penseur* (1786)

"Ceux qui croient qu'une dupe ne puisse être qu'un sot sont dans l'erreur, car il ne s'agit que de sottise partielle : voilà pourquoi un homme d'esprit est plus sujet à devenir dupe d'un imposteur qu'un grand sot."

À travers l'ombre de Cagliostro, ce sont les procédés des falsificateurs et les vices de leurs dupes que Casanova publie et désamorce dans cet essai.

Publié par Allia en 1998. 64 p. 6,10 euros.

GIACOMO CASANOVA : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise* (1788)

"J'ai toujours cru que lorsqu'un homme se met dans la tête de venir au bout d'un projet quelconque et qu'il ne s'occupe que de cela, il doit y parvenir malgré toutes les difficultés ; cet homme deviendra grand vizir, il deviendra pape, il culbutera une monarchie pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure."

Le récit de ce qui restera sans doute la plus extraordinaire aventure de Casanova : sa spectaculaire évasion de la prison des Plombs.

Publié par Allia en 1999. 208 p. 6,10 euros. 6^e éd.

GIACOMO CASANOVA : *Ma voisine, la postérité* (1797)

"S'agissant de langue française, je pense qu'en qualité d'Italien, j'ai autant que vous le droit de m'en mêler."

Sous forme de réponse à un auteur allemand à propos des néologismes venus de France, ce sont, cette fois, les nouvelles idées issues de la Révolution française que Casanova entreprend de dénoncer.

Publié par Allia en 1998. 176 p. 6,10 euros.

PRINCE DE LIGNE : *Fragment sur Casanova* (1795-1809)

"Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur plein d'objets. Heureusement qu'il a de l'honneur et de la

délicatesse, car avec sa phrase : je l'ai promis à Dieu, ou bien : Dieu le veut, il n'y a pas de chose dans le monde qu'il ne fût capable de faire : il aime, il convoite tout, et, après avoir eu de tout, il sait se passer de tout." Charles-Joseph, prince de Ligne (1737-1814), a souvent croisé la route de Casanova au cours de ses pérégrinations à travers les différentes cours d'Europe. Représentant de l'esprit raffiné et libertin, il s'entendait à merveille avec Casanova, dont il a laissé ce portrait pris sur le vif plein de finesse, à la fois caustique et admiratif, qui constitue un témoignage irremplaçable sur l'aventurier vénitien. Publié par Allia en 1998. 80 p. 6,10 euros.

D. ENTHOUSIASMES ET SARCASMES

BARON D'HOLBACH : *Essai sur l'art de ramper, à l'usage des courtisans* (1790)

"Quel art, quel empire sur soi-même ne suppose pas cette dissimulation profonde qui forme le premier caractère du vrai courtisan ! Il faut que sans cesse sous les dehors de l'amitié il sache endormir ses rivaux, montrer un visage ouvert, affectueux, à ceux qu'il déteste le plus, embrasser avec tendresse l'ennemi qu'il voudrait étouffer ; il faut enfin que les mensonges les plus impudents ne produisent aucune altération sur son visage."

Le propre de l'ironie est le double discours. Sous la forme elle-même ambiguë de l'essai, d'Holbach fait ici l'apologie de l'art singulier de ramper, nécessaire au maintien du courtisan dans la Cour du Roi. Art du maintien, de la bonne façade et du savoir-vivre hypocrite, ramper est une manœuvre subtile, fondée sur l'abnégation. D'Holbach moque l'intelligence des conventions sociales, tissées d'hypocrisie et d'arri-visme. Car c'est n'avoir que peu d'orgueil et de passion que de devoir revêtir le costume de l'hypocrite pour, au fond, conforter le pouvoir des puissants. La position de l'auteur à l'égard de ces courtisans n'a d'égalé que celle des courtisans face à leurs pairs et à leur maître. En décrivant les masques dont doit se revêtir le courtisan, d'Holbach met bas les mécanismes mêmes de la dissimulation et de la pantomime.

Haute figure de la vie littéraire parisienne au XVIII^e siècle, le baron d'Holbach (1723-1789) fut l'ami de Diderot, un collaborateur prolifique de l'*Encyclopédie* et un athée convaincu. De sa lutte antireligieuse il fit le

fondement de sa philosophie de la nature et de sa philosophie morale. Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Gérard Berréby. 48 p. 3 euros.

ANONYME : *Éloge de rien* (1730)

"*Rien* est un grand magicien, qui se fait voir aux aveugles et entendre aux sourds ; car que voient les aveugles et qu'entendent les sourds ? *Rien*."

Genre littéraire particulier, associé à l'oraison funèbre célébrant la vie d'une personne défunte, l'éloge n'est ici dédié à *Rien*. Oui bien est-il rédigé pour *Rien*. Ne glorifiant que le *Rien*, sous toutes ses formes, cet ouvrage défie le ton grave et solennel, cultive à plaisir les paradoxes. En ne chantant les louanges de *Rien*, l'auteur célèbre tout et *Rien*. Ce pané-gyrique pour le moins flatteur à l'adresse du vide et de l'absence offre l'occasion d'un morceau de rhétorique : *Rien* est la plus belle des œuvres poétiques, parce qu'est-ce qui est plus beau que l'*Iliade* ? *Rien*. Saisissant éloge du néant, réflexion métaphysique digne des plus grands philosophes pessimistes, déconstruction de la logique dans la lignée d'Agrippa et de Rabelais, *Éloge de rien* s'ouvre sur une dédicace sarcastique *À Personne*, petit chef-d'œuvre d'humour noir. Publié en 1730, en plein siècle des Lumières, il s'inscrit dans la tradition des éloges parodiques de l'Antiquité grecque – on doit à Lucien un éloge de la mouche, à Synésios de Cyrène celui de la calvitie – et de la Renaissance, avec Érasme et son *Éloge de la folie*. Cependant, l'auteur pousse ici cette logique jusqu'à l'absurde, tournant en dérision les éloges académiques de son siècle, occasions de célébrer les sciences, la littérature et les arts. Subtil compromis entre raison et déraison, forme légère et ton sublime, cet *Éloge de rien* pourrait servir de modèle pour toutes les énonciations de circonstances.

L'*Éloge de rien* a paru anonymement, mais on sait qu'il est l'œuvre d'un certain Louis Coquelet, né à Péronne en 1676 et mort à Paris en 1754. On lui doit également un *Éloge de quelque chose dédié à quelqu'un*, une *Critique de la charlatanerie*, un *Éloge de la goutte* et un autre des *Femmes méchantes*. Publié par Allia en 2008. Notice de Marie Lissart et Étienne Rouziès. 96 p. 3 euros. 7^e éd.

FRANZ ANTON MESMER : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* (1779)

"Je conçois facilement, d'après les principes reçus et les connaissances établies, que mon système doit paraître, au premier aspect, tenir à l'illusion

autant qu'à la vérité. Mais je prie les personnes éclairées d'éloigner les préjugés et de suspendre au moins leur jugement jusqu'à ce que les circonstances me permettent de donner à mes principes l'évidence dont ils sont susceptibles. La considération des hommes qui gémissent dans les souffrances et le malheur par la seule insuffisance des moyens connus est bien de nature à inspirer le désir et même l'espoir d'en reconnaître de plus utiles."

Le *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, publié en 1779, est l'ouvrage fondamental de Mesmer. Il y a synthétisé le résultat de ses recherches et de ses expériences controversées. La théorie de base en est la suivante : le "magnétisme animal" est un fluide, que Mesmer affirme pouvoir diriger et qui, agissant sur les nerfs, est en mesure de guérir des maladies que l'on ne savait pas traiter jusqu'alors. Pour lui, il n'y a "qu'une maladie, qu'un mal, qu'une guérison" et tout véritable traitement consiste à restaurer un équilibre perdu. Dans ce *Mémoire*, il expose ses principes généraux (influence des corps célestes et des corps animés) et répond aux attaques dont il fut l'objet. Puis il entre dans le détail des expériences couronnées de succès auxquelles il s'est livré et précise le mode opératoire de sa méthode (aimants, électricité, "baquet"). La médecine officielle a longtemps considéré le *Mémoire* comme les élucubrations d'un charlatan. En ayant accès à ce texte abondamment cité et pourtant introuvable, on pourra mesurer qu'il constitue, au-delà de certains éléments dépassés, une étape importante dans l'histoire de la science.

Franz Anton Mesmer (1734-1815) a d'abord étudié la théologie, le droit et la philosophie avant d'intégrer la faculté de médecine de Vienne. Son doctorat porte sur l'influence des planètes sur les maladies humaines. Malgré son succès populaire, le magnétisme animal souleva une vive polémique dans la profession médicale et finit par être publiquement condamné : Mesmer, héritier de Paracelse, quitte Paris et regagne l'Allemagne, où il mourra en 1815, quasiment oublié de tous. Il est considéré aujourd'hui, *via* des figures comme Puységur, Charcot, et même Freud, comme le père de l'hypnose et de la psychothérapie moderne.

Publié par Allia en 2006. 96 p. 6,10 euros.

JOHANN GOTTFRIED HERDER : *Traité sur l'origine des langues* (1772)

"Si l'homme possède des forces plastiques qui ne se limitent pas à construire une cellule de miel ou à tisser une toile d'araignée, des forces qui, *en ce domaine*, sont inférieures aux facultés industrielles des bêtes,

celles-ci ont aussi une *tout autre perspective*. L'homme n'est pas condamné à œuvrer toujours sur une seule chose ; il a le champ libre pour s'exercer sur beaucoup, et se perfectionner sans cesse. Ses idées ne sont pas un pur produit de la nature, mais peuvent par conséquent devenir également son œuvre propre."

"En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont ils en état d'inventer le langage ?" Tel est le sujet donné en 1769 au concours de l'Académie de Berlin. La dissertation de Herder remporte le premier prix et est publiée en 1772 sur ordre de l'Académie. Elle constitue le présent ouvrage. Pour Herder, le langage est consubstantiel à l'homme, expression même de sa nature. Avant d'être organisées en systèmes de propositions, les langues avaient pour vocation d'assurer le lien grégaire entre les hommes. À cette question de l'origine du langage, succède celle de son essence et de la structure même des langues. Mélange de divinité et d'animalité, l'homme est condamné à se dépasser indéfiniment pour s'assumer comme homme. Il devient Dieu en inventant le langage. Cet ouvrage rattache son auteur au mouvement "Sturm und Drang".

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand par Lionel Duvoy. 192 p. 9 euros.

GIAMBATTISTA VICO : *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même* (1728)

"Mais Vico bénissait toutes ces adversités qui étaient autant d'occasions pour lui de revenir à ses études. Retiré dans sa solitude comme dans un fort haut et inexpugnable, il méditait, il écrivait quelque nouvel ouvrage qu'il appelait 'de généreuses vengeances exercées sur ses détracteurs'. C'est grâce à ces adversités qu'il en vint enfin à trouver la Science nouvelle."

À la mort de Vico, les membres de l'Université royale et ceux de la confrérie de Sainte-Sophie revendiquèrent chacun de tenir les cordons du poêle. La controverse tourna au pugilat, tandis que le cercueil attendait dans la cour. Incapables de se mettre d'accord, les deux partis s'en allèrent et l'on dut remonter le cadavre dans sa vieille demeure. Cette anecdote préfigure le singulier destin posthume de Vico, quasiment ignoré au XVIII^e siècle, redécouvert par Michelet au XIX^e siècle et considéré aujourd'hui comme l'un des penseurs les plus importants de son époque, dont les thèses ont nourri toute la philosophie moderne de l'histoire. C'est ce destin que retrace la *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même*, première

véritable autobiographie que nous ait laissée un philosophe. Parlant de lui-même à la troisième personne, Vico écrit de son propre aveu “en historien” et “en philosophe”, retraçant son parcours spirituel pour démêler, à travers l’écheveau embrouillé des causes, occasions et circonstances, le fil de la nécessité. L’idée principale de Vico est qu’il y a dans le monde et dans l’histoire un ordre intelligible, dont la “science nouvelle” doit retrouver les principes. Or cette découverte, il l’applique à sa propre existence, et montre que sa vie a été exactement ce qu’elle devait être. C’est pourquoi cette autobiographie, beaucoup plus facile d’accès que ses œuvres proprement philosophiques, émaillée d’anecdotes, de querelles, de portraits, est la voie royale pour accéder à sa pensée. Nous publions ici la très belle traduction qu’en avait donnée Michelet au XIX^e siècle, revue et complétée.

Publié par Allia en 2004. Traduction de l’italien par Jules Michelet revue, corrigée et présentée par Davide Luglio. 192 p. 6,10 euros.

GIAMBATTISTA VICO : *Vici Vindiciae* (1727)

“Puisque donc tu es tel, à savoir un fourbe caché dans les ténèbres épaisses de ton nom, que tu ne supportes pas d’affronter en public le regard des hommes, également nuisible à tes amis et à tes ennemis ; que tu fuis ta patrie alors que personne ne te persécute, que tu n’as pas de lieu où t’arrêter, et puisque le savoir ou l’érudition, qui rendent meilleurs les hommes de bonne nature, rendent très méchants ceux qui ont une mauvaise nature, pour toutes ces raisons, je t’exhorte vivement et t’invite à renoncer au nom d’érudit et, autant que faire se peut, à l’éloigner de toi.”

En 1727, peu après la parution de *La Science nouvelle*, une revue de Leipzig publie dans sa rubrique consacrée aux nouveautés littéraires un petit compte rendu d’une dizaine de lignes qui démolit littéralement l’ouvrage, dont l’auteur serait un “pédant imaginaire, à moitié fou, un homme qui a perdu la raison appelé Vico”. Peu connu pour son caractère facile, Vico répond à ses détracteurs par un petit ouvrage écrit en latin et resté inédit en français jusqu’à aujourd’hui qu’il intitule *Vici Vindiciae* : les Revendications de Vico. Cette merveilleuse invective est un mélange détonant et hors normes d’amour-propre blessé, de droits justement revendiqués, de colère mal dissimulée et de verve polémique. Mais plus qu’un brillant exercice rhétorique dans la lignée des invectives de Dante ou Pétrarque, ce petit volume constitue un

fantastique condensé de la méthode philosophique de Vico et une subtile synthèse de sa démarche scientifique.

Publié par Allia en 2004. Traduit du latin par Davide Luglio et Béatrice Périgot. Présentation et notes par Davide Luglio. 112 p. 6,10 euros.

ALEXANDER COZENS : *Nouvelle méthode pour assister l’invention dans le dessin des compositions originales de paysages* (1785)

“Réfléchissant un jour en compagnie d’un élève à la composition originale de paysage, par opposition à sa copie, je déplorai l’absence d’une méthode mécanique suffisamment prompte et souple pour accoucher les idées d’un esprit fertile ayant des dispositions pour l’art du dessin. À cet instant, il se trouva qu’un vieux bout de papier me tomba sous la main, et qu’ayant jeté un léger coup d’œil, j’y traçai rapidement à l’aide d’un crayon quelque chose comme un paysage, afin de noter quelque idée susceptible d’être transformée en loi. À la réflexion, il m’apparut que les taches sur le papier, bien que des plus indistinctes, m’avaient inconsciemment incité à exprimer l’aspect général d’un paysage.”

Professeur jouissant d’une grande renommée grâce à ses principes pédagogiques très originaux, Alexander Cozens (1717-1786) exerça une influence directe sur des peintres comme Constable ou Turner. Sa *Nouvelle méthode pour assister l’invention dans le dessin de compositions originales de paysages* fut publiée en 1785. Elle restitue au mieux la singularité de son approche de la peinture. Avec plus d’un siècle d’avance, il érige l’accident en modèle, imaginant des compositions dessinées à partir de simples taches d’encre jetées sur le papier. Le peintre n’imite plus la nature : il crée lui-même des paysages. Quasi inconnu au XIX^e siècle, cet ouvrage reparut dans les années 1920, et est considéré depuis lors, et rétrospectivement, comme un texte fondateur de l’art moderne. En introduisant la force analogique de l’informe, l’expérimentation et l’automatisme dans le champ de la peinture, il annonçait l’esthétique surréaliste et cette dissolution des formes qui caractérise une bonne partie de l’art contemporain. Publié par Allia en 2005. Traduit de l’anglais par Patrice Oliete-Loscos. Postface de Danielle Orhan. 112 p. Nombreuses illustrations. 9 euros.

JOHANN JOACHIM WINCKELMANN : *Pensées sur l’imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* (1755)

“Une noble simplicité et une grandeur tranquille, tant dans l’attitude que dans l’expression, voilà en définitive le trait général qui distingue

par excellence les chefs-d'œuvre grecs. De même qu'en son fond la mer demeure toujours calme, si furieuse qu'en soit la surface, de même l'expression des effigies grecques, quelle que soit la passion qui les agite, fait paraître une âme grande et toujours égale."

Parues en 1755, ces *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* exposent pour la première fois de manière claire et complète ce qui peut être considéré comme l'essence même de l'art grec, et les influences de ce dernier sur la formation du goût et de l'idéal artistique de l'époque classique. Winckelmann recommande aux artistes de chercher le bon goût "directement aux sources". Dès le XVIII^e siècle ce texte fut traduit dans les principales langues européennes et exerça une grande influence sur la naissance du néo-classicisme.

Né en 1717 en Prusse et mort assassiné à Trieste en 1768, Winckelmann est considéré comme le fondateur de l'archéologie. À partir de la plastique gréco-romaine il définit un idéal d'humanité dans l'équilibre harmonieux du corps et de l'âme. Pour lui, l'Antiquité n'est plus seulement une affaire d'érudition, mais une référence pour l'élaboration d'une connaissance esthétique réelle.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'allemand par Laure Cahen-Maurel. 96 p. 6,10 euros.

JONATHAN SWIFT : *Correspondance avec le Scriblerus Club* (1713-1745)

"Lorsque vous penserez au monde, donnez-lui de ma part un coup de fouet de plus. J'ai toujours haï toutes les nations, les professions, les communautés, et je porte tout mon amour vers les individus. Par exemple, je hais la tribu des hommes de loi, mais j'aime le conseiller untel, le juge untel, et de même avec les médecins (je ne parlerai pas de mon propre commerce), les militaires, les Anglais, les Écossais, les Français, et le reste, mais par-dessus tout je hais et je déteste cet animal appelé homme, quoique j'aime chaleureusement Jean, Pierre, Thomas, et ainsi de suite. Tel est le système par lequel j'ai gouverné ma vie pendant des années (mais n'en dites rien), et je continuerai ainsi jusqu'à en avoir fini avec eux."

Cette correspondance presque entièrement inédite en français, qui court de 1713 à 1745, constitue à bien des égards un ouvrage exceptionnel. C'est tout d'abord un document qui nous plonge dans l'intimité de Swift et éclaire son œuvre autant que son caractère. C'est ensuite un panorama complet et vivant de l'Angleterre de l'époque,

déchirée par la querelle des *whigs* et des *tories*. C'est surtout, peut-être, le roman d'une amitié extraordinaire entre des esprits hors du commun, où se donne cours la plus grande liberté d'esprit. Le ton en est familier, toujours drôle et incisif, chacun faisant assaut d'esprit et d'audace intellectuelle. L'actualité littéraire et politique y côtoie les soucis les plus quotidiens. Les anecdotes et les traits mordants y abondent, à côté d'aperçus philosophiques et moraux. Et c'est enfin une œuvre littéraire à part entière, dont les auteurs envisageaient la publication, et qui mérite de prendre place aux côtés des chefs-d'œuvre publiés par Swift. Jonathan Swift (1667-1745) est, en raison du pessimisme de son œuvre, considéré comme le type même du misanthrope. Il a pourtant rêvé de constituer autour de lui un cercle de "génies". Ce sera le "Scriblerus Club", qui compta parmi ses membres le célèbre poète Alexander Pope, John Gay, l'auteur de *L'Opéra du gueux*, ou encore lord Bolingbroke et John Arbuthnot, autant dire certaines des personnalités les plus éminentes de l'Angleterre du XVIII^e siècle. Sous le pseudonyme de Martin Scriblerus, ils publieront des pamphlets féroces comme *L'Art de ramper en poésie*. Ce sont toutes les lettres échangées par ces esprits libres qui constituent le présent volume.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'anglais et présenté par David Bosc. 544 p. 30 euros.

JONATHAN SWIFT : *Journal de Holyhead* (1727)

Dans sa *Vie de Swift* en 1875, John Forster révéla l'existence d'un "journal inédit, de la main de Swift, singulier dans sa nature et d'un extraordinaire intérêt, écrit sur la route de Dublin, dans une terrible inquiétude pour Esther Johnson, alors dangereusement malade". Ce journal fut tenu du 24 au 29 septembre 1727, au terme du dernier séjour de Swift en Angleterre. Lors de son précédent voyage, il avait apporté le manuscrit des *Voyages de Gulliver*, violente satire de la société anglaise et de la civilisation de l'époque, dont le succès, à sa publication, ne se fit pas attendre. Il fut accueilli en 1727 comme un prince. Cependant, au mois d'août, une lettre de son ami Thomas Sheridan l'avertit de l'état alarmant de Stella, le grand amour de sa vie. Sans prendre le temps de prévenir personne, il gagna en diligence le port de Chester mais manqua de peu le navire régulier pour Dublin. Il prit la décision de pousser jusqu'à Holyhead, à trois jours de cheval, où d'autres compagnies assuraient la traversée. Durant l'attente du départ, il rédigea le

Journal de Holyhead, adressé à Sheridan, comprenant des pages désarmées et sans apprêt, des poèmes mais aussi des anecdotes, incisives et sans complaisance, sur la nourriture, le temps, l'antipathie des Gallois ou l'alcoolisme des Irlandais.

Lorsqu'il arriva enfin à Dublin, aux premiers jours d'octobre, Swift trouva Stella à l'article de la mort. Il écrivit à Sheridan : "En ce moment même, je me dis que la plus belle âme qui fût au monde a quitté son corps. Je suis depuis longtemps las du monde, et pour le restant de mes jours je serai las de la vie, car j'aurai perdu pour toujours cette amitié qui seule pouvait la rendre tolérable à mes yeux." Esther Johnson s'éteignit le 28 janvier 1728. Swift n'avait pas coutume d'écrire pour lui-même ; ce journal, tout à la fois intime et cocasse, s'adresse à un ami, comme autrefois le *Journal des années 1710-1714* l'avait été à Stella.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par David Bosc. Image de couverture : Sylvain Lagarde. 64 p. 3 euros.

SAMUEL JOHNSON : *Le Paresseux* (1761)

"Si le rapport des habitudes lie les individus, le paresseux peut se flatter d'une protection universelle. Les paresseux sont innombrables : tout homme est ou espère de l'être. Ceux même qui semblent le plus différer de nous augmenteront bientôt le nombre de nos confrères. Comme la paix est la fin de la guerre, de même la paresse est le dernier terme de l'activité."

Samuel Johnson, auteur du *Dictionnaire de la Langue Anglaise* (1755), fut immortalisé par la biographie de son ami Boswell. Homme de plume d'une prolixité remarquable, il publia les revues *Le Flâneur* (1750-1752), puis *Le Paresseux* (1758-1760), dont sont extraites ces chroniques facétieuses. Johnson y dresse un portrait des mœurs et des travers de ses contemporains, sur un ton tantôt sarcastique, tantôt empreint d'une profonde nostalgie.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par M. Varney. 128 p. 6,10 euros. 2^e éd.

6. DE L'EUROPE NAPOLÉONNIENNE À LA RÉVOLUTION DE 1848

Œuvres poétiques, fictions ou réflexions philosophiques, les ouvrages proposés ici témoignent des récents bouleversements historiques de l'époque. Inquiétude vis-à-vis des contraintes éducatives, sociales, politiques, effroi devant ce qu'elles peuvent produire, remise en cause des anciennes certitudes, et tentative de retour à une innocence présumée, telles sont les lignes de force à partir desquelles tente de s'édifier une morale individuelle face à un monde inquiétant.

A. NOUVEAU MONDE ET NOUVELLE SENSIBILITÉ

ÉVOCATIONS réalistes, lyriques ou fantastiques d'un univers étrangement pervers. Retour à soi et distance poétique marquent l'époque.

NOVALIS : *Le Brouillon général* (1798-1799)

“S’il y a une philosophie de la vie, on peut également réclamer une philologie, une mathématique – une poétique et une histoire de la vie.” Novalis (1772-1801) n’est pas seulement l’auteur des *Hymnes à la nuit* mais aussi, conformément à l’esprit encyclopédique du premier romantisme allemand, un homme de science, un penseur et un philosophe de premier plan que la France a toujours méconnu. Les notes posthumes qui composent *Le Brouillon*, jamais traduites dans leur intégralité, mettent en évidence la singularité et la modernité de la réflexion de leur auteur : le systématisme de la volonté encyclopédique héritée du XVIII^e siècle se renouvelle au contact de l’esprit libre du romantisme qu’incarne la forme fragmentaire.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l’allemand et présenté par Olivier Schefer. 388 p. 19,80 euros.

NOVALIS : *Le Monde doit être romantisé* (1798)

“Le monde doit être romantisé. C’est ainsi que l’on retrouvera le sens originel. Cette opération est encore totalement inconnue. Lorsque je donne à l’ordinaire un sens élevé, au commun un aspect mystérieux, au connu la dignité de l’inconnu, au fini l’apparence de l’infini, alors je les romantise.”

L’œuvre théorique de Novalis se présente sous la forme d’un magma en fusion de fragments bizarres et de propositions souvent aberrantes. Jamais là où on l’attend, il ne cesse de brouiller les pistes. Sa folie est de vouloir tout penser, jusqu’au détail le plus insignifiant, son audace est de chercher à “tirer de la vie de toute chose”. Composé autour de la question esthétique et des rapports entre poésie et philosophie, ce volume inédit en français constitue la carte d’un univers mental en perpétuelle effervescence, traversé de fulgurantes intuitions.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l’allemand et présenté par Olivier Schefer. Image de couverture : Sam Blumberg. 144 p. 6,10 euros. 2^e éd.

NOVALIS : *Semences* (1797-1798)

“L’art d’écrire des livres n’est pas encore inventé. Mais il est sur le point de l’être. Des fragments de ce genre sont des semences littéraires. Il peut bien s’y trouver de nombreuses graines sèches : qu’importe, tant qu’une seule éclôt !”

Deuxième tome de la publication des *Œuvres philosophiques complètes* de Novalis entreprise par les éditions Allia, *Semences* est représentatif de cette “symphilosophie” que recherchait Novalis, qui permettrait de rendre compte de la totalité infinie du monde. Le fragment, reflet du chaos mobile et variable du monde, est bien sûr la forme qui seule permet d’approcher cette totalité. On trouvera donc dans ce volume en grande partie inédit en français à la fois des aphorismes politiques, des “anecdotes”, un ensemble de réflexions sur l’art, réunies sous le titre de *Pollen* ou *Fleurs*, et même des dialogues philosophiques. Ce gigantesque magma, plein de fulgurances, qui abolit toute notion de genre et aborde tous les thèmes, est à l’image même de ce que fut le romantisme allemand.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’allemand, annoté et précédé de *Fragments et totalité* par Olivier Schefer. 352 p. 20 euros.

LORD BYRON : *Poèmes* (1807-1824)

“Remonterais-je le fleuve de mes années, / Vers la source de nos rires et de nos pleurs, / Je ne suivrais encore le torrent des heures / Entre ses rives effondrées de fleurs fanées, / Mais voudrais qu’il aille ainsi qu’à présent – glisser / Au nombre des flots innommés.”

Pièces isolées du poète et héros romantique, dont l’influence fut considérable sur son époque.

Publié par Allia en 1997. Choix et traduction de Florence Guilhot et Jean-Louis Paul. Édition bilingue. Image de couverture : Théodore Géricault. 128 p. 6,10 euros. 9^e éd.

LORD BYRON : *Cain* (1821)

“Je vis, / Mais je vis pour mourir. Et, alors que je respire, je ne vois rien / Qui rende la mort haïssable, sinon un attachement inné, / Un instinct vital, aussi détestable qu’invincible. / Je l’abhorre autant que je me méprise, / Et reste pourtant incapable de le dominer... / Ainsi, je vis. Si j’avais pu ne jamais vivre !”

Lord Byron (1788-1824) est la figure romantique par excellence. Sa vie sentimentale scandaleuse, son dandysme, son exil en Italie, ont un peu

éclipsé son œuvre même, aujourd’hui injustement méconnue en France. *Caïn* n’est pas une tragédie classique, mais un “mystère” métaphysique, aux tonalités baudelairiennes, où dominent les thèmes de la révolte, de la faute et de la culpabilité. Caïn est le rebelle total, le négateur de Dieu et de la nécessité même de la vie. Lucifer pour le séduire engage avec lui un grand dialogue sur les misères de la condition humaine, et l’entraîne dans un voyage fantastique à travers l’espace et le temps. Caïn finira par tuer son frère Abel, figure de la soumission à Dieu. Cette pièce tourmentée, éclaircie par quelques moments idylliques, fut encensée par Goethe et Shelley, et au *xx^e* siècle par Tomasi di Lampedusa.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Gaëlle Merle. 160 p. 6,10 euros.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Byron* (1991)

“Byron entrait dans la société anglaise sous le signe de la méfiance, de l’athéisme, de la révolte, de la pauvreté et de l’orgueil. Telles sont les composantes de son temps, de sa biographie et de son œuvre.”

À Palerme, retiré dans son palais, l’auteur du *Guépard* aimait à donner des conférences privées devant un public choisi. Principalement consacrées aux écrivains anglais, elles furent publiées après sa mort. Lampedusa s’y dévoile comme un fabuleux conteur, plein d’humour et d’érudition. L’essai qu’il consacra à Lord Byron compte parmi les plus développés et les plus aboutis de ces textes.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

WILHELM WAIBLINGER : *Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin* (1831)

“Quand à présent on pénètre dans la demeure de l’infortuné, on pense assurément ne pas y rencontrer ce poète qui chemina volontiers jusqu’à l’Ilyssus en compagnie de Platon ; pour autant, l’endroit n’est pas vilain : c’est la maison d’un aimable menuisier, un homme qui porte un regard inaccoutumé sur sa propre condition et qui, même, parle de Kant, Fichte, Schelling, Novalis, Tieck et quelques autres. On le prie de nous conduire à la chambre de Monsieur le Bibliothécaire – c’est ainsi qu’Hölderlin aime encore être qualifié – et l’on s’avance jusqu’à une petite porte.”

En 1822, le jeune écrivain Wilhelm Waiblinger rencontre pour la première fois Hölderlin avec lequel il se lie d’amitié. Le poète souffre déjà

psychiquement. Waiblinger entame à cette date une biographie du poète, construite comme une véritable tragédie grecque mais qui a aussi tous les traits du journal intime. Hölderlin apparaît comme un héros sublime, à l’image des personnages de l’Antiquité qui l’ont tant fasciné. Or, au deuxième acte, il est atteint par la folie. Bien avant l’apparition de la psychanalyse, Waiblinger tente de déceler dans le passé heureux d’Hölderlin les germes de sa maladie mentale. Naturellement enclin au spleen, au sentiment de frustration, aux échecs sentimentaux, à l’excès de la passion, le poète n’a nul contrôle sur ses accès de rage soudains. Mais cela n’entame en rien le profond respect de Waiblinger pour le poète, qui montre à travers ce texte remarquable de clarté comment on peut à la fois admirer et pénétrer avec lucidité les affres de l’âme humaine.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’allemand par Lionel Duvoy. Image de couverture : Aude Laporte. 80 p. 6,10 euros.

WILLIAM HAZLITT : *Du plaisir de haïr* (1826)

“La nature, à y regarder de plus près, semble faite d’antipathies : sans quelque chose à haïr, nous perdriions le ressort même de la pensée et de l’action. La vie se changerait en une mare stagnante si elle n’était agitée par les intérêts discordants et les passions déréglées des hommes.”

William Hazlitt (1778-1830), dont l’œuvre est encore peu connue en France, compte parmi les plus originaux des essayistes anglais, aux côtés de Coleridge ou De Quincey. L’acuité de son regard, son exigence de sincérité, sa dénonciation de toutes les conventions et les compromis font de lui une figure singulière et attachante de la littérature anglaise.

Ce n’est pas l’amour qui meut les hommes, mais bien, à tous les niveaux, la haine. Hazlitt, avec une sorte de joie masochiste, s’applique dans ce bref mais percutant essai à montrer comment cette passion si décriée, qui va de la simple irritation à l’envie de meurtre est à la racine même de l’existence. La politique, les arts, les sentiments apparemment les plus nobles, rien n’échappe à son emprise. Héritier de Diogène, cousin de Leopardi, précurseur de Cioran, Hazlitt, avec *Du plaisir de haïr*, vient prendre sa place dans cette grande famille des esprits démystificateurs, dont la violence, le cynisme et la noirceur cachent le moraliste blessé.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l’anglais par Patrice Oliete-Loscos. 64 p. 6,10 euros.

HONORÉ DE BALZAC : *Sarrasine* (1830)

“Ainsi à ma droite, la sombre et silencieuse image de la mort ; à ma gauche, les décentes bacchanales de la vie : ici, la nature froide, morne, en deuil ; là, les hommes en joie. Moi, sur la frontière de ces deux tableaux si disparates, qui, mille fois répétés de diverses manières, rendent Paris la ville la plus amusante du monde et la plus philosophique, je faisais une macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre. Du pied gauche, je marquais la mesure, et je croyais avoir l’autre dans un cerceuil.”

Sous cet ouvrage que Bataille plaçait à côté de la *Recherche du temps perdu* et du *Procès* : l’argent, la mystérieuse ascension sociale, leur source ignoble.

Publié par Allia en 1989. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ÉTIENNE-JEAN DELÉCLUZE : *Le Mécanicien roi* (1832)

“Vous voyez bien ce grand lac ? Eh bien ! Tout cet espace a été habité, il y a eu là des hommes, et, je ne dis cela qu’à vous seul au moins, j’en ai été roi. Tout a été détruit, tout a été abîmé, excepté moi. Je suis le reste d’un monde...”

Un récit fantastique qui tient à l’avance de *L’Ève future* et de *Locus Solus*. Conte étrange et bref qui retrace la plongée dans la folie d’un bricoleur de génie, persuadé d’être personnellement persécuté par Napoléon.

Publié par Allia en 1995. Suivi de *Un pantin dérégulé* par Gérard Macé. 48 p. 4,60 euros.

GOETHE : *La Fête de saint Roch à Bingen* (1814)

“L’abus n’exclut pas l’usage, car il est écrit : Le vin réjouit le cœur de l’homme. D’où il résulte que nous pouvons très bien et que nous devons user du vin pour notre plaisir et celui des autres.”

Le jour de la fête de saint Roch, tous les habitants du village de Bingen communient dans la célébration de la nature, le souvenir des anciennes légendes et le vin. Le temps, l’histoire, les conflits sont provisoirement abolis.

Publié par Allia en 1996. Traduit de l’allemand par Jacques Porchat. Postface de Claude Roëls. 64 p. 6,10 euros.

GÉRARD DE Nerval : *Les Nuits d’octobre* (1852)

“Sous les colonnes du marché aux pommes de terre, des femmes matinales, ou bien tardives, épluchaient leurs denrées à la lueur des lanternes.

Il y en avait de jolies qui travaillaient sous l’œil des mères en chantant de vieilles chansons. Ces dames sont souvent plus riches qu’il ne semble, et la fortune même n’interrompt pas leur rude labeur. Mon compagnon prit plaisir à s’entretenir très longtemps avec une jolie blonde, lui parlant du dernier bal de la Halle, dont elle avait dû faire l’un des plus beaux ornements...”

Condisciple de Théophile Gautier au Lycée Charlemagne (voir p. 343), le poète Gérard de Nerval (1808-1855) publie ses premiers vers à 18 ans puis traduit le *Faust* de Goethe, ce qui, d’emblée, lui valut une certaine renommée. Après des études de médecine, il traverse l’époque de la “Bohème galante”, avant d’être frappé, en 1841, par une première crise de folie ; le songe entame son échappée dans la vie réelle. Gérard de Nerval est à maintes reprises interné, périodes qui alternent avec de nombreux voyages, notamment en Allemagne, où il écrit son ultime ouvrage, *Aurélia ou le rêve et la vie*.

Composées de vingt-six sections brèves, comme autant de rencontres impromptues provoquées par les lois du hasard, *Les Nuits d’octobre* s’inscrivent dans la lignée des écrits que Gérard de Nerval consacre à la capitale parisienne. La ville et son décor deviennent la matière même de sa langue, l’ônirique et un quotidien teinté d’angoisse bercent ces promenades hallucinées. Le récit de ces nuits passées à déambuler jusqu’à se perdre dans le quartier des Halles compte parmi les plus belles pages que le poète consacre à Paris, à ses rues et ses cafés. C’est d’ailleurs au détour de la rue de la Vieille Lanterne que Nerval touchera au crépuscule de sa vie, choisissant de mettre fin à ses jours pour rejoindre le silence. La magie de ces pages sera célébrée par les surréalistes. André Breton s’en inspirera pour ses propres errances.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Le Vent du Riatt. 96 p. 3 euros.

THÉOPHILE GAUTIER : *La Vie de Gérard* (1867)

“Nous avons tout à l’heure touché en passant un point délicat de la vie de Gérard sur lequel, malgré son amitié pour nous, il ne s’expliqua jamais formellement ; car c’était une âme discrète et pudique, rougissant comme Psyché, et, à la moindre approche de l’Amour, se renfermant sous ses voiles. Nous voulons parler de sa passion pour une cantatrice célèbre alors dont nous tairons le nom, puisque son adorateur ne l’a jamais écrit.”

Auteur du *Capitaine Fracasse*, Théophile Gautier (1811-1872) se situe à la croisée des grands courants littéraires du XIX^e siècle. Rejetant les

classiques, il exprime très tôt son enthousiasme pour Villon, Rabelais et tous les poètes dits maudits, dont Saint-Amant. En 1830, il devient l'homme de main de Victor Hugo, ce qui le conforte dans son dédain de la morale. Mais bientôt, il se détourne avec virulence du faste du romantisme qu'il avait porté haut pour une recherche purement formelle. Son œuvre a marqué toute une génération de poètes, dont Baudelaire et Leconte de Lisle. Échappant au style convenu de la biographie, Gautier se livre ici à un exercice sensible et subjectif, l'esquisse du portrait de son ami et poète, Gérard de Nerval. Dans *La Vie de Gérard*, il évoque son ami défunt par son seul prénom, tombant ainsi les masques du personnage pour mieux toucher à l'intime. Mélant la mélancolie du souvenir à l'anecdote affectueuse, l'écrivain convie le lecteur à flâner aux confins de l'imaginaire et du réel, jusqu'à toucher le point où fusionnent la littérature et la vie. Derrière l'apparente légèreté du texte, se dessine en creux une réflexion plus profonde sur l'absence, le tragique de la vie et le sens de l'amitié. Publié par Allia en 2010. Suivi d'*Une amitié exemplaire* par Lionel Menasché. Image de couverture : Hugues Perrier. 80 p. 3 euros.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Stendhal* (1995)

“Il est facile de décider de se décrire soi-même ou sa propre doublure avec lyrisme. Il est beaucoup moins facile de le faire de façon achevée, en montrant ses propres couloirs secrets, ses propres contradictions, les innombrables nuances qui définissent une personnalité, en exposant sans jactance ses qualités et sans retenue ses défauts. Et cela, Stendhal l'a fait avec une infaillible maîtrise.”

On sait que Stendhal a passionnément aimé l'Italie. Lampedusa lui rend hommage en retour avec ce texte aux qualités toutes stendhaliennes : vivacité du trait, sens du raccourci, profondeur masquée sous l'ironie, indépendance du jugement, etc.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 112 p. 6,10 euros.

SÖREN KIERKEGAARD : *Diapsalmata* (1843)

“J'emploie ainsi mon temps : une moitié à dormir et l'autre à rêver. Quand je dors, je ne rêve jamais, ce serait dommage ; dormir, c'est le comble du génie.”

Après s'être détaché de la religion et révolté contre elle, Sören Kierkegaard (1813-1855) s'est cherché des modèles de vie ; il en trouva trois qui seront

comme la Trinité de ce qui fut appelé le “stade esthétique” : Don Juan, le modèle de la sensualité, Faust, le modèle du doute, Ahasvérus, le modèle de l'incroyance. Incapable de faire corps avec un des trois, il cherche une vérité “qui fasse vivre”. Les *Diapsalmata* sont le reflet de cette quête tourmentée. On appelle *diapsalmata* les intermèdes musicaux intercalés dans la lecture des psaumes à la synagogue. Sous ce titre, Kierkegaard a réuni une suite de réflexions et d'aphorismes qu'il présente comme le journal intime d'un jeune romantique désespéré. Ils reflètent les différents moments d'une jeunesse dont il cherche à se délivrer, les différentes épreuves qu'il vécut chaque fois qu'il songea à se livrer à Satan pour connaître toutes les formes du péché. Confessions volées, exclamations lyriques ou cyniques, les *Diapsalmata*, comme le célèbre *Journal d'un séducteur*, sont une œuvre littéraire autant que philosophique, emblématique des tourments et des angoisses de l'adolescence.

Publié par Allia en 2005. Traduit du danois par Paul-Henri Tisseau. Revu par Else-Marie Jacquet-Tisseau et annoté par Jacques Lafarge. 64 p. 6,10 euros.

EDGAR ALLAN POE : *Marginalia* (1844-1849)

“Les enfants ne sont jamais trop délicats pour qu'on les fouette. Comme ces biftecks un peu fermes, plus on les bat plus ils sont tendres.”

Né en 1809 à Boston, mort en 1849 à Baltimore, Edgar Allan Poe connut une existence tragique, marquée par l'alcoolisme. Ses *Histoires extraordinaires* que Baudelaire traduisit en français lui ont assuré la célébrité. Mais son œuvre, admirée par Mallarmé ou Valéry, est loin de se réduire à ces contes fantastiques comme en témoigne ce volume de *Marginalia*, en grande partie inédit en français.

Notes écrites dans les marges des livres, ces *Marginalia* ont été publiées par Edgar Poe dans plusieurs revues américaines de 1844 à 1849, durant les dernières années de sa vie. Ce sont des notes de lectures, des analyses sur l'art de la fiction, la philosophie, la morale, les sciences, le langage, les difficultés que rencontre l'artiste – et plus encore le “génie” – dans une société où il n'a pas sa place et qui s'accommode assez mal de sa pitoyable existence. Passant de la louange à l'insulte, de la théorie littéraire au sarcasme et de l'aveu à la provocation, les *Marginalia* dévoilent la face cachée de l'œuvre de Poe.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Lionel Menasché. 160 p. 6,10 euros.

EDGAR ALLAN POE : *Habitations imaginaires* (1840-1849)

“Nous avons en notre possession, en tant qu’espèce, des éléments de contentement non encore mis en œuvre.”

Les trois nouvelles qui composent, sous une forme inédite, cet ouvrage – *Le Domaine d’Arnheim*, *Le Cottage Landor* et *La Philosophie de l’ameublement* – présentent une unité d’inspiration qui n’avait pas échappé à Baudelaire puisque, en 1863, celui-ci envisageait de les rassembler sous le titre *Habitations imaginaires*. Ce livre imaginaire existe enfin.

Trois utopies forment ce triptyque. D’un texte à l’autre, le lecteur est introduit dans des domaines cachés, aux jardins luxuriants et ponctués de prouesses architecturales ou bien à l’intérieur d’une chambre anglaise. La Nature semble imparfaite à Poe, il lui manque cette harmonie dans la composition qui fait l’attrait des toiles de Poussin ou de Claude Lorrain. La description minutieuse de la Nature est de type ambulatoire, la ligne droite en est exclue. La lecture devient une promenade, une dérive, la composition du texte se fait musicale. Si la beauté semble ne pouvoir être atteinte que de façon provisoire, des moments de plénitude esthétique existent dans chaque texte. Le lecteur a l’impression de voler des instants de beauté à des mondes merveilleux, féériques, auxquels il n’a d’ordinaire pas accès. Question centrale : celle de la fabrication du bonheur, indissociable d’une quête de beauté ; ces nouvelles comptent, de ce fait, au nombre des rares textes “apaisés” d’Edgar Poe.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l’anglais par Charles Baudelaire. Présenté par Lionel Menasché. 96 p. 6,10 euros.

B. ESSAIS ET RÉFLEXIONS SUR LES EFFETS DE L’ÉDUCATION, DU DESPOTISME POLITIQUE, DE LA CULTURE ET DES IDÉES REÇUES

FÉLIX RAVAISSON : *De l’habitude* (1838)

“Toutes les fois que la sensation n’est pas une douleur, à mesure qu’elle se prolonge ou se répète, par conséquent, qu’elle s’efface, elle devient de plus en plus un besoin.”

Félix Ravaisson est né en 1813 à Namur en Belgique. Il suit les cours de Schelling à Munich et rédige une thèse latine sur Aristote. C’est en 1838 que paraît *De l’habitude*, qui allait exercer une influence importante sur

Bergson. Inspecteur des Bibliothèques, il se consacre également à l’archéologie et est nommé conservateur du département des Antiquités au musée du Louvre. Il meurt à Paris le 18 mai 1900.

En 1838, alors qu’il a 25 ans, il publie une thèse d’une quarantaine de pages, audace impensable aujourd’hui. En fait, un manifeste ambitieux, d’une intrépidité qui détonne dans un univers de précautions et de prolégomènes interminables. Ravaisson convoque la Nature, l’Esprit, la Liberté dans une familiarité étonnante, séduisante, enfin qui subjugue. Audace aussi dans le choix d’un sujet *a priori* mineur, l’habitude, qui devient la pierre angulaire d’une réflexion de portée métaphysique. D’un thème évoquant d’ordinaire la répétition et la monotonie, Ravaisson révèle la puissance métamorphique et libératrice ; l’habitude accélère, exalte, intensifie. Contre toute attente, Ravaisson esquisse la possibilité d’une forme d’intelligence délestée de l’inertie inévitable de la conscience. Se défaire de l’emprise de ce carcan permet plus d’efficacité. Et son écriture témoigne de cette précipitation de l’intelligence. “L’action devient plus libre et plus prompte, elle devient davantage une tendance qui n’attend plus le commandement de la volonté.” Cet éloge d’une spontanéité, d’une intériorisation inconsciente qui seconde la conscience puis la précède, conduit Ravaisson à exalter l’intuition, “acte inexplicable d’intelligence et de désir”, plus énergique que l’intellect prisonnier de ses propres catégories.

Publié par Allia en 2007. Présenté par Claire Marin. 80 p. 6,10 euros.

FÉLIX RAVAISSON : *Testament philosophique* (1901)

“La nature serait ainsi l’histoire de l’âme, histoire continuée, achevée par l’humanité et par son art.”

Le *Testament philosophique* constitue une synthèse de la pensée de Félix Ravaisson, dont le parcours témoigne d’une curiosité insatiable pour les échos qui résonnent d’un domaine de la connaissance à un autre. Derrière la profusion des œuvres citées s’affirme une pensée qui s’écrit comme elle se construit, dévoilant une architecture organique. La structure végétale apparaît en effet comme l’un des modèles de cette approche philosophique originale, aux racines multiples. Véritable odysée philosophique, le *Testament* embrasse tous les champs de la pensée et des religions. Dans ce texte ambitieux, Ravaisson nous entraîne, en une centaine de pages, dans un parcours étourdissant, de l’Antiquité à la philosophie contemporaine. Sous des pensées *a priori* dissemblables, il fait apparaître les signes qui les résument pour les délivrer des œillères de l’intelligence.

Ravaisson s'appuie sur des motifs récurrents pour proposer des rapprochements inédits entre biologie et art, entre religion et morale, et révèle des parallèles surprenants d'une ère culturelle à une autre. Tout ce que *De l'habitude* concentre dans un texte dense et complexe, le *Testament* le déploie dans une liberté et une approche poétiques. Son but avoué est de rendre les "âmes pénétrables les unes avec les autres, sensibles aussi les unes aux autres, tout le contraire du séparatisme de l'heure présente".
Publié par Allia en 2008. Présenté par Claire Marin. 128 p. 6,10 euros.

JEAN ITARD : *Victor de l'Aveyron* (1801-1806)

"Éclairées du flambeau de l'analyse, et se prêtant l'une à l'autre un mutuel appui, la métaphysique et la médecine ont de nos jours dépouillé leurs vieilles erreurs, et fait des progrès immenses. Aussi avait-on lieu d'espérer que si jamais il se présentait un individu pareil à celui dont nous venons de parler, elles déploieraient pour son développement physique et moral toutes les ressources de leurs connaissances actuelles ; ou que du moins si cette application devenait impossible ou infructueuse, il se trouverait dans ce siècle d'observation quelqu'un qui, recueillant avec soin l'histoire d'un être aussi étonnant, déterminerait ce qu'il est, et déduirait de ce qu'il lui manque, la somme jusqu'à présent incalculée des connaissances et des idées que l'homme doit à son éducation. Oserai-je avouer que je me suis proposé l'une et l'autre de ces deux grandes entreprises ?"

Publiés en 1801 et 1807, ces deux mémoires du professeur Itard, disciple de Condillac, retracent sa tentative – infructueuse – pour inculquer à un "enfant sauvage", trouvé errant dans une forêt, les rudiments du langage humain, pour lui faire rejoindre la société par l'éducation.

Publié par Allia en 1994. Précédé de *Le Docteur Itard entre l'énigme et l'échec* par François Dagognet. Image de couverture : photographie de Pierre Zucca, tirée du film *L'Enfant sauvage* de François Truffaut. 160 p. 9 euros. 2^e éd.

WALTER SAVAGE LANDOR : *Conversation imaginaire entre Diogène et Platon* (1829)

"La vérité est un poinçon, le plus fin, le plus effilé ; et plus dur que le diamant ; il importe de ne pas le casser, l'abîmer ou l'émauser. Son seul défaut est de blesser inmanquablement ceux qui la voient et de verser le sang, parfois jusqu'à ce qu'ils en meurent, de ceux qui mettent toute leur ardeur à la trouver."

Les Conversations imaginaires de Landor (1775-1864), admirées par Nietzsche et Larbaud, n'ont jamais été traduites en français. Un premier extrait de cette œuvre monumentale est ici proposé, où l'on voit le philosophe cynique, par son indépendance d'esprit et sa brutale franchise, prendre le pas sur l'académicien.

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'anglais par Thierry Piélat. 136 p. 6,10 euros.

THOMAS DE QUINCEY : *Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant* (1827)

"Une longue pratique lui avait enseigné une manière fort habile de se nicher et de s'enrouler dans les couvertures. D'abord il s'asseyait sur le bord du lit, puis d'un mouvement agile il s'élançait obliquement à sa place ; puis il tirait un coin des couvertures sous son épaule gauche et, la faisant passer à travers le dos, l'amenait jusque sous son épaule droite ; quatrièmement, par un particulier tour d'adresse, il opérât sur l'autre coin de la même manière, et parvenait finalement à l'enrouler autour de toute sa personne."

Thomas De Quincey (1785-1859), que Baudelaire a contribué à rendre célèbre en France, est l'auteur d'une œuvre abondante, dont on retient habituellement *Les Confessions d'un opiomane anglais* et *De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*. *Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant*, un de ses textes les plus aboutis, sont incontestablement à ranger aux côtés de ces chefs-d'œuvre. Ce n'est pas un hasard si Marcel Schwob, lui-même auteur de *Vies imaginaires*, a traduit ce récit. Car si De Quincey s'est appuyé sur des mémoires de contemporains de Kant pour retracer la vie et surtout la fin du philosophe, c'est une véritable œuvre de fiction qu'il bâtit, dont Kant est le personnage à la fois sublime et ridicule, saisi dans ce qu'il a de plus intime. On ne trouvera dans ce livre aucun développement sur sa philosophie mais une succession d'anecdotes révélatrices. De ce mélange d'ironie et de tendresse finit par se dégager une profonde mélancolie, celle du temps qui passe et détruit inexorablement les plus grands esprits.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l'anglais par Marcel Schwob. Image de couverture : Étienne Cliquet. 96 p. 6,10 euros.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE : *Sur le paupérisme* (1835-1837)

"À mesure que le mouvement actuel de la civilisation se continuera, on verra croître les jouissances du plus grand nombre ; la société

deviendra plus perfectionnée, plus savante ; l'existence sera plus aisée, plus douce, plus ornée, plus longue ; mais en même temps, sachons le prévoir, le nombre de ceux qui auront besoin de recourir à l'appui de leurs semblables pour recueillir une faible part de tous ces biens, le nombre de ceux-là s'accroîtra sans cesse."

Sur le paupérisme est constitué de deux mémoires publiés en 1835 et 1837. Ces textes abordent la pauvreté non sous l'angle moral mais comme un phénomène dont il faut déterminer la logique afin d'y remédier. Avec "la marche progressive de la civilisation moderne", constate Tocqueville, les inégalités augmentent. Le phénomène des "nouveaux pauvres" a été justement reconnu par Tocqueville comme le danger majeur qui menace les démocraties de l'intérieur.

Publié par Allia en 1999. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ASTOLPHE DE CUSTINE : *Résumé du Voyage en Russie en 1839* (1843)

"Je vous déclare donc qu'après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, bien essayé d'apprécier le faux dans ce qu'on me disait, je ne crois pas exagérer en vous assurant que l'empire de Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation."

Ce texte offre une synthèse des observations que Custine a pu faire sur la société russe : despotisme absolu, poids de l'administration, généralisation de la surveillance policière, enfin résignation des habitants.

Publié par Allia en 1995. Suivi de *Custine et la Russie éternelle* par Victor Erofeev. 112 p. 6,10 euros.

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE : *Propos de table* (1835)

"Un homme de maximes est un cyclope, mais avec l'œil derrière la tête." Il est à peine exagéré de dire que le grand poète romantique anglais Samuel Taylor Coleridge mettait la plus belle part de son génie dans sa conversation. C'est pourquoi ces *Propos de table*, fidèlement recueillis et retranscrits par son neveu, sont si précieux. À chaque ligne y éclatent la liberté de jugement, le goût du paradoxe et du raccourci vertigineux. Publié par Allia en 1995. Traduit de l'anglais par Mélisande d'Assignies et Bruce Bégout. Suivi de *Le Bruit de l'éloquence* par Bruce Bégout. 128 p. 13,70 euros.

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE : *Notebooks* (1794-1826)

"Quelle belle Chose que l'Urine, dans un Pot, d'un brun jaune, transparente, avec le reflet, en forme de losange, d'une Chandelle, surtout lorsque je viens d'y vider les Éteignoirs, et que la Cire flotte, peignant des Ombres multiformes sur le fond."

Coleridge a tenu ses *Notebooks* pendant plus de trente ans, de 1794 à 1826. Ces carnets, qui comportent plusieurs milliers de pages, offrent un aperçu irremplaçable de l'intimité du poète. De ce vaste ensemble hétéroclite, nous livrons une sélection représentative : des observations sur la société, des croquis satiriques, des épigrammes mordantes se mêlent à des réflexions philosophiques ou scientifiques et à des passages introspectifs. Publié par Allia en 1999. Traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons. 64 p. 6,10 euros.

C. L'ŒUVRE DE GIACOMO LEOPARDI

L'ŒUVRE de l'un des plus grands écrivains italiens, à qui Nietzsche n'a cessé de rendre hommage, était largement inconnue en France. Dans ses *Études leopardiennes*, Sergio Solmi observait que "Leopardi eut à accomplir, avec une prodigieuse avance sur son époque, l'une des expériences qui se sont de nouveau présentées à la poésie et à la conscience de notre époque". Cette œuvre, qui a de bonnes raisons de rencontrer ses lecteurs modernes, est proposée ici.

GIACOMO LEOPARDI : *Pensées* (1845)

"Les lecteurs rompus au commerce des hommes reconnaîtront la justesse de mes propos ; tous les autres les trouveront excessifs, jusqu'au jour où l'expérience, s'ils ont jamais l'occasion de faire réellement l'expérience de la société humaine, leur ouvrira les yeux à leur tour. J'affirme que le monde n'est que l'association des coquins contre les gens de bien, des plus vils contre les plus nobles."

Publiées de façon posthume en 1845, ces *Pensées sur le caractère des hommes et leur conduite dans la société* présentent, sous forme d'aphorismes, d'anecdotes significatives ou de sentences lapidaires, l'essentiel des conclusions leopardiennes sur la morale.

Publié par Allia en 1992. Traduit de l'italien par Joël Gayraud. Édition présentée et commentée par Cesare Galimberti. 160 p. 15,25 euros. 3^e éd. Édition de poche, 112 p. 6,10 euros. 6^e éd.

GIACOMO LEOPARDI : *Petites Œuvres morales* (1827)

“Je suis né pour aimer, et j’ai aimé peut-être avec autant d’amour qu’en peut montrer une âme humaine. Aujourd’hui, bien que je ne sois pas encore à l’âge où les passions se glacent, ni même s’attédisent, je ne rougis pas de dire que je n’aime personne, excepté moi-même, par nécessité naturelle, et encore le moins possible.”

Rédigées sous forme de dialogues (entre la mode et la mort, la terre et la lune), de contes philosophiques (*Histoire du genre humain*), à la limite, parfois, du poème en prose (*Éloge des oiseaux*), les *Petites Œuvres morales*, dont la rédaction s’étale de 1824 à 1827, offrent un panorama complet de la gamme stylistique et philosophique de Leopardi.

Publié par Allia en 1992. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. Présentation de Giorgio Colli. Suivi de *Huit Petites Œuvres morales inédites*, traduit de l’italien par Eva Cantavenera. 304 p. 15 euros. 3^e éd.

GIACOMO LEOPARDI : *Huit Petites Œuvres morales inédites* (1820-1832)

“La philosophie moderne ne doit se targuer d’aucun succès tant qu’elle reste incapable de nous mener à un état qui puisse nous rendre heureux.” Ces textes n’avaient pas été retenus par Leopardi dans l’édition définitive des vingt-quatre *Petites Œuvres morales*. Il s’agit le plus souvent de dialogues à l’humour féroce comme celui entre un cheval et un taureau ou celui entre Xénophon et Machiavel. L’ouvrage se clôt par un magnifique “Fragment sur le suicide”.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’italien par Eva Cantavenera. 112 p. 6,10 euros. 2^e éd.

GIACOMO LEOPARDI : *Journal du premier amour* (1817)

“Comme je veux donner quelque soulagement à mon cœur et que je ne sais ni ne puis le faire autrement que par l’écriture, comme je ne peux aujourd’hui écrire sur aucun sujet et qu’ayant tenté les vers, je les ai trouvés rebelles, j’ai écrit ces lignes qui me permettront aussi d’explorer les profondeurs de l’amour et de pouvoir toujours me rappeler avec la plus grande exactitude comment cette passion souveraine est entrée pour la première fois dans mon cœur.”

Les textes réunis dans ce volume constituent l’ensemble des écrits autobiographiques laissés par Leopardi : *Journal du premier amour*, *Souvenirs d’enfance et d’adolescence*, *Histoire d’une âme*. Avec une décision, une fermeté et une clarté de propos incroyables, parfaitement conscient des

contradictions inhérentes à ce tourment inconnu, l’auteur enregistre toutes les variations du sentiment amoureux, décrivant à l’avance ce que Stendhal nommera la “cristallisation”.

Publié par Allia en 1994. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. 80 p. 6,10 euros. 3^e éd.

GIACOMO LEOPARDI : *Discours d’un Italien sur la poésie romantique* (1818)

“Les nouveaux philosophes ignorent encore, visiblement, que fulminer contre les pédants est désormais la dernière forme d’authentique pédanterie.” Dans cet essai de jeunesse rédigé en 1818, Leopardi prend ouvertement position contre les romantiques. Il croit combattre un idéal littéraire, il est en train de déclarer la guerre à la société qui a introduit le principe de destruction dans la vie des hommes.

Publié par Allia en 1995. Traduit de l’italien par Denis Authier. Précédé de *Un barrage contre le Pacifique* par Bruno Pinchard. 144 p. 15,25 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Discours sur l’état actuel des mœurs des Italiens* (1824)

“Les Italiens rient de la vie : ils en rient beaucoup plus qu’aucune autre nation, et avec plus de vérité, de persuasion intime, de mépris et de froideur qu’aucune autre. [...] Ceux qui croient que la nation française est supérieure à toute autre en cynisme font erreur. Aucune n’égale en cela l’italienne. Qui unit la vivacité naturelle (supérieure à celle des Français) à l’indifférence acquise envers toute chose et au peu d’égards envers autrui, conséquence du manque de société, qui ne pousse pas les Italiens à se soucier d’autrui et de l’estime qu’on leur porte à eux-mêmes – alors que la société française, comme on le sait, a une grande influence jusque dans le peuple, lequel, autant que sa nature le comporte, est aussi plein d’égards envers les individus de sa classe qu’envers les autres.”

Ce discours, qui fixe le caractère d’une Italie historique mais aussi éternelle, possède également une valeur prophétique : il annonce le sort de toutes les civilisations modernes qui, incapables de survivre à la destruction des illusions, sont condamnées au cynisme et au nihilisme.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l’italien par Michel Orcel. Précédé de *Leopardi et les mœurs des Italiens* par Mario Andrea Rigoni. 88 p. 12,20 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Lettre inédite à Charlotte Bonaparte* (1833)

“Quant à moi, vous savez que l’état progressif de la société ne me regarde pas du tout. Le mien, s’il n’est pas rétrograde, est éminemment

stationnaire. Toujours mes occupations consistent à tâcher de perdre tout mon temps ; je n'écris pas, je ne lis pas, je fais tous mes efforts pour penser le moins que je peux ; une ophtalmie fort obstinée, qui me rend absolument impossible toute espèce d'application, est venue me perfectionner dans la nullité de ma manière d'être."

Publiée ici pour la première fois, cette lettre écrite à Florence en 1833 et retrouvée à Paris en 1993, donne un exact aperçu de l'état d'esprit de Leopardi dans ses dernières années.

Publié par Allia en 1996. Présentation de Giorgio Panizza. Fac-similé autographe et illustrations. 48 p. 6,10 euros.

GIACOMO LEOPARDI : "Adieu ma chère pillule" (1811-1837)

"Ce n'a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies."

Ce volume réunit toutes les lettres que Leopardi a rédigées directement en français. Écrits intimes, mais aussi philosophiques. Ainsi la magnifique lettre à Jacopssen, dans laquelle Leopardi met son âme à nu : "Je vous ai dit que l'art de ne pas souffrir est maintenant le seul que je tâche d'apprendre. Ce n'est que précisément parce que j'ai renoncé à l'espérance de vivre."

Publié par Allia en 1999. Édition présentée et annotée par Michel Orcel. 64 p. 6,10 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Palinodie* (1835)

"C'est un siècle d'or, ô Gino, que déroulent à présent les fuseaux des Parques. L'amour universel, les chemins de fer, l'extension du commerce, la vapeur, l'imprimerie et le choléra vont relier les peuples et les pays les plus éloignés les uns des autres ; et il ne faudra pas s'étonner si le pin ou le chêne viennent à produire du lait ou du miel ou même à danser à l'air d'une valse."

"Toujours soupirer ne sert à rien." Appliquant ce conseil de Pétrarque, Leopardi livre avec cette *Palinodie* un long poème sardonique, terrible

réquisitoire contre son siècle, dans lequel son pessimisme emprunte la forme de l'ironie la plus féroce.

Publié par Allia en 1997. Traduit de l'italien par Eugène Carré. Édition bilingue. 48 p. 6,10 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ?*

Correspondance Giacomo-Paolina Leopardi (1812-1835)

"En attendant divertis-toi. Crois-tu que je me divertisse plus que toi ? Assurément non. Et pourtant, pendant ces derniers jours j'ai mené, et continue de mener une vie fort distrayante. Mais tiens pour certaine cette maxime reconnue par tous les philosophes, qui pourra te consoler dans de nombreuses circonstances : le bonheur et le malheur de chaque homme (hors les douleurs du corps) sont absolument égaux à ceux de n'importe quel autre, dans quelque condition ou situation que se trouve celui-ci ou celui-là. Et c'est pourquoi, pour être précis, le pauvre, le vieux, le faible, le laid et l'ignorant éprouvent autant de joie et de peine que le riche, le jeune, le fort, le beau et le savant ; parce que chacun dans son état se fabrique ses biens et ses maux, et que la somme des biens et des maux que chaque homme peut se fabriquer est égale à celle que se fabrique n'importe quel autre."

Ces lettres échangées entre Leopardi et sa sœur cadette, qui s'échangent de 1812 (Leopardi a alors 14 ans) à 1835, deux ans avant sa mort, offrent une image inattendue de Leopardi, qui vient corriger celle du pessimiste désespéré que l'on a habituellement de lui. Très proche de sa sœur, Leopardi lui livre tous les détails de son existence quotidienne : anecdotes, descriptions, rencontres, lectures, avancement de ses livres, etc. Outre la masse d'éléments biographiques et psychologiques que contiennent ces lettres, leur charme tient à la fraîcheur et à l'humour dont fait preuve Leopardi, toujours soucieux de distraire sa sœur, cloîtrée à Recanati.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 160 p. 6,10 euros.

LE ZIBALDONE

Le *Zibaldone* de Giacomo Leopardi (1798-1837) est sans doute le dernier grand chef-d'œuvre de la littérature qui n'avait pas encore été traduit

en français. *Zibaldone* est un terme intraduisible qui signifie à peu près “mélange”, et qui a donné en français notre “sabayon”. Et en effet, Leopardi accumule dans ce “cahier” qui ne le quittait jamais des remarques et des réflexions sur les sujets les plus divers, de la vie personnelle à la philologie, de la linguistique à la littérature, de la politique à l’histoire. Sans plan préétabli, écrivant à certains moments des centaines de pages dans la fièvre, passant parfois près d’un an sans rien noter, Leopardi a constitué avec ce journal à la fois intime et intellectuel une sorte d’immense réservoir de pensées et d’intuitions. Il avait l’intention d’en tirer plusieurs ouvrages : un parallèle entre les anciens et les modernes, un traité métaphysique de la nature, des hommes et des choses, le machiavélisme de la vie sociale, un manuel de savoir-vivre moral, des mémoires de sa propre vie, etc. Certains fragments sont fort brefs, presque aphoristiques, d’autres au contraire offrent des développements de plusieurs dizaines de pages. De même la forme varie, oscillant entre les notes schématiques et des morceaux d’une perfection saisissante. Au fil des ans (chaque fragment est daté), on voit la pensée de Leopardi évoluer, gagner en assurance – et en pessimisme. L’un des mérites de cette édition intégrale (la majeure partie du texte est entièrement inédite), est de permettre pour la première fois au lecteur français de prendre la mesure de la dimension non seulement théorique, mais aussi esthétique de cette œuvre : sa composition unique, faite d’allers et retours, où se déploient dans un même mouvement toutes les formes littéraires et philosophiques. Tous les grands thèmes de son œuvre sont ici présents : la nécessité des illusions, le caractère mortifère du vrai, la relativité de tout jugement esthétique ou moral, aux côtés d’analyses littéraires, historiques et philologiques (Leopardi confronte en particulier la langue et la culture française à celle de son pays). La diversité des sujets abordés est d’ailleurs l’un des plaisirs qu’offre ce texte. Leopardi nous entretient aussi bien des effets du tabac que des mœurs des Patagons, de l’influence du climat sur la moralité des peuples que de l’origine du langage. De Platon à Rousseau, de Dante aux poètes romantiques, la liste des auteurs qu’il convoque, analyse et critique est également impressionnante. Car même si le *Zibaldone* est un journal intellectuel, il n’est pas une seule de ses pensées qui ne tire directement sa source de l’expérience vécue par Leopardi. L’ensemble aboutit à une œuvre absolument unique, quasi monstrueuse, sans équivalent dans la littérature universelle. On a parfois

comparé le *Zibaldone* aux *Essais* de Montaigne, ou aux *Pensées* de Pascal, dont il possède les fulgurances et le caractère inachevé. Mais ces rapprochements ne rendent pas compte de la spécificité de cette œuvre-fleuve, qui véritablement appartient à notre siècle, par la modernité même de son projet et de son enjeu, et à laquelle Nietzsche a rendu hommage.

GIACOMO LEOPARDI : *Zibaldone* (1817-1832)

“Les œuvres de génie ont le pouvoir de représenter crûment le néant des choses, de montrer clairement et de faire ressentir l’inévitable malheur de la vie, d’exprimer les plus terribles désespoirs, et d’être néanmoins une consolation pour une âme supérieure accablée, privée d’illusions, en proie au néant, à l’ennui et au découragement ou exposée aux peines les plus amères et les plus mortifères. En effet, les œuvres de génie consolent toujours, raniment l’enthousiasme et, en évoquant et représentant la mort, elles rendent momentanément à l’âme cette vie qu’elle avait perdue : ce que l’âme contemple dans la réalité l’afflige et la tue, ce qu’elle contemple dans les œuvres de génie qui imitent ou évoquent d’une autre manière la réalité des choses, la réjouit et lui redonne vie.”

Publié par Allia en 2003. Édition chronologique intégrale. Traduit de l’italien, annoté et précédé de *La Chambre noire de l’esprit* par Bertrand Schefer. Chronologie. Index léopardiens. Index des noms cités, index des thèmes. Bibliographie. Édition reliée. xxxiv-2398 p. 50 euros. 2^e éd.

ANTHOLOGIES THÉMATIQUES DU ZIBALDONE

GIACOMO LEOPARDI : *Le Massacre des illusions*

“Aujourd’hui que le pouvoir est concentré dans quelques mains, on assiste aux événements, mais on en ignore les raisons, et le monde ressemble à ces machines actionnées par quelque mécanisme secret ou à ces statues qu’anime un compare dissimulé dans leurs flancs. Le monde humain est devenu semblable au monde naturel : il faut étudier les événements comme on étudie les phénomènes et en découvrir les forces motrices en tâtonnant, comme le font les physiciens.”

Publié par Allia en 1993. Édition thématique du *Zibaldone*, vol. 1. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. Édition établie, présentée et commentée par Mario Andrea Rigoni. 256 p. 21,35 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *La Théorie du plaisir*

“Tout est mal. Je veux dire que tout ce qui est, est mal ; chaque chose existe en vue du mal ; l’existence est un mal ; elle est soumise au mal ; la fin de l’univers est le mal ; l’ordre, l’état, les lois, la marche naturelle de l’univers ne sont que mal et ne tendent à rien d’autre qu’au mal. Il n’est d’autre bien que le non-être, il n’y a de bon que ce qui n’est pas, que les choses qui ne sont pas des choses ; toutes les choses sont mauvaises.”

Publié par Allia en 1994. Édition thématique du *Zibaldone*, vol. II. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. Édition établie, présentée et commentée par Giorgio Panizza. Précédé de *Le Plaisir et l’art du bonheur* par Adriano Thilger. 282 p. 22,90 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Théorie des arts et des lettres*

“Le malheur de notre époque est que la poésie s’est déjà transformée en art et que, pour être vraiment original, il faut rompre, violer, mépriser ou négliger totalement les coutumes, les habitudes, les appellations, les genres admis par tous.”

Publié par Allia en 1996. Édition thématique du *Zibaldone* vol. III. Édition établie, présentée, commentée et traduite par Joël Gayraud. 224 p. 22,90 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Tout est rien*

“Je me livre tout entier à la joie barbare et frémissante du désespoir.” Les fragments les plus significatifs du *Zibaldone*, tous thèmes confondus. Publié par Allia en 1998. Édition établie par Mario Andrea Rigoni. Traduit de l’italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer. Index des noms et des thèmes. 288 p. 18,30 euros.

GIACOMO LEOPARDI : *Correspondance générale*

“Je hais la vile prudence qui nous glace, nous enchaîne, et nous rend incapables de toute grande action, en nous mettant au rang des animaux qui attendent béatement, sans autre souci, la poursuite de leur misérable vie. Je sais que l’on me jugera fou, mais je sais aussi que tous les grands hommes ont été jugés tels.”

Outre ses textes poétiques et philosophiques, Leopardi a laissé une importante correspondance, part immense de son œuvre encore inédite en français. Cloîtré durant toute sa jeunesse dans son palais de Recanati, les lettres sont pour lui le seul moyen de communication avec le monde

extérieur. C’est à travers elles que l’on peut découvrir la genèse de sa création littéraire, et mesurer la solitude et la détresse qui furent les siennes. Avare de confidences intimes dans son journal, le *Zibaldone*, il a confié à ses correspondants les plus chers (Pietro Giordani, Antonio Ranieri) ses tourments, ses espoirs, ses projets. Ayant envisagé de fuir secrètement Recanati, il écrit, avant son départ, une longue et déchirante lettre à son père, un de ses textes les plus bouleversants. Une fois quitté le palais familial, la correspondance nous permet de suivre le fil de ses pérégrinations à travers l’Italie. Pleines d’observations souvent drôles, parfois acerbes, sur la vie littéraire et politique italienne et d’informations sur les circonstances qui ont entouré la publication de ses œuvres, ces lettres constituent assurément la meilleure façon de découvrir la vie de Leopardi. Toutes les facettes de sa personnalité s’y trouvent éclairées : depuis le Leopardi philologue, ne reculant pas devant la fabrication de supercheries littéraires, jusqu’au Leopardi le plus intime (ses échanges avec Fanny Targioni Tozzetti laissent deviner la naissance d’un sentiment amoureux). La correspondance avec son frère Carlo révèle quant à elle un Leopardi inattendu, joyeux et désinvolte. Récit de soi, journal intime, réflexion immédiate sur les nœuds d’une existence, la *Correspondance* de Leopardi se lit comme une forme particulière d’autobiographie. Entre la première lettre enfantine (rédigée en latin !) et la dernière, tragique, écrite de Naples, se déploie un registre de tons très variés : confessions, analyses, descriptions. Les changements dans les modes d’interlocution, la courbe des rencontres et des amitiés, de leur naissance à leur apogée, puis à leur atténuement ou leur disparition, toute une trame de destins se tisse et s’évanouit. Avec, pour toile de fond, les bouleversements d’une époque qui connaît de profonds changements politiques, sociaux et moraux.

Mais la *Correspondance* n’est pas seulement un outil qui nous offre de précieux renseignements sur la vie et les sentiments de Leopardi. Elle participe totalement de son œuvre. On y retrouve en effet l’attitude et le propos qui parcourent les *Canti*, les *Petites Œuvres morales* ou le *Zibaldone* : découvrir, derrière les représentations de l’existence, l’horizon de la finitude, ne pas détourner le regard de l’abîme.

Ce volume rassemble toutes les lettres connues de Leopardi, ainsi que celles de ses correspondants. Publié par Allia en 2007. Édition chronologique intégrale. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. Présentation par Antonio Prete. Édition reliée. 2320 p. 50 euros.

D. SUR L'ŒUVRE DE LEOPARDI

SAINTE-BEUVE : *Portrait de Leopardi* (1844)

“Notre âge a compté d'autres poètes et peintres du désespoir : Byron, Shelley, Oberman. Mais Leopardi garde en lui ce trait distinctif qu'il était né pour être positivement un Ancien, un homme de la Grèce héroïque ou de la Rome libre, et cela sans déclamation aucune et par la force même de sa nature.”

La première étude d'importance parue sur Leopardi, prélude à beaucoup d'autres, qui ne l'ont pas rendue caduque. Remarquable par la clarté et la précision de sa langue, le texte de Sainte-Beuve présente les lignes principales de la biographie et de l'œuvre.

Publié par Allia en 1994. Précédé de *Sainte-Beuve et Leopardi* par Mario Andrea Rigoni. 72 p. 11,40 euros.

VALÉRY LARBAUD : *Lettre d'Italie* (1924)

“Leopardi, possédé par l'idée fixe de la vanité de tout et persuadé de l'hostilité de la Nature à l'égard de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, s'abandonne à la passion comme un damné à la flamme. Passion de la vérité contredite par la passion de l'imagination. Perpétuelle opposition entre l'amour et la haine, entre le désespoir et l'illusion ; entre l'aspiration à se perdre dans le tout et le goût de se sentir soi-même et unique.”

Un vagabondage géographique et spirituel fait de digressions et de réminiscences littéraires dans le pays et l'œuvre de Leopardi. Larbaud s'est évidemment reconnu dans le destin de Leopardi, cloîtré à Recanati, et souffrant de l'étroitesse de la vie provinciale.

Publié par Allia en 1996. 64 p. 6,10 euros.

ALBERTO SAVINIO : *L'Intensité dramatique de Leopardi* (1938)

“Les oiseaux, les anciens Égyptiens, ont le regard de profil. De par la position de sa tête, Alexandre avait le regard de trois quarts. Les tableaux de Poussin sont placés face au soleil qui se couche. La poésie italienne regarde en face. En dehors de Leopardi, qui d'autre sait regarder autrement que de face ?”

Comme celui de Larbaud, l'essai de Savinio, inédit en français, est avant tout celui d'un écrivain à part entière, insoucieux de la vulgate

universitaire. En quelques pages, Savinio bouleverse un siècle d'idées reçues sur Leopardi.

Publié par Allia en 1996. Traduit de l'italien par Philippe Di Meo. 64 p. 6,10 euros.

SERGIO SOLMI : *La Vie et la pensée de Leopardi* (1966)

“S'il manque à Leopardi la construction logique et systématique, qui viendrait conclure fondamentalement, sans équivoques, une vision du monde – le propre, en principe, du philosophe – en revanche, en se soustrayant au blocage des définitions irrévocables, il conserve, à travers ses changements instinctifs de points de vue, la riche liberté de prospection et d'analyse qui fait de lui l'un de nos plus grands moralistes.”

Poète, essayiste, critique, admirable connaisseur de la littérature française, Sergio Solmi (1899-1981), auteur des *Méditations sur le scorpion*, n'a cessé, tout au long de sa vie, de revenir à Leopardi. Cette étude est bien caractéristique de son style, fait de densité et de simplicité.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 64 p. 9,10 euros.

SERGIO SOLMI : *Études léopardiennes* (1966)

“Leopardi eut à accomplir, avec une prodigieuse avance sur son époque, l'une des expériences qui se sont de nouveau présentées à la poésie et à la conscience de notre propre époque. Il eut à éprouver, avec la cohérence et la plénitude réservées à la force de concentration et de consécration des plus grands esprits, le pouvoir destructeur des idées ; et, contre ce pouvoir, la résistance incoercible du sentiment et de la vie.”

L'ensemble des textes consacrés par Solmi à Leopardi. Ces *Études léopardiennes* constituent le volume le plus complet existant en France sur Leopardi.

Publié par Allia en 1994. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 240 p. 22,90 euros.

7. DE MARX À LA BELLE ÉPOQUE

Les conflits politiques et les luttes sociales dont cette époque a été l'enjeu ont donné lieu à une littérature critique engagée dans l'effort collectif d'émancipation. Simultanément sont apparues diverses falsifications réussies de ces critiques, entre autres dans le nouvel antisémitisme. Du maintien provisoire de l'ordre qui en est résulté – et comme pour illustrer les théories psychanalytiques alors en gestation – ont surgi une importante littérature érotomaniaque et quelques autres tentatives de fuites hors du réel.

A. LA CRITIQUE DU NOUVEAU MONDE

AUTOUR DE MARX

KARL MARX : *Le Caractère fétiche de la marchandise et son secret* (1872)
“La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu’elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n’est qu’avec le temps que l’homme cherche à déchiffrer le sens du hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l’œuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société, tout aussi bien que le langage.”
De ces quelques pages géniales, qui appartiennent au premier chapitre du livre I du *Capital*, sont directement issues la théorie de la réification de Luckacs et celle du spectacle de Debord.
Publié par Allia en 1995. Traduit de l’allemand par Joseph Roy. 48 p. 6,10 euros. 5^e éd.

KARL MARX : *Critique du droit politique hégélien* (1842-1843)
“Le seul enseignement qu’on puisse tirer du raisonnement hégélien est qu’un État dans lequel le ‘degré de développement de la conscience de soi du peuple’ et la Constitution se contredisent n’est pas un véritable État. C’est évidemment une banalité que de dire que la Constitution produite par une conscience passée [et dépassée] peut devenir une entrave gênante pour une conscience plus avancée, etc. La seule conclusion qu’on devrait en tirer c’est de réclamer une Constitution dont le principe déterminant serait de progresser au même pas que la conscience : de progresser donc en même temps que l’homme réel, ce qui n’est possible que si l’Homme devient le principe de la Constitution.”
Au début des années 1840, Karl Marx est encore un idéaliste hégélien. À Berlin, il appartient au cercle des “hégéliens de gauche” (comprenant entre autres Bruno Bauer), qui cherchent à tirer de la philosophie de Hegel des conclusions athées et révolutionnaires, et est l’un des principaux collaborateurs du journal d’opposition *La Gazette rhénane*, dont il renforcera la tendance démocratique révolutionnaire, et qui sera censuré. Dans ce Manuscrit de 1842-1843, il commente de manière exemplaire une partie de la Philosophie du Droit de Hegel, où il est question de la Constitution, “l’État au plan interne”. Avec ce texte, il entame sa réflexion

sur ce qu’il nomme la “vraie démocratie” et critique la conception hégélienne de l’État et par là même la bureaucratie.
Publié par Allia en 2010. Précédé de *Hegel et Marx : l’interminable débat* et traduit de l’allemand par Kostas Papaioannou. 224 p. 15 euros.

KARL MARX : *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843)
“L’émancipation de l’Allemand, c’est l’émancipation de l’homme. La philosophie est la tête de cette émancipation, le prolétariat en est le cœur. La philosophie ne peut être réalisée sans la suppression du prolétariat, et le prolétariat ne peut être supprimé sans la réalisation de la philosophie.”
C’est avec ce texte d’une force polémique rarement égalée que le jeune Marx passe du “démocratisme” au communisme, “remettant sur ses pieds” la dialectique hégélienne.
Publié par Allia en 1998. Traduit de l’allemand par Jules Molitor. 48 p. 6,10 euros.

KARL MARX : *Critique de l’économie politique* (1844)
Également connue sous le titre de *Manuscrits de 1844*, la *Critique de l’économie politique* est restée inédite du vivant de Marx et ne fut publiée qu’en 1932. C’est une “œuvre de jeunesse”, une œuvre d’avant la fameuse “coupure épistémologique” théorisée par Louis Althusser. On peut rappeler que ce philosophe français et ses émules voyaient dans la publication du *Capital* châtré du chapitre consacré au caractère fétiche de la marchandise une rupture radicale dans l’œuvre de Marx. Celle-ci devenait désormais “scientifique”, et Althusser de renvoyer avec mépris dans la sphère de la “philosophie” tout ce qui précédait. C’est que le Marx de 1844 ne faisait pas du tout l’affaire de l’idéologue communiste. On découvre en effet avec la *Critique de l’économie politique* un Marx humaniste, qui dénonçait non seulement l’exploitation économique mais aussi l’aliénation essentielle de l’homme générée par la société capitaliste. Le prolétariat dont il est ici question n’est pas une classe sociale économiquement définie, c’est l’homme aliéné en général, qui doit “réaliser la philosophie” pour pouvoir ressusciter comme être total. Marx jette les bases théoriques d’une mise en cause radicale des institutions tant matérielles que spirituelles de la société contemporaine. Les pages sur le pouvoir de l’argent, le travail aliéné ou le salariat sont d’une luminosité saisissante et décrivent très précisément les conditions qui sont les nôtres aujourd’hui.

Publié par Allia en 2007. Précédé de *De la critique du ciel à la critique de la Terre* et traduit de l'allemand par Kostas Papaioannou. 256 p. 15 euros.

FRIEDRICH ENGELS : *Esquisse d'une critique de l'économie politique* (1844)
“L'économie a pris un caractère philanthropique ; elle a déclaré que le commerce est un lien d'amitié et d'union entre les nations comme entre les individus. Tout n'est que noblesse et générosité. Mais ses présuppositions n'ont pas tardé à prévaloir de nouveau. Elles suscitérent le système des fabriques et l'esclavage moderne, qui, pour la cruauté et pour l'inhumanité n'a rien à envier à l'esclavage antique. La nouvelle économie, le système de la liberté du commerce, présente la même hypocrisie, la même inconséquence, la même immoralité, qui, maintenant, dans tous les domaines, s'oppose à la libre humanité.”

En 1844, Marx est encore loin de soupçonner que la “critique de l'économie politique” sera la tâche de sa vie. C'est la saisissante *Esquisse* d'Engels dénonçant “un système parfait de tromperie institutionnalisée” qui l'incitera à porter “l'arme de la critique” au cœur même des rapports de production capitalistes.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Kostas Papaioannou. 80 p. 6,10 euros.

KOSTAS PAPAIOANNOU : *De la critique du ciel à la critique de la terre* (1998)
“Le même processus d'objectivation et d'aliénation qui se passe dans la religion déploie aussi sa puissance dans le monde de l'économie. Aussi longtemps que l'homme sera incapable d'organiser sa vie comme ‘être générique’, aussi longtemps donc que le ‘besoin égoïste’ sera le seul lien social, le ‘besoin pratique’ ne pourra enfanter que des monstres : le ‘trafic’ et le règne de l'argent.”

Sous-titrée “l'itinéraire philosophique du jeune Marx”, cette étude par l'un des plus grands spécialistes de l'auteur du *Capital* analyse de façon claire et synthétique les rapports entre Hegel et Marx. Le sens de la formule, l'absence de tout jargon, la lucidité jamais partisane de Papaioannou font de ce texte une introduction idéale à la lecture de Marx.

Publié par Allia en 1998. 64 p. 6,10 euros.

KOSTAS PAPAIOANNOU : *Hegel et Marx. L'Interminable débat* (1976)
“L'objet du dialogue Marx-Hegel (‘vraie démocratie’ ou État bureaucratique avec représentation populaire ?) est immanent à la nature même

des sociétés modernes. Pour le moment, c'est Hegel qui a été le moins démenti par le ‘tribunal de l'histoire’. Mais si le ‘dépérissement’ de l'État n'a abouti qu'au Léviathan totalitaire, la ‘vraie démocratie’ n'a pas cessé de hanter les rêves des hommes d'aujourd'hui.”

Publié en préface à la traduction de la *Critique du droit politique hégélien* de Marx, ce texte réussit le prodige de condenser en peu de pages une question qui a suscité d'intenses polémiques : les rapports entre la pensée de Marx et celle de Hegel. Fort de sa connaissance intime des deux œuvres, Papaioannou explore l'itinéraire qui a conduit Marx à la critique de la politique.

Publié par Allia en 1999. 64 p. 6,10 euros.

PAUL LAFARGUE : *Le Droit à la paresse* (1883)

“Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture.”

Paul Lafargue (1842-1911) fut l'homme de tous les mouvements révolutionnaires. Gendre de Marx, il contribua à animer la Première Internationale et fut l'une des figures les plus marquantes du mouvement socialiste français. Dénonçant un illusoire droit au travail qui n'est pour lui que droit à la misère, Lafargue soutient qu'une activité proprement humaine ne peut avoir lieu que dans l'oisiveté, hors du circuit infernal de la production et de la consommation, réalisant ainsi le projet de l'homme intégral de Marx.

Publié par Allia en 1999. 80 p. 6,10 euros. 11^e éd.

LECTURES DE NIETZSCHE

FRIEDRICH NIETZSCHE : *La Vision dionysiaque du monde* (1870)

“Les Grecs, qui expriment et taisent à la fois dans leurs dieux l'enseignement ésotérique de leur vision du monde, ont institué comme double source de leur art deux divinités, Apollon et Dionysos. Ces noms représentent des styles contraires dans la sphère de l'art, et, quoique s'avancant côte à côte en un conflit presque sans fin, ils semblent s'être unis une

seule fois, au moment où le ‘vouloir’ grec était à son apogée, dans l’œuvre d’art qu’est la tragédie attique. C’est en effet grâce à deux états que l’homme conquiert la sensation du délice d’exister, le rêve et l’ivresse.” Nietzsche a 26 ans lorsqu’il rédige *La Vision dionysiaque du monde*, un texte resté inédit de son vivant. Il s’agit, sous une forme ramassée mais déjà extrêmement aboutie littérairement, du premier exposé de l’un des thèmes fondamentaux de sa pensée : l’opposition entre le monde apollinien et le monde dionysiaque, entre la mesure, l’apparence, la forme et l’ivresse, l’extase, l’oubli de soi ou, pour le dire encore autrement, entre le voile du rêve et la puissance destructrice de la vérité. De l’affrontement de ces deux mondes naît la tragédie grecque. Ces pages, qui annoncent et résument à la fois l’ouvrage futur *La Naissance de la tragédie*, constituent une des plus belles introductions de Nietzsche à sa conception du monde comme musique.

Publié par Allia en 2004. Traduit et présenté par Lionel Duvoy. 80 p. 6,10 euros. 4^e éd.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Première Considération inactuelle* (1873)

À travers la figure emblématique de David Strauss, ce sont les philistins de la culture allemande que Nietzsche attaque vigoureusement. Pour réaliser ce projet, il distingue clairement la *Kultur* de l’homme instruit de la *Bildung*, propre de l’homme cultivé. L’homme instruit, le philistin, est celui qui vit dans l’illusion de posséder un savoir, qui par essence lui échappe puisqu’il ne l’interroge pas. Or, selon Nietzsche, la culture implique l’idée de sens critique, d’autonomie du jugement, de perception du sens de ce qui existe. Elle passe par une bonne maîtrise de la langue, une connaissance des grandes œuvres de l’art et de la pensée, une ouverture à la démarche scientifique, une idée des lois et des institutions qui régissent la société dans laquelle nous vivons. La *Bildung* est ce qui permet à l’homme d’être un homme, d’échapper aux déterminismes biologiques et sociaux, d’accéder à la conscience, à la liberté. C’est ainsi que Nietzsche en vient à s’ériger contre l’idée hégélienne selon laquelle il existerait un moment de l’Histoire qui échapperait à l’Histoire et d’où il serait possible à l’homme de porter un jugement sur la totalité de celle-ci. Pour Nietzsche, l’homme est jeté là, il n’appartient pas à une histoire, mais à une pure fatalité. C’est donc à lui, par le biais de la culture, *Bildung*, de s’y déterminer. Et le sérieux de ce propos n’exclut en rien le rire. Jouant du double sens du terme *strauss* (“bouquet” ou

“autruche” en allemand), Nietzsche emploie l’arme la plus forte dont il puisse faire usage, à savoir l’ironie, pour moquer la pensée de son adversaire qu’il n’hésite pas à qualifier de “pensée de l’autruche”.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l’allemand par Lionel Duvoy. 160 p. 6,10 euros.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Fragments posthumes sur l’éternel retour* (1880-1888)

“Homme ! Ta vie tout entière sera toujours de nouveau retournée comme le sablier et s’écoulera toujours de nouveau. Puisses-tu alors retrouver chaque souffrance et chaque plaisir, chaque ami, chaque ennemi et chaque espoir, chaque erreur, chaque brin d’herbe, chaque rayon de soleil, la série intégrale de toutes choses.”

La pensée de l’éternel retour a inspiré à Nietzsche certaines de ses pages les plus saisissantes. C’est dans ses très nombreux fragments posthumes que, pendant près de dix ans, il a développé, repris et approfondi cette idée. Afin de permettre un accès aisé à ces textes, la présente édition réunit, pour la première fois, un choix des fragments les plus significatifs se rattachant à ce thème.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’allemand et présenté par Lionel Duvoy. Postface de Matthieu Serreau et Lionel Duvoy. 144 p. 6,10 euros. 2^e éd.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Le Cas Wagner* (1888)

“Wagner fait purement et simplement partie de la liste de mes maladies.” C’est en mai 1888, quelques mois avant de sombrer dans la folie, que Nietzsche écrit *Le Cas Wagner*. Ses relations avec le compositeur ont toujours été passionnées, faites d’admiration et de répulsion. S’il a d’abord vu dans l’œuvre de Wagner l’illustration géniale de ses propres conceptions de l’artiste tragique et dionysiaque, Nietzsche va s’éloigner rapidement de lui. Fondamentalement, il reproche au compositeur d’être un “menteur”. Wagner joue à l’artiste de la puissance, alors qu’il est un musicien de la dégénérescence. Il joue à l’affirmateur de la vie alors qu’il est négateur. On le voit, la critique nietzschéenne de Wagner, loin d’être une attaque *ad hominem* mêlée de rancœur, rejoint les thèmes les plus fondamentaux de sa pensée. C’est en 1876 que Nietzsche a rompu avec Wagner, et cette date n’est pas indifférente. C’est en effet l’année du premier festival de Bayreuth, qui consacre le musicien comme le pontife du nouvel art allemand. Seul véritable

pamphlet écrit par Nietzsche, *Le Cas Wagner* est en effet moins dirigé contre l'auteur de *Parsifal* lui-même que contre tout ce que le wagnérisme incarne et que Nietzsche vomit : l'idéologie allemande et son exaltation des vertus morales, du nationalisme, de l'antisémitisme, son mépris de l'intelligence. Nietzsche résume tout cela d'une formule : "le crétinisme de Bayreuth". Contre cet esprit de lourdeur, il exalte la gaieté de *Carmen*. "Il faut méditerraniser la musique !"

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'allemand par Lionel Duvoy. 80 p. 6,10 euros.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Correspondance avec Malwida von Meysenbug* (1872-1889)

"Que vous ne trouviez personne pour vous accompagner sur votre voie ne doit pas m'étonner, car les chemins des hommes rares sont toujours solitaires, et ceux qui ont la vue faible ne voient jamais ces chemins ; c'est seulement lorsque la terre nouvelle est découverte et que le navigateur solitaire peut crier : Terre ! que chacun voudrait l'avoir su à l'avance et regrette de ne pas avoir été du voyage. C'est une vieille histoire." (M. von Meysenbug à Nietzsche)

On croit souvent que la seule amitié féminine de Nietzsche fut celle qui le lia à Lou Andreas-Salomé. La publication de cette correspondance inédite en français, qui comprend plus d'une centaine de lettres, révèle qu'il faut y ajouter le nom de Malwida von Meysenbug (1812-1903). C'est en 1872 à Bayreuth que Nietzsche fit la connaissance de cette femme de lettres amie de Wagner. L'intérêt de cette correspondance est double. D'abord, elle montre un Nietzsche inattendu, qui se dévoile dans toute son intimité. Il est beaucoup question de Wagner et des relations ambivalentes que le philosophe entretenait toujours avec lui, mais Nietzsche n'hésite pas à confier à Malwida maints détails de son existence quotidienne. Ensuite, en raison de l'opposition de leurs philosophies, Nietzsche s'attache à exposer, de la façon la plus argumentée et convaincante possible, ses propres théories. L'ouvrage, muni d'un appareil de notes, d'une chronologie et d'extraits des *Mémoires d'une idéaliste* de Malwida, apporte à la connaissance de la vie et l'œuvre de Nietzsche un matériau d'une grande importance, inconnu jusqu'ici en français.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'allemand et présenté par Ludovic Frère. 352 p. 23 euros.

WOLFRANG MÜLLER-LAUTER : *Nietzsche. Physiologie de la volonté de puissance* (1974-1978)

"Cette étude est consacrée à la question de la volonté de puissance. Dans cette optique nous tenterons d'évoluer intégralement dans l'horizon de la philosophie de Nietzsche. Nous verrons quelle problématique complexe se cache derrière l'énoncé en apparence si anodin : le monde est la volonté de puissance et rien d'autre."

Nietzsche s'est employé activement, avec un incontestable succès, à rendre à peu près impossible toute vulgarisation, toute simplification de sa pensée qui n'en annule pas purement et simplement la teneur. L'immense mérite de l'approche de Müller-Lauter tient à ce que pour la première fois peut-être, dans l'histoire déjà longue pourtant de la critique nietzschéenne, s'est mise en place avec ces travaux une lecture véritablement non-dogmatique car scrupuleuse, rigoureuse sur le plan philosophique, strictement immanente, qui s'interdit d'importer dans la pensée de Nietzsche, pour en forcer l'accès, des éléments de doctrine, voire des thèses qui n'y sont pas et ne peuvent pas y être – procédé caractéristique de ce que Nietzsche a lui-même théorisé sous le terme de "manque de philologie".

Publié par Allia en 1998. Textes réunis et précédés de *Le Monde de la volonté de puissance* par Patrick Wotling. Traduit de l'allemand par Jeanne Champeaux. 192 p. 21,35 euros.

PATRICK WOTLING : *La Pensée du sous-sol* (1997)

"Si 'l'immoralisme' de Nietzsche, son combat contre la morale, est une caractéristique bien connue de sa pensée, on sait généralement moins que la psychologie y occupe une place d'égale importance. Et moins encore qu'il existe une liaison intime entre ces deux aspects de sa pensée : l'éloge de la psychologie exposant de manière positive ce que l'immoralisme proclame sur le mode négatif et critique."

"Avant moi, la psychologie n'existait même pas", a écrit Nietzsche. L'étude rigoureuse et exhaustive de Patrick Wotling s'attache à faire le point sur la place qu'occupe la psychologie, cette "reine des sciences" dans l'œuvre de Nietzsche, place centrale, au point qu'elle semble devoir remplacer la philosophie elle-même.

Publié par Allia en 1999. 112 p. 6,10 euros. 2^e éd.

FRANZ OVERBECK : *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche* (1906)

“Nietzsche était un génie, mais son génie résidait dans le talent du critique. Or, l’usage qu’il a fait de ce talent critique, à savoir l’appliquer à lui-même, était le plus dangereux qui fût ; c’était en réalité un usage fatal. Celui qui, de manière exclusive, mit autant d’énergie à se faire lui-même objet d’un talent critique aussi génial était nécessairement voué à la folie et à l’autodestruction.”

Franz Overbeck (1837-1905) fut l’ami le plus fidèle et le plus constant de Nietzsche. Lorsque le philosophe fut frappé de folie, c’est lui qui vint le chercher, et il l’accompagna au cours des années de mutisme avant d’être mis à l’écart par sa sœur. Paru après la mort d’Overbeck et jamais traduit en français, *Souvenirs sur Nietzsche* ne prétend pas offrir une analyse philosophique mais montrer quel homme fut Nietzsche, avec ses grandeurs et ses faiblesses. C’est un témoignage unique, témoignage d’un ami et non d’un dévot, qui montre un Nietzsche au quotidien, loin de l’image du “surhomme” exalté que l’on a voulu donner de lui.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’allemand par Jeanne Champeaux. 64 p. 6,10 euros. 3^e éd.

HANS-GEORG GADAMER : *Nietzsche l’antipode* (1987)

“Le drame de Zarathoustra, c’est sa libération en vue du dire-oui. Mais son drame n’est pas tant la souffrance de celui qui sait et dit oui à tout, que celle de qui veut enseigner sa sagesse et ne trouve pas les hommes à la hauteur de cette sagesse.”

Partagé entre l’admiration et le malaise devant l’œuvre de Nietzsche, Hans-Georg Gadamer explique, en s’attachant particulièrement au Zarathoustra, pourquoi ce philosophe reste une provocation pour tout penseur d’aujourd’hui. À la difficulté de l’analyse conceptuelle vient s’ajouter la quasi-impossibilité de l’intégrer dans la continuité de la tradition philosophique. Le cœur du problème, d’après Gadamer, réside dans l’articulation de ces deux concepts apparemment antagonistes que sont volonté de puissance et éternel retour.

Suivi de *Nietzsche et nous*, entretien entre Theodor W. Adorno, Max Horkheimer et Hans-Georg Gadamer.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l’allemand par Christophe David. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

RAINER MARIA RILKE : *Notes sur la mélodie des choses* (1898)

“La racine a beau tout ignorer des fruits, il n’empêche qu’elle les nourrit.”

Ces *Notes* datent de 1898 et se composent de 40 brefs paragraphes. Rilke a alors 23 ans. On y décèle l’influence implicite de la *Naissance de la tragédie*. La distinction premier plan / arrière-fond, l’articulation entre solitude et communauté renvoient aux considérations nietzschéennes sur l’apollinien et le dionysiaque. Rilke, comme Nietzsche, appelle de ses vœux une réforme de la scène qui soit, du même coup, un bouleversement dans la culture et jusque dans la vie. L’autre grande influence, manifeste dans cette œuvre, est celle de l’art italien – en particulier les primitifs – qu’il a découverts au printemps 1898, en visitant l’Italie. Si les réflexions de Rilke peuvent être rapprochées de celles de ses contemporains Max Reinhardt, Meyerhold ou Copeau qui, tous à leur manière, ont voulu en finir avec le théâtre “réaliste” et déclamatoire pour ouvrir la voie à un théâtre d’art, leur portée est évidemment tout autre. À la lumière de ce que sera l’œuvre de Rilke, c’est sa poésie même qui, ici, se cherche. La mélodie des choses ne le quittera jamais. L’extrême attention portée à la fois au tout proche et à l’immensité de l’ouvert sera, jusqu’à la fin, l’un des traits constants de sa poésie ; la solitude en sera l’élément vital. Ce sont ses poèmes qui dresseront vraiment le théâtre de la mélodie des choses.

Né à Prague, en 1875, Rainer Maria Rilke est très tôt considéré comme un maître. Il est l’auteur des *Lettres à un jeune poète*, du *Livre d’heures*, des *Carnets de Malte de Laurids Brigge*, des *Élégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée*. Au fil d’une vie faite de nombreux voyages, il liera des amitiés avec quelques-uns des créateurs les plus novateurs de son époque : Auguste Rodin, dont il fut le secrétaire, Boris Pasternak, Marina Tsvetaïeva, Tolstoï, Lou Andreas-Salomé. Rilke succombera, en 1926, à une leucémie.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l’allemand par Bernard Pautrat. Édition bilingue. 64 p. 3 euros. 6^e éd.

RENVERSEMENT MORAL ET INTELLECTUEL

JULES LEQUIER : *Comment trouver, comment chercher une première vérité ?* (1865)

Jules Lequier (1814-1862) a produit une œuvre fragmentaire et inachevée, publiée à titre posthume. De sa grande œuvre, *La Recherche d’une*

première vérité, il n'a rédigé que le premier des huit livres prévus. Publié en 1865, cet ouvrage reste lui-même inachevé. Pour autant, il fait preuve d'une force, d'une densité philosophique et d'une audace remarquables. En quatre temps, Lequier reprend les questions de la liberté et de l'identité du sujet, s'imposant ainsi comme l'une des figures de la philosophie réflexive qui inspirera des penseurs comme Bergson ou Sartre. Reprenant le questionnement cartésien des *Méditations métaphysiques*, Lequier le poursuit et l'intensifie. Il ose ainsi dévoiler la fragilité du *cogito* et s'applique à remettre en cause la certitude de la pensée et son autonomie. Lequier interroge donc l'enracinement de la liberté (est-ce bien moi qui pense ?) dans la prétendue maîtrise de nos pensées, pour mieux la réfuter. Au principe de ce qui semblait nous définir le plus intimement, il n'y a, selon lui, que de la contingence. L'accès à la vérité est l'aveu d'une dépossession : celle du sujet incapable de devenir l'auteur de ses actes ou de ses réflexions car submergé par sa propre force. Au terme de cette épreuve intellectuelle, toutes les certitudes ont été ébranlées et l'identité du sujet éclate en fragments, pour se démultiplier. Il ne reste à l'homme que son inaliénable pouvoir d'affirmation. L'affirmation de sa liberté, revendiquée comme création de soi – quand bien même celle-ci ne s'établirait que dans une "indépendance dépendante" (qui annonce les formulations paradoxales de Sartre) –, semble être l'ultime mot d'ordre du philosophe. Il y a donc une urgence à vivre qui, même si elle semble se dérober en révélant l'indétermination du sujet, ouvre l'homme à ses possibles : une liberté plus angoissante mais aussi plus exaltante. Publié par Allia en 2009. Suivi de *La Fragilité du cogito* par Claire Marin. 112 p. 6,10 euros.

JEAN-MARIE GUYAU : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1884)

"Le sentiment d'obligation n'est donc pas proprement moral, il est sensible."

Parti de la conception fondamentale de la vie intense et extensive, Guyau se propose de rechercher ce que serait et jusqu'où pourrait aller une morale où aucun "préjugé" n'aurait part, où tout serait examiné et apprécié à sa juste valeur, soit en fait de certitudes, soit en fait d'opinions et d'hypothèses simplement probables. Pour cela il distingue la morale rationnelle de la morale ordinaire. On peut d'ailleurs très bien concevoir que la sphère de la démonstration intellectuelle n'égale pas en étendue la

sphère de l'action morale. En ces cas, la coutume, l'instinct, le sentiment conduisent l'homme. Il faut seulement savoir qu'on obéit alors aux impulsions les plus généreuses de la nature humaine, en même temps qu'aux plus justes nécessités de la vie sociale. La morale scientifique ne doit pas prétendre tout embrasser. Elle doit travailler elle-même à délimiter son domaine. Il faut qu'elle consente à dire avec franchise : en ce cas je ne puis rien prescrire impérativement au nom du devoir. Plus d'obligation alors ni de sanction : seuls les instincts les plus profonds restent agissants, chacun étant alors abandonné à son "self-government". C'est la liberté en morale qui consiste en l'abstention du règlement scientifique, toutes les fois qu'il ne peut se justifier avec une suffisante rigueur. Ce livre peut être considéré comme un essai pour déterminer la portée, l'étendue et aussi les limites d'une morale exclusivement scientifique.

Jean-Marie Guyau est né en octobre 1854. Précocité, il est licencié ès lettres dès l'âge de 17 ans. Chargé de cours au lycée Condorcet, il doit renoncer à cette fonction car sa santé fragile l'oblige à séjourner dans le Midi. Sans s'en douter, Nietzsche et Guyau résident en même temps à Nice et à Menton. Et si Guyau n'aura jamais connaissance du travail du philosophe allemand, Nietzsche, lui, connaît les livres de Guyau. Il annotera d'ailleurs l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. Atteint d'une phthisie aiguë, Guyau s'éteint à Menton en mars 1888 à l'âge de 33 ans. Publié par Allia en 2008. 224 p. 15 euros.

SYLVAIN LÉVI : *Génie de l'Inde* (1895)

L'engagement commercial et politique de la France en Inde, l'envoi des missionnaires qui collectèrent des manuscrits pour la Bibliothèque du roi et déchiffrèrent les langues, le sanscrit en particulier, l'intérêt polémique des philosophes des Lumières, Voltaire notamment, pour une civilisation restée à l'écart des influences bibliques, tout cela orienta le parcours des "précurseurs laborieux" qui frayèrent les voies aux études indiennes. Ce texte, demeuré inédit, est la leçon inaugurale lue par Sylvain Lévi au Collège de France le 16 janvier 1895. Il esquisse les conditions historiques qui ont présidé, en France, aux intérêts savants pour l'Inde. Mais cette première leçon est aussi l'exposé d'un programme de travail. En quelques pages, Sylvain Lévi s'élève contre le préjugé occidental qui dénie à l'Inde "le sentiment de l'histoire". Aux "beaux esprits" qui ne voient en cette culture que spéculations "sur l'infini et le néant", il oppose le démenti de l'épigraphie et de l'archéologie qui inscrivent l'Inde dans le monde

historique. Il appelle alors les indianistes à œuvrer pour la reconstruction du passé prestigieux du “génie de l’Inde”. Ce texte offre, en une langue élégante et limpide, une double leçon d’histoire.

Historien de l’Inde et du bouddhisme, directeur d’études à l’École pratique des hautes études et professeur au Collège de France de 1894 jusqu’à sa mort, Sylvain Lévi (1863-1935) fut, en France, le maître des études indiennes, qu’il contribua à organiser. Ses travaux sur le sacrifice ont nourri les recherches de sociologie de la religion de l’école durkheimienne, ceux de Marcel Mauss en particulier, qui fut son élève. Ayant mené plusieurs longs séjours en Inde et au Japon, ami de Rabindranath Tagore, Sylvain Lévi fut aussi l’un des grands universitaires juifs de son temps, engagé, dès avant l’Affaire Dreyfus, auprès de l’Alliance israélite universelle qu’il présida de 1920 à 1935.

Publié par Allia en 2008. Édition établie par Roland Lardinois. 95 p. 6,10 euros.

OCTAVE MIRBEAU : *La Grève des électeurs* (1888)

“Voter en faveur de quelqu’un ou de quelque chose quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n’est-il pas fait pour dérouter les philosophes les plus subtiles et confondre la raison ?”

“Comment peut-il arriver qu’il se rencontre quelque part un bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien ne l’y oblige, sans qu’on le paye ou sans qu’on le soûle ?”

Journaliste influent, critique d’art défenseur des avant-gardes, pamphlétaire redouté, Octave Mirbeau (1848-1917) a aussi été un dramaturge à la fois classique et moderne, ainsi qu’un romancier novateur. Ses écrits attestent de son antimilitarisme, de sa haine du dressage intellectuel, familial et religieux qu’endure chaque individu.

Vendant sa plume ici et là, se définissant lui-même comme “prolétaire des lettres”, Mirbeau a un itinéraire politique chaotique. En tout cas, ses articles sapent systématiquement les fondements de l’ordre social. Le 28 novembre 1888, il signe dans le *Figaro* un article intitulé “La Grève des électeurs”. Un tel manifeste en faveur de l’abstention serait aujourd’hui impensable. Pour autant, il ne cherche point à inoculer le vice du désengagement mais à dénoncer la mystification du système électoral qui pare de la légitimité du vote les extorsions des puissants. Ce n’est pas l’idée de démocratie qu’il critique mais sa pratique au sein

de la République ; les institutions abêtissent l’électeur tout en lui demandant son aval. L’anarchisme de Mirbeau fait de l’individu le centre à partir duquel la République doit être interrogée. Il prend à partie l’électeur, qu’il tutoie, sur l’absurdité de sa contribution au grotesque spectacle de la quête aux suffrages. Par l’humour et la dérision, il attente à la respectabilité des institutions, dénonce “la protection aux grands, l’écrasement aux petits”. Si Mirbeau n’érige pas d’utopie dans cette critique radicale, il nous lègue les armes capables de nous défaire du conditionnement qui annihile le plus faible ; vision suffisamment juste pour qu’elle nous dérange encore plus de cent ans après !

Publié par Allia en 2009. Suivi de *Les Moutons noirs* par Cécile Rivière. Image de couverture : Steven J. Barela. 48 p. 3 euros.

DEUX OUVRAGES DE MAURICE JOLY

MAURICE JOLY : *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* (1864)

“Avec des sociétés nouvelles, il faut employer des procédés nouveaux : il ne s’agit pas aujourd’hui, pour gouverner, de commettre des iniquités violentes, de décapiter ses ennemis, de dépouiller ses sujets de leurs biens, de prodiguer les supplices ; non, la mort, la spoliation et les tourments physiques ne peuvent jouer qu’un rôle assez secondaire dans la politique intérieure des États modernes. Il s’agit moins aujourd’hui de violenter les hommes que de les désarmer, de comprimer leurs passions politiques que de les effacer, de combattre leurs instincts que de les tromper, de proscrire leurs idées que de leur donner le change en se les appropriant.”

Maurice Joly expose dans le *Dialogue aux enfers* les procédés du despotisme moderne, qui se mettent en place à son époque et règnent encore aujourd’hui. Plutôt que par l’emploi brutal de la force contre l’opposition, l’État moderne doit créer lui-même son opposition, l’enfermer dans des formes convenables et y attirer les mécontents. Joly lui-même sera victime des mécanismes qu’il avait si bien analysés, son dialogue, falsifié, ayant servi à la fabrication des *Protocoles des sages de Sion* par la police tsariste.

Publié par Allia en 1987. Première édition complète, incluant un *Épilogue inédit*. Précédé de *L’État retors* par Michel Bounan. 354 p. 15,25 euros. 4^e éd.

MAURICE JOLY : *Recherches sur l'art de parvenir* (1868)

“J’ai fait quelque chose de plus dangereux encore, s’il est possible, que d’attaquer la presse à mes débuts dans la polémique, j’ai attaqué, entendez bien ceci, le savoir-faire. C’est-à-dire que seul, sans appui, je m’en suis pris à une école régnante, à l’école des hommes d’État. Ici je me suis mis à dos tous les habiles, tous les intrigants, tous les faiseurs, tous les poseurs, tous les imposteurs, les charlatans, les jongleurs de la politique. Tous ces gens-là se sont voilés la face quand l’Art de parvenir a paru. Je montrais les dés pipés, les cartes biseautées, les gobelets, les boîtes à double fond, les fausses clefs, les fausses serrures, les faux visages. Tous ces gens-là se sont dit en me montrant : voilà l’ennemi.” Dans cet ouvrage, complémentaire du précédent, Joly montre, exemples à l’appui, comment une société développe vite chez ses membres un ensemble de qualités qui travaillent pour elle. La lâcheté, la servilité et le goût de la délation sont à la fois les fruits et les racines de cette organisation sociale.

Publié par Allia en 1992. 338 p. 15,25 euros. 3^e éd.

TÉMOIGNAGES

ANONYME : *Vivent les voleurs* (1887)

“Ah ! pauvres voleurs ! Tant d’espions, tant de policiers nous entourent, que nous ne pouvons plus voler. Il y a des espions qui volent pour se divertir. Surveillez, amis, vos camarades de vol. Vivent les voleurs, à mort les espions.”

En 1887 le docteur et criminaliste Cesare Lombroso publiait les *Palimpsestes des prisons* : l’ouvrage se composait d’écrits de prisonniers, aussi bien de graffitis relevés sur les murs des cellules, voire sur des cruches, que d’autobiographies plus développées, qu’il présentait brièvement. On trouvera ici un choix des plus saisissants de ces textes violents, bruts, acerbes, rageurs, souvent désespérés, parfois d’une drôlerie mordante. Publié par Allia en 2002. Textes choisis et présentés par Philippe Artières. 112 p. 6,10 euros.

ANONYME : *À fleur de peau* (1881)

“Dans les loisirs prolongés de la geôle où les prisonniers s’ingénient à se procurer des occupations, ils ont l’innocente manie de s’entre-tatouer pour

se distraire ! Au cours de l’une de ses retraites forcées, X... s’est même fait raser et tatouer la peau du crâne, du front, des joues et du menton par un artiste habile. Sur le crâne, un symbole ! Le soleil autour duquel une colonie de cafards danse une sarabande ; sur le front un credo : Vive la France ! Liberté, Égalité, Fraternité ! et un état civil : L’enfant du malheur !”

En 1881, le professeur Lacassagne réalisait une enquête consistant à relever et classer les tatouages sur des criminels. Le tatouage, c’est l’autobiographie de ceux qui ne savent pas écrire : première femme aimée, amant disparu, mère adorée, tous se retrouvent inscrits, à fleur de peau. La présente anthologie, présentée par Philippe Artières, se compose de trois parties : d’abord l’enquête de Lacassagne proprement dite, qui constitue une véritable typologie des différentes sortes de tatouages (soldats, prisonniers, marins, prostituées, etc.) accompagnée de remarques sur les individus qui les arborent, ensuite les “vies de tatoués”, où l’on apprend les péripéties, le plus souvent criminelles qui se rattachent à ces inscriptions, et enfin la reproduction d’une cinquantaine de tatouages choisis parmi les plus extraordinaires.

Publié par Allia en 2004. Édition établie par Philippe Artières. 80 p. 6,10 euros.

TATIANA TOLSTOÏ : *Sur mon père* (1928)

“Dans les livres écrits sur mon père, les faits relatés sont en général exacts, mais, pour reprendre une expression de notre Nicolas Gogol, il n’y a rien de pire qu’une vérité qui ne soit pas vraie. En ma qualité de fille aînée, j’ai jugé qu’il m’appartenait de défendre la vérité. Je dois à la mémoire de mes parents de rompre aujourd’hui le silence. Dououreux devoir, certes, car il me faut révéler bien des choses qui, d’ordinaire, ne sortent pas du cercle intime d’une famille.”

Le 28 octobre 1910, âgé de 82 ans, Léon Tolstoï se lève en pleine nuit, s’habille et quitte la maison où il a passé toute son existence pour fuir dans la neige. Il mourra dix jours plus tard. C’est cette fuite mystérieuse, qui a fait couler énormément d’encre, que Tatiana entreprend de raconter et d’expliquer dans ce récit publié directement en français en 1928. Tatiana Lvovna était la fille aînée de Léon Tolstoï, sa “bien-aimée colombe”. Après la Révolution, elle s’exila en 1925 à Paris, puis à Rome, où elle mourut dans les années 50. Confidente privilégiée de son père, elle dévoile les drames et les déchirements qui couvaient sous la figure de sage patriarche que Tolstoï aimait à donner de lui-même.

Elle livre ainsi le portrait le plus intime et le plus émouvant que nous possédions de l'auteur de *Guerre et Paix*.

Publié par Allia en 2003. 128 p. 6,10 euros. 4^e éd.

B. L'ANTISÉMITISME ET L'AFFAIRE DREYFUS

L'ANTISÉMITISME de la fin du siècle et l'affaire Dreyfus ont contribué à absorber et à détourner les luttes politiques et sociales de l'époque. Quatre textes sont publiés à ce propos : un ouvrage historique sur les avantages et les risques qu'un État peut attendre des persécutions anti-juives, une étude sur le Talmud, ainsi que deux textes de Bernard Lazare au sujet de l'affaire Dreyfus et de l'antisémitisme en général.

ISIDORO LA LUMIA : *Histoire de l'expulsion des Juifs de Sicile* (1870)
"Les vicissitudes de la race israélite, le caractère particulier de sa présence en Sicile, où elle constituait une société à part, tout à la fois se distinguant et s'accordant à l'ensemble de la société d'alors, l'annonce de l'expulsion féroce, les vains efforts locaux pour tenter d'y surseoir, les effets qui en découlèrent, peuvent susciter aujourd'hui encore curiosité et intérêt. La liberté de conscience est désormais inscrite au premier chapitre de nos droits civils et politiques, mais nous ne considérons pas pour autant inopportun et superflu de tirer des mémoires passées de notre terre italienne un épisode moins connu, pour l'adjoindre à ces autres que nous offrons bien malheureusement les annales de l'Europe moderne."

Cet essai, œuvre du grand historien sicilien admiré par Leonardo Sciascia, retrace l'histoire des Juifs siciliens depuis leur arrivée dans l'île jusqu'à leur expulsion par l'Inquisition. La Lumia met en évidence la façon dont les motifs économiques et religieux se sont mêlés pour aboutir à la disparition de la communauté juive, dont le départ causa le déclin irrémédiable de l'île.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'italien par Michel Valensi. Précédé de *De l'Inquisition sicilienne à la mafia moderne*. 80 p. 11,40 euros.

ARSÈNE DARMESTETER : *Le Talmud* (1888)

"Rien n'égale l'importance du Talmud, si ce n'est l'ignorance où l'on est à son égard. On sait vaguement que c'est une œuvre immense, étrange, bizarre encore, où l'on voit amassées, dans l'incohérence du plus complet

désordre, toutes sortes de connaissances plus ou moins exactes, de rêveries et de fables. Mais on ne s'est pas dit que c'est un fait humain dont la genèse et le développement sont humains et peuvent être ramenés à des lois, et qu'ainsi il a droit à l'analyse scientifique."

Les travaux linguistiques d'Arsène Darmesteter (1846-1888), en particulier *La Vie des mots* et son *Dictionnaire historique* ont laissé dans l'ombre son exceptionnelle contribution à la science du judaïsme. Cet essai de jeunesse, d'une clarté et d'une érudition sans égales, étudie la genèse et la structure du Talmud dans un esprit critique qui n'est jamais dénigrant. Il constitue l'une des meilleures introductions à la lecture de cette œuvre.

Publié par Allia en 1991. Préface de Moshé Catane. 144 p. 6,10 euros. 4^e éd.

BERNARD LAZARE : *L'Affaire Dreyfus* (1897)

"Autrefois, on admettait que de prétendues raisons d'État pouvaient être supérieures aux droits de l'individu, à la justice même, et la fiction du salut de tous servait à cacher les abus du pouvoir comme l'ignominie des juges. Il est permis désormais de dire qu'on a laissé ceux qui dirigent la République faire de même. Cependant, il s'agissait là des garanties qui sont dues à la liberté de chacun, et non pas seulement du capitaine Dreyfus ; mais la force du préjugé était si grande, si forte la crainte de paraître l'ami des Juifs, que nul n'a osé être l'ami de la vérité et de la justice."

L'anarchiste Bernard Lazare fut l'un des premiers à se battre en faveur du capitaine Dreyfus. Seul à l'époque, il affirmait haut et fort que Dreyfus avait été condamné parce qu'il était juif, et il liait le combat contre l'erreur judiciaire à celui contre l'antisémitisme et l'organisation de la société qui a fait du Juif son bouc émissaire.

Publié par Allia en 1993. Édition établie par Philippe Oriol. 80 p. 11,40 euros. 2^e éd.

BERNARD LAZARE : *Juifs et antisémites* (1890-1902)

"On ne pourra jamais détruire l'antisémitisme ; on pourra momentanément en enrayer les manifestations violentes, mais on le verra réapparaître suivant les circonstances. Le Juif est trop nécessaire aux peuples chrétiens, l'antisémitisme trop utile pour les possédants, les chefs d'État, les dirigeants des nations chrétiennes. Le Juif n'existerait pas pour qu'on puisse détourner sur lui les colères de ceux qu'on spolie et sauver ainsi les coffres-forts qu'ondoya l'eau du baptême, qu'assurément on l'inventerait."

Ce volume rassemble tous les textes consacrés par Bernard Lazare à la question juive. S’y dessine l’itinéraire d’un Juif si bien intégré dans la société française qu’il n’a d’abord que mépris pour les Juifs de l’Est émigrés et qui, peu à peu, prend conscience de sa judéité en même temps qu’il s’engage dans le combat social. Itinéraire qui le conduira jusqu’au sionisme ; mais, refusant de sacrifier son idéal libertaire, Lazare se brouillera rapidement avec Herzl. Son talent extraordinaire de polémiste éclate à chaque page de ce livre, notamment dans les textes consacrés à Drumont. Publié par Allia en 1992. Édition établie par Philippe Oriol. 228 p. 24,40 euros.

C. FANTASIES ÉROTOMANIAQUES

DE L’ÉCOLE des biches aux *Onze mille verges*, des faux Musset aux prétendus Hugo, des journaux intimes aux parodies obscènes, une abondante littérature érotomaniaque apparaît à cette époque, bien différente du pesant didactisme faussement naturaliste des deux siècles précédents.

DEUX “TÉMOIGNAGES ANONYMES”

ANONYME : *Mémoires d’une chanteuse allemande* (1868)

“Vous avez, vous-même, exigé que je ne taise rien de mes expériences et sensations ; aussi, en décrivant les aspects anormaux des envies qui m’envahissaient, n’ai-je pas hésité un seul instant à vous les faire connaître, sans en rien omettre ; j’étais, et je reste persuadée que vous serez capable de comprendre tout cela, parce que vous êtes aussi un psychologue pénétrant. Peut-être n’avez-vous encore reçu, d’aucune femme, de tels aveux, mais je suis certaine que vous avez déjà étudié de pareils cas et trouvé leur explication. Je suis profane en ces deux sciences ; je me suis bornée à vivre au jour le jour, sans me demander si ce que je faisais était vraiment de nature à choquer en nous des sentiments plus nobles et à provoquer le dégoût. De sang-froid, les sens rassis, j’aurais tremblé à l’idée de commettre des actes aussi indécents, mais, après l’avoir fait, j’en juge autrement, ne voyant pas ce qu’il peut y avoir là d’obscène.”

Un classique de l’érotisme, attribué à une célèbre cantatrice wagnérienne, découvert et traduit en français par Apollinaire avec l’aide de Blaise Cendrars.

Publié par Allia en 1995. Notre édition, qui tient compte des dernières éditions allemandes, est la seule complète. 240 p. 18,30 euros.

ANONYME : *Confession sexuelle d’un anonyme russe* (1870)

“Je crois que ma vie sexuelle pendant mon enfance a été assez extraordinaire par son intensité et que peu de gens ont des souvenirs aussi précis et aussi complets que les miens touchant les premières impressions sexuelles. J’ai tâché d’être le plus exact possible et cela donne peut-être quelque valeur à mon récit.”

On ne sait rien de l’auteur de cette confession, un Russe du Sud, qui envoya son manuscrit, écrit dans un français impeccable, au sexologue Havelock Ellis. Il y raconte avec un grand luxe de détails son enfance et ses années de jeunesse vers 1870. Il n’est pas inutile de préciser que ces aventures enchantèrent Nabokov, qui y puisa la force d’achever *Lolita*. Publié par Allia en 1994. 166 p. 6,10 euros. 4^e éd.

LES ÉROTQUES POSTHUMES DE LOUÏS

Publiés après la mort de Pierre Louÿs en 1925, ses textes érotiques ont commencé à être écrits dans les années 1890.

PIERRE LOUÏS : *Manuel de civilité pour les petites filles à l’usage des maisons d’éducation* (1926)

“Ne dites pas : ‘Sa pine est trop grosse pour ma bouche.’ Dites : ‘Je me sens bien petite fille quand je cause avec lui.’”

Le plus drôle des érotiques de Louÿs. Parodie obscène des manuels de savoir-vivre et mise à nu de l’hypocrisie des conventions sociales. Ces conseils aux petites filles furent encore interdits de publication en 1954. Publié par Allia en 1996. Précédé de *Pierre Louÿs et l’inconvenance* par Michel Bounan. Image de couverture : Gérard Berréby. 128 p. 13,70 euros. 3^e éd. Édition de poche. 112 p. 6,10 euros. 8^e éd.

PIERRE LOUÏS : *Trois filles de leur mère* (1926)

“Malgré la réserve et la modestie de mes exercices amoureux comme de mon langage, mes scrupules de moraliste ne vont pas jusqu’à m’interdire de baiser une mère sur sa fille et de déflorer ensuite la fille sur la mère.”

Si l’humour n’est pas tout à fait absent de ce magnifique roman, c’est

surtout son caractère extrême qui frappe. Seules les œuvres de Sade ou certains textes de Bataille offrent un équivalent de ce livre qui ne respecte absolument aucun tabou et dont la crudité n'est plus recouverte par le voile de l'ironie. Les surréalistes plaçaient *Trois filles de leur mère* au plus haut de la littérature française.

Publié par Allia en 2007. 224 p. 9 euros. 2^e éd.

PIERRE LOUÏS : *Douze douzains de dialogues* (1927)

“Écoute un peu : je vais t'en faire une chose que pas une femme elle fait en France ; une chose que je l'ai appris dans mon pays. – Où est-ce, ton pays ? – Buenos-Ayres. Les putains de là-bas elles sont plus cochonnes que les parisiennes. – Et qu'est-ce que tu veux me faire ? – Tu vas voir. Viens m'encouler en lévrette, et quand tu seras bien au fond, y e te pisses-rais sous les couilles. – Tu as fait ça souvent dans ton pays ? – Oh ! oui ! tu verras, c'est bon ! Le pipi, il est chaud, ça fait bien décharger. Youste y'ai une envie de pisser qui me tord le con. Encoule-moi, va bien, va bien. Là, tu es dans le fond ; à présent, vois-tu comme j'en prends les couilles avec la main, et pisse, pisse, pisse... Tu jouis, ma vie ? Et j'en pissé encore. Là, là, là, tiens, c'est fini. J'en ai pissé une pot de chambre. Quand tu voudras recommencer une autre jour, tu demanderas Mercédès.”

Sur le modèle de Lucien qui écrit des *Dialogues des courtisanes*, LouÏs livre ici des dialogues des masturbées, des amoureuses, des enculées, des pisseuses, des goules, etc., d'un érotisme débridé et d'une invention verbale constante, où l'humour du *Manuel* se teinte parfois du lyrisme de *Trois filles*.

Publié par Allia en 1995. 144 p. 11,40 euros.

PIERRE LOUÏS : *Paroles* (1892-1893)

“Tout le monde n'a pas comme moi des cheveux assez longs pour s'essuyer la jouissance.”

Pierre LouÏs écrit *Paroles*, suite de brefs monologues érotiques prononcés par une femme autour des années 1892-1893. Un siècle plus tard ressurgit le manuscrit, un cahier d'écolier augmenté de photographies licencieuses glissées entre les pages et chargées d'illustrer le texte. D'où viennent-elles ? Qui les a prises ? Le mystère demeure. On sait seulement que le cahier à la beauté inquiétante provient de la collection de Michel Simon. Quoi qu'il en soit, cet ensemble appartient sans conteste à la lignée de *1929* ou du *Facile* de Man Ray et Éluard, ces

livres dans lesquels l'image fait jeu égal avec le texte, et qui n'ont pas fini de provoquer l'“électrisation”.

Publié par Allia en 1998. Accompagné de 15 photographies anonymes. Suivi de *Pierre LouÏs, moderne involontaire* par Guillaume Leingre. 72 p. 9,15 euros.

PIERRE LOUÏS : *Pybrac* (1927)

“Je n'aime pas à voir pendant sa nuit de noces / Un jeune époux trousseur la pucelle, et jaunir / En trouvant sur le ventre, autour des poils en brosse, / Trois gros vits tatoués près du mot : ‘Souvenir’.”

Avec *Trois filles de leur mère*, le *Manuel de civilité* et les *Douze douzains de dialogues*, *Pybrac* compte parmi les plus importants érotiques de LouÏs. Il s'agit d'une parodie des quatrains moralisateurs de Guy du Faur de Pibrac (1529-1586). Chacun commence par ces mots : “Je n'aime pas à voir...” Suit un déluge d'obscénités d'une inventivité apparemment sans limites. On est ici dans la veine humoristique de LouÏs, qui malgré la crudité du propos, ne se départit jamais de la plus grande virtuosité métrique. Publié par Allia en 2005. 96 p. 6,10 euros.

D. POINTS DE FUITE POUR UNE FIN DE SIÈCLE

LES OUVRAGES de cette rubrique concernent d'abord diverses tentatives de fuite hors de la réalité historique de cette fin de siècle. Ces mangeurs d'opium ou néo-dandys, prosélytes de l'aventure intérieure ou Nathanaëls de l'instant, témoignent, chacun à sa manière, d'un effort pour échapper à une histoire devenue calamiteuse.

HERMAN MELVILLE : *Bartleby* (1853)

“J'étais donc assis dans cette même posture lorsque je l'appelai et lui exposai rapidement ce que j'attendais de lui, savoir, l'examen de concert d'un petit document. Imaginez ma surprise, non, mon indignation, lorsque, sans se départir de son quant-à-soi, Bartleby, d'une voix singulièrement douce et ferme, me répondit, ‘je préférerais ne pas’.”

“Je préférerais ne pas” : telle est la réponse, invariable et d'une douceur irrévocable qu'oppose Bartleby, modeste commis aux écritures dans un cabinet de Wall Street, à toute demande qui lui est faite. Cette résistance absolue, incompréhensible pour les autres, le conduira peu à peu à

l'isolement le plus total. *Bartleby*, s'il n'a pas l'ampleur de ses grands romans, compte pourtant parmi les écrits les plus importants d'Herman Melville (1819-1891). Ce texte bref, mais aux significations inépuisables, a exercé une fascination durable sur des écrivains et philosophes comme Maurice Blanchot, Georges Bataille, Michel Foucault ou Gilles Deleuze. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Jean-Yves Lacroix. Image de couverture : Doug Siefken. 64 p. 6,10 euros. 6^e éd.

HERMAN MELVILLE : *Le Paradis des célibataires* (1854-55)

“Suaves sont les oasis du Sahara ; charmants les îlots d'arbres dans les prairies d'août ; délicieuse l'aiguille de loyauté dans la meule des perfidies ; mais plus suave, plus charmant, plus délicieux ce rêve enfoui au cœur de pierre étourdissant de Londres, le Paradis des Célibataires.”

De 1853 à 1854, Melville, en proie à une profonde crise qui l'empêche de s'atteler à une œuvre de longue haleine, fait paraître une douzaine de nouvelles dans des magazines. Rédigés à la même époque que *Bartleby*, les contes qui composent *Le Paradis des célibataires* en constituent le pendant enjoué. Jamais Melville ne s'est montré aussi libre que dans ces récits. Une étonnante allégresse les traverse, comme si l'auteur avait voulu se décharger un instant du poids du destin qui pèse habituellement sur ses personnages. Le Paradis des célibataires existe bel et bien ; il tient à la fois du club anglais et de l'ordre des Templiers. On peut y croiser le Dr Johnson et Charles Lamb. Ici, le rêve imbibe peu à peu la réalité, le fantastique fissure le quotidien et le lecteur se retrouve entraîné dans un univers parallèle, à l'imperceptible étrangeté. Dans un effet de miroir qui organise tout le volume, Melville a fait suivre cette nouvelle du *Tartare des jeunes filles* où les femmes semblent vouées à l'enfer. De la même façon, le *Pudding du pauvre* répond aux *Miettes du riche*. Dans ces contes inversés, symétriques, le vice répond à la vertu, les États-Unis à l'Angleterre, l'hypocrisie religieuse à la foi véritable. *Le Paradis des célibataires* est l'œuvre d'un moraliste, qui voile la satire politique de la plus séduisante des allégories.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Jean-Yves Lacroix. Image de couverture : Martin Parr. 112 p. 6,10 euros.

HERMAN MELVILLE : *Moi et ma cheminée* (1854-91)

“Assaillis de toutes parts et par tous les moyens, moi et ma cheminée ne jouissons que d'une paix très relative. N'était la question des bagages, nous ferions tous deux nos valises et quitterions le pays.”

Dans les récits réunis ici – *Moi et ma cheminée*, *L'Heureux échec* : une histoire du fleuve Hudson, *Le Violoneux*, *Jimmy Rose*, *La Table de pommier* ou *Singulières manifestations spirites*, *John Marr* et *Daniel Orme* – se tissent des correspondances thématiques. Trois de ces nouvelles montrent l'individu en lutte avec le conformisme de son entourage. Dans *Moi et ma cheminée*, le père s'oppose obstinément à la démolition de la cheminée de sa demeure qui occupe une place démesurée et dissimulerait peut-être, aux dires de certains, un trésor enfoui. Dans *Jimmy Rose*, le patriarche refuse, par respect pour la mémoire de son bienfaiteur, de restaurer la maison dont il hérite. Il en découle une évocation jubilatoire de la personnalité atypique du fameux Jimmy. Dans *La Table de pommier*, un père exhume d'un grenier “maudit” une vieille table qui causera bien des tourments à la maisonnée... *John Marr* et *Daniel Orme* dessinent les figures attachantes de deux vieux loups de mer ; échos mélancoliques à la propre expérience de Melville en tant que marin. On croise, dans *Le Violoneux*, un musicien au talent insoupçonné. Enfin, *L'Heureux Échec* narre la désillusion d'un homme incapable de réaliser le projet qu'il a porté toute sa vie. Melville en tire, plus que le témoignage d'une déception, une leçon de sagesse.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Jean-Yves Lacroix. 144 p. 9 euros.

HERMAN MELVILLE : *Cocorico* (1853)

“Chut ! Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ? Regardez ! Même les malles de crin dressent l'oreille, s'arrêtent et baissent les yeux vers la campagne qui ondule au loin. Encore ! Chut ! C'est clair, c'est musical et ça dure ! Un triomphe, une vraie action de grâces, ce chant de coq !”

Au milieu d'un paysage campagnard remarquablement décrit, s'élève le chant d'un coq. Banal au demeurant, sauf que ce chant-là, puissant et incroyablement mélodieux, prend des airs de cantique et possède l'étrange vertu de chasser la moindre idée noire de quiconque viendrait à l'entendre. Hilarant et loufoque, le récit de Melville nous entraîne sur les talons du protagoniste, homme endetté et buveur invétéré, dans une truculente course au coq. Entre l'allégorie et le conte rural, le récit *Cocorico* poursuit une trame inhabituelle, jusqu'à une fin tragique.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Jean-Yves Lacroix. Image de couverture : Natacha Bart. 64 p. 3 euros.

NATHANIEL HAWTHORNE : *L'Artiste du beau* (1844)

“Ainsi en est-il des idées nées de l’imagination, qui semblent si aimables à celle-ci et sans commune mesure avec tout ce que les hommes jugent de valeur. Au contact du Pratique, elles s’exposent à être brisées et anéanties. Il est requis que l’Artiste de l’Idéal possède une force de caractère qui semble à peine compatible avec sa délicatesse ; il lui faut garder sa foi en lui-même, alors que le monde incrédule l’assaille de son scepticisme absolu ; il lui faut s’élever contre l’humanité et être à soi-même son seul disciple, aussi bien en respect de son propre génie que des objets vers lesquels il tend.”

Mais à quelle mystérieuse occupation se livre donc le jeune Owen Warland, horloger de son état, connu pour sa fabuleuse habileté ? Certains prétendent qu’il est à la recherche du mouvement perpétuel. Mais à chaque fois, le résultat de ses nuits de labeur acharné se brise dès que quelqu’un s’en approche. Il connaît le désespoir, la tentation du renoncement. Seule la jeune fille dont il est amoureux devine qu’il essaie d’insuffler la vie dans la matière. Cette nouvelle mi-réaliste mi-fantastique est bien sûr une parabole sur la création artistique et l’impossible place du beau dans ce monde. À travers le personnage de Warland, à la fois sublime et pathétique, incompris et proche de la folie, Hawthorne a livré un portrait de lui-même qui révèle la profondeur de ses tourments intimes.

Avec Melville, dont il était l’ami, Nathaniel Hawthorne (1804-1864) est considéré comme l’un des grands romanciers américains du XIX^e siècle. Derrière les classiques – *La Lettre écarlate* ou *La Maison aux sept pignons* –, se cache une œuvre moins connue, tourmentée, aux confins du fantastique et dont l’atmosphère annonce parfois celle des nouvelles de Kafka.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Alexandra Lefebvre. 64 p. 6,10 euros.

NATHANIEL HAWTHORNE : *Le Hall de l’imagination* (1843-46)

“Les gens devraient réfléchir avant de se rendre à une invitation dans le royaume de Nulle Part.”

Ce recueil rassemble trois nouvelles inédites d’Hawthorne, en parfaite affinité de thème et d’esprit, trois petits chefs-d’œuvre d’humour et de fantaisie. *Le Hall de l’imagination* attire toutes sortes de rêveurs : des poètes, des inventeurs, des réformateurs, mais aussi des hommes d’affaires qui auraient été outrés si on leur avait dit qu’ils avaient franchi le seuil de cette région mystique. La plupart s’y rendent occasionnellement, certains y prennent leurs quartiers, contractant des habitudes qui les rendent inaptes

aux affaires terrestres. Dans ce palais, auquel on accède par une sorte de décrochage de l’esprit, deux amis échangent leurs réflexions sur les vertus comparées du réel et du rêve. Dans *Une soirée select*, un homme d’imagination reçoit dans son Château des Airs des hôtes de marque : le Premier Habitant de la terre, le Maître des Impossibilités avérées, le Représentant de la Postérité... mais aussi des créatures terrestres de sa jeunesse immature, avec leur cortège de défauts. Que résultera-t-il de cette confrontation au Royaume de nulle part ? Dans *La Correspondance de P*, un éditeur a promis à l’un de ses amis souffrant de confusion mentale de publier sa correspondance après sa mort. Dans l’une de ses lettres délirantes, P. relate son séjour à Londres et ses rencontres avec des membres éminents de la société anglaise : Lord Byron, obèse, âgé de soixante ans est devenu un conservateur intransigeant désormais incapable de comprendre sa propre poésie. Sir Walter Scott mène sur la fin une existence quasi végétative, Shelley s’est réconcilié avec l’Église anglicane. Mais aussi fantasque que soit cette correspondance, il n’est pas exclu que P. rencontre, avec ses folles divagations, le succès littéraire auquel il a toujours aspiré du temps où il était raisonnable.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l’anglais par Alexandra Lefebvre. 80 p. 6,10 euros.

GUY DE MAUPASSANT : *Le Docteur Héraclius Gloss* (1857)

“Que faisait donc le docteur Héraclius Gloss dans la ruelle des Deux Pigeons ? Ce qu’il y faisait, bon Dieu !... il y cherchait la vérité philosophique.” Entre *Faust* et *Bouvard et Pécuchet*, il y aurait, perdu quelque part dans les limbes d’une littérature gothique finissante, Héraclius Gloss. Ce bon docteur est un personnage assez grotesque, à la recherche de la vérité absolue, de la pierre philosophale.

Un jour, il jette son dévolu sur un manuscrit trouvé par hasard : un recueil de métempsycose qui retrace les aventures de son mystérieux auteur, passé successivement, depuis l’an 104, par les états de philosophe, de poète, d’architecte et de marin. La lecture de ce livre convainc le docteur Gloss de se convertir à la pratique pythagoricienne. Va pour la “métempsycose” et l’amour universel du vivant. Sa philosophie consiste désormais à être végétarien, et surtout ami des bêtes. Il s’égare dans sa passion animale, adopte un singe, fonde une ménagerie et épuise la patience d’Honorine, sa fidèle servante. Dès lors, Maupassant tisse les fils d’un conte comique qui a toutes les apparences

d'une parodie de Voltaire ou d'Hoffmann. Mais plus le délire s'approfondit, plus il touche à des abîmes. Obsédé par ce fameux livre, Héraclius s'interroge : qui est l'auteur du manuscrit ? le singe ? lui-même ? le professeur de langues rencontré à l'asile où il ne tarde pas à être enfermé ? Commence alors une lutte désespérément schizophrénique, où chacun revendique la place du scribe. D'autres questions surgissent : Qui signe quoi ? Qui singe qui ? Qui a lu qui ? Ces questions explosent dans une dispute à l'ancienne, qui pourrait bien être une méditation sur la littérature d'alors. "La métépsychose, c'est moi." "Non, c'est moi." "Pythagore, c'est moi." "Non, c'est moi." "Je suis le livre." "Alors il faut brûler le livre." "Vous êtes fou." La conclusion de Maupassant s'impose : je suis un autre, et cet autre c'est vous.

Né en 1850, Guy de Maupassant est l'auteur, entre autres, de *Boule de Suif*, *Une vie*, *Bel-ami*, *Le Horla*. En 1892, après plusieurs tentatives, démentes, de se trancher la gorge, il est interné à la Clinique du docteur Blanche à Passy. Il y mourra, en 1893, des suites d'une syphilis.

Publié par Allia en 2006. Suivi de *Pythagore, c'est moi* par Bertrand Schefer. Image de couverture : Sandra Desmazières. 128 p. 3 euros. 2^e éd.

MARK TWAIN : *Contes et mécontes* (1863-1896)

"Lundi : Cette nouvelle créature aux longs cheveux est bien encombrante. Elle traîne partout et me suit toujours. Je déteste cela, je ne suis pas habitué à la société. Je voudrais qu'elle reste avec les autres animaux. Il fait gris aujourd'hui, le vent est à l'est ; je crois que 'nous' aurons de la pluie. Je dis : 'Nous', où ai-je appris ce mot ? Je m'en souviens maintenant, je le tiens de cette nouvelle créature."

Trempant sa plume à la fois dans l'humour le plus raffiné et le comique le plus irrévérencieux, Mark Twain dresse dans les contes ici réunis des tableaux acides de la société du XIX^e siècle. En effet, il ressort du conte en général de terribles morales. Aussi, au lecteur de deviner ce que l'auteur laisse entendre lorsqu'il se moque des Français qui parlent mal l'anglais, lorsqu'un fiancé se blesse au point d'obliger sa promise à lui acheter des prothèses, lorsqu'Adam tient un journal dans lequel est relatée sa relation avec Ève, lorsqu'une grenouille sauteuse fait l'objet de paris des plus mirobolants ou lorsqu'un Américain crée la pagaille dans une communauté vivant en harmonie. Autant de pamphlets satiriques, déguisés en récits humoristiques.

Typographe, apprenti-pilote, chercheur d'or puis journaliste, Mark Twain (1835-1910) s'inspire de ses propres pérégrinations à travers le monde pour ses romans d'aventure. Mais l'auteur d'*À la dure*, des *Aventures de Tom Sawyer* et de *Huckleberry Finn* est aussi un humoriste de talent, un pince-sans-rire professionnel. Se rappeler que "Mark Twain" est un pseudonyme emprunté au vocabulaire des navigateurs, qui signale au pilote d'un bateau que la profondeur d'eau lui permet encore de continuer sa route sans risque de s'échouer...

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'anglais par Gabriel de Lautrec, François de Gaïl et Marie-Andrée Gauvin. Suivi de *Pourvu qu'on ait l'ivresse* par Daniel Grojnowski. Image de couverture : Mark E. Dyer. 128 p. 9 euros.

RALPH WALDO EMERSON : *La Nature* (1836)

"La raison pour laquelle le monde manque d'unité et gît brisé et en morceaux, c'est que l'homme est séparé d'avec lui-même. Il ne peut étudier la nature tant qu'il ne satisfait pas à toutes les exigences de l'esprit. L'amour lui est aussi nécessaire que la faculté de percevoir. En fait, aucun des deux ne peut atteindre la perfection sans l'autre. Au plein sens du terme, la pensée est ferveur, et la ferveur est pensée."

Ralph Waldo Emerson (1803-1882) exerça avec ses volumes d'essais une influence profonde sur la littérature et la philosophie américaines. Dans *La Nature*, sa première œuvre, Emerson expose avec lyrisme les principes philosophiques qui dirigeront toute son œuvre : la cohérence intime de l'univers, la plénitude et l'harmonie de l'esprit individuel, la correspondance symbolique entre lois naturelles et lois morales. Ses textes offrent une synthèse parfaite des besoins, des espérances, des aspirations et des idéaux de l'Amérique du XIX^e siècle.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l'anglais par Patrice Oliete-Loscos. Image de couverture : Anne d'Huart. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ABY WARBURG : *La Naissance de Vénus et le Printemps de Sandro Botticelli* (1893)

"Au XV^e siècle, 'l'Antiquité' n'exige pas nécessairement des artistes qu'ils abandonnent les formes d'expression tirées de leur observation personnelle. Elle ne fait qu'attirer leur attention sur le problème le plus complexe des beaux-arts : saisir dans une image le mouvement de la vie."

La Naissance de Vénus et Le Printemps de Sandro Botticelli, paru en 1893, est un texte fondateur dans l'œuvre d'Aby Warburg et peut être considéré comme exemplaire de sa méthode. Il y met en relation les deux célèbres tableaux mythologiques de Botticelli avec les représentations qui leur correspondent dans l'art et la poésie de son époque. Il éclaire de la sorte les raisons qui ont poussé les artistes du "Quattrocento" à se tourner vers l'Antiquité et dévoile les secrets qui ont présidé à leur composition. Avec une érudition étourdissante, il décortique le moindre détail de ces toiles et montre qu'aucun d'eux n'est insignifiant. Les symboles, les références voilées s'y cachent partout : dans tel mouvement d'une chevelure, dans tel pli d'un vêtement. Les œuvres de Botticelli sont imprégnées de lectures classiques et de références antiques que Warburg débuse à la façon d'un détective qui mène l'enquête. Ces peintures, mille fois reproduites et que tout le monde croit connaître, acquièrent ainsi une dimension nouvelle. Avec ce texte, la critique d'art jusque-là "impressionniste" ou simplement historique accède au statut qui deviendra le sien au XX^e siècle. Publié par Allia en 2007. Traduit de l'allemand par Laure Cahen-Maurel. Nombreuses illustrations. 80 p. 9 euros.

LA MORPHINOMANIE

ANONYME : *Journal d'un morphinomane* (1896)

"23 avril. – Pas trop bien depuis quelques jours et pas content de moi à cause de cette fâcheuse morphine dont je ne puis me défaire tout en m'en dégoûtant de plus en plus. C'est vraiment étrange ! Ma guérison me semble possible et cependant je ne parviens même pas à diminuer. Je remarque depuis longtemps que ce qui règle inconsciemment ma dose de poison, c'est juste ce qu'il en faut pour me tenir dans l'état de moindre énergie compatible avec mon travail forcé ; c'est-à-dire que je m'empoisonne chaque jour autant, oui, autant qu'il le faut pour ne garder que juste la force indispensable à ma besogne journalière."

Ce document rédigé par un médecin français installé en Cochinchine fut d'abord publié en 1896 dans les *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et pathologique*. Il débute le 2 octobre 1880 par ces lignes : "Je m'habitue vraiment à cette morphine et n'ai pour elle que des actions de grâce", pour s'achever le 22 mars 1894, à la veille de la mort de son auteur : "Mieux. Crachats gris, purulents, avec quelque

teinte rouillée, encore gêne respiratoire. J'ai pu sortir cependant par un beau temps printanier qui depuis plusieurs jours fait ma tentation." Entre ces deux dates la description minutieuse et glaçante de la dépendance à la morphine et des vaines tentatives pour y échapper.

Publié par Allia en 1997. Édition établie par Philippe Artières. 128 p. 6,10 euros.

L'ESTHÉTISME

OSCAR WILDE : *Le Déclin du mensonge* (1891)

"Une des principales causes du caractère curieusement banal de toute la littérature de notre époque est de toute évidence le déclin du mensonge considéré comme art, comme science et comme plaisir social."

Publié en 1891, *Le Déclin du mensonge* est l'un des plus célèbres essais de Wilde. Sous la forme d'un brillant dialogue entre deux esthètes, à coups de paradoxes et de mots d'esprit, il livre son credo esthétique et moral : l'art ne saurait être jugé d'après des critères extérieurs à lui-même. Loin d'imiter la vie, c'est bien plutôt la vie qui imite l'art. Cet éloge du mensonge, du faux, du voile traduit un effort pour échapper à la réalité sociale de son siècle.

Publié par Allia en 1997. Traduit de l'anglais par Hugues Rebell. 80 p. 6,10 euros. 4^e éd.

OSCAR WILDE : *La Ballade de la geôle de Reading* (1898)

"Et tout homme pourtant tue la chose qu'il aime, / Que tous entendent bien cela, / Il en est qui le font d'un simple regard aigre, / D'autres d'un mot de flatterie, / Le lâche, pour le faire, utilise un baiser, / Et le courageux une épée !"

Le réel allait brutalement faire irruption dans le monde clos et artificiel à l'intérieur duquel évoluait Oscar Wilde. Le 25 mai 1865, il est condamné pour corruption de mineurs à deux ans de travaux forcés, qu'il purgera principalement dans la prison de Reading. Là, il fait connaissance avec la douleur. Dans ce long poème qu'est la *Ballade de la geôle de Reading*, rompant avec toute préciosité, il retrouve les accents de Villon pour dénoncer les conditions d'existence des prisonniers.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'anglais par Bernard Pautrat. Édition bilingue. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 6,10 euros. 6^e éd.

JOSÉPHIN PÉLADAN : *De l'androgynie* (1891)

“Comme l’art ne doit représenter que des héros ou des héroïnes, des allégories ou des personnifications, il n’y a pas d’autre mode d’héroïser que masculiniser les muses et de féminiser les dieux : la proportion qu’on apporte à cette mixture est indicible puisqu’elle constitue le génie.”

Complexe et fascinante, la figure de l’androgynie traverse l’histoire de l’art et des civilisations. En Égypte, elle s’incarne dans le sphinx, soit dans l’énigme. En Grèce, elle devient idéal de beauté. Lors de l’avènement de la chrétienté, elle resurgit dans le personnage au sexe indéfini de l’ange. En procédant à la synthèse plastique des sexes, l’artiste sublime la figure humaine. Pour Péladan, la beauté n’a pas de sexe. Paru en 1891, au moment où triomphe le symbolisme, ce texte anticipe sur la modernité artistique – il suffit par exemple de penser à Mondrian – et entre en résonance avec l’idéal de l’unité recherché aujourd’hui par les figures du travestissement : il ne s’agit pas seulement d’adopter un autre sexe mais de s’inventer différemment, de créer l’idéal d’un troisième sexe. Personnage pittoresque, Joséphin Péladan (1859-1918) fut familier de l’ordre cabalistique des Rose-Croix, dont il forma rapidement un groupe dissident, très imprégné par le catholicisme. Il se fera appeler le “Sâr Mérodak”. Fasciné par le mythe et obsédé par le Beau, il écrivit de nombreux traités d’initiation, des articles de critique d’art et de littérature, ainsi que des tragédies en prose.

Publié par Allia en 2010. 96 p. 6,10 euros.

LA MYTHOMANIE

HILARY SPURLING : *La Grande Thérèse* (2000)

“Le don créatif de Thérèse était spontané et inné. ‘Elle ment comme l’oiseau respire’, dit un témoin qui l’avait connue enfant. Elle combinait la subtilité psychologique d’un acteur confirmé à l’exubérance narrative d’un romancier. Si elle avait choisi les livres, au lieu de la vie réelle, comme moyen d’expression pour ses fictions romantiques à propos de titres égarés, de coffres-forts, d’héritages surprises et de parents longtemps perdus de vue, elle serait devenue un romancier à gros tirage du dix-neuvième siècle.”

À la fin du XIX^e siècle, Thérèse est l’une des femmes les plus puissantes de France, recevant fastueusement le tout-Paris artistique et politique.

Simple paysanne du Languedoc, c’est sur la seule force de son imagination qu’elle bâtit cette fortune. Grâce à son bagout, elle réussit à faire croire qu’elle possède un château, des titres de propriétés et des millions en actions, précieusement enfermés dans un coffre-fort. Sur ces garanties imaginaires, elle contracte des emprunts, achète un hôtel particulier, et vit à crédit sur le plus grand pied. Après moult péripéties rocambolesques, ses innombrables créanciers obtiennent l’ouverture du fameux coffre-fort. On y trouvera en tout et pour tout un bouton de guêtres et quelques pièces de monnaie. Thérèse, elle, a fui la veille. Cette révélation entraînera la ruine et le suicide de plusieurs de ses créanciers haut placés et débouchera sur la mise en cause de certaines personnalités politiques de tout premier plan. À son procès, le scandale devient politique. Cette intrigue digne d’un roman de Balzac ou Zola, racontée avec verve et humour par Hilary Spurling qui a retrouvé dans les archives des documents et des témoignages inconnus, révèle de façon saisissante les dessous de la Belle Époque.

Hilary Spurling est l’auteur d’un ouvrage de référence sur Matisse, *Matisse 1869-1908*. C’est au cours de ses recherches sur le peintre qu’elle a découvert l’histoire extraordinaire et pourtant véridique de Thérèse Humbert, qui méritait bien qu’un ouvrage à part entière lui soit consacré.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Pierre-Julien Brunet, 128 p. Illustrations. 6,10 euros.

HORS DU MONDE ET DE L’HISTOIRE : SCHWOB ET STEVENSON

MARCEL SCHWOB : *Le Livre de Monelle* (1894)

“Et Monelle dit encore : je te parlerai des moments. Regarde toutes choses sous l’aspect du moment. Pense dans le moment. Toute pensée qui dure est contradiction. Aime le moment. Tout amour qui dure est haine. Sois sincère avec le moment. Toute sincérité qui dure est mensonge. Sois juste envers le moment. Toute justice qui dure est injustice. Agis envers le moment. Toute action qui dure est un règne défunt. Sois heureux avec le moment. Tout bonheur qui dure est malheur. Vois : tout moment est un berceau et un cercueil : que toute vie et toute mort te semblent étranges et nouvelles.”

Ce classique de la littérature “fin de siècle” a inspiré les *Nourritures terrestres* de Gide. Les paroles de Monelle, la femme-enfant, sont un appel à sortir du temps, pour jouir du moment. Tout détruire, tout oublier sont les conditions d’une vie nouvelle.

Publié par Allia en 1989. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Une apologie des oisifs* (1877)

“Aujourd’hui, chacun est contraint, sous peine d’être condamné par contumace pour lèse-respectabilité, d’exercer une profession lucrative, et d’y faire preuve d’un zèle proche de l’enthousiasme. La partie adverse se contente de vivre modestement, et préfère profiter du temps ainsi gagné pour observer les autres et prendre du bon temps, mais leurs protestations ont des accents de bravade et de gasconnade. Il ne devrait pourtant pas en être ainsi. Cette prétendue oisiveté, qui ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante, a tout autant voix au chapitre que le travail.”

On se persuadera à la lecture de ces textes jubilatoires, où défile une galerie d’excentriques anglais de la plus belle eau, que la paresse et la conversation – au même titre que l’assassinat – méritent de figurer parmi les beaux-arts.

Acculé, du fait de sa santé fragile, à voyager en quête d’un climat bienfaisant, Robert Louis Stevenson (1850-1894), auteur de *Docteur Jekyll et M. Hyde* et de *L’Île au trésor*, est vite devenu un maître du récit d’aventures, comme il a su pressentir la force inconsciente des pulsions humaines.

Publié par Allia en 2001. Suivi de *Causerie et causeurs*. Traduit de l’anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons. Image de couverture : Marc Lesage. 80 p. 6,10 euros. 7^e éd.

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Will du moulin* (1878)

“Qu’une grande bataille ait été perdue, qu’un ami bien-aimé soit mort, que nous soyons mélancoliques ou joyeux, les étoiles étincellent immuablement au-dessus de nos têtes. Nous pouvons nous assembler ici, toute une armée, et crier jusqu’à briser nos cœurs et pas un murmure ne parviendra jusqu’à elles. Savez-vous appliquer une parabole ? Ajouta-t-il en posant sa main sur l’épaule de Will. Ce n’est pas la même chose qu’un raisonnement, mais c’est, d’habitude, infiniment plus convaincant.”

Moins connu que *L’Île au trésor* ou *Dr Jekyll, Will du moulin* était pourtant considéré par Henry James comme le chef-d’œuvre de Stevenson.

Cette parabole sur le renoncement au monde, par sa pureté et sa simplicité, atteint la perfection d’une histoire zen.

Publié par Allia en 1997. Traduction de Marcel Schwob. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Virgimbus Puerisque* (1876-79)

“Je dirais presque qu’il faut un certain talent à ceux qui ont l’intention de passer leur vie ensemble sans mourir d’ennui.”

Virgimbus Puerisque, que l’on pourrait traduire par “aux demoiselles et aux garçons” ou, plus simplement, par “aux célibataires”, rassemble quatre essais consacrés à l’épineux problème du mariage et, plus généralement, aux relations entre les hommes et les femmes. Sur le coup de foudre, la jalousie, l’infidélité, ou l’assortiment des goûts, Stevenson livre des aperçus paradoxaux, sans jamais se départir d’un cynisme de bon aloi. Ces textes incompréhensiblement restés inédits en français, sont des merveilles de finesse, d’humour, avec une légèreté dans la profondeur qui porte à son plus haut niveau l’art des essayistes anglais.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons, 64 p. 6,10 euros.

SCHWOB & STEVENSON : *Correspondances*

“Nous avons le même goût pour les vieux gentilshommes poudrés, polis, fermes, intelligents, à l’esprit clair du dix-huitième siècle. Vous aimez ce siècle et je l’aime aussi. Nous avons le même principe de composition, je veux dire la simplicité et au lieu de la description coordonnée qu’emploient les réalistes, une description progressive, avec quelques traits marquants qui représentent beaucoup plus un tableau pour l’œil de l’esprit qu’une analyse précise et détaillée. Enfin, ce n’est pas la moindre chose, les personnages que vous créez sont tellement semblables à la vie, ils se meuvent si aisément et parlent si naturellement qu’il me semble avoir vécu quelques heures avec John Silver et Alan Breck et que je ne puis faire autrement que de vous aimer pour cela.” (Marcel Schwob)

Ce volume rassemble tous les textes qui unissent ces deux écrivains, dont les affinités étaient profondes et qui jamais ne se rencontrèrent : les lettres que Stevenson envoya à Schwob depuis Samoa, les quatre essais consacrés par Schwob à Stevenson, ainsi que différentes annexes.

Publié par Allia en 1992. Édition établie et précédée de *Une amitié littéraire* par François Escaig. 106 p. 12,20 euros.

Catalogue de la bibliothèque de Marcel Schwob

“Montrer la bibliothèque de Marcel Schwob, c’est non seulement indiquer les points cardinaux de son esprit, mais faire connaître une fonction organique de sa vie.” (Pierre Champion)

Nul meilleur moyen d’aborder Marcel Schwob qu’à travers les livres qu’il aima et avec lesquels il se protégeait de l’existence : littérature macaronique, histoires de pirates et de brigands, livres sur l’argot, l’histoire de Paris, etc. Sa bibliothèque dessine la carte de son esprit.

Publié par Allia en 1993. Précédé de *Marcel Schwob parmi ses livres* par Pierre Champion. 128 p. 21,35 euros.

8. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE : AUTOUR D’UNE RÉVOLUTION SOCIALE

La guerre sociale qui a éclaté en Russie en 1917 s’est achevée en Espagne en 1938, après avoir mis le feu à Berlin et à Turin. Des textes sont publiés ici, qui témoignent de ses espoirs, de ses échecs, des causes de sa défaite aussi, par les acteurs mêmes qui y ont participé. D’autres textes de cette époque concernent divers facteurs d’oppression sociale qui ont entraîné cette guerre et, assurément, contribué à son dévoiement malheureux.

A. LA RÉVOLUTION RUSSE

LES AUTEURS de ces textes sont nés entre 1880 et 1901. Ils ont tous participé au courant libertaire des premiers moments de la révolution russe, avant d'être persécutés par le nouveau pouvoir dictatorial bolchevique. Leurs témoignages concernent l'affrontement entre l'opposition libertaire et les chefs bolcheviques, la révolte ouvrière de Cronstadt, le soulèvement paysan de la makhnovstchina.

ALEXANDRE BLOK : *Douze* (1918)

“Et le vieux monde, comme un chien esseulé / La queue serrée, derrière lui se tient.”

Alexandre Blok naît en 1880 à Saint-Petersbourg. Il rédige ses premiers poèmes dès l'âge de cinq ans. En 1905, il accueille avec joie la Révolution. Patriote, son œuvre est intimement liée à la destinée de son peuple. Dans une grande hallucination, il rédige *Douze* entre le 8 et le 28 janvier 1918, dont la publication provoque une vraie tempête. Peu d'écrivains ont osé faire aussi vite de la Révolution le thème central d'une œuvre littéraire. Dans les rues de Petrograd, les murs sont placardés d'affiches où figure un vers du poème : “Marquez le pas révolutionnaire !” Relayés par la critique soviétique, les bolcheviques font de *Douze* leur étendard. Cependant, le poème s'attache à l'âme de la Révolution plus qu'à la révolution politique elle-même. C'est une œuvre inaugurale au sens où il invente le langage nouveau de la modernité poétique en Russie. Par ses recherches rythmiques, il est lié à toute l'œuvre antérieure de Blok, dont il est l'aboutissement et le dépassement. Son rythme novateur crée le vers tonique libre en russe : la distinction entre la cadence du vers et celle de la langue parlée s'efface. Les poèmes, au nombre de douze, n'en forment qu'un, liés entre eux par la continuité narrative de l'avancée des douze soldats dans la tempête de neige. Blok produira deux jours après *Les Scythes* puis n'écrira plus rien jusqu'à sa mort, hormis quelques articles. Il meurt prématurément le 7 août 1921, probablement terrassé par la syphilis.

Publié par Allia en 2008. Traduit du russe par Olivier Kachler. Édition bilingue. 96 p. 6,10 euros.

MARCEL BODY : *Les Groupes communistes français de Russie* (1865)

“La révolution russe représente certainement le plus grand événement politique et social du XX^e siècle et le drame de cette révolution mérite la clarification sous tous les rapports.” (Ante Ciliga)

Marcel Body était un ouvrier typographe qui, parti avec la mission militaire française en Russie en 1916, s'enthousiasma pour la révolution. Rapidement édifié sur la nature du pouvoir qui se mettait en place, il dévoile dans ce livre la face cachée des événements : rivalités entre les cadres de l'appareil, répression, séparation des dirigeants et de la base. Son indépendance lui valut d'être menacé de mort et il dut fuir la Russie clandestinement.

Publié par Allia en 1988. Suivi d'une lettre de Boris Souvarine. 104 p. 11,40 euros.

ANTE CILIGA : *L'Insurrection de Cronstadt et la destinée de la révolution russe* (1938)

“S'appuyant sur l'œuvre de Lénine, Staline n'a pas cessé de moderniser techniquement et de renforcer militairement l'État soviétique, en donnant à tout un caractère réactionnaire et impérialiste plus aigu. En 1931, un oppositionnel allemand déclarait : ‘le groupe trotskyste est un petit bateau surmonté d'un grand mât.’ Boris Souvarine, reprenant cette métaphore, écrivit : ‘Le bateau est pourri et le mât porte une girouette.’ Les faits nous démontrent que les staliniens sont des léninistes qui ont réussi. Ciliga nous aide à comprendre que les trotskystes ne sont que des staliniens qui ont tout raté.” (Gérard Berréby)

En 1921, Trotski écrase dans le sang la révolte des marins, soldats et ouvriers de Cronstadt qui, organisés en Commune, tentent de lutter contre la confiscation de la révolution par la bureaucratie. Ante Ciliga, l'auteur d'*Au pays du mensonge déconcertant*, retrace ici l'ambiance dans laquelle est né ce mouvement, explique quels étaient ses buts et comment les insurgés comptaient les atteindre.

Publié par Allia en 1983. 32 p. 3,80 euros.

IDA METT : *Souvenirs sur Nestor Makhno* (1948)

“La veille de la guerre j'ai mis sur papier mes souvenirs personnels sur Makhno tel que je l'ai connu dans le temps à Paris. Ces souvenirs ont été perdus pendant la guerre. Maintenant, ayant lu ce qu'a écrit à son sujet Voline dans son livre sur la révolution russe, je me décide d'écrire

de nouveau ces brefs souvenirs dans l'intérêt de la vérité historique." Ida Mett a fréquenté Nestor Makhno dans les années vingt à Paris, où il s'était réfugié après avoir, à la tête de son armée de paysans ukrainiens, lutté à la fois contre les troupes tsaristes et celles de l'armée rouge. Les conversations qu'elle eut avec lui éclairent la personnalité complexe de celui pour qui la révolution ne pouvait être la vérification d'une idéologie quelconque – fût-elle anarchiste – mais la destruction de toutes les idéologies. Publié par Allia en 1983. 32 p. 3,80 euros.

BORIS SOUVARINE : *Sur Lénine, Trotski et Staline* (1978-1979)

"Lorsqu'on pense au Souvarine historien, à son Staline, on ne peut pas ne pas se rappeler Thucydide. Comme l'historien grec, Boris fut aussi – quelque temps – un grand capitaine, occupant des postes dirigeants au Parti Communiste Français, au Komintern. Il connaissait merveilleusement bien les acteurs de la grande tragédie du siècle, il entendait leur psychologie, il comprenait leurs ruses, il voyait leur mensonge. Parmi les plus hautes qualités de son caractère – à côté du talent, de l'esprit, de l'érudition encyclopédique –, il y avait le courage. Rien ne pouvait le forcer à renoncer à ce qu'il considérait comme la vérité." (Michel Heller) Dans ces entretiens avec Branko Lazitch et Michel Heller, l'auteur de *Staline* (1935) livre ses souvenirs d'une lucidité sans complaisance sur ces trois figures, qu'il a personnellement connues entre 1921 et 1924, alors qu'il était à Moscou et exerçait les plus hautes fonctions au sommet de l'Internationale communiste.

Publié par Allia en 1990. Précédé de *Boris* par Michel Heller. 64 p. 6,10 euros. 2^e éd.

BORIS SOUVARINE : *Controverse avec Soljénitsyne* (1958-1985)

"Ses rencontres avec Lénine, l'adhésion à une révolution qui s'était passée alors qu'il était jeune, étaient des facteurs importants qui conditionnaient les rapports de Souvarine avec l'histoire de la révolution et la position de Soljénitsyne. S'il fallait en quelques mots définir les raisons des divergences entre Souvarine et Soljénitsyne en laissant de côté tous les détails et problèmes 'techniques', il faudrait dire : l'un était contemporain des faits, l'autre les voyait avec un demi-siècle de distance. Boris Souvarine, historien de vocation et de profession, n'a jamais refusé – ce serait ridicule – l'étude du passé par les plus jeunes générations. Mais il soulignait instamment que ceux qui ne l'ont pas vécu voient le passé avec d'autres yeux. La grandeur

de la *Guerre du Péloponnèse* ne provenait pas seulement de ce que Thucydide était un historien de génie, mais aussi de ce qu'il avait été le spectateur et l'acteur de la guerre entre Athènes et Sparte." (Michel Heller)

C'est la parution du livre de Soljénitsyne *Lénine à Zurich* qui déclencha la polémique entre ces deux hommes qui, chacun à sa façon, ont œuvré pour dénoncer la tyrannie mise en place par le pouvoir bolchevique. Cette ardente controverse entre deux tempéraments également fougueux donne l'occasion à Souvarine de livrer son opinion définitive – bilan d'une longue vie et de longues réflexions – sur la révolution d'octobre, Lénine, l'État qu'il construisit et dont Staline acheva l'édifice.

Publié par Allia en 1990. Précédé de *La Controverse sur Lénine, la révolution et l'histoire* par Michel Heller. Index. 212 p. 20,60 euros.

PIERRE PASCAL : *Pages d'amitié* (1921-1928)

"Nicolas Lazarévitch, ce prolétaire, qui parlait cinq ou six langues, a travaillé successivement comme électricien, comme mineur, comme terrassier, comme métallurgiste, comme ouvrier agricole, et finalement affaibli par l'âge, comme correcteur d'imprimerie. Dans plusieurs pays d'Europe où le destin l'a conduit ou poussé, il a milité avec courage et abnégation dans le mouvement syndical, risquant sa vie et sa liberté. Ses biographes auront du mal à recenser, à préciser les expulsions, les arrestations, les incarcérations qu'il a stoïquement subies. Ceux qui l'ont vraiment connu, ses compagnons de travail notamment, ont su lui rendre justice en termes bien choisis." (Boris Souvarine)

Pierre Pascal est un homme à la biographie prodigieuse : membre de la mission militaire française auprès de l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale, fervent catholique devenu bolchevique et chef du groupe des communistes français à Moscou, ami de Souvarine, déçu du communisme, revenu à Paris après de longues aventures, auteur d'un ouvrage remarquable sur Avvakum et le schisme russe, professeur à la Sorbonne, traducteur de Dostoïevski, etc. Ces *Pages d'amitié* retracent le parcours exemplaire du militant Nicolas Lazarévitch.

Publié par Allia en 1987. 180 p. 15,10 euros.

PAVEL FLORENSKI : *Hamlet* (1905)

"Shakespeare nous conduit vers les fissures noires et les crevasses insupportables de la conscience avec des mots quotidiens ; il ouvre les blessures à peine refermées du chaos ; avec un apparent réalisme, il calme notre

peur, et, après l'avoir apaisée, il nous oblige à affronter des mystères dont la connaissance est effrayante pour un homme vivant.”

Formé à la Faculté des Sciences et à l'Académie théologique de Moscou, lisant l'hébreu, le grec, le latin et la plupart des langues européennes, Pavel A. Florenski (1882-1937) est une figure singulière de la littérature russe, son esprit l'un des plus originaux et érudits du siècle. Son œuvre protéiforme témoigne d'une conception unitaire du savoir, abordant aussi bien les mathématiques, la théologie, l'esthétique, la technologie, la philosophie que la liturgie. Ordonné prêtre de l'Église orthodoxe en 1911, il fut déporté en Sibérie par le régime soviétique, et fusillé en 1937. Écrit en 1905, cet essai frappe par sa force anticipatrice. À travers la figure d'Hamlet, Florenski propose une lecture étonnamment moderne du monde contemporain. Selon lui, Hamlet vit de façon tragique le passage à un nouvel état du monde, qui abandonne le “principe de la lignée”, c'est-à-dire de la vengeance. Des forces obscures et démoniaques, aux prises avec la conception consciente d'une “autre” justice, qui n'est plus celle des anciens dieux, combattent en lui. Le dilemme d'Hamlet est celui de l'homme de la modernité, dont la conscience fragile et malheureuse oscille entre l'éternel retour des divinités païennes et l'idée chrétienne de pardon. L'analyse de Florenski, par ses rapprochements inattendus et sa perspective originale, offre une vision neuve, extraordinairement stimulante de ce classique et prouve que cette pièce tant de fois commentée n'a pas fini de livrer tous ses secrets.

Publié par Allia en 2006. Traduit du russe par Evdokiya Sichov. Présentation d'Enrico Ghezzi. 96 p. 6,10 euros.

B. AUTRES RÉVOLUTIONS

JOHN REED : *Pancho Villa* (1914)

“Villa ne boit jamais, pas plus qu'il ne fume, mais éclipsa sur la piste de danse le plus ardent fiancé.”

Nous voici entraînés dans une chevauchée épique aux côtés du chef révolutionnaire mexicain. Prenant pour cadre les années 1910 dans un pays en pleine ébullition, le jeune reporter dépeint un homme ordinaire mais au destin hors du commun. De Doroteo Arango à Pancho Villa, du péon au dirigeant charismatique, c'est un homme à la fois vertueux, lunatique et bourru que Reed décrit avec une admiration mêlée d'humour,

sans jamais tomber dans l'apologie. Une fascinante complexité lie les deux hommes. Rare document sur une période méconnue de l'Histoire, le livre de John Reed nous transporte dans un Mexique chaleureux, utopique et enchanteur, un pays en révolution où tout est possible.

John Reed (1887-1920) est un journaliste et militant communiste américain. En 1914, il devient correspondant de guerre pour le *Metropolitan Magazine* et assiste entre autres à la révolution mexicaine dont il témoigne dans son livre intitulé *Le Mexique insurgé*, d'où est tiré *Pancho Villa*.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Sylvain Prudhomme. Image de couverture : Jeroen Musch. 80 p. 3 euros.

H. E. KAMINSKI : *Ceux de Barcelone* (1937)

“Il y a déjà plusieurs semaines que je suis à Barcelone. La ville m'est familière ; les miliciens dans leurs vêtements romantiques ne me font plus impression. Lorsque je vois une femme coiffée d'un chapeau, je suis étonné. Je trouve tout naturel d'être assis à la même table que des gens armés de fusils ou de revolvers comme dans un roman de pirates. Mais la Révolution donne toujours des impressions nouvelles. La vie est ici mille fois plus intense et cette suite rapide d'événements produit l'effet de piqûres de caféine. Comment pourrai-je vivre désormais dans des pays tranquilles, dans des temps tranquilles ?”

Auteur d'un pamphlet contre Céline paru en 1938 et d'une biographie de Bakounine, Kaminski se trouvait à Barcelone, aux côtés des anarchistes, pendant les mois décisifs de la révolution espagnole. Son témoignage à chaud sur ces événements est à bien des égards plus précieux que maintes études historiques : “Je ne crois pas que pour décrire les révolutions on doive attendre leur fin. Car une révolution se maintient et alors elle ne se termine jamais, ou bien elle ne trouve sa fin que par la victoire de la contre-révolution.”

Publié par Allia en 1986. 192 p. 18 euros. 2^e éd.

RAMON RUFAT : *Espions de la République* (1990)

“Ces compagnies de la 15^e avaient déjà creusé une petite tranchée de quelque cinquante centimètres. Quand on leur ordonna d'ouvrir le feu par-dessus la tête de leurs compagnons qui étaient en train de se replier quasiment à la débandade, ils se dressèrent comme un seul homme sur leur tranchée pour éviter de les toucher et, tout en chantant et en faisant feu, ils résistèrent imperturbablement à leur poste jusqu'à ce que ceux de

la 11^e fussent à l’abri derrière eux. Cela se fit sans qu’un seul mot soit échangé, comme une chose normale et naturelle. Ces hommes étaient d’une trempe exceptionnelle : plus de la moitié des effectifs de la 15^e, Anglais ou Américains, étaient morts debout dans leur tranchée.”

Un aspect peu connu de la guerre d’Espagne : la bataille que se livrèrent les services secrets républicains et franquistes, racontée par l’un de ses principaux acteurs.

Publié par Allia en 1990. Traduit de l’espagnol par Alain Pécuria. Index. 366 p. 25,90 euros.

C. LA SERVITUDE

LES TEXTES suivants ont été publiés entre 1913 et 1921. Ils concernent divers facteurs qui étaient au cœur de l’organisation sociale moderne et qui ont contribué, en tout cas, à son maintien : le travail, l’argent, l’asservissement féminin.

KAZIMIR MALEVITCH : *La Paresse comme vérité effective de l’homme* (1921)

“Le travail doit être maudit, comme l’enseignent les légendes sur le paradis, tandis que la paresse doit être le but essentiel de l’homme. Mais c’est l’inverse qui s’est produit. C’est cette inversion que je voudrais tirer au clair.”

Dans ce texte inattendu écrit en 1921 et inédit en français, le peintre suprématiste Kazimir Malevitch se livre à une réhabilitation de la paresse et de l’oisiveté “mère de la vie”. Il rappelle que toute civilisation doit tendre à affranchir l’homme du travail, afin de permettre son plein épanouissement. Publié par Allia en 1995. Traduit du russe par Régis Gayraud. 48 p. 6,10 euros. 10^e éd.

FRANZISKA ZU REVENTLOW : *Le Complexe de l’argent* (1916)

“Il y a des moments où les gens se mettent à prier. Moi, je me suis mis à compter, à compter avec ferveur, les yeux clos. Je comptais au réveil, en m’endormant. Je comptais partout, en marchant, en restant sur place. Je comptais toutes les sommes dont j’avais besoin, dont j’aurais eu besoin dans une existence antérieure ou aurai besoin dans une vie ultérieure ; je les additionnais, reprenais mes opérations une à une ; je calculais toutes les possibilités, les impossibilités présentes, passées et à venir.”

Ce roman épistolaire, écrit par une comtesse fauchée, relate les aventures tragi-comiques des hôtes d’un sanatorium atteints tour à tour par ce qu’un psychanalyste – qui succombera lui aussi – a diagnostiqué comme étant le “complexe de l’argent”. Sur un mode désinvolte, il montre comment le règne sans partage de l’argent a transformé toutes les relations humaines. Publié par Allia en 1992. Traduit de l’allemand par Catherine Métais-Bürendt. 136 p. 16,80 euros.

MAX WEBER : *La Bourse* (1894-1896)

“En promenant son regard sur l’ensemble de ce mécanisme, une chose saute d’abord aux yeux : combien est erronée l’opinion selon laquelle on pourrait déduire de la forme même des opérations à terme leur irrationalité et le fait qu’elles auraient tous les caractères des jeux de hasard.”

Au cœur du système économique moderne, les marchés boursiers suscitent des débats passionnés. Pourtant, le fonctionnement de ces institutions et la nature exacte des opérations qui y sont réalisées restent obscures pour le plus grand nombre. Comment les bourses sont-elles nées et qu’y échange-t-on ? Comment participer aux échanges ? Quelle est l’importance des bourses pour une nation ? Faut-il les ouvrir au tout-venant ? La spéculation est-elle intrinsèquement néfaste ? Comment contrôler les opérateurs boursiers et lutter contre les malversations financières ? Max Weber répond à ces questions dans une œuvre engagée vis-à-vis de la politique de son temps. Conscient des enjeux socio-économiques et politiques, nationaux et internationaux que porte une réforme boursière, Weber s’adresse à ceux qui ne voient dans la Bourse qu’un vaste casino qui sert de repaire aux parasites et aux aventuriers malhonnêtes et s’emploie à dissiper les malentendus qui courent à son sujet.

Juriste de formation et surtout sociologue éminent, Max Weber (1864-1920) est l’auteur de *L’Éthique protestante et l’esprit du capitalisme*, étude dans laquelle il met en évidence la relation entre la morale puritaine du calvinisme et la rationalisation économique caractérisant le système capitaliste. Suscitant encore de vifs débats, ses œuvres témoignent d’une vision pour le moins aigüe des réalités économiques et sociales. Il continue à rayonner sur l’ensemble des sociologues de toutes les nations.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’allemand et précédé de *Avant de lire La Bourse*, par Pierre de Larminat. Image de couverture : Jérémy Bornerand. 160 p. 6,10 euros.

MANSOUR FAHMY : *La Condition de la femme dans l'islam* (1913)

“Ce travail a pour objet la condition de la femme dans l'islamisme. La singulière existence faite à la femme musulmane a frappé depuis longtemps les Européens. Les littérateurs parlent de ‘désenchantées’, de ‘répudiées’ de vie de harem ; les ethnographes dépeignent des femmes ignorantes, abruties, asservies aux passions de l'homme. Les voyageurs européens qui ont visité l'Orient musulman ont tous été heurtés par cette condition choquante de la femme. Tous auraient pu dire ce que disait Bonaparte à ses soldats lors de son expédition en Égypte : ‘Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment de nous’. Et, certes, ce qui frappe, tout d'abord, dans la condition de la femme musulmane, c'est la réclusion qu'on lui impose.”

Il fallut un évident courage intellectuel au sociologue égyptien Mansour Fahmy pour publier cette étude. Travail historique et scientifique appuyé sur une érudition rigoureuse, ce livre n'est pourtant pas un pamphlet. Cela n'empêcha pas son auteur d'être écarté de l'Université pour avoir dénoncé un asservissement qui perdure encore aujourd'hui.

Publié par Allia en 2002. Avant-propos de Mohammed Harbi. 144 p. 6,10 euros. 5^e éd.

HAN RYNER : *Petit Manuel individualiste* (1905)

“*Que doit faire l'individualiste imparfait en face de la contrainte sociale ?* Il doit défendre contre elle sa raison et sa volonté. Il repoussera les préjugés qu'elle impose aux autres hommes, il se défendra de l'aimer ou de la haïr ; il se délivrera progressivement de toute crainte et de tout désir à son égard ; et il se dirigera vers la parfaite indifférence, qui est la sagesse en face des choses qui ne dépendent pas de lui.”

Présenté sous la forme d'un dialogue intérieur, ce manuel est une petite somme intellectuelle que quiconque se réclamant de l'anarchisme individualiste peut être amené à faire sienne. Philosophe et journaliste français, Han Ryner (1891-1938) adopta très tôt des positions pacifistes et lutta jusqu'à sa mort pour la reconnaissance de l'objection de conscience. Anticlérical virulent, il s'opposa à l'emprise et au pouvoir de l'Église catholique, notamment en matière d'éducation. Humaniste avant tout, il se plut à qualifier son individualisme d'“harmonique” plus que d'“égoïste”. Souvent surnommé le “Socrate contemporain”, Han Ryner est un sage curieux de tout et dont l'œuvre témoigne de la rhétorique délicate et raffinée. Sagesse, règle de vie, l'individualisme est

une philosophie pratique, qui doit conduire vers un but précis qui n'est autre que le bonheur. Le bonheur étant propre à chacun, il faut, pour y accéder, se délivrer de la tyrannie de la société, qui regroupe tous les hommes sous une même entité. Selon Ryner, sa conquête est garantie par une harmonie parfaite entre les actes et la pensée, dont se fait l'écho sur le plan formel ce dialogue entre soi et soi, voie / voix pour atteindre l'harmonie, état de sagesse et de liberté absolue. Cet échange de vues essentielles est un rempart à toute tentative d'exercice de quelque pouvoir autre que celui de notre volonté.

Publié par Allia en 2010. Suivi de *Un sage turbulent* par Bernard Pautrat. Image de couverture : Claudia Rogge. 80 p. 6,10 euros.

JACOB BÜRCKHARDT : *Considérations sur l'histoire universelle* (1905)

“L'esprit humain ne peut juger le passé en toute liberté qu'avec le recul du temps. C'est ce phénomène pendulaire de décomposition et de reconstruction qui engendre la ‘réalité historique’ avec sa complexe diversité, ses déguisements, sa liberté et sa contrainte ; elle prend parfois le visage de la foule, parfois celui de l'individu ; son humeur oscille de l'optimisme au pessimisme ; elle crée et détruit les États, les cultes, les civilisations ; tantôt, s'abandonnant à des impulsions et à la fantaisie, elle est un lourd mystère pour elle-même, tantôt elle est soutenue et accompagnée par la seule réflexion, bien que hantée, certains jours, par des pressentiments de ce qui s'accomplira dans un avenir lointain. Nous devons arriver à contempler toute cette réalité à laquelle, du seul fait de vivre à une certaine époque, nous fournissons inévitablement notre contribution passive.”

Ces *Considérations* sont le maître-ouvrage de Bürckhardt dans le domaine de la philosophie de l'Histoire. Rejetant toutes les tentatives faites depuis Saint Augustin pour y découvrir un dessein providentiel ou rationnel, Bürckhardt cherche à considérer d'un œil lucide et le plus objectivement possible la multiplicité infinie des phénomènes historiques. Ayant assisté à l'un des cours qui forment la matière de ces *Considérations*, Nietzsche écrivait à l'un de ses amis : “C'est la première fois que j'éprouve du plaisir à suivre un cours : mais aussi, c'est le genre de cours que je pourrais donner moi-même, si j'avais quelques années de plus...”

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'allemand par Sven Stelling-Michaud. 269 p. 18,30 euros.

ANDRÉ GIDE : *De l'influence en littérature* (1900)

“J’ai lu tel livre ; et après l’avoir lu je l’ai fermé ; je l’ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, – mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l’avais pas connue. – Que j’oublie le livre où j’ai lu cette parole : que j’oublie même que je l’ai lue ; que je ne me souviene d’elle que d’une manière imparfaite... n’importe ! Je ne veux plus redevenir celui que j’étais avant de l’avoir lue.”

Son intention, André Gide l’affirme sans ambages dès le début de cette conférence : “faire l’apologie de l’influence”. Il dénonce en effet la fausse originalité de ceux qui cherchent à se distinguer, qui se privent volontairement d’influences par crainte de perdre une personnalité qu’au fond ils ne possèdent pas. Or, un texte peut d’après lui pénétrer son lecteur et révéler une part de lui-même dont il n’avait pas conscience. Ce que l’artiste emprunte aux autres peut devenir source d’une nouvelle œuvre personnelle. Et Gide ne manque pas d’étayer son propos d’éminents exemples : ainsi est-ce Pouchkine qui insuffla à Gogol l’idée de son chef-d’œuvre, *Les Âmes mortes*. Pour Gide, seuls les grands hommes ne craignent pas de se laisser influencer comme, en retour, l’imité a besoin d’imitateurs pour devenir un grand homme. Au fond, Gide pose ici la question de la nature de la création littéraire, qu’il interrogera de nouveau, en 1925, dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Charles Delius. 48 p. 3 euros.

9. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE : LA RÉVOLTE DES ARTISTES

La perfection presque achevée d’un monde où le développement technique, le progrès social, le culte de l’art et la raison triomphante se glorifient mutuellement devait basculer brutalement dans la Première Guerre mondiale de l’Histoire. La révolte des artistes, au début de ce siècle, est d’abord dirigée contre la complicité d’un art exclu dans son principe du mouvement historique réel, et lui servant pourtant de décoration et de prétexte. La destruction de cet art, de l’actuelle organisation des hommes et des choses, de ses fondements rationnels aussi, s’est alors imposée comme préalable à la redécouverte d’une authenticité égarée.

A. AUTOUR DES FUTURISTES

CONTRE la tiédeur des bonnes intentions, des conduites raisonnables et de l'art académique, le futurisme italien fit l'apologie de la violence, de la luxure, de la vitesse et des mitrailleuses. Marinetti prit rapidement le chemin du fascisme et les poses de Mussolini. Palazzeschi, au contraire, s'en protégea par son ironisme délicat et souvent mélancolique. En Russie, c'est autour du peintre Larionov que le mouvement futuriste atteignit son originalité sous la forme "rayonniste".

GIOVANNI PAPINI : *La Vie de Personne* (1912)

"Qui peut dire mieux que moi à quel point ma vie ne mérite pas qu'on en fasse l'histoire ? Le Duc de Saint-Simon a déjà écrit, au dix-septième siècle, les paroles adéquates : 'force vent et parfait vide'."

Pourquoi se fatiguer à relater une vie sans éclat ? N'est-ce pas se rabaisser au pathétique des héros et adresser des louanges imméritées à l'existence ? Voilà pourquoi Papini le provocateur se propose d'écrire une *Vie de Personne*, dédiée à Personne. Esthète bavard, agitateur volubile, il nous raconte un morceau de notre vie qui nous échappe ; ce moment qui dépasse la mémoire et commence par l'acte d'amour : "Moi je me rappelle avoir été germe barbotant dans le sperme des testicules paternels et je me rappelle avoir eu depuis lors une volonté extrême de vie et de liberté." Et effectivement, ce gamète enragé s'installe dans le ventre de sa mère pour prospérer sans égard pour elle. Ce voyage intra-utérin offrira à l'embryon l'opportunité de clamer sa haine envers ses géniteurs, son insatiable et absurde désir de vivre ; avant d'éclore enfin, de s'affranchir par la naissance – ce premier sanglot qui ne s'arrête jamais.

Giovanni Papini est né en 1881 à Florence. D'abord instituteur, il fonde en 1903 la revue *Il Leonardo*, puis en 1911 *Anima*, par laquelle il fait connaître ses positions nihilistes et anticléricales. Partie prenante du mouvement futuriste, Giovanni Papini est l'auteur de nouvelles, poésies et essais, dont le *Crépuscule de la Philosophie*. Il se convertit au catholicisme en 1920 et se retire, après la chute du régime fasciste, au Monastère de La Verna où il finit ses jours.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'italien par Hélène Frappat. Image de couverture : Richard Vantielcke. 48 p. 3 euros.

ALDO PALAZZESCHI : *Le Code de Perelà* (1912)

"Voici mon système personnel. Le fou n'annonce jamais ce qu'il fait, alors que moi j'annonce toujours tout. Je dis, par exemple : maintenant je vais pousser quatre-vingt-huit cris très aigus. Au second ou au troisième cri n'importe quel autre fou serait déjà attaché. Quand il s'agit de moi, tout le monde se prépare avec résignation à mon exercice pulmonaire. Au quatre-vingt-huitième cri très précisément, je m'arrête. Au quatre-vingt-neuvième on m'aurait attaché."

Rompant avec tout académisme, tout réalisme, *Le Code de Perelà*, sous-titré "roman futuriste" est le lieu de la fantaisie la plus débridée. Mais il excède largement le cadre strict des doctrines marinettiennes par son humour mélancolique, qui fait songer à Lewis Carroll, et par sa dimension de fable philosophique, qui le rattache à Swift.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Postface de Luciano de Maria. 208 p. 21,35 euros.

LUIGI RUSSOLO : *L'Art des bruits* (1913)

"Pouah ! Sortons vite, car je ne puis guère réprimer trop longtemps mon désir fou de créer enfin une véritable réalité musicale en distribuant à droite et à gauche de belles gifles sonores, enjambant et culbutant violons et pianos, contrebasses et orgues gémissantes ! Sortons !"

Luigi Russolo est né à Venise en 1885. Membre du mouvement futuriste, il se consacre à la peinture, avant d'entreprendre de révolutionner la musique. Il invente de nouveaux instruments qu'il nomme des *intonorumori*. En 1914, il donne son premier concert, accompagné de 18 bruiteurs, qui déclenche une émeute. Il se produit ensuite à Londres et à Paris, où Stravinsky, Ravel et Honneger viennent l'écouter. Il poursuit ses recherches et crée successivement le *rumarmonio*, sorte d'harmonium que Varèse présente en 1929, ou encore le "Russolo-phone". Il meurt en 1947. Peu connu de son vivant, Russolo est aujourd'hui considéré comme le précurseur de la musique électronique. John Cage, Pierre Schaeffer ou Pierre Henry lui ont notamment rendu hommage.

Daté de 1913, *L'Art des bruits*, sous-titré "Manifeste futuriste", impressionne par son anticipation des nouvelles formes de musique qui règnent aujourd'hui : partant du principe que les sons purs ont fait leur temps, il affirme que la musique nouvelle devra régler harmoniquement et rythmiquement des bruits très variés.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'italien. 48 p. 6,10 euros. 3^e éd.

MIKHAËL LARIONOV : *Manifestes* (années 1910)

“Nous avons lié l’art à la vie. Après un long isolement des artistes, nous avons appelé la vie à voix haute et la vie a fait irruption dans l’art, il est temps que l’art fasse irruption dans la vie.”

Ce volume rassemble – dans une nouvelle traduction et avec de nombreuses illustrations – les différents manifestes artistiques publiés par Larionov dans les années dix. L’ensemble témoigne de l’extraordinaire ébullition intellectuelle qui a agité la Russie à cette époque. Tous, “futuristes”, “rayonnistes” ou “aveniriens” remettent en cause l’art occidental, nouveau ou ancien et appellent à “l’irruption de l’art dans la vie”.

Publié par Allia en 1995. Traduit du russe et annoté par Régis Gayraud. Précédé de *L’Inconstance de Larionov* par Gabriella di Milia. 136 p. 18,30 euros.

ILIAZD : *Ledentu le phare* (1923)

“Ce livre est le paroxysme de tous les espoirs et de toutes les révélations de la poésie russe de gauche pendant douze années. Ce livre achève la dernière période de mon travail, la deuxième période du modernisme, qui a duré cinq ans. Dans ce livre, le zaoum, parcourant un long chemin, réalise ses formes régulièrement développées et ouvre de curieuses possibilités qui ne seront pas exploitées. Ici, notre conception du livre apparaît dans sa plus grande clarté. Ici, l’idée du livre, de la typographie, l’idée du zaoum sont menées à leur développement extrême, à leur achèvement.”

Publié en 1923 à Paris, après qu’Iliazd eut quitté la Russie, *Ledentu le phare* marque l’apogée des recherches des futuristes. Ce texte écrit en zaoum, langage “d’outre-raison”, ne vise à rien moins que fusionner en une même œuvre poésie, musique, théâtre, danse et typographie. Une longue et passionnante étude de Régis Gayraud en éclaire tous les arcanes.

Publié par Allia en 1995. Fac-similé de l’édition originale. Suivi de *Promenade autour de Ledentu le phare* par Régis Gayraud. 168 p. 22,90 euros.

BRUNO CORRA : *Sam Dunn est mort* (1913)

“Nous vivons sur une poudrière d’imagination qui ne tardera pas à exploser.”

Frère du peintre Ginna, Bruno Corra, pseudonyme de Bruno Corradini Ginnani (1892-1976), joua un rôle important dans les débuts du futurisme italien. *Sam Dunn est mort* est un court roman farfelu mettant en scène un original esthétisant, richissime dandy anglo-saxon, reflet attardé

du dilettantisme de la Belle Époque, qui prône la léthargie et, par la seule force de son esprit, va provoquer une révolution panique dans un Paris des temps futurs. Avant mai 68 et les délires psychédélics, c’est une révolution totale, politique, artistique et langagière à laquelle on assiste ici. D’une drôlerie et d’une invention constante, *Sam Dunn est mort* est un météore dans l’histoire littéraire, à placer aux côtés des plus hautes fantaisies d’Alfred Jarry ou d’Apollinaire, et qui aurait mérité de figurer dans l’*Anthologie de l’humour noir* d’André Breton.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l’italien par Jean Pastureau. 96 p. 6,10 euros.

ARNALDO GINNA : *Les Locomotives avec des chaussettes* (1919)

“Étions-nous au Bal Tabarin de Rome ? En tout cas dans un café-restaurant chic d’une grande ville. Et si je ne peux pas vous dire précisément où nous nous trouvions, ça ne veut pas dire que mon récit n’est pas intéressant, et ça ne veut pas dire que mon récit n’est pas vrai.”

Les treize courts chapitres qui composent ce livre sont déconcertants et pleins de trouvailles lexicales. Ce ne sont ni des nouvelles, ni des récits fantastiques, ni des petits poèmes en prose, mais tout cela à la fois. Apparitions, disparitions, métamorphoses se succèdent à un rythme effréné, comme dans un film burlesque. On y croise un fakir inventeur d’un remède contre les cors au pied, un capitaine marié à un balai et neveu d’une souris blanche ou encore des agents de la répression des fraudes en patins à roulettes. Chacune de ces fables plonge le lecteur dans un univers, où règne une puissance occulte qui régit les choses et les actions humaines. Dans la préface à ce texte, Bruno Corra écrit : “Je suis heureux de pouvoir présenter ce merveilleux volume comme un pas décisif hors des décrépites et croulantes prisons de l’innommable *bon goût* littéraire.”

Frère de Bruno Corra, Arnaldo Ginna (1890-1982) est l’inventeur, avec Emilio Settimelli, d’un appareil à mesurer le génie. Homme aux multiples talents, il fut écrivain, peintre, cinéaste, technicien sonore, photographe.

Publié par Allia en 2007. Préface de Bruno Corra. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 144 p. 6,10 euros.

VICTOR CHKLOVSKI : *L’Art comme procédé* (1917)

“L’art est de la pensée au moyen d’images.”

Texte fondamental du “formalisme” russe, *L’Art comme procédé* récuse la dichotomie de la forme et du fond. Renversant l’idée soutenue

notamment par le mouvement symboliste selon laquelle “l’art est avant tout créateur de symboles”, il distingue deux types de langage, le prosaïque et le poétique. Le premier implique un processus de reconnaissance par schématisation, codification permise par l’usage des symboles. De celui-ci découle une forme d’aliénation, inhérente à toute pratique routinière, dont la fonction est l’usage quotidien et économique. Ainsi Chklovski s’insurge : “Si toute la vie complexe de bien des gens s’écoule inconsciemment, c’est comme si cette vie n’avait pas lieu.” Pour éviter cet écueil, il introduit la notion d’*étrangisation* et développe l’idée de l’art comme procédé de lutte contre l’usure des mots et l’automatisation. Ce procédé consiste à évoquer une chose en parlant d’une autre et oblige le lecteur à découvrir et redécouvrir une idée connue par l’attention portée à des images lui correspondant. Ainsi, il fait place à un langage subversif et offre une vision complexe et désaliénée des pratiques d’écriture. Chklovski convoque deux sources d’exemples, *a priori* peu compatibles : la littérature russe classique et “l’art érotique”. Cette remise en jeu des valeurs littéraires apparaît comme l’aspect le plus “socialement inadmissible” du formalisme russe. Dans ce processus de restauration de l’érotisme populaire, de synthétisation de l’ensemble du domaine poétique, le formalisme prolonge les pratiques néo-primitivistes et futuristes. Il s’appuie également sur les recherches avancées de l’école anthropologique russe, laquelle avait démontré l’importance de la création populaire. Publié par Allia en 2008. Traduit du russe et annoté par Régis Gayraud. 64 p. 6,10 euros.

B. LA RÉVOLTE DE DADA

DADA fut d’abord une protestation contre la guerre, et contre l’absurdité universelle qui s’en accommoda. Il fut la forme de cette protestation. Recherche du scandale, dérision, emploi du hasard furent systématiquement mis en œuvre pour tenter d’en finir avec la vieille culture, le rationnel, le culte de l’art et avec l’organisation sociale qui les cultive.

RAOUL HAUSMANN : *Courrier Dada* (1958)

“Le point de vue le plus important – parce que dada était plus que dada – est qu’à l’origine il y avait des motifs multiples et complexes, des critiques et des révoltes sociologiques et artistiques. Ces impondérables restaient

cachés à la plupart des gens pendant leur activité, et c’est à présent seulement qu’on peut y voir à peu près clair ; en cela, dada ressemble à tous les autres événements. Mais, en son temps, Tout était Dada et Dada était Tout. Les bourgeois le croyaient babillage ou plaisanterie saugrenue, mais ils devaient bientôt découvrir qu’ils s’étaient trompés. Nous avons su remplir les journaux de fausses nouvelles sur dada et ses méfaits. Ce qu’était Dada réellement, on l’apprendra dans les pages qui suivent.”

Peintre, dessinateur, photomonteur, poète visuel et concret, poète sonore, théoricien, prosateur, technicien, auteur de manifestes, animateur de revue, danseur et performeur, historien, Raoul Hausmann fut l’un des fondateurs du “Club Dada” de Berlin (1918) ainsi que l’un des trois organisateurs, avec George Grosz et John Heartfield, de la “Première Foire Internationale Dada” (Berlin, 1920). Pour Hausmann, Dada était plus qu’un mouvement artistique, plutôt une “situation de vie, une forme de mobilité interne” : il fut un explorateur de l’abstraction, évoluant de découverte en découverte, des premiers collages aux premiers photomontages jusqu’à ces gouaches de 1965 qu’il appelait “voyous de voyelles”. Hausmann se pencha aussi sur les phénomènes acoustiques et lumineux, et rédigea un traité d’optophonétique. De Limoges où il s’installa au terme des étapes de son exil pour fuir l’Allemagne des années trente, Raoul Hausmann, le “Dadasophe” du groupe dadaïste de Berlin, écrivit ses souvenirs en 1958. Il y évoque l’invention de ses photomontages, de ses poèmes-affiches, ainsi que ses amitiés, les manifestations dada avec Huelsenbeck et Baader, ou “anti-dada merz” avec Kurt Schwitters. Hausmann y traduit la plupart de ses manifestes d’époque et les commente ainsi que les diverses interprétations ultérieures de Dada par les historiens et conservateurs.

Publié par Allia en 1992. Édition établie par Marc Dachy. 192 p. Nombreuses illustrations. 23 euros. 2^e éd.

RAOUL HAUSMANN : *Hourra ! Hourra ! Hourra !* (1921)

“Contradiction remarquable, les Allemands sont ignobles par idéalisme ! Dans cette mesure, ils ont encore un immense avenir.”

Publié en 1921 et jamais encore traduit en français, *Hourra ! Hourra ! Hourra !* est emblématique du dadaïsme allemand, qui toujours mêla à sa révolte artistique des revendications politiques et sociales. Ces douze satires constituent l’une des charges les plus violentes – et les plus drôles – jamais lancées contre l’esprit allemand, le militarisme, l’étroitesse

d'esprit, le contentement de soi qui y règnent. S'inspirant de faits réels qu'il passe à la moulinette dadaïste, Hausmann, de son propre aveu, écrit ces textes "pour secouer les gens". Le livre n'a rien perdu aujourd'hui de sa force iconoclaste.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l'allemand par Catherine Wermester. 96 p. 6,10 euros.

RICHARD HUELSENBECK : *En avant Dada* (1920)

"Pendant une certaine période, j'ai voulu faire de la littérature, le revolver en poche. À peu près comme un chevalier pillard, un Ulrich von Hutten moderne – c'était l'image que je m'étais faite du dadaïsme. Le dadaïste aime la vie parce qu'il peut s'en débarrasser à tout moment, la mort étant pour lui une affaire dadaïste."

C'est en 1920 que Huelsenbeck, qui participa aux séances du Cabaret Voltaire à Zurich en 1916, publia cette "histoire du mouvement Dada". Histoire partielle, partielle, polémique, pleine de mauvaise foi et de provocation, et, en ce sens, tout à fait dadaïste.

Publié par Allia en 1983. Traduit de l'allemand par Sabine Wolf. Suivi d'une biographie et d'une bibliographie. Épuisé.

CLÉMENT PANSAAERS : *L'Apologie de la paresse* (1921)

"Ô ! le luxe imprévu de la fainéantise ! La grève générale sur une grève ensoleillée !"

Clément Pansaers est né en 1885 en Flandre. De décembre 1917 à mai 1918, il codirige la revue *Résurrection*. Il reconnaît rapidement dans le mouvement Dada un mode de pensée paradoxal et libertaire qui correspond à son propre état d'esprit. Pourtant, déçu par les querelles de chapelle, il prend par la suite ses distances avec le mouvement. Il meurt prématurément à Paris en 1922. Rédigée en 1917 et publiée en 1921, *L'Apologie de la paresse* n'a pas la violence cacophonique des textes dada, mais possède un charme mélancolique singulier, un ton qui ne ressemble à aucun autre. Publié par Allia en 1996. 64 p. 6,10 euros. 4^e éd.

CLÉMENT PANSAAERS : *Le Pan-Pan au cul du nu nègre* (1920)

"Vivre est une maladie imaginaire."

Ce texte fut salué à sa parution par Aragon et Breton qui déclara : "Depuis longtemps je n'avais pas été à pareille fête." Le titre même annonce la couleur : on y retrouve le goût de Pansaers pour la provocation

et sa virtuosité langagière qui masque toujours une signification plus profonde. Véritable "polyphonie-polyfolie", *Le Pan-Pan* est tout à la fois le coup de feu mortel de l'assassinat de Rosa Luxembourg, une critique évidente du colonialisme et une allusion moderniste à la négritude. L'ouvrage, à placer à côté de *Jésus-Christ Rastaquouère* de Francis Picabia, en a la fulgurance, traversée d'aphorismes définitifs.

Publié par Allia en 2005. 48 p. 6,10 euros.

CLÉMENT PANSAAERS : *Bar Nicanor* (1920)

"Les inséxués du toujours plus haut ne se doutent guère que la beauté est descendue jusqu'au pareboue de la motocyclette."

Audaces typographiques jubilatoires, provocations multiformes, irrespect généralisé, *Bar Nicanor*, dont les personnages principaux ont pour noms Couillandouille et Crotte de bique, a tout du texte dada par excellence. Les nombreuses références musicales qui parsèment le texte invitent à le considérer comme une improvisation à la manière des jazzmen. Pourtant derrière les apparences modernistes et l'ivresse du langage, se révèle le récit d'une profonde expérience spirituelle, qui n'est pas sans lien avec la quête du vide des philosophes taoïstes.

Publié par Allia en 2005. 64 p. 6,10 euros.

PAUL JOOSTENS : *Salopes* (1922)

"Tu entends, ça sort par les tétettes de Marie-Michel.

Et puis sont pendables : Deux points, les montres, les pendules et les œufs de Pâques. Pendaïson."

Paul Joostens est né à Anvers en 1889, d'un père tailleur de pierres, à qui l'on doit les restaurations des églises anversoises Saint-Paul et Saint-Jacques, et d'une mère aristocrate. Étudiant, il se passionne pour le gothique, Van Eyck et Memling. Mais vers 1920, l'irrévérencieux Paul Joostens rencontre l'iconoclastie de Dada, dont il devient un membre éminent en Belgique. Ses diatribes viscérales contre toutes les formes d'ordre établi sont devenues légendaires. En 1922, les Éditions Ça Ira publie *Salopes*. C'est que ce texte appartient à la veine de *L'Apologie de la paresse* de Clément Pansaers et *Les Rêves et la jambe* d'Henri Michaux, parus aux mêmes éditions. Joostens meurt en 1960. Peu ont, comme lui, su coordonner les débris d'un monde révolu et d'un autre à naître.

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Paul Joostens. 48 p. 6,10 euros.

FRANCIS PICABIA : *Poèmes et dessins de la fille née sans mère* (1918)

“Ce qui frappe chez les géants c’est surtout la longueur des oreilles.”
21 dessins et 58 poèmes rédigés en 1918 au sanatorium de Gstaad où Picabia soignait une dépression nerveuse. Dessins mécaniques qui témoignent de sa proximité avec Duchamp et poèmes en liberté exemplaires de cet “esprit nouveau” défini peu auparavant par Apollinaire. Publié par Allia en 1992. Définitivement épuisé.

FRANCIS PICABIA : *Unique eunuque* (1920)

“Toute conviction est une maladie.”
Préfacé par Tristan Tzara et Blaise Pascal, *Unique eunuque*, long poème dada, est soumis entièrement aux lois du hasard. Lisible à l’envers comme à l’endroit, il appelle et décourage en même temps l’interprétation. Publié par Allia en 1992. Définitivement épuisé.

FRANCIS PICABIA : *Jésus-Christ Rastaquouère* (1920)

“Ne travaillez pas, n’aimez pas, ne lisez pas, pensez à moi ; j’ai trouvé le rire nouveau qui donne le laissez-passer. Il n’y a rien à comprendre, vis pour ton plaisir, il n’y a rien, rien, rien que la valeur que tu donneras toi-même à tout.”

Jésus-Christ Rastaquouère est le grand texte de Dada à Paris et sans doute le chef-d’œuvre littéraire de Picabia, dont il est à l’image : brillant, scandaleux, provocateur, désinvolte. Ridiculisant l’art et les artistes, la littérature et les écrivains, les bourgeois et les poètes, rejetant toute forme d’autorité, *Jésus-Christ Rastaquouère* est exemplaire de l’esprit du mouvement.

Publié par Allia en 1996. Illustrations de Georges Ribemont-Dessaignes. Définitivement épuisé.

LOUIS ARAGON, BENJAMIN PÉRET & MAN RAY : *1929*

“Je suis fouteur voilà ma gloire / Mon espérance est dans ma main / Je suis le plus grand fouteur de l’Histoire / Je décharge sur ton chien.” (B. Péret)
La révolte dadaïsto-surréaliste emprunta également la forme de la parodie obscène. Témoin ce livre ostensiblement scandaleux et blasphématoire où rien n’est caché de l’anatomie de Kiki de Montparnasse, et où Aragon, avant de passer avec armes et bagages allégés dans le camp du puritanisme stalinien, livre divers pastiches pornographiques de poèmes, chansons anciennes et comptines.

Publié par Allia en 1993. 48 p. 4 photos. 6,10 euros. 3^e éd.

C. LES BAS-FONDS DE WALTER SERNER

NÉ en 1899 à Carlsbad et mort au camp de Theresienstadt en 1942, Walter Serner a d’abord été une des plus brillantes figures du mouvement Dada. L’originalité de ses romans, publiés au début des années vingt et devenus des classiques de la littérature moderne, lui a valu le surnom de “Maupassant du crime” et de “Choderlos de Laclous des bas-fonds”. Cette originalité ne vient pourtant pas seulement de ses personnages, petits arnaqueurs et demi-cocottes, mais des relations que ces héros dérisoires entretiennent avec leur monde et entre eux, bien étrangères à celles du roman classique.

WALTER SERNER : *La Tigresse* (1925)

“Personne ne savait exactement de quoi il vivait. C’est précisément la condition à remplir pour qu’on vous prenne au sérieux, à Paris, dans la haute ; mais le fait qu’on ne vît Fec ni au jeu, ni en compagnie manifeste de quelque créature, bref qu’on ne le vît jamais dans ce genre de situation qui vous livre malgré tout certains indices concernant d’éventuels revenus, avait pour lui la conséquence, fâcheuse en général, de n’être pas pris au sérieux. De taille, et partagée, telle fut donc la surprise lorsqu’on vit soudain Fec au bras de la jolie Bichette, qui l’entourait en public de tous les signes de ses féroces faveurs. Et au bout de quelques jours il ne subsistait plus aucun doute, l’incroyable s’était produit : Bichette avait trouvé son maître, Bichette, la Tigresse, était domptée.”

Le seul roman de Serner. “Une singulière histoire d’amour” entre deux personnages qui ne croient pas en l’amour : Fec, un arnaqueur désabusé, et Bichette, la plus explosive des cocottes parisiennes. C’est la première traduction française de ce classique, déjà publié en plusieurs langues.

Publié par Allia en 1996. Traduit de l’allemand par Danielle Meudal et Jürgen Ritte. Image de couverture : Jeanne Mammen. 144 p. 18,30 euros.

WALTER SERNER : *Au singe bleu* (1921)

“Quand il aperçut les jambes raides de la femme, il posa la main sur le cœur, protestant de ses bonnes intentions. Elle vit son geste et s’approcha de lui, sans y être forcée. Il la tira sur la chaise à côté de lui avec un naturel stupéfiant, lui commanda un apéritif, et au bout d’une demi-heure elle était couchée dans le lit de l’homme, situé à proximité, lit qu’elle quitta une autre demi-heure plus tard avec un déplaisir tellement dépourvu

d'équivoque que Sasso ne lui donna pas un centime, mais un rendez-vous. Au bout de deux journées de relations extrêmement directes, pauvres en mots et, pour cette raison même, très heureuses, Sasso, qui jugeait le moment venu, lui proposa soudain d'entamer une vie raisonnable, d'acheter un nouveau chapeau et un nouveau petit sac à main. Marja se contenta de sourire : ça commençait toujours de la même manière."

Trente-trois histoires si singulières qu'on ne sait comment les qualifier : "criminelles", "inquiétantes", "déconcertantes". Tout l'univers de Serner est déjà en place, rendu plus étrange encore par sa langue, à la syntaxe désaccordée, qui utilise les divers argots européens.

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. 192 p. 19,80 euros.

WALTER SERNER : *Le Onzième Doigt* (1923)

"Vous êtes vraiment un monstre ! La baronne tenta en vain de marquer un effroi qu'elle ne ressentait plus depuis longtemps. Vous êtes totalement épouvantable. – Si vous voulez coucher avec moi, il va falloir me le demander plus clairement."

Vingt-cinq nouvelles histoires criminelles. À Paris, à Londres, à Vienne, à Naples, gigolos mondains et poules de semi-luxe, médecins marrons et nihilistes reconvertis cherchent par les moyens les plus tordus à escroquer leurs victimes, pas plus innocentes qu'eux.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. 208 p. 18,30 euros.

D. AUTRES EXPLORATIONS DÉRAISONNABLES

LA DESTRUCTION dadaïste des anciennes formes fait bientôt surgir à la conscience de captivantes nouveautés. À partir du rêve éveillé, de la contemplation d'images elles-mêmes oniriques, ou des jeux cabalistiques avec les mots, des fils se reconnaissent et tissent parfois une trame aux dessins fascinants, riches en significations.

KAREL TEIGE : *Liquidation de l'art* (1924-1928)

"Et l'art est le manuscrit immédiat de la vie."

Liquidation de l'art contient les premiers écrits de Karel Teige et jette les bases théoriques d'une nouvelle création où "le nouvel art ne sera plus

l'art". En témoignent les reproductions nombreuses et étonnantes qui émaillent ces textes et illustrent parfaitement l'alliance, à première vue incongrue, entre poétisme et constructivisme. Personnage central pour la compréhension de l'avant-garde internationale de l'entre-deux-guerres, Karel Teige, par ailleurs auteur de remarquables collages et enseignant au Bauhaus, fonde en 1920 le groupe Devetsil, qui manifeste son refus du traditionalisme, de l'académisme et du décorativisme, notamment à travers les almanachs *Devetsil* (1922) et *Zivot II* (1923). En 1923, il invente avec le poète Nezval le poétisme, une synthèse hédoniste des différents mouvements progressistes. De 1928 à 1931, il rédige sa propre revue, *ReD*, qui sert de tribune au constructivisme international. Né à Prague en 1900, il y succombera à un infarctus en 1951. Publié par Allia en 2009. Traduit du tchèque et présenté par Sonia de Puineuf. Image de couverture : Karel Teige. 144 p. 6,10 euros.

GEORG SIMMEL : *Rome, Florence, Venise* (1898-1907)

"Une unité mystérieuse, que l'on peut voir par les yeux et saisir par les mains, relie le paysage, l'odeur de son sol et la vie de ses lignes avec l'esprit qui est leur fruit, avec l'histoire de l'homme européen qui a pris forme à Florence, où l'art est comme un produit du sol."

Dans ces trois essais, le sociologue allemand Georg Simmel (1858-1918) se montre plus proche du "flâneur" de Benjamin qui va "herboriser sur le bitume" que de nos modernes sociologues, préoccupés avant tout d'aligner des statistiques. Ancêtre discret de la psychogéographie, il considère la ville comme une œuvre d'art et cherche avant tout à définir la *Stimmung*, la "tonalité affective" de chaque cité.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Christophe David. 64 p. 6,10 euros. 3^e éd.

GEORG SIMMEL : *Le Pauvre* (1908)

"Un rapport purement individuel n'est suffisant pour l'éthique et parfait pour la sociologie qu'à la condition que chacun soit mutuellement pour tous une fin, mais bien sûr pas *seulement* une fin."

Tiré de l'ouvrage le plus systématique de Georg Simmel, la *Soziologie* de 1908, *Le Pauvre* illustre sa méthode sociologique et constitue l'un des volets de cette grande typologie du lien social, comprenant *L'Étranger* et *Le Conflit*. Exigeant, le livre de Simmel constitue une étude sociologique extrêmement pertinente, objective et scientifique sur la pauvreté. Sans mettre

en évidence le vécu des pauvres, cette analyse plonge pourtant au plus profond du phénomène de l'exclusion. Les questions auxquelles l'auteur se propose de répondre (Si le pauvre a besoin d'aide, vis-à-vis de qui ce droit joue-t-il ? Si la société a le devoir de l'aider, comment remplit-elle ce devoir sans se nuire à elle-même ?) présentent un intérêt aussi bien historique que social. Surtout, ce texte s'inscrit bel et bien dans la modernité, à l'heure où notre société demeure stigmatisée par le chômage et la précarité.

Georg Simmel (1858-1918) est l'un des fondateurs, avec Max Weber, de la sociologie allemande. Auteur de la *Philosophie de l'argent* (1900), il est philosophe et historien de formation. Son œuvre a d'emblée connu une réception très favorable aux États-Unis, puis en France.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'allemand et suivi d'un appendice par Laure Cahen-Maurel. Image de couverture : Sabri Mezghiche. 144 p. 6,10 euros.

JULIEN TORMA : *Le Grand Troche* (1925)

“Combien faut-il de pas pour passer à trépas ? / Combien d'étrons faut-il pour l'odeur des lilas ? / Combien faut-il d'encens pour un assassinat ? / Et combien de cerveaux pour faire un cervelas ?”

On sait peu de chose sur la vie de Julien Torma, dont l'existence même a été mise en doute. Considéré comme “le plus grand pataphysicien du vingtième siècle”, il tire de ses jeux avec les mots d'étonnantes distorsions de sa vision et quelques éblouissements fulgurants.

Présenté par Sylvain Goudemare. Suivi d'une lettre de Julien Torma à Philippe Merlen, d'une chronologie et d'une bibliographie. 136 p. 15,25 euros.

ALFRED KUBIN : *Le Cabinet de curiosités* (1925-1932)

“Quand l'imagination excitée se fixe sur une chimère, celle-ci finit par se matérialiser tôt ou tard.”

“Je suis l'organisateur de l'incertain, du tremblant, de la pénombre, de l'onirique”, écrivait Kubin (1877-1959). L'œuvre littéraire de Kubin, plus connu comme peintre et dessinateur dans la lignée de Füssli, Goya ou Munch, se compose du roman *L'Autre Côté* et des nouvelles du *Cabinet de curiosités*, également illustrées de ses dessins. Inédites en français, ces histoires au contenu inquiétant, parfois ésotérique, témoignent d'une même invention et d'un même sens de l'humour noir que *L'Autre Côté*.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand et suivi de *Le Cabinet du docteur Kubin* par Christophe David. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ALFRED KUBIN : *Le Travail du dessinateur* (1921-1949)

“Le dessinateur se réjouit de la simplicité merveilleuse de son art, qui lui permet de se contenter d'une plume, d'encre de chine et de papier. Il invente ses créatures, imagine et justifie des choses impossibles. Discipliné, il éduque pendant des années son œil, sa main et son caractère jusqu'à ce qu'il conçoive progressivement cette grâce et cette innocence céleste qui peuvent tout faire comprendre avec quasiment rien. Il ne cesse alors de se perfectionner dans la maîtrise de son art, jusqu'à n'être plus qu'un jouet vivant articulé à son esprit.”

Le Travail du dessinateur rassemble tous les écrits que Kubin a consacrés au dessin. Jamais peut-être avant lui on n'avait accordé pareille place à cet art, traditionnellement tenu pour mineur. Kubin s'y révèle non pas “moderne”, mais plutôt d'une éternelle inactualité, tant sa singularité esthétique, laquelle se confond avec la quête d'un fondement métaphysique du dessin, semble défier les modes et le temps.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l'allemand et suivi de *Le Parti pris du dessin* par Christophe David. 144 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ALFRED KUBIN : *Ma vie* (1911-1952)

“Par le biais de cette autobiographie, et à vrai dire grâce à elle, je crois avoir répondu, dans la mesure du possible, à une question que l'on m'a souvent posée : ‘Comment en étais-je arrivé à faire de pareilles choses ?’ Je crois surtout avoir montré suffisamment clairement qu'au fond, c'était une seule et même force qui m'avait poussé, dans mon enfance, vers le rêve et plus tard dans les frasques stupides, puis dans la maladie et finalement vers l'art.”

Véritable *work in progress*, la rédaction de l'autobiographie d'Alfred Kubin fut reprise et complétée par sept fois, de 1911 – Kubin a alors 34 ans – jusqu'en 1952. Son écriture lui permit d'exorciser les terribles crises mentales qui plusieurs fois le menèrent au bord de la folie. Kubin ne cesse de s'interroger sur sa création, ce qui l'amène notamment à faire le point sur ses relations avec les différents artistes du XX^e siècle.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'allemand par Christophe David. 160 p. 6,10 euros. 2^e éd.

CATHERINE WERMESTER : *Grosz, l'homme le plus triste d'Europe* (2008)

“En 1948, Irving Penn le photographie. Grosz est assis, son costume repassé avec soin, dans l'angle étrangement aigu d'une pièce impossible à identifier. C'est un homme d'âge mûr, plutôt soigné. En réalité,

et depuis qu'il est arrivé [aux États-Unis], il court après l'argent. [...] La photo le montre presque nonchalamment adossé à l'un des murs, mais l'espace disponible, trop étroit, le contraint à croiser les jambes. Son pied gauche, bien que tordu, vient buter contre l'autre mur. Le détail contraste désagréablement avec l'élégance forcée de la pose."

En parfaite résonance avec les blessures ouvertes par la guerre, les créations de Grosz moquent, en les caricaturant, le bourgeois et le militaire. Elles incarnent les figures de la prostituée et du mendiant. Mais les désarrois de Grosz, plus qu'ancrés dans son époque, sont certainement inhérents à sa complexion. À l'appui de sa correspondance inédite à ce jour en langue française, Catherine Wermester analyse le parcours et l'œuvre de l'artiste de ses débuts, à l'époque de la Première Guerre mondiale, jusqu'à son exil américain. Elle confronte le travail de Grosz exclusivement aux commentateurs de ses contemporains (Bertolt Brecht, Carl Einstein, Günther Anders) et insiste sur les aspects, *a priori* inattendus, de la réception de son œuvre : les malentendus politiques et esthétiques qu'elle suscita. Grosz était-il antisémite ou "gauchiste" ? Finit-il par rechercher l'art pour l'art aux dépens de tout engagement politique ? Catherine Wermester dégage toute la violence qui habitait Grosz, et qui ressort de ses dessins, tableaux et affiches, comme elle montre à la fois les limites et les conséquences de l'engagement de l'artiste.

Publié par Allia en 2008. Nombreuses illustrations. 80 p. 9 euros.

ROBERT DESNOS : *Jack l'Éventreur* (1928)

"Elle distingua un instant les lèvres sanglantes ouvertes sur des dents extrêmement blanches. Sentimentale, l'ivrognesse espéra un baiser. Mais son interlocuteur la tenait déjà à la gorge. Elle se laissa faire et s'écroula doucement sur le trottoir tandis que Jack l'Éventreur s'étendait sur elle. Le long de la rue déserte, un dandy s'en va maintenant en sifflant un air à la mode. L'ivrognesse est toujours étendue sur le trottoir au centre d'un grand tapis de pourpre où les astres se reflètent."

Publiée en feuilleton dans le journal *Paris-Matinal*, cette "enquête" de Desnos sur Jack l'Éventreur mêle l'humour macabre et la poésie des rues de Londres aux descriptions des crimes sadiques du dandy assasin. Grâce à une mystérieuse rencontre à Paris, Desnos fut même en mesure de révéler aux lecteurs de *Paris-Matinal* la véritable personnalité de l'Éventreur.

Publié par Allia en 1997. 5^e éd. Définitivement épuisé.

NAKAJIMA ATSUSHI : *Histoire du poète qui fut changé en tigre* (1942)

"La flèche coupa trois cils et s'envola au loin ; la victime, qui ne s'était aperçue de rien, continua sans ciller d'injurier son mari. Si grandes étaient, du fait de son art magistral, la vitesse de ses flèches et l'exactitude de sa visée."

De l'homme accompli à l'homme déchu, en passant par toutes les étapes de l'apprentissage et, parfois, de ses échecs, les huit contes réunis ici évoquent avec un certain sentiment du sublime l'humaine condition. Les héros de ces récits partagent un rapport singulier avec l'art et son idéal de perfection, qu'il s'exprime dans la poésie, dans le tir à l'arc ou encore dans l'oralité du conteur. Or, des choses bien étranges surviennent... Personnage digne du monde de Kafka, un poète se transforme en tigre, tandis qu'un savant désapprend la lecture des caractères, n'y percevant plus que traits énigmatiques et muets, œuvre du "démon de l'écrit". À travers ces huit récits, la vie même devient un songe, d'autant plus lorsque l'esclave prend de l'embonpoint, supplantant son maître par la seule force de ses rêves.

Auteur incontournable des bibliothèques érudites, Nakajima est auréolé de légende. Né en 1909 à Tokyo, il meurt à l'âge de 33 ans. Comme Marcel Schwob, dont il figure le pendant pour la littérature japonaise, il s'est nourri de textes anciens. Il est familier des classiques chinois, cite François Villon ou Rimbaud en français, lit Hérodote, Spinoza, Platon, Confucius, Pascal et Tchouang-tseu. Il a par ailleurs traduit plusieurs ouvrages d'Aldous Huxley en japonais.

Publié par Allia en 2010. Traduit du japonais et suivi de "*Car la vie est un songe*" par Véronique Perrin. Image de couverture : Jean-François Bory. 96 p. 9 euros.

ALBERTO SAVINIO : *Dix procès* (1935)

"Dans la tératologie de notre temps, Landru s'est assuré une incontestable suprématie. Ainsi l'a voulu la cour d'assises du département de la Seine ; ainsi l'a voulu l'opinion publique du monde entier. Au milieu d'une telle unanimité, nous, nous ne croyons pas du tout à la 'monstruosité' de cet homme. Le cas Landru n'est pas un simple cas d'anthropophagie. L'homme civilisé affirme qu'il a supprimé l'anthropophagie, il affirme qu'il a supprimé l'esclavage. Mais l'homme civilisé est un contemplateur de mirages. Pourquoi, d'autre part, condamner une forme d'alimentation que tant de raisons sérieuses contribuent à justifier ?"

Entre 1932 et 1935, Savinio fut chargé par une revue juridique d'écrire de courts textes sur des procès célèbres, en les accompagnant d'un dessin. Dix procès, dix prétextes pour se moquer tour à tour des catholiques, des jésuites, des Français, des philosophes, ou pour exposer des thèses provocatrices et paradoxales : Jeanne d'Arc, qui entendait des voix venant du ciel parce que, restée vierge, elle était devenue hystérique, Landru, un "adorateur absolu de la femme", un "chevaleresque vengeur de don Juan", Socrate "le type le plus parfait de l'arriviste" qui a déversé sur le monde l'"odieux psychologisme". Et encore Louis XVI, Jésus-Christ, Galilée...

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Illustrations. 64 p. 6,10 euros.

STEFAN THEMERSON : *Les Aventures de Peddy Bottom* (1951)

"Mais que suis-je, moi ? demanda Peddy Bottom. – Vous êtes Peddy Bottom. Vous êtes Le-monde-entier moins Le-monde-entier-sans-vous. Voilà ce que vous êtes ! dit le Dromadaire. Vous ne le saviez pas ?"

Cet étonnant récit, mi-parodique, mi-sérieux, dans lequel Peddy Bottom, toujours en quête de son identité, croisera au fil des chapitres un loup gastronome, un capitaine neurasthénique, le roi des pingouins et bien d'autres créatures encore, constitue une sorte de version oulipienne d'*Alice au Pays des merveilles*.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. Illustrations de Franciszka Themerson. 112 p. 6,10 euros.

STEFAN THEMERSON : *Ouah ! Ouah ! ou qui a tué Richard Wagner ?* (1951)

"Non, répondit calmement l'enquêteur. À notre connaissance, il s'appelait Richard Wagner. Frédéric Nietzsche a été tué mardi et Henri Bergson vendredi matin. Je suppose que vous le saviez. – Messieurs ! Messieurs ! s'écria Lampadéphore Métaphraste, vous faites une grave erreur, Messieurs ! Tous les écoliers savent que Richard Wagner est mort en 1883, Nietzsche en 1900 et Bergson en 1941. – Je peux vous montrer les cadavres encore frais, Monsieur, si vous voulez les voir, dit l'enquêteur." Bref roman philosophique et humoristique à la fois, *Ouah ! Ouah ! ou qui a tué Richard Wagner*, publié en 1951, s'appuie sur les absurdités du langage et des situations pour aborder, en s'en jouant, les questions les plus essentielles.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. 64 p. 6,10 euros.

JACK LONDON : *Pour cent dollars de plus* (1909)

"Joe, l'œil vif, vit l'ouverture et allongea sur la bouche de Ponta un direct instantanément suivi d'un crochet swingué destiné à la mâchoire. Toute la salle, debout, vociférait. Geneviève entendait des hommes hurler : 'Il l'a eu ! Il l'a !' Elle non plus ne se contrôlait plus ; la douceur, la tendresse – évanouies ; elle exultait à chacun des terribles coups assenés par son amant, et voyait déjà arrivé le début de la fin."

Joe est boxeur. Il s'apprête à se marier. Mais avant, il doit encore livrer combat, le dernier promet-il à sa fiancée, qui lui permettra de gagner les cent dollars nécessaires à leur installation. Il doit affronter une brute épaisse, à la force terrifiante. Joe, plus fluet, compte sur son intelligence du "jeu". Tout se jouera au dernier round. C'est ce combat de David contre Goliath, de la finesse contre la force, que raconte London, lui-même grand amateur de boxe, dans ce récit peu connu mais tout à fait emblématique de son œuvre.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Denis Authier. 96 p. 6,10 euros. 2 éd.

FEDERICO GARCÍA LORCA : *Complaintes gitanes* (1924-1927)

"Devant la face du puits, / se balançait la gitane. / Verte est sa chair, cheveux verts, / son regard de froid métal. / Un bout de lune glacée / la retient à la surface. / La nuit prit un tour intime / comme une petite place. / Des gardes civils grisés / viennent à la porte et frappent. / Verte que je t'aime verte. / Verte brise. Vert ramage. / Le bateau est sur la mer. / Le cheval dans la montagne."

Composées entre 1924 et 1927, ces *Complaintes gitanes* sont l'œuvre la plus populaire de García Lorca (1899-1936). Elles sont le recueil de vieilles légendes, de récits fabuleux ou épiques, de chansons puisées dans la tradition orale, qui plongent au cœur de la tradition des *coplas* andalouses. Chaque complainte figure un petit drame, tantôt gracieux, tantôt érotique, tantôt sanglant. Mélange de veine populaire et d'écriture savante, ces brefs poèmes, véritables précipités de l'âme espagnole, constituent un miracle d'équilibre et sont à juste titre tenus pour un des chefs-d'œuvre de la poésie du XX^e siècle.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. 136 p. 6,10 euros. 6^e éd.

FEDERICO GARCÍA LORCA : *Jeu et théorie du duende* (1930)

“Pour tout homme, tout artiste, qu’il s’appelle Nietzsche ou Cézanne, chaque échelle qui monte à la tour de sa perfection a pour prix la lutte qu’il entretient avec son duende.”

Texte d’une conférence prononcée en 1930, *Jeu et théorie du duende* “donne une leçon simple sur l’esprit caché de la douloureuse Espagne”. Mot espagnol sans équivalent français, le “duende” dérive, au sens étymologique du terme, de l’expression : “dueño de la casa” (maître de la maison). Le duende serait un esprit qui, d’après la tradition populaire, viendrait déranger l’intimité des foyers. Son second sens est enraciné dans la région andalouse. Le duende désignerait alors “un charme mystérieux et indicible”, rencontré dans les moments de grâce du flamenco, apparentés à des scènes d’envoûtement. Ces significations se rejoignent dans l’évocation d’une présence magique ou surnaturelle. Le duende provient du sang de l’artiste. “C’est dans les ultimes demeures du sang qu’il faut le réveiller”, écrit Lorca. Le duende serait une sorte de vampirisation qui injecterait un sang neuf à l’âme. De ce fait, il flirte avec la mort. En tant que forme en mouvement, García Lorca énonce que “le duende est pouvoir et non œuvre, combat et non pensée”. Là où le duende s’incarne, les notions d’intérieur et d’extérieur n’ont plus lieu d’être. Si le duende est universel et concerne tous les arts, c’est dans la musique, la danse et la poésie orale qu’il se déploie pleinement, puisque ces arts nécessitent un interprète. Or, le duende n’existe pas sans un corps à habiter. Ce minuscule décalage du regard qui donne à voir l’intervalle entre les choses bouleverse le mode de pensée cartésien.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l’espagnol par Line Amselem. Édition Bilingue. 64 p. 3 euros. 4^e éd.

DINO CAMPANA : *Chants orphiques* (1914)

“Et la prêtresse des plaisirs stériles, la servante ingénue et avide et le poète se regardaient, âmes infécondes, cherchant inconsciemment le problème de leur vie. Mais le soir descendait, message d’or des frissons frais de la nuit.”

Né en 1885, l’écrivain italien Dino Campana a connu un destin tourmenté et tragique qui fait de lui un authentique “poète maudit”, souvent comparé à Rimbaud. Interné à plusieurs reprises à la suite de graves désordres psychiques, il passe ensuite plusieurs années en perpétuels vagabondages. En 1914, il tente de faire publier ses *Chants orphiques*, qui

paraissent finalement à compte d’auteur. Il est définitivement interné en 1918 et meurt en 1932 à Castel Puci, près de Florence.

La vie désordonnée et aventureuse de Dino Campana se reflète dans les visions hallucinées de ces *Chants orphiques*, qui oscillent entre journal de voyage et rêverie contemplative. Alternant vers et proses lyriques, ce recueil à la structure fragmentaire est un mélange d’amples suites quasi symphoniques comme *La Nuit* et de fines notations comme celles du journal intitulé “La Verna”. Témoignage lyrique d’un Orphée sorti des Enfers, ces *Chants* puisent leur force dans l’éclat d’une parole proche d’une nature érotisée, où rayonnent entre les illuminations de violence la grâce d’instantanés apaisés par le souvenir de l’enfance, le sourire de la Muse, la solitude d’une marche. En réussissant à fondre la tradition poétique italienne et la modernité, Dino Campana a livré avec les *Chants orphiques* une œuvre phare de la poésie italienne.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l’italien par David Bosc. Image de couverture : Wiktoria Padlewska. 144 p. 6,10 euros.

JEAN COCTEAU : *Le Cordon ombilical* (1962)

“Il y a trente ans qu’on me cherche. En tête des griefs qu’on me forge, les témoins à charge du procès socratique qu’on m’intente brandissent que je me disperse. Ne savent-ils pas qu’un organisme est fait d’un cœur, d’un foie, d’une rate, de poumons, de reins et ainsi de suite. Comment une œuvre vivrait-elle avec un seul organe ?”

Le cordon ombilical est celui qui relie le créateur à ses personnages le temps de l’élaboration d’une œuvre. Publié en 1962, un an avant la mort de son auteur, ce livre peut être considéré comme son testament littéraire. Publié par Allia en 2003. 80 p. 6,10 euros.

GEORGES BATAILLE : *La Mutilation sacrificielle et l’oreille coupée de Vincent Van Gogh* (1930)

“Il est permis de douter que même les plus furieux de ceux qui se sont jamais déchirés et mutilés au milieu des cris et des coups de tambour aient abusé de cette merveilleuse liberté autant que l’a fait Vincent Van Gogh : allant porter l’oreille qu’il venait de trancher précisément dans le lieu qui répugne le plus à la bonne société. Il est admirable qu’il ait ainsi à la fois témoigné d’un amour qui ne tenait compte de rien et en quelque sorte craché à la figure de tous ceux qui gardent de la vie qu’ils ont reçue l’idée élevée, officielle, que l’on connaît.”

De 1925 à sa mort, Georges Bataille a connu tous les mouvements intellectuels, littéraires et philosophiques de son temps, y prenant une part à la fois active et occulte. Après avoir traversé le surréalisme, il collabore aux revues *Documents* et *La Critique sociale*. Il fonde en 1937, avec Leiris et Caillois, le Collège de sociologie, destiné à étudier les manifestations du sacré dans la société. Après la guerre, il crée la revue *Critique*. Ses écrits (*Histoire de l'œil*, *L'Expérience intérieure*, *La Littérature et le mal*, *L'Érotisme...*) font voler en éclats les frontières traditionnelles entre philosophie, poésie, roman, pornographie, méditation religieuse, confession. Ses thèses sur la notion de “dépense”, d’“excès”, de “sacré” constituent, encore aujourd’hui, une source d’inspiration pour les penseurs les plus contemporains.

À l’origine de ce bref essai rédigé en 1930, un fait divers : au Père-Lachaise, un certain Gaston F., après avoir fixé le soleil, “reçut de ses rayons l’ordre impératif de se trancher un doigt”. Ce qu’il fit, avec les dents. À partir de ce cas, Bataille étudie le geste de Van Gogh se tranchant l’oreille, qu’il éclaire par l’analyse de son œuvre et par la comparaison avec les rituels sacrificiels d’automutilation des sociétés primitives. Ce faisant, il élabore une réflexion sur le sens du sacrifice dans nos sociétés modernes, considéré comme l’action qui peut rompre l’homogénéité habituelle de la personne, imposée par la société. Au-delà de la réflexion sur l’œuvre et la vie de Van Gogh, qui préfigure le texte d’Antonin Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société*, on retrouve dans cet essai certains des thèmes fondamentaux qui ont nourri l’œuvre de Bataille. En annexe, nous reproduisons le compte rendu des Annales médico-psychologiques qui étudie le cas de Gaston F.

Publié par Allia en 2006. 64 p. 6,10 euros.

E. LES ROMANS DE GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

L’ŒUVRE romanesque de Ribemont-Dessaignes a été conçue, écrite et publiée entre 1924 et 1945. Elle est le résumé d’une époque passablement mouvementée. Elle a eu partie liée successivement avec le dadaïsme, le surréalisme, le Grand Jeu. Elle a participé au mouvement de cette époque et à ses entreprises, de la révolte violente à un lyrisme plus intime et de la dérision souveraine à une gravité non dénuée de ferveur.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *L'Autruche aux yeux clos* (1924)

“Trois voyageurs cheminaient au sud du Texas et parvenaient à la frontière mexicaine. Ils contournèrent le volcan Volcan et se trouvèrent dans le désert de la petite Joie. Boy Hermes voyageait avec ses amis, un Nègre et un Chinois, chargés de le guider bien qu’ils ne connussent pas le pays qu’ils traversaient. Ainsi étaient-ils sûrs de ne pas s’égarer.”

Première incursion véritable de Dada dans le domaine du récit, *L'Autruche*, porteur d’une magnifique exigence libertaire, n’épargne rien, et surtout pas les conventions du genre : courses autour du monde, faux exotisme, poursuites amoureuses à la conclusion sans cesse différée, action improbable qu’un humour noir conduit à sa fin décevante.

Publié par Allia en 1993. Suivi de *De l'empereur de Chine à L'Autruche aux yeux clos* par Jacques Simonelli. 192 p. 15,25 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Clara des jours* (1927)

“Clara était-elle la fille de Sam People ou de M. Xénophon ? Sam People était de sang nègre et de peau chocolat clair, et M. Xénophon était un nain jaunâtre et ridé. Clara était blanche, de taille normale, avec des cheveux bruns. Cependant Sam People disait : c’est ma fille. Peut-être la mère, Amélie Vorace, dite Zézette, connaissait-elle la vérité, mais elle ne la disait pas. C’était une pauvre prostituée qui aimait ces deux amants, et n’avait jamais pu choisir entre ces deux amours.”

Clara est-elle la fille de Sam People, le Nègre artiste de music-hall, ou de M. Xénophon, le nain boxeur ? Sa mère, Amélie Vorace, ne le dira pas. Partagée entre ses amants, le peintre Chou Soleil et le milliardaire Agape Pacha, Clara se laisse flotter au gré des circonstances. Le néant ne lui fait pas peur ; rien ne lui importe. Elle n’a rien que son corps, elle n’est rien que son être, elle ne peut que sa nécessité.

Publié par Allia en 1991. Image de couverture : Patrick Lébédoff. 96 p. 12,95 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Céleste Ugolin* (1926)

“Il y avait un café qu’on appelait ‘le Sein d’Or’, un café de nuit où l’on soupait et dansait ; les murs étaient garnis de glaces sales surmontant des banquettes rouges. Un ignoble bouge froid et malsain fréquenté par des putains, des voleurs, des assassins, des souteneurs, des maniaques, des curieux – de quelle curiosité – même des vierges – mais tous poètes à cause de la fissure par laquelle s’écoulent la foi, l’amour et la certitude la mieux établie.”

Céleste Ugolin ne peut traduire qu'en actes son besoin perpétuel d'évasion intellectuelle. Il sort de son mariage avec Stella pour s'éprendre d'une prostituée aveugle. Mais, impuissant à sortir du mystère de cette femme, il la tue et s'enfuit ; épouse et escroque une jeune Anglaise, etc. Une sorte de violence intérieure, une ironie féroce, une parodie outrée de l'amour et de la vie traversent ce roman.

Publié par Allia en 1993. Postface de Gilles Losseroy. 180 p. 15,25 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Sérénade à quelques faussaires* (1928)

“Je suis nourri des glandes de l'amour, / J'observe Jupiter / À travers la vulve équatoriale, / Je lève la patte sur les nuages, / Je ne vomis les seins et les jambes molles / Que parce que j'en ai trop mangé. / J'ai les reins et les jambes qui me démangent/ Parce que j'ai les poux de toutes les chevelures / Et les puces des désillusions / Des autres ; / Ma bave sent le sel et l'urine, / Le vent l'emporte par lambeaux et l'accroche / au vestiaire des ardeurs / Comme l'écume de la mer. / Mais je hurle à la lune / Que j'ai forniqué alors qu'elle n'était pas pleine.”

À côté de l'œuvre romanesque de Ribemont-Dessaigues, nous publions ces poèmes jamais réunis en volume. Ribemont y est à l'apogée de son lyrisme, notamment dans le long et magnifique *Hommage à Sade*. Publié dans *Le Grand Jeu*, *Sérénade à quelques faussaires* rappelle l'exigence de l'auteur d'“intégrité noire”.

Publié par Allia en 1991. Textes réunis et présentés par Jacques Simonelli. Image de couverture : Patrick Lébédéff. 56 p. 11,40 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Adolescence* (1930)

“Une espèce de déchirement comme celui d'une grande toile retentit en lui. Il était, comme on dit, à l'âge ingrat, ou si l'on veut, entre deux âges. Son enfance était morte, et l'adolescence était commencée. Jusqu'à présent il n'avait pensé à rien. Il avait exploré sans faire autre chose que subir. Mais chaque exploration s'était collée à lui comme une écaille, et la vêtue terminée dans son ensemble, elle agissait comme une écaille, liée aux autres. Tout était-il terminé ? N'y avait-il plus rien à connaître ?”

Sixième roman de Ribemont-Dessaigues, *Adolescence* est très largement autobiographique. Après avoir réglé ses comptes avec la société par le truchement de Dada, il s'en prend à sa famille et son milieu. Moins déconcertant que ses précédentes œuvres, *Adolescence* devait inaugurer un cycle : le vestiaire de la personnalité.

Publié par Allia en 1989. Préface de Jacques-Elie Moreau. Image de couverture : Man Ray. 388 p. 24,40 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Monsieur Jean ou l'amour absolu* (1934)

“Mais quel autre drame que celui-ci : pour les connaître et les posséder toutes, il faut commencer par une seule. Une femme, une femme et encore une femme. La millième n'a rien clos, et la porte est toujours ouverte.”

De tous les romans de Ribemont, *Monsieur Jean* est celui qui rencontra à sa sortie le plus de succès puisqu'il reçut en 1934 le prix des Deux Magots, dont le jury comptait notamment Raymond Queneau. Avec cette moderne variation sur le mythe de Dom Juan, Ribemont-Dessaigues a réussi, selon l'expression de Joë Bousquet, “la synthèse de la comédie et du roman”.

Publié par Allia en 1991. Avant-propos de Joë Bousquet. 284 p. 22,90 euros.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : *Smeterling* (1945)

“Tout ce monde qu'englobait la nuit de silice fondue, m'était devenu si perceptible que je ne pus plus le supporter. Un extraordinaire besoin de participer aux révoltes et aux violences, aux explosions lointaines des malheurs humains m'envahissait à tel point que je sentais mon cœur prêt à éclater. L'univers, enfin, retrouvait cette année, son déséquilibre normal. Oui, normal, car seuls l'ordre et l'équilibre sont des insultes à la vie. Partout d'affreuses contraintes, d'immenses peurs, des révoltes, des massacres, des armes, des potences, des hurlements. [...] Et moi, dans tout cela, lamentable papillon voltigeant aux lumières ? Mais est-ce ma faute s'il y a des lumières ! Est-ce moi qui ai inventé les lumières ? Que ne s'éteignent-elles, une fois pour toutes ! Et que revienne la nuit, ah ! La nuit. Elle viendra pour moi, la nuit, sans que rien soit changé. Et mon nom n'aura été que Smeterling, aux ailes brûlées aux lumières...”

Comme *Adolescence* ou *Monsieur Jean*, *Smeterling* est fort éloigné de l'esthétique surréalisante des premières fictions. Ce texte initiatique, où le personnage de Smeterling est un double de l'auteur, est peut-être le plus abouti des romans de Ribemont-Dessaigues. L'inspiration libertaire s'y appuie sur la violence nécessaire d'une lucidité sans faille. Publié par Allia en 1988. Précédé d'un poème de Jacques Prévert et d'une préface de Jacques Simonelli. Image de couverture : Jusepe Ribera. 280 p. 21,20 euros.

F. DES PARADIS PERDUS

LE TÉMOIGNAGE épouvanté que la modernité avait dû porter sur elle-même a inspiré diverses tentatives pour rendre compte d'un tel constat. Deux causes ont été avancées alors pour expliquer cette faillite, qui se sont côtoyées jusqu'à maintenant : perte de la sexualité dans sa réalité charnelle ou perte de l'esprit dans son unité plurielle.

ITALO SVEVO : *Ma paresse* (1968)

“Il fut assez difficile de trouver la femme que je recherchais. À la maison, il n'y en avait aucune qui convînt à cet office, d'autant que l'idée de souiller ma demeure me rebutait. Je l'aurais fait si cela avait été nécessaire, étant donné le besoin où j'étais de duper Mère Nature afin qu'elle ne pense pas que l'heure était venue de m'envoyer la maladie fatale, et ma difficulté à trouver hors de chez moi ce qui convenait dans mon cas, celui d'un vieillard occupé d'économie politique, était si grande que cela en devenait véritablement impossible.”

Le narrateur, vieil homme de 70 ans, vit aux côtés de sa femme Augusta. Or, sentant approcher le crépuscule de sa vie, il développe une hypocondrie chronique. Sur les conseils de son neveu et médecin Carlo, il commence alors, et secrètement, à payer les services amoureux de jeunes femmes, qui égrènent les prénoms allégoriques, de Felicita à Amphore. L'homme espère déjouer ainsi les pièges de “Mère Nature” et se convaincre qu'il peut encore embrasser la vie et ses illusions. Mais il prend conscience que son temps est passé, réalise que “Dame Nature” ne maintient un organisme en vie qu'à la condition que celui-ci sache se reproduire. Le narrateur sombre alors dans une paresse qui est une forme de renoncement. Dénî du libre arbitre, puissance de la nature sur le Vouloir, lui-même illusion, tous les thèmes de la philosophie de Schopenhauer sont exprimés là.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf. 64 p. 3 euros.

DAVID HERBERT LAWRENCE : *La Beauté malade* (1929)

“L'histoire de notre époque est l'histoire nauséuse et répugnante de la crucifixion du corps procréateur au profit de la glorification de l'esprit, de la conscience mentale. Platon en a été l'archiprêtre. L'art, cette servante, a humblement et honnêtement contribué à cette infamie pendant au moins

trois mille ans. La Renaissance a percé de sa lance le flanc du corps déjà crucifié, et la syphilis a versé du poison dans la blessure. Il a fallu trois cents ans pour venir à bout du corps, mais au XIX^e siècle il est devenu un cadavre, un cadavre doté d'un esprit anormalement actif, et aujourd'hui il pue.”

La Beauté malade est la longue introduction que, peu de temps avant sa mort, Lawrence rédigea pour le catalogue de ses peintures. Il porte un jugement sans appel sur cinq siècles de civilisation occidentale, accusés d'avoir introduit la terreur de la vie sexuelle dans les esprits et, conséquemment, empêché les artistes de représenter les êtres et les choses dans toute leur présence charnelle. Seul Cézanne, avec ses pommes, a réussi – partiellement – à échapper aux limites imposées par l'esprit. Le texte de Lawrence est suivi de la reproduction en couleurs de ses étonnants tableaux.

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'anglais par Claire Malroux. 26 tableaux de l'auteur. 96 p. 24,40 euros. Relié.

IRÈNE HILLEL-ERLANGER : *Voyages en kaléidoscope* (1919)

“Ceci n'est pas un roman, moins encore une étude de caractères. Simplement nous avons essayé, avec ferveur, de saisir et de fixer quelques signes.”

Les *Voyages en Kaléidoscope*, parus en 1919 dans l'heureuse ambiance des débuts parisiens de Dada, de l'avant-garde cinématographique et des premiers jazz-bands, dont ils empruntent parfois le rythme syncopé, n'auraient peut-être laissé d'autre trace qu'une élogieuse chronique d'Aragon dans *Littérature*, si Fulcanelli puis son disciple Eugène Canseliet n'avaient régulièrement attiré l'attention des Amoureux de Science sur ce roman novateur, bref et insolite, et ses implications alchimiques.

Publié par Allia en 1996. Suivi de *À la lueur de l'Ourse* par Jacques Simonelli. 192 p. 15,25 euros.

G. BIEN EN DEÇA

ANONYME : *Dirty Comics* (des années 20 aux années 50)

Les *Dirty Comics*, également nommés *Tijuana Bibles*, car beaucoup étaient fabriqués clandestinement au Mexique, portent bien leur nom. Ils sont vraiment sales et très comiques. Il s'agit de petites bandes dessinées

pornographiques, le plus souvent de 8 pages, qui mettent en scène les vedettes d'Hollywood ou de la politique dans les situations les plus scabreuses et que l'on vendait sous le manteau aux États-Unis dans les années 30 et 40. Ce présent volume constitue une anthologie qui rassemble les meilleures histoires mettant en scène les stars hollywoodiennes et les héros de bandes dessinées de l'époque.

Publié par Allia en 1999. Choisis et traduits de l'américain par François Escaig et Giulio Minghini. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ANONYME : *Dirty Comics, vol. 2* (des années 20 aux années 50)

On croisera dans ce second volume de *Dirty Comics*, réalisé à partir des rarissimes plaquettes originales, les Marx Brothers (dans *Trois hommes dans une fille*), une Greta Garbo dont se dévoile le mystère, des apprenties starlettes prêtes à tout, mais aussi une Bonnie Parker fidèle à sa réputation, ainsi qu'un éclairage inédit sur la politique de Tchang Kai-Chek.

Publié par Allia en 2004. Choisis et traduits de l'américain par François Escaig et Giulio Minghini. 123 p. 6,10 euros.

10. NOUVELLES DICTATURES EUROPÉENNES ET SECONDE GUERRE MONDIALE

Les années vingt, trente et quarante de ce siècle ont été marquées par l'avènement de nombreuses dictatures à visées expansionnistes – avènements tout aussi “démocratiques” que celui des “fronts populaires” de la même époque – et par une nouvelle Guerre mondiale qui provoqua, cette fois, cinquante millions de morts. Plusieurs textes publiés ici sont des réflexions “à chaud” sur les nouveaux procédés de manipulation collective et sur les capacités individuelles d'y résister. D'autres témoignent des désillusions entraînées par ce cours inattendu de l'histoire.

A. LA MONTÉE DES PÉRILS (1920-1939)

LA PLUPART des ouvrages classés dans cette rubrique ont été publiés entre 1920 et 1939. Ils concernent aussi bien la falsification de l'histoire que l'effarante vulgarité du tyran moderne, les procédés éducatifs de la soumission, la déraison dans l'histoire et dans les relations sociales ou la diplomatie secrète du nazisme.

MARC BLOCH : *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* (1921)

“Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes – simples racontars, impostures, légendes – ont rempli la vie de l'humanité. Comment naissent-elles ? De quels éléments tirent-elles leur substance ? Comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écrit en écrit ? Nulle question plus que celles-là ne mérite de passionner quiconque aime à réfléchir sur l'histoire.”

Marc Bloch (1886-1944) fut à l'origine de “l'École des annales”. Ce bref essai rédigé en 1921 est une étude sur la façon dont naissent et se propagent les rumeurs et les fausses nouvelles en temps de guerre, la façon aussi dont elles sont sciemment fabriquées et exploitées. Une leçon de méthodologie historique indispensable à l'heure où la désinformation constitue l'une des armes principales de la guerre moderne.

Publié par Allia en 1999. 64 p. 6,10 euros. 2^e éd.

PIERO GOBETTI : *La Révolution libérale* (1924)

“Le libéralisme de Gobetti est ici on ne peut plus clairement défini : les partis n'ont pas tant pour mission d'accéder au gouvernement que de préparer les dirigeants politiques. Quand le parti est dans l'opposition, il ne doit pas se limiter à comploter dans les couloirs parlementaires, sa tâche est d'éduquer, à travers une action qui se fonde sur le mythe, la future classe dirigeante. Le mythe, en effet, est un instrument nécessaire et indispensable à la formation des nouvelles élites.” (Marco Gervasoni)

Né en 1901 à Turin, Gobetti a pour maîtres spirituels Gaetano Salvemini et Benedetto Croce. Sa rencontre avec Gramsci contribuera à définir ce nouveau libéralisme dont Gobetti tente la fondation. Poursuivi pour ses positions hostiles vis-à-vis du fascisme, Gobetti s'exile à Paris en

février 1926 où il mourra des suites de sévices infligés par les partisans du régime. *La Révolution libérale* peut être considérée comme l'un des plus grands livres politiques italiens du vingtième siècle. Il a influencé les communistes, les socialistes mais aussi l'intelligentsia libérale et continue d'éclairer les rouages du système politique actuel.

Publié par Allia en 1999. Édition présentée par Marco Gervasoni. Traduit de l'italien par Marilène Raïola. 208 p. 18,30 euros.

MIGUEL DE UNAMUNO : *Comment se fait un roman* (1926)

“Comme ceci que j'écris, lecteur, est un vrai roman, un vrai poème, une création, qui consiste à te dire comment se fait et non comment se conte un roman, une vie historique, je n'ai pas à satisfaire ta curiosité feuilletonesque et frivole. Tout lecteur qui, lisant un roman, se soucie de savoir comment finiront ses personnages, sans se soucier de savoir comment lui-même finira, ne mérite pas qu'on satisfasse sa curiosité.”

C'est en 1925, durant son exil parisien, que le romancier, essayiste dramaturge et poète Miguel de Unamuno, qui avait pris position contre la dictature du général Miguel Primo de Rivera, commence à rédiger cette mise en abyme de la littérature. Il y relate l'hypothétique élaboration d'un roman. Un personnage imaginaire, U. Jugo de la Raza, déambule le long de la Seine et des étals des bouquinistes et rentre chez lui avec, sous le bras, un roman dans lequel il plonge à corps perdu. Ce livre ne le lâche plus, il ne peut vivre sans... Pour Unamuno, tout personnage romanesque est la projection de son auteur, comme tout roman est une autobiographie.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'espagnol par Bénédicte Vauthier et Michel Garcia. Image de couverture : Gérard Berréby. 128 p. 6,10 euros.

JEAN NORTON CRU : *Du témoignage* (1930)

“Notre époque est fière de son esprit scientifique, elle se pique de ne rien accepter sans contrôle, il faut des preuves issues d'une expérimentation minutieuse et rigoureuse. Encore faudrait-il ne pas faire d'exceptions, ne pas accepter sans contrôle l'interprétation traditionnelle de certains phénomènes humains observables et vérifiables.”

Ce livre analyse les récits publiés par les anciens combattants de la Première Guerre mondiale pour montrer la façon dont ils contribuent à falsifier l'histoire. Chaque nouveau conflit rend sa lecture plus salutaire.

Publié par Allia en 1989. Image de couverture : Patrick Lébédéff. 160 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ROMAN JAKOBSON : *La Génération qui a gaspillé ses poètes* (1931)

“Exécution de Goumilev, longue agonie spirituelle, tortures physiques insupportables, mort de Blok, privations cruelles et mort dans des souffrances inhumaines de Khlebnikov, suicides prémédités de Essenine et de Maïakovski. C’est ainsi que les années vingt de ce siècle ont vu mourir, à l’âge de trente à quarante ans, les inspirateurs d’une génération, et pour chacun d’eux, la conscience d’une fin irrémédiable, avec sa lenteur et sa précision, fut intolérable.”

La Génération qui a gaspillé ses poètes sonne comme un requiem pour une génération sacrifiée : celle des poètes russes des années vingt exécutés, torturés comme Blok ou suicidés, comme Essenine et surtout Maïakovski, que Jakobson a bien connu avant de fuir la Russie et à qui est consacré l’essentiel de ce texte. À travers cette figure tragique, tourmentée, contradictoire, déchirée entre l’idéal révolutionnaire et le désespoir personnel, l’auteur fait revivre toute une époque et livre un témoignage unique.

Publié par Allia en 2001. Traduit du russe par Marguerite Derrida. 80 p. 6,10 euros.

OSSIP MANDELSTAM : *Nouveaux poèmes 1930-1934*

“Lèvres emmaillotées comme une rose humide,
portant les rayons de miel alvéolés,
aux confins du monde dès l’aube des jours
tu étais debout, ravalant tes larmes.”

C’est sur le plateau d’Arménie, qu’Ossip Mandelstam commence à rédiger ces *Nouveaux poèmes*, qui recouvrent la période vagabonde du poète. L’exil lui redonne courage dans les mots, dont il manie avec dextérité le chant. Ce recueil exprime au mieux son désir d’une langue universelle : le russe est relié sous sa plume à une atmosphère hellénistique mais aussi aux poètes persans, qu’il lit en traduction française, aux auteurs allemands et à Dante. D’une grande spontanéité, ces poèmes allient le pouvoir du mot, considéré comme une forme autonome, et sa capacité, marié à d’autres, à égrener des images fortes et lumineuses. Outre des allusions éparses à la vie quotidienne, ils fourmillent de sous-entendus politiques et religieux. Ils sont des miroirs à visage double.

Le poète russe Ossip Mandelstam (1891-1938) est un insoumis. Son premier recueil de poésies, *La Pierre*, rencontre un vif succès dès sa parution en 1913. Cofondateur de l’école “acméiste”, il considère que

le mot est constitutif de la forme. Il s’oppose en cela aux symbolistes français et russes. Quand la révolution éclate, il entre au ministère de la Culture et collabore avec Lounatcharsky. Or, lorsque la terreur stalinienne se répand, il devient un perpétuel exilé. En 1934, il publie un poème satirique sur Staline. L’intervention de Boukharine et de Pasternak le sauve alors de la déportation. Mais, en 1937, il est de nouveau arrêté et meurt l’année suivante dans un camp près de Vladivostok. Pasternak lui a envié sa liberté quand d’autres sont restés marqués par son âme d’enfant et ses célèbres fous rires.

Publié par Allia en 2010. Traduit du russe par Christiane Pighetti. 144 p. 6,10 euros.

ANDRÉ SUARÈS : *Vues sur Napoléon* (1933)

“On ne peut rendre un plus bel hommage à un homme que d’en tout attendre et, contre toute raison, bien plus qu’il ne saurait donner, fort au-delà de ce qu’il donne. Aux pieds plats qui m’insultent à propos de Napoléon, je ne demande certes pas de me respecter ni de me comprendre. Qu’ai-je à faire du respect de cette vermine ?”

Suarès a reconnu dans Napoléon le type du tyran moderne, dont l’un des traits caractéristiques est l’incroyable vulgarité, et dont le règne s’appuie sur le peuple et la guerre. Son livre fut publié l’année même de l’accession de Hitler au pouvoir.

Publié par Allia en 1988. Suivi d’une correspondance entre Jean Paulhan et André Suarès. Image de couverture : Jean-Antoine Houdon. 256 p. 21,20 euros.

WALTER BENJAMIN : *Paris, capitale du XIX^e siècle* (1939)

“Notre enquête se propose de montrer comment les formes de vie nouvelle et les nouvelles créations à base économique et technique que nous devons au siècle dernier entrent dans l’univers d’une fantasmagorie. Ces créations subissent cette ‘illumination’ non pas seulement de manière théorique, par une transposition idéologique, mais bien dans l’immédiateté de la présence sensible. Elles se manifestent en tant que fantasmagories. Quant à la fantasmagorie de la civilisation elle-même, elle a trouvé son champion dans Haussmann, et son expression manifeste dans ses transformations de Paris.” Né en 1892 à Berlin, Walter Benjamin s’est suicidé en 1940 à Port-Bou, alors qu’il cherchait à fuir l’invasion des troupes nazies. Relativement isolé de son vivant, il est aujourd’hui considéré comme une figure

majeure de la pensée du XX^e siècle, dont l'œuvre est sans doute celle qui permet le mieux de déchiffrer notre modernité.

Paris, capitale du XIX^e siècle compte à juste titre parmi ses plus fameux écrits. Il est l'exposé programmatique de son œuvre immense : le livre des passages. On y retrouve présentés sous une forme concise tous les thèmes de ses recherches – le flâneur, les passages, l'architecture comme concrétisation de l'idéologie d'une époque, la figure emblématique de Baudelaire, la mode ou encore l'intérieur – dans une tentative d'interprétation globale du XIX^e siècle et de son équivoque modernité.

Publié par Allia en 2003. Image de couverture : Charles Le Secq. 64 p. 6,10 euros. 6^e éd.

WALTER BENJAMIN : *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1935)

“À la plus parfaite reproduction il manquera toujours *une chose* : le *hic et nunc* de l'œuvre d'art – l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve. C'est cette existence unique pourtant, et elle seule, qui, aussi longtemps qu'elle dure, subit le travail de l'histoire.”

L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique annonce, dès son titre, le tournant opéré par la modernité : Benjamin montre dans cet essai lumineux que l'avènement de la photographie, puis du cinéma, n'est pas l'apparition d'une simple technique nouvelle, mais qu'il bouleverse de fond en comble le statut de l'œuvre d'art, en lui ôtant ce que Benjamin nomme son “aura”. Benjamin met au jour les conséquences immenses de cette révolution, bien au-delà de la sphère artistique, dans tout le champ social et politique. Un texte fondamental, dont les échos ne cessent de se prolonger dans les réflexions les plus contemporaines.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac. 80 p. 6,10 euros. 8^e éd.

THEODOR W. ADORNO : *Sur Walter Benjamin* (1940-1969)

“Il n'était pas le talent qui se construit calmement mais le génie qui se trouve en nageant à contre-courant avec l'énergie du désespoir.”

Théoricien de ce que l'on a appelé “l'École de Francfort”, Adorno (1903-1969) fut à la fois philosophe, sociologue et musicologue. À l'avènement du nazisme, il émigre aux États-Unis. Rentré en Allemagne, sa critique de la consommation culturelle au sein de la société industrielle

acquiert une influence décisive sur la pensée moderne, notamment à travers des ouvrages comme *Minima moralia* (1960). *Sur Walter Benjamin* rassemble tous les essais qu'il a consacrés à l'auteur de *Paris, capitale du XIX^e siècle*, à qui l'unissait une amitié qui n'était pas seulement intellectuelle, comme en témoigne la correspondance qu'ils ont échangée. C'est pourquoi ces textes, qui constituent l'une des analyses les plus pénétrantes de l'œuvre de Benjamin, dessinent aussi un portrait émouvant de cette figure qui, à bien des égards, demeure énigmatique.

Publié par Allia en 1999. Édition établie par Rolf Tiedemann. Traduit de l'allemand par Christophe David. 184 p. 19,80 euros.

HANNAH ARENDT : *Walter Benjamin 1892-1940* (1968)

“Cet homme n'avait appris à nager ni avec le courant ni contre le courant.”

Née en 1906, Hannah Arendt fut l'élève de Jaspers et de Heidegger. Elle quitte l'Allemagne à l'arrivée des nazis au pouvoir et se réfugie aux États-Unis où elle enseigne aux universités de Californie, de Columbia et de Princeton. Ses essais comme *La Condition de l'homme moderne*, *Eichmann à Jérusalem*, *Le Système totalitaire*, font d'elle une des analystes les plus lucides de la société contemporaine. Elle meurt en 1975. La gloire posthume est le lot des inclassables. On n'a mesuré l'importance de Walter Benjamin qu'après sa mort. Au croisement de la biographie, de la philosophie politique et de la critique littéraire, Hannah Arendt retrace dans cet essai daté de 1968 le destin individuel et l'itinéraire spirituel d'un homme pris dans “les sombres temps”. La vie de Benjamin ne fut qu'un “entassement de débris”, placée sous le signe de la malchance. Ce mélange de faiblesse et de génie le rendait totalement incapable de faire face aux difficultés de l'existence. Arendt, fidèle aux grands thèmes qui structurent sa pensée, analyse ses rapports tourmentés avec la judéité et le marxisme, son amour de Paris et de la flânerie ainsi que ses relations complexes avec les intellectuels de son temps. Plongeant au plus intime de l'œuvre, elle décortique la façon unique en son genre qu'il avait de “penser poétiquement”. Philosophe elle-même inclassable, Hannah Arendt était la mieux à même de saisir la subtilité de la figure de Walter Benjamin. Le portrait sensible qu'elle dresse de cet homme constitue sans conteste la meilleure introduction à son œuvre.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Agnès Oppenheimer-Faure et Patrick Lévy. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

THEODOR W. ADORNO : *Le Caractère fétiche dans la musique* (1938)

“L’ensemble de la vie musicale contemporaine est dominé par la forme de la marchandise : les derniers vestiges précapitalistes ont disparu. La musique, à laquelle on accorde avec générosité tous les attributs des choses éthérées et sublimes, sert essentiellement à la publicité des marchandises que l’on doit précisément acquérir pour pouvoir écouter de la musique.” Malgré sa relative brièveté, *Sur le caractère fétiche de la musique et la régression de l’écoute* est l’un des textes d’Adorno auquel son auteur attachait le plus d’importance. Toutes ses thèses sur le processus moderne qui fait de l’art une simple marchandise se trouvent contenues ici, appliquées à la musique, domaine auquel il tenait particulièrement. Un texte dérangent, parfois provocateur, au croisement de la philosophie, la sociologie et la musicologie. Publié par Allia en 1995. Traduit de l’allemand par Christophe David. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ERNST KRIS & OTTO KURZ : *La Légende de l’artiste* (1934)

“On peut suivre la trace de l’idée du génie artistique de Dieu dans plusieurs directions différentes. Le témoignage qui vient aussitôt à l’esprit et qui atteste de la force de cette représentation concerne le Greco. L’émotion suscitée par ses peintures s’expliquerait par le fait qu’il arracha le bras d’un crucifix pour s’en servir comme pinceau. C’est donc directement la main du Seigneur (dans le sens d’une superstition magique) qui exécute ici l’œuvre d’art.”

L’on comprend à travers cet ouvrage comment se créent de véritables mythes autour de la figure de l’artiste, faisant de ce dernier aussi bien un égal de Dieu, dont le talent serait né *ex nihilo*, qu’un demi-fou. Décortiquant les anecdotes et légendes stéréotypées, les auteurs examinent le lien entre la conception du génie et les invariants de la psyché humaine, mis en évidence par la psychanalyse. S’attaquant aussi bien à l’art antique qu’à l’art moderne, à l’art oriental et à l’art occidental, les auteurs éclairent certains ressorts cachés et représentations qui entourent la création artistique. Ainsi découvre-t-on, à travers des anecdotes égrenées depuis des siècles, des sources et éléments biographiques insoupçonnés concernant les plus grands artistes, de Giotto à Mignard, en passant par Van Eyck, Le Greco ou encore Giorgione.

Lorsque les historiens d’art Ernst Kris (1900-1957) et Otto Kurz (1907-1975) rédigèrent, en 1934, ce splendide essai, l’un avait à peine trente ans, l’autre vingt-cinq. Âge, souligne Gombrich, qui contraste avec la

maturité de leur érudition. Alors qu’il travaillait au département de sculpture et d’arts appliqués du musée de Vienne, Kris entra en contact avec le cercle de Freud, ce qui le conduisit à associer dans ses écrits histoire de l’art et psychanalyse. Il fit notamment une analyse érudite du sculpteur baroque autrichien Franz Xavier Messerschmidt. Jeune licencié en histoire, Kurz eut de profondes intuitions concernant l’universalité de motifs et l’imaginaire qui se dessine, en tous temps et en tous lieux, autour de la figure de l’artiste. Il rejoignit en 1944 le Warburg Institute.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’allemand par Laure Cahen-Maurel. Préface de Ernst Gombrich. 160 p. 9 euros.

KAREL TEIGE : *Le Marché de l’art* (1935)

“La commercialisation de l’art est la preuve du mépris que la bourgeoisie montre à l’égard des valeurs spirituelles, tant que celles-ci ne produisent pas d’argent. Les seuls critères et d’ailleurs les plus convaincants pour juger de nos jours de la qualité de l’art sont : le nombre d’exemplaires vendus d’un livre, les prix aux enchères, les offres des amateurs et des collectionneurs, les places remplies au théâtre et d’autres critères analogues, d’ordre quantitatif et pécuniaire. La critique cède la place à la publicité, la chronique dans les journaux se transforme en annonce commerciale, la spéculation habile du trafiquant se substitue à l’appréciation spirituelle des valeurs artistiques.”

Karel Teige (1900-1951), théoricien et historien d’art (il enseigna notamment au Bauhaus), est un personnage-clé de l’art moderne tchèque d’entre les deux guerres (voir également p. 154-155). *Le Marché de l’art* analyse le processus de commercialisation de l’art dans les sociétés modernes. Proche des surréalistes français, dont il partage les idées révolutionnaires, Teige en a aussi la virulence de ton. Ses commentaires sur la vie artistique restent plus que jamais d’actualité.

Publié par Allia en 2000. Traduit du tchèque par Manuela Gherghel. 128 p. 6,10 euros. 2^e éd.

PIERRE MABILLE : *Thérèse de Lisieux* (1937)

“Aux yeux des chrétiens, cette fille est symbole de pureté et d’amour ; aux miens et à tous ceux des hommes qui veulent réfléchir, elle schématise l’ensemble des dégâts que peuvent provoquer dans l’organisme affaibli d’une jeune fille l’action cléricale conjointe à la férocité bourgeoise.”

L'œuvre de Pierre Mabille (1904-1952), "compagnon de route" des sur-réalistes, se situe au carrefour de différentes disciplines : sociologie, médecine et anthropologie. Mabille se livre ici à une déconstruction du mythe qui fut sciemment organisé autour de Thérèse de Lisieux. Il met au jour les sources sociopathologiques de cette vocation particulière. Publié par Allia en 1996. 144 p. 6,10 euros.

ROBERT MUSIL : *De la bêtise* (1937)

"Il n'est pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage ; elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité. La vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handicapée. La bêtise dont il s'agit là n'est pas une maladie mentale ; ce n'en est pas moins la plus dangereuse des maladies de l'esprit, parce que c'est la vie même qu'elle menace."

Célèbre surtout pour son œuvre romanesque, Robert Musil (1880-1942) est aussi l'auteur de nombreux essais, conférences et aphorismes, qui le montrent attentif aux mutations de la conscience moderne. *De la bêtise*, qu'il considérait comme l'un de ses textes majeurs, aborde un sujet tabou dans la pensée classique : confrontée à son contraire, la réflexion ne court-elle pas le risque de vaciller sur ses bases ? "Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement, personne ne voudrait être bête."

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet. Image de couverture : Stéphane Vendran. 64 p. 6,10 euros. 10^e éd.

GIUSEPPE RENSI : *La Philosophie de l'absurde* (1937)

"Je ne tire aucun plaisir du déplaisir causé à mes semblables, aucun plaisir à les heurter, les importuner ou les mécontenter ; je voudrais pouvoir énoncer des vérités qui les pussent rendre heureux et sereins. Mais, hélas, les choses sont telles que je les décris."

Réaction à la montée des périls et à la déraison croissante, *La Philosophie de l'absurde* récuse violemment toute idée de progrès ou de rationalité de l'histoire, l'absurdité étant la seule façon d'appréhender un monde "toujours plus obscur, torve, âpre, peu sûr, sans but, sans jugement, sans lueur". C'est la première œuvre traduite en français de Giuseppe Rensi (1871-1941), dont la philosophie s'inscrit dans la tradition de Leopardi et Schopenhauer. Publié par Allia en 1996. Traduit de l'italien par Patricia Farazzi et

Michel Valensi. Précédé de *Giuseppe Rensi, le scepticisme* par Jean Grenier et suivi de *Giuseppe Rensi et le miroir du nihilisme* par Nicola Emery. 240 p. 19,80 euros.

ALEXANDRE VVEDENSKI : *Un sapin de Noël chez les Ivanov* (1938)

"Moins fort les gars, moins fort. Ma fille, ma petite fille émet son dernier soupir. D'ailleurs ce n'est même pas son dernier soupir, elle a la tête coupée." Le théâtre de l'absurde est une autre expression d'un monde réduit à néant. Tragique et historique chez Rensi, l'absurde se fait ici comique et quotidien, à travers les avatars délirants de la famille Ivanov, dont les enfants ont de 1 à 82 ans et sont victimes d'une nounou sanguinaire. Membre du groupe Oberiou, avec notamment Daniil Harms, Vvedenski, dont seules les œuvres pour enfants furent publiées de son vivant, disparut à 37 ans en 1941, victime des purges stalinienne.

Publié par Allia en 1996. Traduit du russe par Régis Gayraud. 80 p. 6,10 euros.

HENRI ROLLIN : *L'Apocalypse de notre temps* (1939)

"Nous avons réuni une documentation suffisante pour éclairer certains dessous de cette guerre secrète qui n'a jamais cessé de se poursuivre dans l'ombre et dont l'importance n'a fait que croître avec le temps."

Débutant à la cour du tsar Nicolas II, *L'Apocalypse de notre temps* parcourt toute l'histoire souterraine du XX^e siècle jusqu'à Hitler. En étudiant la genèse et les utilisations des *Protocoles des Sages de Sion*, Rollin dévoile les ramifications les plus tortueuses, dans les milieux les plus divers : pratiques occultes du "mage" Papus, intrigues des agents russes à Paris. Il offre ainsi une passionnante histoire des procédés de manipulation, qu'on lit comme un roman policier.

Publié par Allia en 1991. Précédé de *Le Faux et son usage* par Gérard Berréby. 832 p. 25 euros. Index. 2^e éd.

HENRI ROLLIN : *Une mystification mondiale* (1939)

"De quelque façon qu'ait pénétré en Russie le *Dialogue aux Enfers* de Maurice Joly, quelles que fussent les conditions dans lesquelles cet ouvrage a été utilisé pour fabriquer les *Protocoles*, que ceux-ci aient été rédigés à Saint-Petersbourg, ou plutôt à Paris, comme tout semble l'indiquer, la comparaison de quelques passages caractéristiques des

deux textes ne peut laisser aucun doute sur la mystification à laquelle s'est livré l'auteur des *Protocoles*."

Cet ouvrage reprend les trois chapitres centraux de *L'Apocalypse de notre temps*, qui exposent dans le détail la façon dont furent fabriqués les *Protocoles des Sages de Sion*, à partir du *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly. Mettant les deux textes en regard, Rollin démontre le plagiat et revient sur le destin hors norme de Joly. Publié par Allia en 2000. Précédé de *Le Faux et son usage* par Gérard Berréby. 198 p. 6,10 euros.

BERTRAND RUSSELL : *Éloge de l'oisiveté* (1939)

"Les méthodes de production modernes nous ont donné la possibilité de permettre à tous de vivre dans l'aisance et la sécurité. Nous avons choisi, à la place, le surmenage pour les uns et la misère pour les autres : en cela, nous nous sommes montrés bien bêtes, mais il n'y a pas de raison pour persévérer dans notre bêtise indéfiniment."

L'Éloge de l'oisiveté est une pépite dénichée dans l'œuvre immense et protéiforme de Bertrand Russell. Dans la grande tradition des essayistes anglais (Swift, Stevenson), il manie le paradoxe pour s'attaquer aux fondements mêmes de la civilisation moderne. Derrière l'humour et l'apparente légèreté du propos se cache une réflexion de nature à la fois philosophique et politique qui s'exprime avec une ironie mordante : "Il existe deux sortes de travail : le premier consiste à déplacer une certaine dose de matière à la surface de la terre ; le second à dire à quel-qu'un d'autre de le faire."

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Michel Parmentier. 48 p. 6,10 euros. 6^e éd.

DASHIELL HAMMETT : *La Mort c'est pour les poires. Correspondance 1921-1960*

"Je vais certainement rentrer à New York la semaine prochaine et me mettre en chasse d'un endroit où me retrancher le temps de finir mon livre, qui, Dieu m'est témoin, n'avance pas vite. Je crois que je vais l'intituler 'La Mort c'est pour les poires'. Il ne s'agit pas d'un roman policier."

La vie de Hammett, depuis ses débuts comme détective privé, en passant par son activité de scénariste à Hollywood, ses démêlés avec le FBI, son engagement contre le maccarthysme, sa liaison avec Lillian Hellman, jusqu'à son brutal renoncement à l'écriture, est entourée de mystères

que cette correspondance (plus d'un millier de lettres) vient pour la première fois éclaircir. Mais, au-delà de l'aspect intime, ces lettres bourrées d'humour et d'autodérision sont également un extraordinaire document sur l'art d'écrire et offrent un tableau saisissant de l'évolution de la société américaine.

Publié par Allia en 2002. Édition établie par Richard Layman. Introduction de Josephine Hammett Marshall. Traduit de l'américain par Natalie Beunat. 640 p. 25 euros. 2^e éd.

DASHIELL HAMMETT : *Interrogatoires* (1951-1953)

"Je refuse de répondre car la réponse peut me porter préjudice".

Homme de paradoxes, Dashiell Hammett (1894-1961) l'est assurément. Après sa mort, le FBI continua d'enquêter sur lui, intrigué par les activités de ce militant pro-communiste, condamné à la prison par les tribunaux maccarthystes, mais par ailleurs patriote convaincu, engagé pour la seconde fois dans l'armée en 1942.

Troublants par le non-dit de l'accusé face au tribunal, ces interrogatoires révèlent la manière dont opérait la commission du Sénateur Joseph Mc Carthy. Ne se livrant jamais à ses enquêteurs, Dashiell Hammett est accusé de "mépris" et d'"entêtement" à l'égard de la cour. Nous ne sommes pas très loin de la passivité subversive du fameux employé de bureau, Bartleby, peint par Herman Melville, qui n'a de cesse d'opposer à tout ordre que lui adresse son patron, un sempiternel "Je préférerais ne pas." Et quand on demande à Hammett de dire quels types de livres il sélectionnerait s'il participait à une organisation supposée combattre le communisme tel que l'USIA, il répond : "Si je devais lutter contre le communisme, je crois que je ne distribuerais pas de livre du tout." Il semble donc que, pour lui, aucune littérature ne puisse coïncider avec une démarche propagandiste. Au cours de cette sombre période politique des années cinquante, Hammett maintint son cap et évita de céder à la hargne, à la haine et à l'indignation vertueuse concernant son propre sort. Pensant qu'il fallait porter sa vérité, il fut fidèle à ce principe jusqu'à son dernier souffle.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais et précédé de *Dashiell Hammett devant ses juges* par Natalie Beunat. 64 p. 3 euros.

MALCOLM LOWRY : *Merci infiniment* (1946)

"On pourra également m'opposer que commencer par la fin du livre n'est jamais qu'un tour de passe-passe bien éculé. C'est sans doute vrai.

Mais dans ce cas précis, ça me plaît, d'autant plus que je me fonde sur un motif plus profond, ainsi que je l'ai expliqué en partie et que vous allez le découvrir sous peu."

Après douze ans de travail, Malcolm Lowry soumet la version définitive de son deuxième roman, *Au-dessous du volcan*, à son éditeur, Jonathan Cape. L'accueil est enthousiaste. Mais l'écrivain reçoit bien vite un courrier lui demandant d'effectuer des coupes drastiques dans son roman. *Merci infiniment* est la très longue lettre que Lowry adressa alors à son éditeur en guise de réponse. Composée de quarante-cinq feuillets, cette missive nous donne à apprécier différentes facettes de l'écrivain, tour à tour fier, sentencieux et sarcastique, parfois profondément blessé et en proie au doute. Et aussi terriblement de mauvaise foi. Lowry s'y défend corps et âme jusqu'à détourner le texte de ce à quoi il était destiné. Bien plus qu'un simple commentaire, *Merci infiniment* est un plaidoyer brillant et implacable en faveur du travail de l'écrivain, le cri d'un être qui a voué sa vie à la littérature. Le Britannique Malcolm Lowry (1909-1957), poète, romancier et grand voyageur, eut deux obsessions : l'alcool et la littérature. Il fréquenta à plusieurs reprises l'institution psychiatrique. Il publia peu de son vivant. *Au-dessous du volcan* marque l'apogée de son œuvre. Elle fait de lui un monument du modernisme et un précurseur du postmodernisme.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'anglais par Claire Debru. 96 p. 6,10 euros.

B. DANS LA GUERRE MODERNE (1941-1945)

LA VICTOIRE des pays totalitaires a inspiré des réflexions sur les procédés originaux qui les ont conduits au succès ; et aussi sur les moyens que certains individus ont trouvés en eux-mêmes d'y résister.

ALEXANDRE KOYRÉ : *Réflexions sur le mensonge* (1944)

"Si rien n'est plus raffiné que la technique de la propagande moderne, rien n'est plus grossier que le contenu de ses assertions, qui révèlent un mépris absolu et total de la vérité. Et même de la simple vraisemblance. Mépris qui n'est égalé que par celui – qu'il implique – des facultés mentales de ceux à qui elle s'adresse."

L'historien de la philosophie et des sciences Alexandre Koyré, exilé à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, a publié en 1944

ces réflexions d'une lucidité et d'une clarté exemplaires sur le mensonge politique, constitutif des régimes totalitaires, et l'usage de la propagande. Publié par Allia en 1996. 56 p. 6,10 euros. 3^e éd.

ALEXANDRE KOYRÉ : *La Cinquième Colonne* (1945)

"La 'cinquième colonne' est un phénomène politico-social tout à fait spécifique, aussi bien dans l'antiquité que dans le monde moderne. Elle est, essentiellement, un phénomène de contre-révolution, et même plus exactement de contre-révolution préventive. Elle est aussi, et tout aussi essentiellement, un phénomène de trahison."

Complémentaire du précédent, ce texte analyse le phénomène de la "cinquième colonne", l'ennemi intérieur, dont le rôle fut mis en évidence dans la contre-révolution espagnole et dans les conquêtes hitlériennes. C'est l'occasion de réflexions sur le nationalisme, la collaboration, la "gestion" des guerres par les gouvernements, réflexions qui prennent leur source dans la lecture de Platon et permettent de déchiffrer les enjeux des conflits modernes.

Publié par Allia en 1997. 56 p. 6,10 euros.

GEORGES CANGUILHEM : *Vie et mort de Jean Cavailles* (1967-74)

"D'ordinaire, pour un philosophe, entreprendre d'écrire une morale, c'est se préparer à mourir dans son lit. Mais Cavailles, au moment même où il faisait tout ce qu'on peut faire quand on veut mourir au combat, composait une logique. Il a donné ainsi sa morale, sans avoir à la rédiger."

Jean Cavailles, philosophe des mathématiques et spinoziste convaincu, a été co-fondateur du mouvement Libération et du réseau Cohors. Arrêté par la police française en août 1942, évadé en décembre, arrêté une nouvelle fois par le contre-espionnage allemand en août 1943, il a été fusillé en février 1944.

Publié par Allia en 1996. 64 p. 6,10 euros. 2^e éd.

BORIS VILDÉ : *Journal et lettres de prison* (1941-1942)

"Le procureur est venu 'faire ma connaissance'. Il m'a promis de demander et d'obtenir ma tête. Cela ne m'a pas impressionné. Plus tard, en y réfléchissant, je fus impressionné par mon impassibilité. Non que j'aie des doutes sur le sérieux de ses paroles. Bien au contraire. Mais cela ne me paraît pas avoir une telle importance. Et pourtant j'aime la vie.

Dieu que je l'aime ! Mais je n'ai pas peur de mourir. Être fusillé ce sera en quelque sorte un aboutissement logique de ma vie. Finir en beauté." Né en Russie en 1908, Boris Vildé, haute figure de la Résistance, s'installe à Paris en 1932, après une jeunesse romanesque et aventureuse. Il sera à l'origine du réseau du Musée de l'Homme et, comme tel, arrêté par les Allemands en mars 1941. Jusqu'en janvier 1942, il tient son journal à Fresnes, dans l'attente de la mort. Dans ces pages, il fait montre d'une avidité intellectuelle et d'un détachement incroyables, allant jusqu'à entreprendre l'étude du sanscrit quelques semaines avant sa mort. "Il est beau de mourir complètement sain et lucide, écrit-il à sa femme, en possession de toutes ses facultés spirituelles." Quelques heures après ces mots, il est fusillé au Mont-Valérien, le 23 février 1942. Publié par Allia en 1997. Précédé de *De Saint-Petersbourg au Mont-Valérien* par Dominique Veillon et suivi de *La Lumière qui éclaire la mort* par François Bédarida. 176 p. 18,30 euros.

GIACOMO DEBENEDETTI : 16 octobre 1943

"Et si un jour on voulait donner une décoration à ceux qui sont tombés, ce n'est certainement pas nous, les Juifs rescapés, qui la refuserions ; mais qu'on ne frappe pas de médailles différentes, qu'on n'imprime pas de diplômes spéciaux : que ce soient les médailles et les diplômes des autres soldats : 'Soldat Cohen... Soldat Levi... Soldat Abramovic... Soldat Chaim Blumenthal, âgé de cinq ans, tombé à Leopoli, au milieu des siens, qui, les mains attachées derrière le dos, défendait encore la cause de la liberté et témoignait pour elle.'"

Le 16 octobre 1943, journée noire dans l'histoire de Rome, est l'équivalent de ce que fut à Paris la rafle du Vél d'Hiv. Kappler, commandant des SS, avait menacé d'exécuter 200 otages juifs si 50 kilos d'or ne lui étaient pas remis dans les deux jours. Aussitôt toute la ville se mobilisa : des milliers d'anonymes apportèrent leurs bijoux ou leurs alliances. Quelques jours plus tard, alors que les Juifs se croyaient à l'abri, les SS envahirent le ghetto : plus d'un millier de personnes furent arrêtées et déportées en Allemagne, d'où elles ne revinrent jamais. La sobriété poignante du style de Debenedetti transforme ce témoignage en récit collectif, comme si les Juifs de Rome, à travers lui, prenaient tour à tour la parole pour raconter leur tragédie. Publié par Allia en 2001. Suivi de *Huit juifs*. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 128 p. 6,10 euros.

ZOFIA NALKOWSKA : *Près de la voie ferrée* (1946)

"Ceux qui restaient pouvaient maintenant regarder l'emplacement sombre des planches arrachées, tel le trou d'une tombe, et continuer de rouler dans le silence en direction de leur propre mort qui les attendait au bout du chemin."

Ayant étudié à "l'Université volante", parallèlement à une activité littéraire abondante de romancière et de critique, la polonaise Zofia Nalkowska (1884-1954) milita pour les droits des femmes et s'intéressa à l'éducation. Après avoir traversé la révolution russe et les deux guerres mondiales, elle participa aux débats lors des procès contre les crimes de guerre, et s'engagea pour la paix et contre le racisme. *Près de la voie ferrée* est tiré de son recueil de nouvelles *Les Médailles*. S'évader d'un train qui le emporte vers les camps d'extermination. Hâter la mort ou lui laisser un sursis ? Le choix n'est pas large. C'est celui de tous les déportés. Ici, celui d'un couple. Dans *Près de la voie ferrée*, Zofia Nalkowska rend brièvement compte de cette tragique alternative. Le brouhaha du train, les lourdes planches qu'il faut soulever, la chute sur les rails, la course effrénée jusqu'à la forêt. L'homme sera fusillé avant d'atteindre la lisière du bois, la femme, blessée au genou, agonisera sans trouver l'aide nécessaire auprès des villageois pour être sauvée. L'auteur se refuse à expliquer l'incompréhensible, car l'expliquer serait en partie le comprendre et le justifier. Faisant écho à la banalité du mal de Hannah Arendt, ce livre montre l'inconciliable déchirement entre la douleur de voir son semblable souffrir et la peur d'être soi-même sanctionné, en des temps d'oppression politique intense. Publié par Allia en 2009. Traduit du polonais par Irena Elster. 48 p. 3 euros.

THEODOR W. ADORNO : *Études sur la personnalité autoritaire* (1950)

"L'ignorance des complexités de la société contemporaine provoque un état d'incertitude et d'anxiété générales, qui constitue le terrain idéal pour le type moderne de mouvement de masse réactionnaire. De tels mouvements sont toujours 'populistes' et volontairement anti-intellectuels." Écrit grâce à l'American Jewish Committee – qui finança une vaste enquête sociologique, *Studies in prejudice*, destinée à évaluer et comprendre les préjugés raciaux, en particulier l'antisémitisme, dans la société américaine –, cet essai, paru en 1950, constitue la dernière grande œuvre d'Adorno à n'avoir pas été traduite en français. L'auteur part de l'hypothèse que les convictions politiques, économiques et

sociales d'un individu forment un modèle cohérent, tant elles apparaissent comme reliées par une "mentalité" ou un "esprit", l'expression profonde de sa personnalité. Sans s'attarder sur les activités ouvertes des fascistes déclarés, Adorno cherche à comprendre comment certaines structures mentales conduisent à la formation d'une "personnalité autoritaire", terreau potentiel pour l'émergence du fascisme. C'est une véritable "psychologie du fascisme et de l'antisémitisme" qu'il dessine, décrivant les configurations mentales et sociologiques favorisant le développement des idées antidémocratiques. Cette étude s'appuie sur des sondages effectués auprès de plus de 2 000 personnes choisies dans toutes les couches de la société. À l'aide de différents questionnaires rédigés par lui-même, de tests, d'échelles, l'auteur évalue l'ethnocentrisme, le conservatisme et l'antisémitisme des sujets interrogés et dresse ainsi un tableau effrayant de la société américaine, qui cache derrière son apparente rationalité un abîme de préjugés et de stéréotypes. Extraordinaire document, l'ouvrage constitue encore l'analyse la plus profonde et la plus précise des conditions, qui, en chacun de nous, en toute époque et en tout lieu, sont susceptibles de mener au fascisme, au sens le plus large du terme. En ce sens, il demeure plus actuel et nécessaire que jamais.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Hélène Frappat. 448 p. 25 euros.

RACHEL BESPALOFF : *De l'Iliade* (1943)

"Le déroulement de l'inévitable a pour théâtre, simultanément, le cœur de l'homme et le Cosmos. À l'éternelle cécité de l'histoire s'oppose la lucidité créatrice du poète désignant aux générations futures des héros plus divins que les dieux, plus hommes que les humains."

Publié en 1943 à New York, *De l'Iliade* est assurément le chef-d'œuvre de Rachel Bepaloff, et la meilleure façon de découvrir son œuvre. C'est d'abord une introduction lumineuse à l'œuvre d'Homère, qui va à l'essentiel dans une langue d'une grande pureté. Mais, au-delà, il s'agit d'une réflexion qui, prenant pour point de départ l'étude des héros homériques, aborde les thèmes fondamentaux de la condition humaine : la puissance du destin contre la liberté individuelle à travers la figure d'Hector, les relations entre une mère et son fils à travers celles d'Achille et Thétis, les rapports entre le monde biblique et le monde homérique, etc. On retrouve également dans ces réflexions un écho

des bouleversements du monde d'alors, dans l'opposition que l'auteur établit entre "héros de la vengeance" et "héros de la résistance" ou dans ces lignes saisissantes sur la force : "La force, c'est ce qui fait de qui lui est soumis une chose. Quand elle s'exerce jusqu'au bout, elle fait de l'homme une chose au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre." Publié par Allia en 2004. Présenté par Monique Jutrin. 96 p. 6,10 euros.

C. DÉSILLUSIONS ET DÉSENGAGEMENTS (1947-1951)

LES OUVRAGES qui témoignent des désillusions de l'époque sont nombreux et divers : désillusions vis-à-vis des engagements antérieurs de l'auteur, modes de vie ou choix artistiques, vis-à-vis aussi d'un éventuel renversement brutal de l'ordre du monde.

PIERRE MINET : *La Défaite* (1947)

"Mes débuts à la Rotonde, mon adoption par un quarteron de légitimistes logés dans des soupentes, célébrant des messes noires sur le postérieur d'une Montspan gâteuse et mal torchée, mes premiers soupirs d'amour pour une hétaïre venue du Chili que pour le moins j'appelais altesse, mes passages d'une colonie à une autre, tantôt Tchèque, tantôt Turc et tantôt Papou, mes entrées partout de gré ou de force, mes aventures les plus corsées, cela au fond ne compte pas. Ce qui importe est le sentiment qui m'animait, l'air toujours plus pur que je respirais, la poésie toujours plus près de mon oreille, incrustée dans mon regard, maîtresse de moi."

Membre du Grand Jeu avec René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, Pierre Minet retrace dans ces confessions ses débuts à Paris dans les années vingt, au temps des fêtes rimbaldiennes et de Montparnasse, ces "six mois de poésie totale, d'émerveillement continu". Le livre est une mise en jugement – et une condamnation – de l'auteur par lui-même. André Breton fut moins sévère : "Celui qui sait parler de la liberté comme il en parle est moins vaincu que quiconque."

Publié par Allia en 1994. Suivi de *Genèse de La Défaite* et de *Une lecture italienne de La Défaite* par Roberto Bazlen. 256 p. 9 euros. 2^e éd.

JAN TSCHICHOLD : *Livre et typographie* (1987)

"Une typographie parfaite est certainement le plus aride de tous les arts. De parcelles données, rigides et sans rapport entre elles, doit naître un tout

vivant et comme jailli d'une seule coulée. Seule la sculpture rivalise avec elle en aridité. Pour la plupart des gens, une typographie parfaite n'offre pas d'attraits esthétiques particuliers, car elle est d'accès aussi difficile que la grande musique. La conscience de servir anonymement et sans attendre de reconnaissance particulière, des œuvres de valeur et un petit nombre d'hommes optiquement réceptifs, est en général la seule récompense que reçoit le typographe pour son apprentissage jamais achevé."

Théoricien de la Nouvelle Typographie dans les années vingt, Jan Tschichold (1902-1974) revint, après avoir dû fuir l'Allemagne en 1933, à une conception plus traditionnelle de l'art du livre. Responsable notamment de la ligne des fameux Penguin Books, il est considéré comme un des maîtres de la typographie du xx^e siècle. Ce volume offre un choix de ses principaux essais, traduits en français pour la première fois, et qui abordent toutes les questions que pose la fabrication d'un livre.

Publié par Allia en 1994. Traduit de l'allemand par Nicole Casanova. Postface de Muriel Paris. 248 p. 24,40 euros. Index. 3^e éd.

D. SORTIR DE LA NUIT

NELLY SACHS : *Lettres en provenance de la nuit* (2010)

"Comme une graine le troisième œil lève parfois en rêve et nous regarde – alors nous savons que la mort se transforme en vie."

Le 7 février 1950, Nelly Sachs, exilée à Stockholm, perd sa mère bien-aimée, avec laquelle elle vit depuis toujours. Elles ont traversé ensemble, à Berlin, les terribles années de la dictature nazie, jusqu'en 1940 : elles réussissent alors, par miracle, à quitter l'Allemagne pour la Suède. Elles connaissent les douleurs de l'exil et de la pauvreté, apprennent l'horreur des déportations et de l'extermination dans les camps. La perte de cette mère, pour Nelly Sachs, est immense, et c'est pour combler le vide ainsi laissé qu'elle occupe ses nuits à écrire ces *Lettres en provenance de la nuit*, sorte de journal de deuil, réflexion poétique sur la mort à la lumière de la tradition hassidique et aussi méditation sur le destin d'Israël.

Grand nom de la poésie allemande contemporaine, lectrice avide de Martin Buber et Gerschom Scholem, Nelly Sachs (1891-1970) a reçu en 1966 le Prix Nobel de Littérature.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand et présenté par Bernard Pautrat. Image de couverture : Laurent Risi. 96 p. 6,10 euros.

WERNER HEISENBERG : *Le Manuscrit de 1942*

"Cette région la plus intérieure dans laquelle la science et l'art ne peuvent plus guère être distingués l'un de l'autre est peut-être pour l'humanité d'aujourd'hui le seul lieu où elle soit en face d'une vérité entièrement pure, qui ne soit plus dissimulée par les idéologies ou les désirs humains."

Prix Nobel de physique en 1933, l'allemand Werner Heisenberg (1901-1976) est l'un des principaux fondateurs de la mécanique quantique. De culture encyclopédique, il laisse une œuvre scientifique et philosophique dont *Le Manuscrit de 1942* est sans doute l'expression la plus aboutie. Ce texte se présentait initialement sans titre ni date, Heisenberg l'ayant distribué à quelques proches seulement, sous le sceau du secret, en raison des critiques qu'il contenait à l'encontre du régime nazi. À cette époque, il est engagé dans un travail dans le domaine de la théorie des particules élémentaires. À travers l'exposé des théories de la physique quantique, qui bouleverse notre mode de pensée en introduisant le concept apparemment paradoxal de "loi d'incertitude", c'est le problème général de la connaissance qu'il choisit d'aborder, posant notamment la question de la responsabilité du savant face au politique. Il examine en conséquence la répercussion, dans les disciplines traditionnelles comme dans l'existence quotidienne de chacun, de cette "nouvelle position à l'égard de la réalité" qu'induisent les sciences contemporaines.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'allemand par Catherine Chevalley. 176 p. 6,10 euros. 3^e éd.

11. DANS LA GUERRE FROIDE : LA RÉVOLTE ET SON DOUBLE

Le nouvel équilibre politique mondial de l'après-guerre a suscité une autre critique sociale, autour de la revue *Socialisme ou barbarie* principalement, et dirigée conjointement contre les deux pôles, stalinien et libéral, du capitalisme triomphant. Une nouvelle révolte des artistes est venue confirmer alors la sentence dadaïste de la mort de l'art mais en s'engageant à "réaliser l'art" dans tous les aspects de la vie, y compris politique, par le renversement violent de l'ordre actuel. Simultanément, des constats horrifiés témoignaient de la parfaite soumission des pauvres à leur vie misérable et du complet mépris de la vie de certains groupes d'insoumis pour qui le "grand jeu" passait par la mort et par la trahison. La méfiance à l'égard des idées générales, de soi-même, et de cette méfiance elle-même, s'est exprimée à l'époque dans quelques œuvres originales.

A. LA NOUVELLE RÉVOLTE DES ARTISTES AUTOUR DE L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

TANDIS qu'à Budapest, en novembre 1956, deux divisions blindées russes, dotées d'une puissance de feu écrasante, reculaient devant une insurrection populaire ("En face des conseils, observait alors Claude Lefort dans *Socialisme ou barbarie*, il n'y avait que les troupes russes"), des artistes européens qui allaient bientôt se regrouper en une Internationale situationniste s'attachaient à défendre un projet d'"urbanisme unitaire" et, simultanément, à renforcer la lutte des classes "en liaison avec le mouvement communiste mondial qui s'étend de Varsovie à Pékin" (*Potlatch* 22.5.1957). L'intérêt réel de telles préoccupations, et les illusions qui les accompagnent inséparablement, se reconnaissent dans l'ensemble des documents rassemblés ici.

COLLECTIF : *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste (1948-1957)*

Une somme qui rassemble tous les textes rédigés par ceux qui allaient fonder l'Internationale situationniste, depuis les premiers écrits de Constant dans *Reflex* et le *Discours aux pingouins* de Jorn, en passant par les rarissimes numéros de l'*Internationale lettriste*, les tracts, le *Discours sur les passions de l'amour* de Debord, jusqu'au *Rapport sur la construction des situations*. Un ensemble de documents, pour la plupart introuvables ailleurs, indispensables à la compréhension de ce qui allait devenir l'Internationale situationniste.

Publié par Allia en 1985. Édition établie par Gérard Berréby. Épuisé.

COLLECTIF : *Textes et documents situationnistes (1957-1960)*

Ce volume, qui fait suite aux *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste*, rassemble dans l'ordre chronologique l'ensemble des productions (tracts, écrits, documents, monographies) dues aux membres de l'Internationale situationniste entre juin 1957 et juillet 1960, à l'exception des textes publiés dans la revue *Internationale situationniste* elle-même. Outre plusieurs textes inaccessibles de Guy Debord, ce volume permet de découvrir quelques aspects ignorés de l'activité situationniste, notamment les réalisations artistiques de Pinot-Gallizio ou Constant, particulièrement importantes au cours de ces trois années.

Publié par Allia en 2004. Édition établie par Gérard Berréby. 264 p. Nombreuses illustrations. 18 euros.

GUY-ERNEST DEBORD : *Mémoires* (1958)

Mémoires est le premier livre de Guy Debord. Publié en 1958 sous une couverture en papier de verre, il restera strictement hors commerce jusqu'en 1992, offert uniquement en potlatch à ceux qui en étaient dignes. La page de titre porte l'indication "Cet ouvrage est entièrement composé d'éléments préfabriqués". En effet, c'est uniquement avec les mots des autres que Debord a entrepris, dans une démarche radicale, de raconter sa propre histoire et celle de l'Internationale lettriste, réalisant de manière éblouissante le rêve de Walter Benjamin d'écrire un livre entièrement composé de citations. Car le paradoxe est là : à travers ces détournements de textes classiques ou contemporains, ces photos et ces collages, la vie la plus intime de Debord (ses passions, ses ivresses, sa révolte) nous est restituée dans un apparent chaos qui dissimule un ordre rigoureux. Les "structures portantes" d'Asger Jorn font le lien entre ces fragments, pour aboutir à un livre qui dans sa conception comme dans sa forme constitue une œuvre absolument unique. Publiées par Allia en 2004. Édition augmentée de 9 pages des collages originaux réalisés par G. Debord, de 9 pages d'un exemplaire du livre où Debord a porté l'origine des détournements et de la liste complète des origines des détournements établie par G. Debord en 1986. Structures portantes d'Asger Jorn. Relié. 112 p. 30 euros.

IVAN CHTCHEGLOV : *Écrits retrouvés (1953-54)*

"Il faut construire l'hacienda."

Membre de l'Internationale lettriste, Ivan Chtcheglov, alias Gilles Ivain, pseudonyme choisi en hommage au chevalier de la Table Ronde, fut le complice privilégié de Guy Debord pendant la période lettriste. Après avoir, entre autres, essayé de faire sauter la Tour Eiffel, il fut interné en 1960 et finit ses jours en asile psychiatrique.

Ce volume d'écrits retrouvés donne enfin à lire plusieurs textes composés par Chtcheglov dans les années 50 : la version intégrale inédite du fameux *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, l'*Introduction au Continent Contrescarpe*, un texte sur les premières expériences de dérive, cité par Debord mais jamais publié ; un poème en prose intitulé *Réflexions sur l'échec de quelques révolutions dans le monde* ; et une nouvelle, *Le Château*

de *Bénédict*, composée peu après la rupture de Debord et Chtcheglov et transposant sans doute dans l'espace de la fiction certaines des tensions qui existaient entre les deux hommes. Un important dossier iconographique vient compléter cet ensemble pour offrir un choix représentatif de l'œuvre picturale d'Ivan Chtcheglov (tableaux, métaphoties).

Publié par Allia en 2006. Édition établie et présentée par Jean-Marie Apostolidès & Boris Donné. 96 p. Illustrations couleurs. 15 euros.

PATRICK STRARAM : *Les Bouteilles se couchent* (1953)

“Il entra dans le bistrot de la rue du Four, l'éternel bistrot. Assis sur les tabourets en fer rouge, devant le comptoir humide, c'étaient les mêmes que tout à l'heure, que cet après midi, que d'habitude... Guy restait tranquille, dans son coin, là depuis toujours, attendant de se saouler pour raccourcir la nuit, jouant on ne savait quel amour avec une petite fille venue comme exprès de sa famille pour entourer de ses bras encore vierges le visage calme et maigre de son Guy.”

Depuis la publication du témoignage de Jean-Michel Mension, *La Tribu* (voir p. 202), on connaît mieux la préhistoire de l'aventure situationniste, en particulier les années 1952-1953 au cours desquelles Debord et ses camarades lettristes se retrouvaient dans un bistrot de la rue du Four, Chez Moineau. Mais hormis les photos désormais célèbres d'Ed van der Elsken, on dispose de peu de documents d'époque susceptibles d'évoquer l'atmosphère de ce point de ralliement de la bohème artistique et de la jeunesse délinquante de Saint-Germain-des-Prés. Dans sa correspondance, Debord cite parfois le roman où l'un des membres du groupe, Patrick Straram, avait mis en scène toute la petite tribu des “Moineaux” ; mais il n'en subsistait que le titre : *Les Bouteilles se couchent*. On croyait le texte perdu, détruit par son auteur peu après son départ pour le Canada en 1954 : dans les années 1960-70, Straram, devenu une figure de la contre-culture au Québec, avait tourné la page lettriste. En réalité, Straram n'avait pas détruit son texte. Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné en ont retrouvé les manuscrits éparés à la Bibliothèque nationale du Québec et proposent ici une reconstruction de ce récit où apparaissent Guy Debord, Michèle Bernstein, Jean-Michel Mension, Ivan Chtcheglov, Jean-Claude Guilbert et bien d'autres. L'écriture de Straram, très influencée par le jazz, se cherche encore : mais ce petit récit vaut par ses portraits, par la vivacité de ses dialogues, et par la fantaisie d'une intrigue inspirée de Jarry où le bistrot Moineau devient un navire à la dérive dans le Quartier Latin !

Publié par Allia en 2006. Édition établie par Jean-Marie Apostolidès & Boris Donné. 144 p. 6,10 euros.

JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS & BORIS DONNÉ : *Ivan Chtcheglov, Profil perdu* (2006)

“Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le plus grand moment de nos aventures ; celui qui, en ces jours incertains, ouvrit une route nouvelle et y avança si vite, choisissant ceux qui viendraient ; car personne d'autre ne le valait, cette année là ?” (Guy Debord)

Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné sont tous deux auteurs d'essais consacrés à Guy Debord.

“On eût dit qu'en regardant seulement la ville et la vie, il les changeait. Il découvrit en un an des sujets de revendication pour un siècle ; les profondeurs et les mystères de l'espace urbain furent sa conquête.” Ce passage du film *In girum imus nocte et consumimur igni* est un des nombreux hommages rendus par Guy Debord à son ami Ivan Chtcheglov, alias Gilles Ivain. Debord n'a jamais oublié que c'est de l'étroite complicité qui l'a lié à Chtcheglov de 1953 à 1954 que sont nées les idées autour desquelles s'est constituée l'Internationale situationniste, trois ans plus tard : dérive, psychogéographie, révolution de la vie quotidienne et de l'urbanisme, construction de situations... Malgré ce rôle décisif, on ignore presque tout d'Ivan Chtcheglov ; à part quelques fragments de lettres, on ne connaît de lui que le *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, partiellement publié par Debord dans le premier numéro de la revue *Internationale situationniste*. Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné ont mené de patientes recherches dans les archives familiales d'Ivan Chtcheglov, retrouvé des correspondances, interrogé des témoins pour reconstituer son itinéraire. Ils offrent enfin, sinon une biographie définitive (des zones d'ombre demeurent), du moins des éléments qui permettent de mieux comprendre la personnalité complexe de Chtcheglov et dissipent certaines légendes et rumeurs.

Publié par Allia en 2006. 128 p. Nombreuses illustrations. 15 euros.

BORIS DONNÉ : (*Pour Mémoires*) (2004)

“Je voulais parler la belle langue de mon siècle.”

Les *Mémoires* de Debord sont un vaste collage de fragments de textes et d'images d'origine incertaine, flottant en désordre sur des pages que le peintre Asger Jorn a scandées de taches et tracés colorés. Apparemment donc, une œuvre de pure provocation où pas un mot n'est de l'auteur,

un “anti-livre” qui n’a aucune signification cohérente à délivrer à un hypothétique lecteur... Or cet essai établit qu’il n’en est rien, et révèle pour la première fois toute la portée de cette œuvre majeure. B. Donné a retrouvé l’origine de la quasi-totalité des éléments découpés et détournés dans ces *Mémoires*, et montre à quel point ils sont chargés de sens en restituant leur contexte primitif. Il brosse ainsi un tableau passionnant des lectures du jeune Debord, déjà intimement familier des classiques (Shakespeare, Pascal, Bossuet, Baudelaire...) et curieux de tout (on découvre avec étonnement que certains fragments proviennent de chroniques de François Truffaut, Éric Rohmer ou Michel Butor, du premier roman de Françoise Sagan, et même, suprême ironie, des *Mémoires* du Général de Gaulle !). Mais l’ouvrage n’a rien d’un aride inventaire de “sources” : leur identification s’inscrit dans une véritable enquête pour retrouver le fil du récit que ces fragments tissent par allusion. L’histoire racontée secrètement dans ces *Mémoires* s’éclaire peu à peu : c’est celle des années décisives où Debord, âgé de 22 ans, oriente son énergie de révolte et son insatisfaction existentielle vers une critique radicale de la société dont l’insurrection situationniste ne sera que le développement. Tout, ou presque tout, est déjà là, caché dans ces *Mémoires* où l’évocation des amours et des amitiés s’entrelace à celle des premières tentatives d’un dépassement de l’art par la révolution de la vie quotidienne. Cet essai révèle enfin la pleine charge de sens, de provocation et d’émotion de ce qui n’est rien moins que le livre des origines profondes et intimes de l’aventure situationniste. Publié par Allia en 2004. 160 p. Nombreuses illustrations. 14 euros.

JOSEPH WOLMAN : *L’Anticoncept* (1951)

“C’est fini le temps des poètes. Aujourd’hui je dors.”

Premier film sans images, *L’Anticoncept* répond aux “poèmes sans paroles” de la génération précédente. On ne sait si c’est cette radicalité formelle ou bien le texte cru, lyrique et bouleversé lu par Wolman pour accompagner cette succession de ronds blancs qui valut au film d’être interdit à sa sortie par la censure, interdiction qui n’a toujours pas été levée. L’année suivante, Debord réalise *Hurlements en faveur de Sade*. Publié par Allia en 1995. 72 p. Nombreux documents annexes. 11,40 euros.

JOSEPH WOLMAN : *L’Anticoncept* (1951)

Cassette vidéo du film (59 min), éditée par Allia en 1995. 30,50 euros.

JOSEPH WOLMAN : *Défense de mourir* (1950-1995)

“Certains existent les autres ne sauraient tarder.”

Mêlant textes, images et documents, dont certains jusqu’alors inédits, cet ouvrage offre une rétrospective de l’œuvre écrite, peinte, filmée, collée, détournée, scotchée, séparée, vociférée ou encore lacérée de Gil J Wolman (1929-1995). Outre la mise en pratique du détournement, il donne la recette “pour faire soi-même un Wolman” et bien pour “voir de mémoire”. La seconde partie du volume comprend des témoignages de ceux qui l’ont connu, tel Jacques de la Villéglé ou Raymond Hains, et des études sur son œuvre par des spécialistes français et étrangers, Greil Marcus notamment.

Publié par Allia en 2001. Édition établie par Gérard Berréby et Danielle Orhan. Nombreuses illustrations. Reproductions en couleur. 404 p. 21,34 euros.

COLLECTIF : *Potlatch* (1954-1957)

“*Potlatch* : Vous le recevrez souvent. L’Internationale lettriste y traitera des problèmes de la semaine. *Potlatch* est la publication la plus engagée du monde : nous travaillons à l’établissement conscient et collectif d’une nouvelle civilisation. La Rédaction.”

“Bulletin d’information de l’Internationale lettriste”, *Potlatch* a eu vingt-neuf numéros de juin 1954 à novembre 1957. Ces quelques feuilles tapées à la machine et “envoyées gratuitement à des adresses choisies par sa rédaction” se présentent comme l’une des plus radicales remises en cause de la société de consommation émergente et de sa culture. C’est là que se mettent en place les thèmes et le ton de la future Internationale situationniste.

Publié par Allia en 1996. 168 p. 13,70 euros.

COLLECTIF : *Les Lèvres nues* (1954-1958)

“Plus que jamais soucieux d’imiter en toute chose nos singuliers contemporains, et très frappés par leur obstination à se glorifier mutuellement, les collaborateurs de la présente revue se sont constitués en jury afin de décerner mensuellement un nouveau prix : le Prix de la Bêtise Humaine. Ce prix sera attribué après coup à tout homme ou toute femme ayant témoigné par quelque mode d’expression ou quelque action que ce soit d’un effort assidu pour se maintenir à l’ombre de l’intelligence. Déjà, réuni en séance solennelle, le jury a décidé de

décerner le premier Prix de la Bêtise Humaine, à titre *ex æquo*, à Monsieur André Malraux, pour l'ensemble de son œuvre esthétique, et à Monsieur le roi Baudoin, pour son voyage au Congo 'belge'."

Parallèlement à *Potlatch*, les lettristes parisiens (Debord, Wolman) publièrent dans la revue belge *Les Lèvres nues* d'importants essais sur la dérive ou le détournement. Cette revue, fondée par Marcel Mariën, compta douze numéros et se caractérisa autant par son exigence poétique que sa virulence politique (on lui doit l'invention des publicités détournées). Elle accueillit, outre les textes de Mariën lui-même, les écrits des francs-tireurs du surréalisme belge comme Nougé ou Scutenaire.

Douze numéros sous coffret et un volume d'index, publiés par Allia en 1995. 29 euros.

ASGER JORN & GUY DEBORD : *Fin de Copenhague* (1957)

"J'ai le devoir de souligner le rôle décisif qu'a joué pour moi, à cet égard, le mouvement situationniste et, en particulier, mon ami Guy Debord. Je n'exagérerai pas en disant que la série de collages d'aujourd'hui est l'aboutissement d'une démarche commencée à Copenhague il y a douze ans avec un petit livre, exécuté et imprimé en vingt-quatre heures par Guy Debord et moi. Le titre en était 'Fin de Copenhague'. De là, j'ai poussé plus loin dans mon champ personnel de recherches, qui est celui des images. Mais je tenais à dire qu'avec la série actuelle de mes collages, j'ai contracté une dette envers le mouvement situationniste et, nommément, envers ce personnage unique, profondément inquiétant, et encourageant qu'est Guy Debord." (Asger Jorn)

Né de la collaboration de Jorn avec Debord, "conseiller technique pour le détournement", *Fin de Copenhague* invente une nouvelle forme de livre, qui trouvera son aboutissement dans les *Mémoires* de Debord. Le peintre danois strie et éclabousse les pages de lignes colorées, de taches, de souillures et de coulures. Ici et là, des photographies, des réclames, des plans d'immeubles ou de villes, des caricatures, des vignettes de bandes dessinées. Tous ces éléments détachés de leur contexte d'origine contribuent à donner sa signification à l'ensemble.

Publié par Allia en 2001. Présenté par Gérard Berréby. 56 p. 15,25 euros. 2^e éd.

ASGER JORN : *Pour la forme* (1954-57)

"'Crée, artiste, ne parle pas.' Ce discours nous a été tenu trop souvent par des gens qui se disaient capables de parler pour nous et d'agir pour

nous ; des politiciens, des intellectuels, des industriels, professeurs, critiques d'art, et d'autres. Et nous avons toujours été trahis. Je crée, je pense et je parle."

Publié en 1957 par l'Internationale situationniste, *Pour la forme* rassemble tous les textes écrits par Jorn entre 1954 et 1957, qui constituent une sorte de journal de bord de sa démarche expérimentale, commencée avec Cobra, poursuivie avec le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste et dont les conclusions théoriques allaient contribuer à la naissance de l'Internationale situationniste. Ces écrits révèlent un théoricien à l'état sauvage, étranger à toutes les écoles, pour qui art et révolution sont indissociablement liés. Violent et polémique, Jorn illumine de ses fulgurantes critiques toute l'histoire de l'art moderne. Des reproductions de Kandinsky, Pollock, Dubuffet, ou encore les fameux "plans psychogéographiques" de Debord viennent illustrer ces thèses iconoclastes.

Publié par Allia en 2001. Préface de Guy Debord. 288 p. 21,35 euros.

MICHÈLE BERNSTEIN : *Tous les chevaux du roi* (1960)

"De quoi t'occupes-tu exactement ? – De la réification. – Je vois, c'est un travail très sérieux avec de gros livres et beaucoup de papiers sur une grande table. – Non, je me promène. Principalement, je me promène."

Tous les chevaux du roi est le premier roman de Michèle Bernstein, membre de l'Internationale situationniste et épouse de Guy Debord. Plusieurs livres s'enchâssent dans celui-ci. D'abord le récit – sorte de transposition moderne, ironique et distanciée des *Liaisons dangereuses* – des aventures de Gilles et Geneviève : leurs errances, leurs rencontres, leurs discussions, leurs amours caractéristiques de la jeunesse la plus libre des années 50. À ce titre, *Tous les chevaux du roi* est une illustration romanesque des théories situationnistes : comment "construire une situation" dans la vie quotidienne et en contrôler l'évolution afin d'échapper aux courants dangereux qui ramènent la vie dans les cadres traditionnels. Il s'agit aussi d'un roman à clefs, qui offre sans doute un portrait subtil et sensible de Guy Debord et de Michèle Bernstein elle-même, avec son goût du jeu, son humour et sa lucidité. Depuis longtemps introuvable, *Tous les chevaux du roi* était devenu un livre mythique, objet d'un véritable culte.

Publié par Allia en 2004. 128 p. 6,10 euros.

ASGER JORN : *La Genèse naturelle* (1963-64)

“C’est un fait que ni les hommes ni les femmes ne sont aujourd’hui satisfaits les uns des autres. La question est de savoir si c’est le fait d’une malédiction originelle qui les condamne à s’entre-déchirer, ou si les conflits qui les opposent n’expriment qu’un moment transitoire de l’histoire humaine. Alors, partons du début.”

Sous-titrée “Sur la situation singulière qu’occupent dans l’humanité les mâles”, *La Genèse naturelle* est un véritable objet littéraire non identifié qui dissimule la plus grande liberté d’esprit sous l’apparence d’un sérieux imperturbable. Cette truculente parodie, saga inversée proche du canular, retourne, avec une joyeuseté apparemment enfantine, la grande duperie qui a engendré les prétendues valeurs d’un monde durablement mystifié.

La Genèse naturelle fut écrite entre 1963 et 1964. Une version française du texte fut soumise par Jorn à son ami Guy Debord, qui en corrigea la langue. C’est ce manuscrit resté inédit que nous publions aujourd’hui.

Publié par Allia en 2001. Préface d’Alice Debord. Image de couverture : Lydéric Motte et Benjamin Bouin. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

JEAN-MICHEL MENSION : *La Tribu* (1998)

“Avec Debord, on allait boire tous les deux tout seuls, lui sa bouteille, moi la mienne, dans la cour de Rohan. Il y avait un petit escalier, on s’asseyait en bas, sur les marches, et on soliloquait, en buvant parfois un litre, parfois deux... C’était l’apéritif, en quelque sorte, et après on allait chez Moineau. Guy avait une culture déjà très développée. Moi, j’étais la révolte.”

De 1952 à 1954, Jean-Michel Mension participa entre la rue de Buci et la rue du Four à l’existence chaotique et alcoolisée de l’Internationale lettriste. Il évoque dans ces entretiens ces années de révolte à Saint-Germain-des-Prés en compagnie de Debord, mais aussi d’autres figures moins connues et souvent fascinantes, comme Chtcheglov, Wolman, Guilbert, etc. Publié par Allia en 1998. Entretiens avec Gérard Berréby et Francesco Milo. 144 p. 13,70 euros. Nombreuses illustrations. 2^e éd.

RALPH RUMNEY : *Le Consul* (1999)

“À Cosio, j’avais proposé de faire une exploration psychogéographique de Venise. Le projet était de créer un tracé qui montre des quartiers où personne n’allait et qui sont tout à fait autres que le grand canal. L’idée consistait à déspectaculariser Venise en suggérant des parcours inédits.

La psychogéographie se préoccupe du rapport entre les quartiers et les états d’âme qu’ils provoquent. Venise, comme Amsterdam et le Paris d’antan, se prête à plusieurs possibilités de dépaysement.”

Né en 1934, Ralph Rumney a participé en 1957 à la fondation de l’Internationale situationniste. Peintre, sculpteur, auteur de romans-photos détournés comme son fameux *Guide psychogéographique de Venise*, il a toujours, de Londres à Venise en passant par Paris, privilégié “l’art brut de vivre” aux dépens de la reconnaissance officielle. Après *La Tribu*, *Le Consul* constitue le second volume des Contributions à l’histoire de l’Internationale situationniste. Au cours de ces entretiens abondamment illustrés de documents inédits, les anecdotes se mêlent aux réflexions théoriques et aux souvenirs sur Debord, Asger Jorn ou Yves Klein.

Publié par Allia en 1999. Entretiens avec Gérard Berréby en collaboration avec Giulio Minghini et Chantal Osterreicher. 128 p. Illustrations. 13,70 euros. 2^e éd.

PIET DE GROOF : *Le Général situationniste* (2007)

“Debord avait déposé chez moi toute une valise de tracts. Il dormait chez ma fiancée, Wilma, sur un matelas. Une fois avec moi, une fois seul. Car il ne voulait pas aller chez Albert Niels. Philippe Niels est très fier que son père ait logé tous les grands de l’époque, Asger Jorn, Enrico Baj, Lucio Fontana, et cætera, quand il avait le grand hôtel, le Canterbury, qui était magnifique avec tous ces tableaux. Ils ont tous logé chez son père. Mais pas Debord. Il demeurait sur un matelas chez ma fiancée. Et donc, il savait parfaitement ce que je tramais le reste du temps...” Avec un humour constant, une ironie un rien désabusée, Piet de Groof revisite l’histoire de l’avant-garde en Belgique, dont il fut l’un des actifs protagonistes. Éditeur d’une petite revue de poésie, *Taptoe* (“couvre-feu” ou “fanfare militaire”), il participe à l’activité de la galerie homonyme, qui exposera Asger Jorn, Maurice Wyckaert ou Walasse Ting. Discret mais constamment au front, Piet de Groof accompagne avec passion le travail des artistes. Il relate les péripéties rocambolesques de l’organisation de l’exposition de Jorn, dont il transporta les toiles en contrebande, et dresse des portraits tantôt chaleureux, tantôt mordants, de Christian Dotremont, Hugo Claus, Pierre Alechinsky, Reinhoud, Roel d’Haese, Hugues C. Pernath, Paul Snoek ou encore Serge Vandercam. On plonge dans les coulisses du scandale organisé à Bruxelles par les situationnistes à l’occasion de l’assemblée de l’Association Internationale des Critiques d’art en 1958.

C'est à Piet de Groof que fut confié le soin de lancer un tract injurieux sur cette respectable assemblée et il y fit preuve d'un savant savoir-faire en matière de propagande. Cependant, peu après ce haut fait, il fut "relevé de ses fonctions" au sein de l'Internationale situationniste.

Composé comme un entretien au long cours, cet ouvrage est aussi un montage visuel riche de documents et d'images méconnus. On y trouve des analyses passionnantes sur la peinture, le rôle fondamental de James Ensor dans la modernité, sans compter quelques réflexions pointues sur les mérites comparés de différents avions de chasse. Une autre manière de retracer un destin personnel comme d'écrire l'histoire.

Publié par Allia en 2007. Entretiens avec Gérard Berréby et Danièle Orhan. 304 p. Nombreuses illustrations. 15 euros.

B. ROCK, SOUL, REGGAE ET AUTRES MUSIQUES

DAVID MARGOLICK : *Strange Fruit* (2000)

“Des arbres du Sud portent un fruit étrange,
Du sang sur les feuilles et du sang aux racines,
Un corps noir oscillant à la brise du Sud,
Fruit étrange pendu dans les peupliers”

En 1939, quand Billie Holiday interprète pour la première fois *Strange Fruit*, elle n'a que 24 ans et déjà un nom dans le milieu du jazz. Or, de tous les poncifs racistes et sexistes, peu lui furent épargnés. Non sans susciter le scandale, Billie Holiday chanta *Strange Fruit*, évoquant l'assassinat des noirs par lynchage, seize ans avant que Rosa Parks refuse de céder sa place à un Blanc dans un bus en Alabama. *Protest song* avant l'heure et figure symbolique de la marche des Noirs vers l'émancipation, *Strange Fruit* fut écrite par un Juif blanc new-yorkais, Abel Meeropol, qui recueillit les enfants Rosenberg après que leurs parents furent exécutés. Selon Angela Davis, cette chanson a remplacé la protestation et la résistance au centre de la culture musicale noire contemporaine. La revue musicale britannique *Q* l'a classée parmi les dix chansons qui ont véritablement changé la face du monde. David Margolick montre son importance, aussi bien musicale qu'historique, en s'appuyant sur de nombreux témoignages.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Michèle Valencia. Suivi d'une *Orientation discographique* par Jean-Claude Zylberstein. 128 p. 9 euros.

GREIL MARCUS : *Lipstick Traces* (1989)

“Il y a une figure qui apparaît et réapparaît tout au long de ce livre. Ses instincts sont fondamentalement cruels ; sa manière est intransigeante. Il propage l'hystérie, mais il est immunisé contre elle. Il est au-delà de la tentation, parce que, malgré sa rhétorique utopiste, la satisfaction est le cadet de ses soucis. Il est d'une séduction indicible, semant derrière lui des camarades amers, comme Hansel ses miettes de pain, seul chemin pour rentrer chez soi à travers un fourré d'excuses qu'il ne fera jamais. C'est un moraliste et un rationaliste, mais il se présente lui-même comme un sociopathe ; il abandonne derrière lui des documents non pas édifiants mais paradoxaux. Quelle que soit la violence de la marque qu'il laissera sur l'histoire, il est condamné à l'obscurité, qu'il cultive comme un signe de profondueur. Johnny Rotten/John Lydon en est une version ; Guy Debord une autre. Saint-Just était un ancêtre, mais dans mon histoire, Richard Huelsenbeck en est le prototype.”

Greil Marcus, dont aucun des ouvrages n'avait encore été traduit en français, est l'un des plus célèbres *rock critics* américains. Dans *Lipstick Traces*, son ouvrage le plus ambitieux, il retrace “l'histoire secrète du xx^e siècle”, en mettant au jour le fil rouge qui relie la révolte des anabaptistes de Münster à celle des punks, en passant par les dadaïstes et les situationnistes.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'anglais par Guillaume Godard. 560 p. 29 euros. Index. 4^e éd.

GREIL MARCUS : *Sly Stone : le mythe de Staggerlee* (1975)

“‘Stagger Lee a descendu Billy...’ L'écho de ces mots se répercute depuis le tube rock'n'roll de Lloyd Price à travers cinquante ans de culture noire, faisant défiler des milliers et des milliers de Stagger Lee et de Billy, pour remonter vers sa source cachée. Il y a un écho pour Jimi Hendrix, star à vingt-quatre ans et mort à vingt-sept ; pour Sly Stone, ‘brûlant’, comme on l'a dit de Bob Dylan, ‘non pas la chandelle par les deux bouts, mais se servant d'un chalumeau pour consumer le milieu’ ; pour les jeunes hommes morts dans les ruelles ou refroidis à la morgue municipale ; pour un million de cambriolages de magasins de spiritueux et un million de viols sauvages.”

Extrait de *Mystery Train*, Sly Stone est l'un des exemples les plus aboutis de l'ambition qui parcourt toute l'œuvre de Greil Marcus : ausculter l'Amérique et ses mythes à travers sa musique. Avec Sly Stone, leader d'un

des plus fameux groupes de funk dans les années soixante et soixante-dix, Marcus retrouve la légende de Staggerlee, héros, voleur et assassin, dont la figure hante toute la culture noire, depuis les blues les plus anciens jusqu'aux combats des Black Panthers et aux rappeurs d'aujourd'hui. Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Guillaume Godard. 144 p. 6,10 euros.

GREIL MARCUS : *Mystery Train* (1975)

“C'est donc un livre sur le rock'n'roll – une partie du rock'n'roll – et sur l'Amérique. Ce n'est pas une analyse historique ou purement musicale, ni une galerie de portraits. J'ai essayé d'élargir le contexte dans lequel on écoute la musique, d'analyser le rock non pas comme expression de la jeunesse, ou de la contre-culture, mais de la culture américaine elle-même. Les artistes sur lesquels j'ai choisi d'écrire m'intéressent entre autres parce qu'ils ont plus d'ambition que les autres et qu'ils prennent plus de risques. Ils prennent le risque du désastre artistique (dans le vocabulaire du rock : la prétention), celui de se mettre à dos un public qu'il est plus facile de flatter que de provoquer – leurs ambitions ont beaucoup à voir avec celles que Robbie Robertson avait pour le Band : ‘La musique ne doit jamais être inoffensive.’ Ce qui m'attire encore plus chez le Band, Sly Stone, Randy Newman et Elvis, c'est que je pense qu'ils se voient comme des Américains symboliques. Pour moi, ils essaient, avec leur musique, d'être à la hauteur de ce rôle.”

Mystery Train est le premier livre de Greil Marcus, celui qui l'a rendu célèbre et l'a imposé non seulement comme le meilleur connaisseur de la musique populaire américaine, mais comme un de ceux qui ont su le mieux parler de l'Amérique elle-même. La parution de ce classique, dont la première édition remonte à 1975, et qui a depuis été traduit dans une dizaine de langues, a fait l'effet d'une bombe. C'était la première fois que le rock donnait matière à un ouvrage d'une profondeur et d'une ambition telles. Aujourd'hui encore *Mystery Train* reste pour beaucoup comme le summum du genre.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Héroïse Esquié et Justine Malle. 432 p. Illustrations. 18,30 euros.

GREIL MARCUS : *Dead Elvis* (1991)

“À mesure que cette histoire prenait de la vitesse, des créatures bizarres apparaissent : Elvis le Christ, Elvis Nixon, Elvis Hitler, Elvis Mishima,

Elvis la divinité, Elvis réincarné dans des tueurs en série, des saints, des scélérats. Chacune de ces créatures était une blague naturellement, et derrière chaque blague, se cachaient des mobiles profonds, des obsessions, de la joie et de la crainte.”

De son vivant, Presley a révolutionné la musique populaire et bouleversé la société américaine tout entière. Et depuis son overdose en 1977, sa figure hante encore l'Amérique. On a tout dit, tout imaginé, tout réalisé, depuis la thèse de son enlèvement par des extraterrestres jusqu'à la commercialisation de portions alimentaires conçues à partir de son corps prétendument déterré. Greil Marcus entreprend ici de décrypter le mythe incarné par cette figure, en ses composantes : le fils prodige aux racines judéo-indiennes, le militaire, le beau gosse, celui qui frisa la pédophilie avec une collégienne de quatorze ans, sauvé *in extremis* du scandale par le mariage, le pauvre accédant à la richesse à vingt-deux ans à peine, le manant devenu le King, son rêve frustré d'acteur, l'amateur d'armes à feu, l'alcoolique, le camé, le boulimique, le milliardaire sombrant dans la déchéance physique, enfin, et surtout, le Blanc qui chante comme un Nègre. Livres, photos, déclarations et extraits de presse à l'appui (“Une statue d'Elvis Presley retrouvée sur Mars” titrait le *Sun* du 20 septembre 1988), Greil Marcus nous entraîne dans un voyage, aussi hilarant qu'effrayant, au cœur de l'inconscient américain. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Justine Malle. 256 p. Illustrations. 18 euros.

NIK COHN : *Awopbopaloobop Alopbamboom* (1969)

“Mon intention en écrivant ce livre était simple : saisir la sensation, la pulsation du rock telle que je l'avais trouvée. Personne, à ma connaissance, n'avait jamais écrit un livre sérieux sur la question auparavant, et je n'avais donc aucun prédécesseur pour m'intimider. Je n'avais pareillement aucun livre de référence, aucune bible à consulter. J'ai simplement écrit ce qui me passait par la tête, ce que me dictait l'inspiration, comme ça venait.”

À l'âge de onze ans, Nik Cohn entendit un disque dont les paroles changèrent sa vie. Little Richard hurlait : “Tutti frutti all rootie, tutti frutti all rootie, awopbopaloobop alopbamboom !” Ces mots lui firent l'effet d'une formule magique – le langage du futur. *Awopbopaloobop* fut le premier livre à célébrer ce langage, la quintessence du rock'n'roll. Mais il fut bien davantage encore. C'est l'histoire véridique et turbulente d'une

époque qui va de Bill Haley à Jimi Hendrix. En racontant toutes sortes de récits scandaleux, en décrivant la musique avec passion et en arrachant les masques, Nik Cohn a inventé sans le savoir un nouveau genre littéraire : la critique rock.

Publié par Allia en 1999. Préface de Greil Marcus. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 288 p. 18,30 euros. 3^e éd.

NIK COHN : *Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo* (1967)

“Je suis le plus grand, dit Johnny Angelo, et à vingt-quatre ans, il roulait dans une Cadillac dorée. Chaque fois qu’il arrivait dans une ville, il mettait son costume en velours doré, ses chaussures en daim dorées, et ses cheveux descendaient jusqu’aux épaules. Debout sur le toit de sa Cadillac, il saluait, souriait et envoyait des baisers, et il était entouré de motards en cuir noir sur des bécanes noires, qu’on appelait les Vengeurs Indomptables. Derrière la Cadillac dorée venait une longue limousine noire où prenaient place les intimes de Johnny, Catsmeat et Yolande, son coiffeur, son masseur et son valet, son astrologue et son entraîneur de tennis, plus un assortiment de très jeunes starlettes.”

Le deuxième roman de Nik Cohn, publié alors qu’il avait 21 ans, retrace le parcours d’une rock star déjantée, depuis sa petite enfance jusqu’à son statut de star divine, et avant sa fin épique. Selon l’auteur même de l’auteur, le livre constitue son “hymne à la mythologie du rock, dans tous ses excès glorieux et démentiels”.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 64 p. 6,10 euros.

NIK COHN : *Soljas* (2001)

“Une histoire circule à propos d’un garçon nommé Lawrence, du sixième arrondissement, qui se rendit dans un club du quatrième arrondissement. Les quatrième et sixième arrondissements sont en bons termes, pas les quatrième et septième. Du coup quand Lawrence entra dans le club, des blacks lui demandèrent de quel quartier il venait. Lawrence leva les mains en l’air, quatre doigts tendus sur l’une, deux sur l’autre. Mais il dansait, il faisait sombre, et les blacks ne purent voir que le pouce de la main aux quatre doigts levés était replié. Ils comprirent ‘septième arrondissement’. Alors ils lui mirent une balle dans la tête, une autre dans la poitrine, et une dans le ventre. Aux yeux des soljas, l’incident était regrettable, mais pas tragique. Peu d’entre eux voyaient à long terme ; ils vivaient au jour le

jour. Ils ‘balançaient des cailloux’ (dealaient du crack), braquaient des station-services et des supérettes, purgèrent leur peine à la prison du Comté d’Orléans. Tôt ou tard, ils se feraient très probablement buter.”

Les soljas, ce sont les “soldiers”, les soldats, nom que se donnent eux-mêmes ces enfants et adolescents noirs qui traînent en bandes rivales dans les rues de la Nouvelle-Orléans, et dont l’espérance de vie ne dépasse guère les 20 ans. Lorsque l’un d’entre eux se fait tuer, il a sa photo sur le tee-shirt de ses copains. À travers les destins croisés d’une petite frappe, d’un chanteur de rap parvenu au sommet et d’un enfant qui essaie d’échapper à la carrière toute tracée de dealer, Nik Cohn dresse le portrait à la fois terrifiant et plein d’humour du microcosme de la Nouvelle-Orléans tel que le reflète à sa manière le rap.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 64 p. 6,10 euros.

NICK TOSCHES : *Country : les racines tordues du rock’n’roll* (1977)

“J’ai voulu explorer les zones obscures de l’histoire de la country music, pas sa popularité actuelle ; écrire un livre pour ceux qui s’intéressent davantage à la question de savoir d’où vient cette musique et ce qu’elle est profondément, plutôt qu’à son développement récent. Alors que le livre regorge de stars à moitié oubliées, de chanteurs de honky-tonk fanés, de rockabillys obscurs et de musiciens noirs des générations passées, alors que des pages et des pages sont consacrées à des gens comme Jimmie Rodgers, Elvis Presley et Jerry Lee Lewis, ce vieux Willie Nelson et ce vieux Waylon Jennings ne sont signalés qu’en passant. Et tandis que le plus long chapitre du livre est dédié au thème du sexe dans la country music, la vallée de l’ombre du décolleté de Dolly Parton est complètement passée à l’as.”

Nick Tosches, d’origine italo-albanaise, a d’abord travaillé pour une compagnie de sous-vêtements, puis comme chasseur de serpents avant de renoncer à toute forme d’activité salariée et de se lancer dans l’écriture. *Country* lance “un assaut en règle contre tout ce que la musique country a de plus sacré” (Greil Marcus). Il y est donc très peu question de chapeaux de cow-boys, mais plutôt des métamorphoses du mythe de Tristan et Iseult, de la première apparition du terme “rock”, des ballades pornographiques, des mélanges interracialisés, de drogue, de meurtres... Le tout agrémenté d’une érudition maniaque et d’un constant humour à froid.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 288 p. 18,30 euros. Index. 3^e éd.

NICK TOSCHES : *Hellfire* (1982)

“Alors il arriva, portant un costume rose criard aux revers pailletés et une cravate de ruban noir, du genre de celles que le vieux Lewis portait avant la guerre de Sécession, et il regarda le public, qui le regardait derrière un rideau d’applaudissements. (...) Jerry Lee Lewis ratissa les touches du piano à queue et hurla le feu, et les membres du public, recevant, chacun à sa manière, le message du Diable, ne murmuraient plus mais criaient sauvagement ou restaient silencieux, selon le penchant de leur âme. Jerry Lee leur accorda à peine plus de dix minutes. ‘Son attitude envers le public frise le mépris’, écrivit un journaliste britannique quelques jours plus tard. Les adolescents – ceux qui avaient fait bruyamment entendre leur excitation comme ceux qui étaient restés silencieux – se mirent à huer et à siffler quand le rideau descendit. Quelqu’un entonna le *God save the Queen* et d’autres se joignirent à lui au milieu des huées et des sifflements. Enfin, le rideau se releva et Jerry Lee leur donna davantage, et il le leur donna durement, frénétiquement et implacablement, tel un homme qui s’accouple, lascif et trahi, avec une femme qu’il hait ; puis il quitta la scène.”

“Je veux que les choses soient bien claires. *Hellfire* de Nick Tosches est le plus beau livre jamais écrit sur un interprète de rock’n’roll, il est sans égal. Mais il est loin de n’être que cela. Tôt ou tard, *Hellfire* sera reconnu comme un classique américain.” Ainsi s’ouvre la préface de Greil Marcus à ce qui est à ce jour le livre le plus célèbre, et peut-être le chef-d’œuvre, de Nick Tosches. Cette biographie de Jerry Lee Lewis est plus proche d’un roman de Faulkner que des pesantes compilations de documents qui constituent habituellement les biographies dites “à l’américaine”. Avec cette matière digne d’une tragédie antique Tosches a composé un livre d’une paradoxale sobriété, dense, concis, dans un style biblique somme toute en parfait accord avec son sujet.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. Préface de Greil Marcus. 240 p. Illustrations. 18,30 euros. 2^e éd.

NICK TOSCHES : *Héros oubliés du rock’n’roll : les années sauvages du rock avant Elvis* (1984)

“Ce livre ne vous fera pas grossir du pénis. Il ne vous fera pas maigrir des cuisses. Il ne vous dira pas comment tirer parti de la crise économique,

ni comment faire l’amour à une femme. Un mois après l’avoir lu, vous aurez toujours de la graisse autour du ventre, et vous ne saurez toujours pas comment séduire Jane Fonda durant les années de vaches maigres qui s’annoncent. Toutes ces questions, à dire vrai, sont risibles et dérisoires en comparaison de la sagesse hermétique contenue dans ces pages. Jugez-en par vous-mêmes, ballots : La véritable signification de *Spo-Dee-O-Dee* ! La relation entre la grosseur des seins et le talent ! Ce qui arrive aux gars qui dépensent tout leur argent en pinard ! Pourquoi un Noir appelé ‘Docteur Saucisse’ ne sera jamais élu président des États-Unis ! Mafia à gogo ! Qui a engrossé Annie ! Comment Louis Prima s’est fait la tête qu’il a ! Comment draguer Keely Smith ! Pourquoi Elvis a eu un jour de retard et un dollar en moins ! Comment les gens évitaient les rapports sexuels avant le temps du sida et des jeans de luxe ! Les pilules capables de modifier la couleur de votre peau ! Le prix du premier plateau-télé et de la gloire ! Pourquoi Johnny Ace s’est fait sauter la cervelle ! Comment Hank Williams s’est tenu à distance de Joseph Staline ! Vous apprendrez encore une foule d’autres choses dans ce livre – le seul livre sur le rock’n’roll qui sait de quoi il parle !” (Samuel Beckett)

Le rock’n’roll n’a pas commencé avec Elvis, c’est ce que montre ici Nick Tosches en offrant une hallucinante galerie de portraits de ses héros obscurs, tous plus déjantés les uns que les autres : Big Joe Turner (“un steak au petit-déjeuner, une fille au déjeuner”), Screamin’ Jay Hawkins, Louis Prima ou encore Ming et Ling, les rockers chinois. *Héros oubliés*, le livre le plus drôle et le plus cru de Tosches, s’achève sur la rencontre avec le frère jumeau d’Elvis, supposé mort à sa naissance.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. 320 p. Illustrations. 18,30 euros. Index, discographie. 2^e éd.

NICK TOSCHES : *Blackface – Au confluent des voix mortes* (2001)

“‘Je pense qu’Emmett Miller est maléfique’, m’a dit ma bonne copine Carol il n’y a pas si longtemps. Je lui ai demandé ce qu’elle entendait par là, et elle m’a répondu qu’elle pensait qu’Emmett Miller était en train de dévorer ma vie. Elle a peut-être raison. Où que je tourne mes regards, il est là. De même qu’on reconnaît la silhouette d’une amante perdue en croisant dans la rue n’importe quelle inconnue présentant la moindre ressemblance avec elle, de même je ne peux entendre une chanson, je ne peux lire une phrase, sans y percevoir la présence fantomatique d’Emmett.”

Tout a commencé vingt-trois ans plus tôt. Nick Tosches tombe par hasard sur un disque enregistré dans les années trente par un artiste dont le nom ne lui dit rien : Emmett Miller. La voix et la musique qu'il entend le chavirent : ni country, ni blues, ni jazz, ni noire, ni blanche, mais une alchimie de tout cela, dans laquelle Tosches voit l'expression ultime de la culture américaine. Il se lance alors dans une quête qui va durer des années sur les traces de l'insaisissable Emmett Miller, et finit par découvrir que celui-ci participait à des spectacles de *ménestrel blackface*, où des Blancs se grimaient en Noirs. Tel est l'argument qui permet à Tosches de traverser l'histoire de la musique américaine, tirant des fils et maniant la digression avec cette érudition tordue qui est sa marque de fabrique. L'auteur nous fait ainsi parcourir l'Amérique de long en large, des bouges du Sud profond aux clubs de Broadway ; et nous montre incidemment que, dans le fond, les clichés du *gangsta rap* ne diffèrent pas essentiellement de ceux du "bon nègre" de jadis.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 320 p. Illustrations. 18 euros.

JON SAVAGE : *England's Dreaming – Les Sex Pistols et le punk* (1991)

"Pendant 1976 et 1977 le punk a rassemblé des stylistes originaires de banlieue, des victimes de Bowie, des adolescents fugueurs, des radicaux endurcis des années 60, des gays hommes et femmes, des artistes, des poupées de discothèque, des criminels, des drogués, des prostituées de toutes les confessions, des hooligans, des intellectuels, des obsédés du gros beat, des parias de toutes les classes sociales. Il y avait cet horrible élan vers la destruction tête la première, conscient de lui-même."

England's Dreaming constitue le livre de référence sur l'histoire du mouvement punk, formidablement documenté et illustré. Principalement axé sur l'aventure chaotique et scandaleuse des Sex Pistols, leur ascension fulgurante et leur déclin tout aussi brutal, cet ouvrage parle aussi des Clash et de groupes tombés dans l'oubli. Mais surtout, dépassant le simple cadre de la critique rock, c'est l'histoire d'une révolution culturelle que relate Jon Savage, qui montre comment le mouvement punk a bouleversé non seulement le rock, mais toute l'industrie musicale et, au-delà, la société anglaise dans son ensemble.

Jon Savage est né, vit et travaille à Londres. Auteur d'une biographie des Kinks, il a coédité avec Hanif Kureishi *The Faber Book of Pop. England's Dreaming* a reçu en 1993 le Ralph J. Gleason Music Book Award.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Denys Ridriment. 688 p. Illustrations. Index. Discographie. 30 euros. 3^e éd.

LEGS MCNEIL & GILLIAN MCCAIN : *Please Kill Me – L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs* (1991)

"Richard Hell s'était fabriqué un tee-shirt avec marqué Please Kill Me, mais il ne voulait pas le porter. J'ai dit : 'Je vais le mettre, moi.' Alors je l'ai mis quand on a joué à l'étage au Max's Kansas City, et, après le concert, ces gamins se sont pointés vers moi. Ces fans m'ont jeté ce regard vraiment psychotique – ils ont regardé aussi profond qu'ils ont pu dans mes yeux – et ils ont demandé : 'T'es sérieux ?' Puis ils ont poursuivi : 'Si c'est le cas, on se fera un plaisir de t'obliger, parce qu'on est tes plus gros fans !' Ils n'arrêtaient pas de me mater, avec ce regard sauvage, et je me suis dit : 'C'est la dernière fois que je porte ce tee-shirt.'"

Please Kill Me est le fruit (vénéneux) de centaines d'heures d'entretiens avec ceux qui ont animé l'un des mouvements culturels et musicaux les plus détonants de la fin du xx^e siècle : le punk-rock américain. Réalisé sous forme de montage nerveux, extrêmement vivant et souvent impitoyablement drôle ou tragique, ce livre dans lequel les voix se répondent rarement pour s'accorder nous offre une plongée incroyable dans la vie quotidienne pleine de bruit et de fureur, de drogues, de catastrophes, de sexe et de poésie (parfois) du Velvet Underground, des Stooges d'Iggy Pop, du MC5, des New York Dolls et des Heartbreakers de Johnny Thunders, de Patti Smith, de Television, des Ramones ou encore de Blondie. Avec gouaille, une verve redoutable ou un humour pince-sans-rire, les acteurs ressuscitent pour nous les anecdotes les plus délirantes des différentes époques de leur vie, à tel point qu'on a l'impression de partager avec eux leurs galères, qu'on étouffe de rire à l'évocation des frasques d'Iggy Pop déchaîné ou d'un impayable Dee Dee Ramone. L'enchaînement irrévérencieux des points de vue provoque des effets comiques souvent irrésistibles, puisqu'ici, comme l'indique le sous-titre, aucune censure n'a cours : les amitiés indéfectibles côtoient les antipathies persistantes et les amours explosives (Connie et Dee Dee, Sid et Nancy). Personne ne semble pourtant avoir la moindre honte à dévoiler ce qui fut bien souvent un mode de vie extrême, moins centré, par rapport au punk anglais, sur l'image et dédié avant tout à une certaine forme d'innocence paradoxale, refusant aussi bien les idéaux *peace and love* éculés

des années 60 que la culture de l'argent roi qui se profilait avec l'arrivée des années 80. Mais cette innocence verse un lourd tribut à ses excès (overdoses, coups de couteau, prostitution) et manipule la déri-sion comme une arme de destruction massive.

Legs McNeil est né et a grandi dans le Connecticut, où il est toujours interdit, de nos jours, de vendre de l'alcool après 8 heures du soir. Adolescent, il doit en conséquence partir à New York pour étancher sa soif. En 1975, à 18 ans, il fonde le mythique fanzine *Punk*. Dans les années 80, il travaille comme rédacteur en chef pour le magazine *Spin*. Il vit désormais seul à New York et boit du Pepsi.

Gillian McCain s'est occupée dans les années 70 du "Poetry Project" de St. Mark's Church à New York, qui, entre autres, révéla Patti Smith. Elle vit à New York.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 632 p. 25 euros. 3^e éd.

JÜRGEN TEIPEL : *Dilapide ta jeunesse* (2001)

"DAF étaient un mélange de sueur et d'électronique. C'était la suée complète. L'homme et l'électronique suant ensemble hahaha. L'homme devait avoir le moral de la machine. Énorme."

"Les dadaïstes nous auraient kiffés." Dérouter, ne jamais se répéter, être différent et maître de sa destinée, grandioses aspirations des punks allemands. Ceux qui en furent les acteurs à la fin des années 70 et au début des années 80 relatent cette expérience marquante et leur déchéance dans la violence, le masochisme, la drogue et l'alcool. Mille heures d'entretiens avec les membres des groupes DAF, Fehlfarben, Der Plan, Charley's Girls, Mittagspause, Einstürzende Neubauten, S.Y.P.H., Malaria! ou encore Palais Schaumburg, qui révèlent combien la défer-lante punk a aussi été, dans sa force autodestructrice même, un élan vital et hautement créatif. Bref, modestement dit par Andrew Unruh, percussionniste d'Einstürzende Neubauten : "Celui qui dort loupe plein de trucs."

Né en 1961 à Kulmbach en Bavière, Jürgen Teipel part en concert, à vingt ans, avec Malaria!, Wirtschaftswunder ou encore les Toten Hosen. Il écrit pour différents journaux ou magazines, dont *Tempo*, *Zeit* et *Rolling Stone*. *Please Kill Me* de Legs McNeil et Gillian McCain lui a donné envie de composer un recueil similaire sur le punk en Allemagne, que voici.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand par Guillaume Ollendorff. 448 p. 25 euros.

MICHAEL BOEHLKE & HENRYK GERICKE : *too much future* (2005)

"Les Sex Pistols s'étaient dissous à peine avions-nous découvert leur existence ; et pourtant leurs hymnes et les textes qu'ils débitaient avec mépris pulvérisaient, tout du moins à nos yeux, le mélange assommant de chanteurs ringards et de musiques militaires dans lequel nous baignions."

RDA, années 70, l'avènement du punk provoque un raz-de-marée, un frisson salvateur, euphorisant. Nul besoin de savoir jouer de la musique pour être punk et hurler sa haine contre l'État : il suffit de cisailer ses cheveux et déchirer ses vêtements. Mais cela suffit, aussi, pour être considéré comme un ennemi de l'intérieur. La Stasi, police d'État de la République Démocratique Allemande, traque, poursuit, interroge, emprisonne et bannit les punks, tant ils forment un vent contraire à la politique répressive d'un État pourvoyeur d'avenirs programmés. Protagonistes de ce soulèvement, Michael Boehlke et Henryk Gericke rendent compte de la formation de ces groupes, des amitiés nouées, de la débauche des concerts clandestins, ainsi que de l'étonnante complicité des Églises luthé-riennes. Ces textes et entretiens dévoilent le devenir des punks dans une société dont la politique a tout mis en œuvre pour éradiquer l'image de liberté qu'ils promulguaient. Le Mur est alors tombé comme un coupe-ret : c'est le moment où les dossiers de la Stasi révèlent l'infiltration des punks par les services d'espionnage. Nés en 1964, Michael Boehlke et Henryk Gericke ont tous deux été chanteurs dans différents groupes punks de l'Allemagne de l'Est (Planlos, NVA). Boehlke est aujourd'hui journaliste et réalisateur de films documentaires sur le sujet. Après avoir appris la reliure, été imprimeur et travaillé dans un cabinet d'architectes, Gericke écrit des articles, des essais et des poésies, et est parfois DJ.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand par Nelly Fourment. 192 p. 15 euros.

SIMON REYNOLDS : *Rip It Up and Start Again* (2005)

"Si on considère le terme 'moderniste' dans un sens plus large, c'est avant tout la volonté de faire une musique moderne qui animait les groupes post-punk. Ceux-ci étaient intimement convaincus que le rock avait encore des terres à conquérir, que tout un avenir restait à inventer."

Rip It Up and Start Again (“Déchire tout et recommence”) raconte l’histoire de la musique “postpunk” entre 1978 et 1984, soit de la séparation des Sex Pistols à l’explosion de MTV. C’est l’histoire d’une Angleterre où émerge, après la tornade punk de 1977, une multitude de groupes qui veulent à tout prix s’écarter du chemin “rétro-rock” pour s’ouvrir aux musiques noires et électroniques. Ce sont des artistes comme PIL, Devo, Joy Division, Talking Heads, Gang of Four ou Cabaret Voltaire. C’est aussi l’histoire de villes américaines en résistance, New York, San Francisco ou Cleveland : les musiciens viennent souvent des milieux artistiques d’avant-garde et envisagent leur travail comme un instrument de lutte contre l’idéologie culturelle et l’esthétique dominante. La première partie de l’ouvrage, intitulée “PostPunk”, retrace l’itinéraire de groupes adeptes d’innovation radicale, mais aussi des labels indépendants, tel l’emblématique Rough Trade, avec des producteurs aussi géniaux et furieux que Martin Hannett (Factory Records) ou encore Brian Eno. La deuxième analyse la “New Pop”, avec Madness, Human League, Siouxsie & The Banshees, New Order ou Frankie Goes To Hollywood, groupes qui s’orientent vers des sphères moins austères, plus dansantes ou plus spectaculaires. Des deux côtés de l’Atlantique, ces groupes jouent le jeu de l’expérimentation sonore, graphique, vestimentaire, théorique, mais aussi économique, lorsqu’ils en viennent à prendre un virage pop. C’est d’ailleurs autour de ce crucial problème du “compromis” commercial que s’articule *Rip It Up and Start Again*. Simon Reynolds procède à une subtile contre-expertise de l’histoire du rock livrée par la vulgate. Et si les principes d’autogestion et de liberté créative préconisés par le punk avaient été mieux intégrés par les non-punks et les punks “dissidents” que par les punks officiels ? Et si la véritable résistance culturelle passait plutôt par l’infiltration et l’ambiguïté que par l’agression directe et l’opposition systématique ? *Rip It Up and Start Again* constitue le premier document exhaustif sur une des périodes (si ce n’est la période) les plus riches et excitantes de l’histoire du rock, bien au-delà des tubes pour minets et de quelques succès éphémères. Il s’agit d’un ouvrage de référence pour repenser un rock qui s’épuise à force de se parodier. Simon Reynolds est né en 1963 à Londres. Rédacteur au *Melody Maker* durant les années 80, il collabore à présent au *New York Times*, au *Guardian* et à *Rolling Stone*. Il est l’auteur de *Blissed Out : the Rapture of Rock*, *The Sex Revolts* et *Energy Flash*. Publié par Allia en 2007. Traduit de l’anglais par Aude de Hesdin & Étienne Menu, 672 p. Nombreuses illustrations. 25 euros.

PETER GURALNICK : *Sweet Soul Music* (1986)

“C’est une histoire où Noirs et Blancs sont réunis. Une histoire faite de vicieuses compliquées, partagée entre racines miséreuses et rêves de la classe moyenne, ambitions esthétiques et luttes sociales, impulsion anarchiste et éthique commerciale. Une histoire où l’on compte indiscutablement des héros et des bandits, même si, dans la vie réelle, il est parfois difficile de les distinguer. En un sens, la soul music semble représenter l’avant-garde de la révolution, et si la révolution ne doit jamais arriver, je ne sais pas si ce que fait la soul a encore de l’importance.”

Épopée humaine, ouvrage érudit, chronique d’une époque et de sa musique – *Sweet Soul Music* est tout cela à la fois, et plus encore. On peut lire ce livre comme une galerie de portraits, ceux des personnalités les plus marquantes de la musique soul du sud des États-Unis, et l’on part ainsi à la rencontre de personnages légendaires de la musique populaire noire, tous plus complexes et fascinants les uns que les autres : Sam Cooke, Ray Charles, Solomon Burke, Otis Redding, James Brown, Aretha Franklin, Isaac Hayes ou encore Al Green. On peut également y suivre une extraordinaire aventure humaine, celle de l’ascension et de la chute du label Stax – celui de Booker T. & the MGs, Otis Redding, Sam & Dave – et se plonger ainsi dans une époque clef de la culture populaire américaine, dans ces années 60 bouillonnantes où travaillent pour la première fois ensemble, non sans heurts, pleurs et grincements de dents, culture afro-américaine et culture blanche, musique sacrée et musique profane, tradition et innovation. Meticuleusement documenté, étayé par de nombreuses interviews, *Sweet Soul Music* se lit comme un roman – mais comme un roman vrai, celui d’hommes et de femmes qui ont changé l’histoire de la musique populaire et ont participé au grand bouleversement des mentalités raciales et sociales dont les effets se font encore sentir aujourd’hui.

Journaliste et écrivain, Peter Guralnick est l’auteur d’une série de travaux qui font autorité sur la musique vernaculaire américaine, principalement des années cinquante et soixante. Il a publié trois volumes consacrés à des musiciens de rock, de blues, de soul et de country : *Feel Like Going Home* en 1971, *Lost Highway* en 1979 et enfin *Sweet Soul Music* en 1986. Les deux volumes de sa monumentale biographie d’Elvis Presley ont été salués comme œuvres de référence. Il est également l’auteur d’un roman noir : *Nighthawk Blues*.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Benjamin Fau. 512 p. 23 euros. 4^e éd.

BARNEY HOSKINS : *Waiting for the Sun* (1996)

“Mon intention profonde avec *Waiting for the Sun*, c’est une étude de l’interaction typiquement californienne entre la lumière et l’obscurité, ou entre le bien et le mal.”

La démarche de Barney Hoskins est originale : raconter non pas l’histoire d’un groupe ou d’un style, mais celle de la scène musicale d’une ville. Des années 40 à l’an 2000, Los Angeles a été un formidable creuset musical : du *cool jazz* de Chet Baker et Miles Davis au rap “*West coast*” de Ice Cube, en passant par les inventions du rock le plus déjanté des Doors ou des Byrds. Los Angeles est la ville des paradoxes : entre sublime et ridicule, stars adulées puis déchues, où les figures de la folie destructrice et de la rage du ghetto côtoient les poètes les plus intimistes. Ce gigantesque panorama de la musique californienne, très documenté et riche d’anecdotes drôles, scabreuses ou tragiques se lit comme un roman passionnant, riche et implacable, dont la ville est le personnage principal, et dont Hoskins dévoile l’envers : combien de coups reçus par Brian Wilson pour un hymne au surf, combien de mois d’isolement pour une ode aux *California Girls*, quel degré de paranoïa pour une célébration des *Good Vibrations* ?

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié & François Delmas. 512 p. 23 euros. 2^e éd.

JOE BOYD : *White Bicycles* (2007)

“Les *sixties* ont débuté à l’été 1956, se sont achevées en octobre 1973 et ont connu leur apogée à Londres, à l’aube du 1^{er} juillet 1967, lors d’un concert de Tomorrow à l’UFO club.”

Producteur du premier disque de Pink Floyd, découvreur de Nick Drake, Fairport Convention, l’Incredible String Band et bien d’autres, Joe Boyd (né à Boston en 1942) fut l’éminence grise de la scène musicale des *sixties*. Encore étudiant, il s’improvise programmeur de l’immense bluesman Lonnie Johnson, qui, oublié, travaillait dans un restaurant de Philadelphie. Ce fut son premier coup d’éclat. Par la suite, il organisa des concerts pour les grands du jazz, Roland Kirk, Coleman Hawkins, Miles Davis et Thelonious Monk et apprit à gérer ces personnalités pour le moins complexes. Curieux de toutes les formes musicales populaires, il assista aux prémices de la scène folk et brancha lui-même la guitare électrique de Bob Dylan lorsque celui-ci créa le scandale au Festival de Newport en 1965. Il fut ensuite une des figures centrales de l’underground londonien, fondant le club UFO, et participant aux excès en tout genre

qui ont caractérisé la période. Sans jamais jouer à l’ancien combattant, avec un humour et un sens de l’autodérision prononcés, il dévoile grâce à une foule d’anecdotes et de portraits les rouages de l’industrie musicale et offre le tableau le plus juste de ces années de “parenthèse enchantée”.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l’anglais par Camille Chambon. 388 p. Illustrations. 20 euros.

LLOYD BRADLEY : *Bass Culture* (2000)

“Ça fait longtemps que l’on attendait un livre comme *Bass Culture*, mais cela en valait la peine. C’est un livre qui prend la musique populaire de cette petite île des Caraïbes et la traite aussi sérieusement et intellectuellement que n’importe quelle forme musicale, mais ne perd jamais de vue l’esprit, la force et la joie qui entrent dans sa conception. Un livre qui sait que le reggae est une affaire sérieuse mais n’oublie jamais que vous devez pouvoir danser dessus.” (Prince Buster)

Avec *Bass Culture*, Lloyd Bradley livre l’histoire passionnante et passionnée de la musique jamaïcaine, avec ses arrière-plans sociologique, politique, économique et spirituel, depuis les sound-systems des années 50 en passant par le ska et le rocksteady, jusqu’à l’explosion de Bob Marley et au-delà. Il y analyse l’évolution musicale d’un genre qui, prenant sa source dans le calypso, va acquérir son autonomie et devenir l’une des formes les plus originales et fécondes de la musique populaire contemporaine. Tous les grands protagonistes de cette aventure donnent ici leur témoignage : Prince Buster, Horace Handy, Bunny Lee ; on y croise les figures mythiques de Lee “Scratch” Perry, Peter Tosh, Jimmy Cliff et bien d’autres. Au-delà de la musique, c’est une culture paradoxale qui est ici décrite, aussi bien en Jamaïque qu’en Angleterre, où se mêlent extrême violence (les combats de rue des rude-boys) et profonde spiritualité.

Lloyd Bradley est né à Londres en 1955. Il est considéré comme l’un des meilleurs connaisseurs de la musique jamaïcaine. Dès l’adolescence, il a fréquenté les sphères des sound-systems du nord de Londres, avant de posséder son propre sound, le *Dark Star System* vers la fin des années 60. Ces vingt dernières années, il a écrit sur la musique pour un grand nombre de journaux et de magazines, notamment pour NME, *Black Music Magazine*, *The Guardian*, *GQ* et *MOJO*.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l’anglais par Manuel Rabasse. 640 p. 23 euros. 2^e éd.

PIERRE SCHAEFFER : *Essai sur la radio et le cinéma* (2010)

“Il reste à faire une philosophie du cinéma et de la radio. Et nous définirons ici le mot philosophie le plus simplement du monde comme l’effort d’un esprit qui s’emploierait à épuiser toutes les idées qui peuvent venir à propos de l’objet de son étude.”

Prémonitoire, ce texte sur les “arts-relais” anticipe et prépare le *Traité des objets musicaux* de 1966. Il formule également les idées qui trouvent leur réalisation pratique dans la “musique concrète” de 1948-1958, dans la musique expérimentale de 1953-1957, aussi bien que dans les recherches actuelles en matière de radiophonie. Il emblématise le passage de la Révolution nationale à la Résistance, de Jeune France au studio d’essai, de l’art populaire à l’avant-garde musicale. Schaeffer y analyse la structure de la radio et du cinéma. Or, le double rôle de transmission et d’expression qu’il prête à l’instrument mécanique rejoint celui de reproduction et d’art énoncé par Walter Benjamin.

Ingénieur et compositeur, Pierre Schaeffer (1910-1995) est à l’origine de la radiophonie expérimentale et, avec Pierre Henry, l’un des inventeurs de la “musique concrète”, créée à partir de matériaux sonores bruts pré-enregistrés, parfois déformés. En 1950, il compose avec Henry *Symphonie pour un homme seul* et, trois ans plus tard, un opéra de “musique concrète”, *Orphée*. Directeur du Groupe de recherches de l’O.R.T.F., il est aussi un théoricien qui a eu une influence immense sur tous les compositeurs de musique électronique.

Publié par Allia en 2010. Édition établie par Carlos Palombini et Sophie Brunet. 128 p. 15 euros.

COLLECTIF : *Modulations* (2000)

“En intégrant dans leur musique les bruits de la ville, en trafiquant le cœur de leurs machines, en plongeant tête la première dans des univers mystérieux, en réactivant des rituels oubliés et en s’imaginant de nouvelles identités, ces musiciens se sont ouverts à l’idée que la machine, supposée nous déshumaniser, peut très bien, en réalité, nous rendre plus humains.”

Si vous cherchiez un point commun entre Daft Punk et Karlheinz Stockhausen, Giorgio Moroder et Aphex Twin, Public Enemy et Brian Eno, n’allez pas plus loin : ils font tous partie de la plus grande aventure musicale de la fin du xx^e siècle (et du début de ce siècle), celle des musiques électroniques. Du futurisme italien jusqu’aux travaux de déconstruction sonore des musiciens de house ou de downtempo, depuis les montages de

bandes magnétiques des précurseurs de la musique concrète jusqu’à l’extrémisme brutal du gabber et la douceur ouatée de l’ambient, en passant par les fulgurances des pionniers de la musique hip-hop et les visions électro-funk des inventeurs de la techno de Detroit, *Modulations* est la première histoire raisonnée de ces musiques publiée en France. Chaque chapitre, rédigé par un spécialiste, à la fois amoureux sonore et critique érudit, couvre une période de leur développement ou une branche de leur activité créative. Des annexes complètent le panorama en s’attardant sur les sous-genres les plus importants et les styles connexes, tandis que des transcriptions d’interviews donnent la parole aux acteurs eux-mêmes. S’adressant au néophyte autant qu’à l’amateur éclairé, *Modulations* offre au lecteur les clés pour comprendre le texte et le contexte d’une musique qui a révolutionné notre approche tant de la composition que de l’écoute musicale, en reconciliant avant-garde et grand public.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Pauline Bruchet & Benjamin Fau. 352 p. Illustrations, discographies, index. 20 euros. 3^e éd.

PETER SHAPIRO : *Turn the Beat Around* (2005)

Malgré son succès planétaire, la disco est sans doute le genre musical qui a été le plus décrié. Dans cette somme, Peter Shapiro rend justice à ce mélange de funk, de soul et de pop, né à New York dans les années 70, en réaction au rock, alors à bout de souffle. Loin de s’en tenir aux clichés – vêtements pailletés, cols pointus et autres boules à facettes –, il révèle la richesse et la complexité d’un véritable courant culturel, prônant le plaisir et les rythmes débridés. Avec passion mais lucidité, il retrace l’histoire et la signification de la culture disco, issue du mouvement de libération gay et de l’émergence des valeurs individualistes encouragée par la nouvelle Amérique. Il étudie ses manifestations en Europe, analyse l’explosion du phénomène des night-clubs et la place primordiale prise par les DJ’s qui, de pousseurs de disques, deviennent les instigateurs incontournables d’une danse aux rythmes endiablés. Il évoque ses principaux acteurs – le batteur Marc Cerrone, Chic, Donna Summer, mais surtout les producteurs de l’ombre, responsables des plus gros hits. Phénomène d’abord souterrain, la disco a rapidement conquis le grand public avec *La Fièvre du samedi soir*, avant de disparaître brutalement, sous les assauts de l’ordre moral. Shapiro n’hésite pas à pointer les excès et les ridicules de cet art de la parole désinvolte, futile, délestée de tout militantisme et, surtout, de cette production vouée à une surenchère de la rentabilité, qui ont conduit à son

déclin. Ode au plaisir aussi bien qu'histoire culturelle, ce livre ne ravive pas moins une époque, et éclaire la portée sociale d'une musique qui a su gommer les différences entre les âges, les sexes et les conditions.

Peter Shapiro est critique musical pour les magazines *Spin*, *Vibe*, *The Wire* et *le Times*. Il est le responsable éditorial de l'ouvrage collectif *Modulations* (Allia, 2004).

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Étienne Menu. 432 p. 25 euros.

MICHAEL NYMAN : *Experimental Music* (1974)

“Les compositeurs expérimentaux ne se préoccupent généralement plus d'administrer un objet temporel défini et organisé à l'avance, mais s'enthousiasment à l'idée d'esquisser les grandes lignes d'une situation au cours de laquelle des sons peuvent intervenir, d'inventer un procédé générateur d'action (sonore ou autre), de créer un champ délimité par certaines règles de composition.”

Publié en 1974 avec une préface de Brian Eno, *Experimental Music* est l'ouvrage qui fait autorité sur la question. Commencant par la fameuse pièce “silencieuse” de John Cage 4'33”, Nyman étudie le travail de compositeurs et de groupes tels que Fluxus qui ont adopté des attitudes radicalement novatrices envers les concepts d'œuvre musicale, de notation, de temps et d'espace et entrepris de bouleverser les rôles du compositeur, de l'exécutant et de l'auditoire. Steve Reich, Philip Glass, Gavin Bryars et Michael Nyman lui-même sont issus de cette école expérimentale qui, d'abord décriée pour son manque de clarté et son étrangeté, a trouvé aujourd'hui un public enthousiaste. L'ouvrage de Nyman, dont il n'existe aucun équivalent en français, parvient à faire saisir au non-initié les fondements et les enjeux d'un courant qui a influencé en profondeur toute la musique actuelle.

Michael Nyman, célèbre créateur de bandes originales de films comme *Meurtre dans un jardin anglais* ou *La Leçon de piano*, a écrit ce livre avant de se lancer lui-même dans la composition musicale.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'anglais par Nathalie Gentili. 256 p. 23 euros.

JEFF CHANG : *Can't Stop Won't Stop* (2005)

“L'idée de Génération Hip-Hop fait fusionner les époques et les races, les localisations géographiques et le pluriculturalisme, les beats qui tuent et le

métissage. Elle est là pour décrire le passage de la politique à la culture, le processus d'entropie et de reconstruction. Elle est là pour rendre compte des espoirs et des cauchemars collectifs, des ambitions et des échecs de ceux qui resteraient sinon définis comme ‘post- ceci’ ou ‘post- cela’.”

Plus qu'une histoire du rap, *Can't Stop Won't Stop* (d'après la devise du fameux gang des Crips) est avant tout celle d'une génération et de ses combats pour être reconnue dans un contexte politico-social qui aurait voulu la réduire au silence et à l'invisibilité. À l'appui de centaines d'entretiens et de recherches minutieuses, Jeff Chang examine à la loupe les quatre phénomènes principaux qui fondent son expression : les MC's (Masters of Ceremony), les DJ's, la *breakdance* et l'art du graffiti. Remontant aux origines, parfois anciennes, de ces mouvements (les block parties de Kool Herc, inspirées de sa Jamaïque natale), il retrace la saga d'Afrika Bambaataa, qui rendit le hip-hop populaire dans le monde entier et créa la “Zulu Nation”. Il analyse les avatars du “Message” jusqu'à l'apparition du rap “new school” de la Côte Est (Run DMC, puis Public Enemy et KRS-1, les plus politisés). La deuxième partie du livre se consacre davantage à la Côte Ouest, qui voit l'émergence du gangsta rap avec Niggers With Attitude, revers vitriolé des grands discours moralisateurs à la Chuck D. Considérés comme “dangereux” par le gouvernement, ces jeunes vont intensifier cette image à plaisir, dans un équilibre inédit entre *beats* voluptueux, *flow* salace et description brute de la vie dans le *hood* (le quartier). Les revendications civiques sont ainsi passées du terrain politique au terrain culturel ; les rappeurs ont donné une voix au mécontentement, à la frustration, ainsi qu'à la joie sauvage et sans honte de cette génération. Mais l'ouvrage n'a rien de naïf ou d'apologétique. Jeff Chang ne cache rien des dérives machistes, racistes ou homophobes de certains rappeurs, ou du dévoiement de certains autres qui, après avoir prôné la sobriété et la conscience politique, sortent aussitôt des albums ne parlant que de “pétasses” et de voitures de sport. Brisant tous les clichés ordinairement véhiculés, *Can't Stop Won't Stop* nous entraîne dans une extraordinaire plongée politico-culturelle au cœur d'une Amérique ravagée par les tensions raciales. C'est de surcroît la meilleure et la plus complète histoire des gangs américains.

Journaliste spécialisé dans le hip-hop, Jeff Chang collabore à des magazines comme *The San Francisco Chronicle* ou *The Village Voice*. Co-fondateur de l'influent Label Solesides, il a accompagné le mouvement depuis ses débuts. Il vit en Californie.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 632 p. Illustrations. 25 euros. 2^e éd.

C. CONSTATS HORRIFIÉS

LA MÊME indifférence à l'égard de sa propre vie peut se montrer dans l'extrême révolte et dans l'extrême soumission, le même mépris de soi aussi, que la trahison permet parfois simultanément d'assumer et d'exorciser.

RAOUL CARSON : *Les Vieilles Douleurs* (1951)

“La tête, une blessure. J'avais reçu un pot de fleurs sur le crâne. J'ai failli y rester ! – Vous avez gardé des traces de cette blessure ? – Je pense bien, je n'vois plus clair ! – Est-ce que vous arrivez à lire ? / (Avec hésitation) Oui et non. – Comment, oui et non ? Est-ce que vous êtes très myope ? – Oh ! non, docteur. / Vous êtes peut-être presbyte ? / Oh ! non, docteur, je ne crois pas. – Alors ? / C'est-à-dire, docteur, que je ne sais pas lire, j'ai jamais été à l'école... et comme la blessure est venue par-dessus...” Tous ces personnages de l'après-guerre ont confié au docteur Carson leurs misères, leurs douleurs. Il en a tiré ce livre, composé de saynètes drôles et émouvantes mais aussi terribles dans ce qu'elles révèlent de la société française et de l'absolue résignation de ceux qui en sont les victimes. Le livre fut salué à sa sortie par Raymond Queneau, pour qui Carson était l'un des seuls à avoir su rendre le langage parlé.

Publié par Allia en 1992. 224 p. 20,60 euros.

HANS MAGNUS ENZENSBERGER : *Les Rêveurs de l'absolu* (1964)

“Cinquante ans avant que Kaliaïev ne montât sur l'échafaud, Marx, qui voyait plus loin que ses successeurs, avait forgé un mot qui rend justice à Kaliaïev et à tous ceux qui lui ressemblent ; il appelait tous les conspirateurs de cette espèce ‘les rêveurs de l'absolu’. Un rêveur de cette trempe, un inconnu au milieu de la foule, suffit pour plonger tous les puissants de ce monde dans la terreur.”

L'auteur du *Bref Été de l'anarchie* et de *La Grande Migration* retrace dans cet essai l'histoire des terroristes russes qui, de 1862 à 1917, inlassablement, ont sacrifié leur vie pour renverser le régime tsariste. C'est peu dire que ces personnages sont romanesques ou hors du commun : ils se

volontairement situés, par l'absolu de leur révolte, hors de l'humanité, poussant à son extrême le mépris de soi, des autres et de la vie en général. Mépris qui culmine dans les figures de Netchaïev ou Asev, qui organisèrent des dizaines d'attentats terroristes et travaillaient en même temps pour la police secrète du tsar.

Hans Magnus Enzensberger est né en 1929 à Kaufbeuren en Bavière. Docteur en philosophie et éminent représentant de la poésie allemande contemporaine, il est aussi romancier, traducteur, journaliste et essayiste. Analyste critique des médias, il s'est notamment illustré par ses études consacrées aux liens qui unissent violence et politique.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Lily Jumel. 128 p. 6,10 euros.

HANS MAGNUS ENZENSBERGER : *Chicago-Ballade* (1964)

“La plus grande teinturerie de la place a mis dans sa vitrine un écriteau sur lequel on lit : ‘Ici, on répare et stoppe les trous de balle dans les vêtements. Invisibilité garantie.’”

Au lendemain de la promulgation de la loi Volstead qui instaure la prohibition, le crime organisé s'appesantit sur la ville de Chicago et fait régner la terreur. Les circonstances permettent à Al Capone d'accéder à la tête du réseau de contrebandiers qu'il érige rapidement en véritable empire industriel. En plongeant au cœur du Chicago des années 20, Hans Magnus Enzensberger explore les dessous de l'un des mythes associés à cette ville : le gangster. Il revient sur l'ascension fulgurante de ce grand magnat du crime et tente de dévoiler les arcanes de la société secrète dans laquelle il évolue. La figure mythologique du gangster n'est pas née *ex nihilo*. Elle n'a pu voir le jour qu'à cet instant précis de l'Histoire, caractérisé par un marasme politique et une économie moribonde, portée par l'assentiment et l'inconscient de la société américaine de l'époque.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Lily Jumel. 96 p. 3 euros.

D. LA SUSPICION GÉNÉRALISÉE

HENRY MILLER : *Lire aux cabinets* (1952)

“Le fait que vous lisiez tel genre de littérature aux cabinets et tel autre ailleurs devrait être lourd de sens pour le psychiatre. Le fait même que

vous lisiez ou que vous ne lisiez pas aux cabinets devrait être lourd de sens pour lui. On ne parle malheureusement pas assez de tels problèmes. On estime que ce que chacun fait aux cabinets ne regarde que lui. Il n'en est rien. Cela concerne l'univers tout entier."

Une désacralisation iconoclaste de la culture par l'auteur du *Tropique du Cancer*, prétexte à des vagabondages intellectuels pleins d'humour à propos du livre, des classiques, des œuvres qui l'ont marqué.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal. 64 p. 6,10 euros. 14^e éd.

JEAN PAULHAN : *Lettre à un jeune partisan* (1956)

"Qui donc a dit : – Notre parti au pouvoir, les autres partis en prison ? Mais bien sûr tous les partisans. Et le moins qu'il faille dire des partis, c'est qu'ils ne sont pas longs à prendre eux-mêmes un parti. Or c'est toujours le même qu'ils prennent : totalitaires, dévorants. Et par là bien plus proches les uns des autres qu'il ne semble. On s'étend volontiers sur l'opposition des partis, sur les abîmes qui les séparent, sur l'impossibilité où est un homme de droite de comprendre un homme de gauche. On remarque moins à quel point ils se ressemblent, s'accordent : et, si je peux dire, n'en font qu'un."

"Si fort que soit l'amour de la littérature, on ne rencontre pas dix fois dans une vie de lectures, de textes dont on se dit après coup qu'ils vous ont changé la vie", écrit J.-C. Zylberstein à propos de ce bref essai de Jean Paulhan. Ces quelques pages dirigées contre l'esprit de parti insinuent le doute, imposent la remise en question et finissent par faire vaciller toute certitude.

Publié par Allia en 2000. 48 p. 6,10 euros.

ALFRED SCHÜTZ : *L'Étranger* (1944-45)

"On qualifie l'étranger d'ingrat, dans la mesure où il refuse de reconnaître que le modèle culturel qu'on lui propose lui procure asile et protection. Mais les gens qui le traitent ainsi ne s'aperçoivent pas que, au cours de sa phase de transition, l'étranger ne considère pas du tout ce modèle comme un asile protecteur, mais bien plutôt comme un labyrinthe dans lequel il a perdu tout sens de l'orientation."

Les deux "essais de psychologie sociale" qui composent ce volume, *L'Étranger* et *L'Homme qui revient au pays* ont été écrits en 1944 et 1945, alors qu'Alfred Schütz lui-même, ayant récemment fui son pays,

se trouvait précisément dans la situation de l'immigrant. Au carrefour de la sociologie, de la philosophie et de l'anthropologie, il analyse les difficultés éprouvées par l'homme qui quitte son groupe d'origine pour s'intégrer dans un nouvel ensemble social.

Alfred Schütz est né à Vienne en 1899. Il publie en 1932 sa thèse, *L'Édification significative du monde social*. En 1940, il s'exile aux États-Unis et anime un séminaire à la New School of Social Research, où enseignent également Hannah Arendt et Hans Jonas. Il meurt à New York en 1959. Dans la lignée de Georg Simmel ou Max Weber, il a développé une philosophie des sciences sociales tournée avant tout vers l'individu.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Bruce Bégout. 80 p. 6,10 euros.

ROBERTO BAZLEN : *Trieste* (années 1940)

"À Trieste on se tapait dessus de temps en temps, on ne badinait pas à l'époque, et s'il y avait toujours quelques têtes brisées, quelques jambes cassées, et différentes excoriations, on estimait que tout était guérissable en huit jours, comme on pouvait le lire dans le *Piccolo* ; en fait, à Trieste, la bora faisait des dégâts beaucoup plus graves que ceux qui résultaient de la fureur civile : l'un des rares cas de l'histoire où les éléments s'avéraient plus destructeurs que l'homme."

Artiste sans œuvre, Roberto Bazlen (1902-1965) a toujours négligé de livrer ses écrits à la publication. On recueillit à sa mort ses "notes sans texte", qui comprennent ces pages consacrées à sa ville natale. Bazlen fait revivre Trieste et ses contradictions : ville entourée d'une campagne slave, gouvernée par des Autrichiens, mais où l'on parle italien. Ville provinciale et pourtant "caisse de résonance" de la culture européenne où une bourgeoisie riche et cultivée poursuit un rêve d'italianité sans y croire, pendant qu'une administration ennuyée entretient péniblement un autre rêve : celui d'un Empire déjà condamné par l'histoire.

Publié par Allia en 2000. Illustré de dessins de Vittorio Bolaffio et traduit de l'italien par Monique Baccelli. 48 p. 6,10 euros.

HERMANN BROCH : *Quelques remarques à propos du kitsch* (1950)

"En outre, je ne parle pas véritablement de l'art, mais d'une attitude de vie déterminée. Car l'art kitsch ne saurait naître ni subsister s'il n'existait pas l'homme du kitsch, qui aime celui-ci, qui comme producteur

veut en fabriquer et comme consommateur est prêt à en acheter et même à le payer un bon prix.”

Quelques remarques à propos du kitsch est le texte d'une conférence que Broch prononça aux États-Unis en 1950. Pour Broch, cette esthétique qui touche aussi bien la littérature ou la musique que l'architecture, et qui privilégie l'effet "tape-à-l'œil", est essentiellement liée à des bouleversements sociaux ; son triomphe correspond à l'apparition d'un nouveau spectateur des œuvres d'art. Avec malice, finesse et une immense érudition, Broch va débusquer le kitsch là où on ne s'attendrait pas à le trouver et donne *a contrario* cette définition de l'œuvre d'art authentique : "elle éblouit l'homme jusqu'à le rendre aveugle et elle lui donne la vue".

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'allemand par Albert Kohn. 48 p. 6,10 euros.

HANS BELLMER : *Petite Anatomie de l'image* (1957)

"L'essentiel à retenir du monstrueux dictionnaire des analogies-antagonismes qu'est le dictionnaire de l'image, c'est que tel détail, telle jambe, n'est perceptible, accessible à la mémoire et disponible, bref, n'est réel, que si le désir ne le prend pas fatalement pour une jambe. L'objet identique à lui-même reste sans réalité."

Dans cette *Petite Anatomie de l'inconscient physique ou anatomie de l'image*, qui date de 1957, Hans Bellmer s'est analysé lui-même avec une remarquable précision. On connaît peu d'artistes qui ont poussé l'introspection et l'exploration de leur inconscient à ce point de lucidité. Il commente, entre autres, les obsessions qui ont présidé à l'élaboration de la Poupée, en les confrontant notamment à l'exégèse freudienne de certains jeux de mots et à des expériences d'origine hallucinogène vécues par son ami poète Joë Bousquet.

D'abord dessinateur de publicité industrielle, Hans Bellmer (1902-1975) est tôt marqué par le dadaïsme berlinois. Suite à un amour contrarié pour sa jeune cousine de seize ans, il se lance dans une entreprise sculpturale très particulière : la Poupée, "une fille artificielle aux multiples possibilités anatomiques capable de rephysiologiser les vertiges de la passion jusqu'à inventer des désirs". Installé à Paris à partir de 1937, ami des surréalistes, son œuvre de dessinateur et d'illustrateur (pour Sade, Apollinaire ou Bataille) est vouée à un érotisme exalté. Sa finesse et sa précision d'exécution lui permettent de plier les corps à tous les fantasmes de son voyeurisme, enrichis par des procédés surréalistes d'association de

formes : ses "transferts anatomiques" prolongent le nez en phallus, les narines en testicules, tout détail anatomique en objet de désir.

Publié par Allia en 2002. L'ouvrage est illustré de 9 dessins érotiques de l'auteur. 80 p. Illustrations. 6,10 euros. 4^e éd.

PIERO MANZONI : *Contre rien* (1956)

"Que se vérifient de nouvelles conditions et que se posent de nouveaux problèmes, cela implique, outre la nécessité de nouvelles solutions, de nouvelles méthodes et de nouvelles mesures ; on ne s'arrache pas à la terre en courant ou en sautant ; il faut des ailes ; des modifications ne suffisent pas, la transformation doit être intégrale."

Contre rien rassemble tous les manifestes écrits par Piero Manzoni : *Pour une peinture organique*, *Contre le style* ou encore *Manifeste contre rien pour l'exposition internationale de rien*. La virulence de ces textes provocateurs est digne des manifestes dadaïstes : en réaction contre l'abstraction froide et géométrique, Manzoni et ses amis – Baj, Sordini – prônent un art qui soit toujours "autre", constamment changeant et imprévisible.

Né en 1933 près de Crémone, Piero Manzoni est une figure importante de l'art moderne. D'abord proche des "artistes nucléaires" comme Enrico Baj, il radicalise rapidement sa démarche, avec les *Achromes*, qui anticipent l'art minimal, puis avec une série de manifestations toujours plus outrageuses qui culminent avec ses fameuses "merdes d'artiste", vendues au prix de l'or. Toutes ces provocations ne sont que l'aspect extérieur d'une réflexion et d'une pratique visant à abolir la différence entre l'art et la vie. "Être est tout ce qui compte". Il meurt à Milan en 1963, âgé de trente ans.

Publié par Allia en 2002. Textes réunis et traduits de l'italien par Martina Cardelli et Danielle Orhan. 80 p. 6,10 euros.

DOLORES PRATO : *Brûlures* (1965)

"– Elle joue avec le Seigneur, celle-là, parce qu'elle ne s'est pas encore brûlée."

Une jeune fille tente d'échapper à l'emprise du couvent, qui reste pour elle auréolé de mystères, mystères agissant comme des brûlures. La candeur est alors une rose qui se consume vite. Pouvoir d'évocation, simplicité, pudeur et densité : tout un univers poétique affleure dans ce récit, aussi intense qu'émouvant, et qui mérite d'être hissé au rang des grands textes de la littérature italienne contemporaine.

Il suscita en particulier l'admiration d'Aldo Palazzeschi et remporta le prix Stradanova en 1965.

Dolorès Prato (1892-1980), elle-même élevée dans un couvent, enseigna les lettres avant d'être forcée de quitter cette fonction, en raison des lois raciales. Elle publia son premier livre à 88 ans.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 48 p. 6,10 euros. 2^e éd.

LES INSCRIPTIONS DE SCUTENAIRE

AU FIL DES ANS, Scutenaire a égrené ses *Inscriptions*, dans le sillage de Restif de la Bretonne ou de Lichtenberg. Bien plus que de simples aphorismes – avec ce que le terme peut comporter de creux ou de factice –, les réflexions de Scutenaire vont au plus profond sans avoir l'air d'y toucher. Sa méfiance généralisée perce à jour les ressorts cachés du moi et du monde, et de cette déconstruction naît une œuvre d'une richesse infinie, à laquelle on peut sans cesse revenir puiser.

LOUIS SCUTENAIRE : *Mes inscriptions 1943-1944* (1945)

“Bien heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieus leur appartient. Et bien heureux les cons, car ils ont le royaume d'en dessous.”
Publié par Allia en 1982. 256 p. 9 euros. 2^e éd.

LOUIS SCUTENAIRE : *Mes inscriptions 1945-1963* (1976)

“Une gargouille de cathédrale s'étant branlé juta. Son foutre chut dans le con d'une truie fouissante. Neuf mois plus tard naquit l'homme.”
Publié par Allia en 1984. 302 p. 18,30 euros.

CINQ TEXTES DE TOMMASO LANDOLFI

NOURRI de littérature romantique, italienne mais aussi allemande et russe, Tommaso Landolfi (1908-1979) a traduit Mérimée, Gogol ou encore Pouchkine. Il s'est lui-même défini comme “un rat de bibliothèque et un pilier de tripots”. Il a ce faisant bâti une œuvre qu'André Pieyre de Mandiargues considérait comme “la plus originale et la plus séduisante de la littérature italienne de notre époque”. Tourmenté, sardonique, toujours

tendu comme un arc, Tommaso Landolfi a, dans ses deux volumes de journaux que sont *Rien va* et *Des mois*, scruté avec un mélange de passion et de détachement lui-même, ses proches et le monde. Le doute y est jeté sur toute chose et principalement sur la valeur de son propre travail. Avec acharnement, Landolfi s'efforce de débusquer les motifs secrets de ses actes et décortique avec une joie morbide la moindre de ses idées. Les personnages de ses nouvelles, dont nous publions deux recueils, *L'Épée* et *Les Labrènes*, sont autant d'autopourtraits hallucinés où se révèle son angoisse, sa cruauté et sa sensibilité d'un raffinement extrême. Fable rocambolesque, le roman *Les Deux Vieilles Filles* met en scène un singe, ce double de l'homme, dont le comportement sacrilège suscite des débats passionnés concernant la culpabilité et la foi.

TOMMASO LANDOLFI : *L'Épée* (1942)

“Kafka n'avait pas fini de prononcer ces mots, et il était encore en train de regarder la porte entrouverte avec un air de défi, lorsque le battant tourna lentement sur ses gonds : alors se produisit point par point la scène que j'avais imaginée.”

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'italien par Mario Fusco. Suivi d'une note d'Idolina Landolfi. 144 p. 13,70 euros.

TOMMASO LANDOLFI : *Rien va* (1963)

“La souffrance est, peut-être, j'allais dire objectivement, le moins vulgaire des passe-temps.”

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Suivi d'une note d'Idolina Landolfi. 208 p. 19,80 euros.

TOMMASO LANDOLFI : *Des mois* (1967)

“Peut-être que ce qui me trouble dans les écrits des autres, c'est un certain acquiescement fondamental, une implicite acceptation des humains et des institutions civiles que moi, semeur de peste, je prétendrais discuter ?”

Publié par Allia en 1996. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Suivi d'une note d'Idolina Landolfi. 192 p. 19,80 euros.

TOMMASO LANDOLFI : *Les Labrènes* (1974)

“Rien de plus facile que de tuer les gens. Je n'ai jamais compris pourquoi les assassins font tant d'histoires, ni pourquoi ils n'ont jamais

réussi, jusqu'à nouvel ordre, à réaliser (ou perpétrer) le crime parfait ; ce qui est évidemment dû au fait qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'étudier leur victime avec suffisamment d'attention. Prenez mon cas : à partir du moment où j'ai décidé que je voulais, et même que je devais, tuer ma femme... Comment ? Pour quelle raison voulais-je tuer ma femme ? Ne soyez pas hypocrites, et ne me faites pas rire : étant donné un mari et une femme, il est évident que l'un des deux est de trop."

Publié par Allia en 1997. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Suivi d'une note d'Idolina Landolfi. 128 p. 18,30 euros.

TOMMASO LANDOLFI : *Les Deux Vieilles Filles* (1945)

"Deux ou trois nuits passèrent avant que les femmes, qui veillaient à tour de rôle, pussent surprendre le singe autrement qu'en flagrante infraction aux règles de la maison, et même, disons-le tout de suite, en flagrant délit de noctambulisme et de sournoiserie."

Lilla et Nena, deux sexagénaires qui ont passé toute leur vie dans le giron maternel, voient leur existence changer le jour où leur singe Tombo, "souvenir sacré" de leur frère mort, est accusé de manger les hosties et de boire le vin sacré du couvent voisin. Après une véritable enquête policière, Nena découvre, horrifiée, que son singe est bel et bien le coupable, allant jusqu'à compisser dans l'autel ! Se sentant trahie, elle prononce la sentence : "Il doit mourir". Monseigneur Tostini la conforte dans sa décision : Tombo a bel et bien "souillé le Christ". Or, ce n'est pas l'avis de don Alessio, jeune prêtre, pour lequel le singe "n'est pas coupable", le péché ayant été inventé par les hommes.

Cette histoire tragi-comique sert de prétexte à Tommaso Landolfi pour dénoncer l'emprise de l'Église et des valeurs conservatrices que ses représentants ne cessent de défendre.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Image de couverture : Olinda Paesano. 112 p. 6,10 euros.

12. LA FIN D'UNE ÉPOQUE : LES CONDITIONS DU VRAI

L'importance désormais acquise par les médias, leur formidable capacité à diffuser les discours des pouvoirs politiques et économiques, le rôle aussi de groupes d'influence socioculturels financièrement manipulés, ont fait de la question du vrai et du faux le cœur de toute libre réflexion actuelle. Cette question englobe inséparablement le rôle et le sens humain de la vérité, les relations que le mensonge entretient avec la loi des choses mortes, les affrontements inévitables qui en résultent, les moyens d'expression et de transmission, enfin, de ces discours opposés.

A. LA VÉRITÉ, POUR QUOI FAIRE ?

QUELLES relations psychologiques et politiques la vérité entretient-elle avec la liberté humaine ?

JOSEPH GABEL : *Mensonge et maladie mentale* (1966)

“Nous tous, jouons dans la vie un rôle. Mais le rôle que joue le menteur est un rôle extérieur à son personnage, un rôle aliénant. La liberté du menteur n’est qu’apparente.”

Joseph Gabel étudie dans cet essai la signification psychopathologique du mensonge. Il définit la maladie mentale par quatre traits essentiels – essentiellement, perte de liberté, absence de rencontre et de valeurs – dont il montre qu’ils sont également caractéristiques du menteur ; pour conclure que la recherche de la vérité n’est pas une activité de luxe, mais une dimension essentielle de notre santé et de notre humanité.

Sociologue et philosophe d’origine hongroise, Joseph Gabel (1912-2004) se fait connaître en 1962 par la publication de *La Fausse conscience : essai sur la réification*.

Publié par Allia en 1995. 48 p. 6,10 euros. 2^e éd.

JOSEPH GABEL : *La Réification* (1951)

“Enfin, L. C. est un malade qui parle peu. Vieil autiste et pilier d’asile, son contact est difficile ; ses allures au cours de la conversation font penser à un professeur de physique taçant un élève vraiment trop obtus. C’est par fragments qu’il livre quelques éléments de sa ‘théorie’ qui a pourtant l’air d’être cohérente dans son esprit. C’est là un mécanisme biologique outrancier ; il y a là de quoi faire pâlir d’envie l’auteur de l’‘Homme-machine’. Par contre, s’il ne parle pas beaucoup, la qualité de ses dessins rachète son silence. L’homme-chose, la personne mécanisée, réifiée, s’y trouve dans toute sa puissante et étrange beauté.” Dans ce court essai, Joseph Gabel intègre les notions de fausse conscience et de réification, développées par Karl Mannheim et Georg Lukacs, à une analyse psychopathologique des états schizophréniques. L’application du concept de réification, issu de la philosophie politique, au domaine de la psychiatrie, jette un pont entre des disciplines distinctes qui voient ainsi s’élargir leur champ de recherche. Dans un système d’économie capitaliste, la réification désigne le processus de rationalisation

à outrance, susceptible de pétrifier le fonctionnement de l’ensemble de la société. L’homme de l’univers réifié appartient à un monde déshumanisé, qui tend à réduire l’aspect qualitatif de la vie en éléments quantifiables. La conscience réifiée ressemble ainsi, en de nombreux points, à celle du patient souffrant de schizophrénie, dans la mesure où elle établit un rapport d’étrangeté radicale à l’idée de mouvement, et plus largement à celle d’Histoire. Les différents résumés d’observations de schizophrènes que joint Gabel à son essai s’avèrent à cet égard édifiants. Incapable d’envisager la multiplicité des facettes d’un objet ou faisant preuve d’un détachement complet à l’égard des questions morales, le schizophrène apparaît comme un individu souffrant de symptômes analogues à ceux que le processus de réification étend à l’ensemble de la société moderne. En se fondant sur les acquis de la pensée marxiste, Joseph Gabel ouvre de nouvelles perspectives d’analyses, qui trouveront des applications tant dans l’étude de nouvelles formes de schizophrénie que dans la psychologie sociale.

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 6,10 euros.

GIANNI GIOVANNELLI : *Le Secret, c’est de tout dire !*

“Vie et aventures de Salvatore Messanna. Avec le récit de la façon dont il fut voleur, pêcheur, adultère, marin, gangster, militant de l’extrême gauche, escroc et pour finir ‘spécialiste en licenciements’ accumulant une grosse fortune.”

Le Secret n’est pas un essai mais un roman réjouissant sur les luttes sociales qui agitèrent l’Italie dans les années soixante et soixante-dix. Son personnage principal est inspiré d’un ouvrier et agitateur italien qui amassa une fortune en gagnant en moins de vingt mois dix-sept procès contre dix-sept sociétés différentes, dont il avait réussi à se faire licencier. À chaque fois, il rendait publiques ses victoires, affichant les photocopies des chèques qu’il avait reçus avec la mention suivante : “Réveillez-vous ! La lutte paye !”

Publié par Allia en 1989. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 144 p. 15,25 euros.

PATRIK OUREDNİK : *Europeana* (2001)

“Les Américains qui ont débarqué en 1944 en Normandie étaient de vrais gaillards et mesuraient en moyenne 1 m 73 et si on avait pu les

ranger bout à bout plante des pieds contre crâne ils auraient mesuré 38 kilomètres.”

Passant de la Première Guerre mondiale à la poupée Barbie, du régime communiste au surgissement du soutien-gorge, ce livre inclassable défie le genre du livre d'Histoire. Alignant faits, événements et chiffres, il passe au crible les théories et discours convenus de la pensée occidentale. *Brève histoire du XX^e siècle*, son sous-titre, il est une tragi-comédie que l'on traverse au pas de charge. Ne suivant nulle chronologie, l'auteur passe au crible toutes les idéologies et croyances marquantes de ce siècle, qui a cru se clore sur une fin du monde, qui était aussi une fin de l'Histoire. Sur le ton d'une fausse neutralité, il nous entraîne dans un écheveau d'informations, mêle ironiquement l'anecdote et la grande Histoire, au point que l'on finit par s'interroger : qu'est-ce que la vérité historique ? la vérité littéraire ? la vérité de la mémoire ?

Patrik Ourednik est né en 1957 à Prague. Il s'est exilé en 1984 en France où il vit depuis. Il est l'auteur de dictionnaires, d'essais, de récits, de recueils de poésie et par ailleurs traducteur en tchèque de François Rabelais, Alfred Jarry, Raymond Queneau, Samuel Beckett et Henri Michaux.

Publié par Allia en 2004. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. Image de couverture : Bernard Devisme. 160 p. 6,10 euros. 8^e éd.

PATRIK OUREDNIK : *Instant propice, 1855* (2006)

“Les quatre curiosités les plus remarquables de notre colonie sont la misère, la jalousie, la suspicion et l'alcoolisme. Bienvenue, amis, bienvenue.”

Après avoir passé à la moulinette l'histoire du XX^e siècle, Patrik Ourednik plonge cette fois son lecteur en plein XIX^e siècle. Du moins en apparence, tant cette fable drôlatique et acerbe évoque avec à-propos la société contemporaine. Le livre s'ouvre sur une longue lettre d'un utopiste qui, rêvant de dépasser le féminisme, le communisme et même l'anarchisme, décide de fonder au Brésil une communauté où pourrait s'épanouir la société parfaite. Il finit par avouer que son projet grandiose a échoué, mais on ne sait pas comment ni pourquoi, avant d'entamer la seconde partie. Celle-ci est le journal d'un colon qui, séduit par ces idéaux, décide de rejoindre le phalanstère “Fraternitas”. Après la théorie, la pratique, et là les choses se gâtent. Laissant libre cours à son humour dévastateur, Ourednik décrit la façon dont ces utopistes en viennent rapidement à recréer tous les préjugés, les conformismes et les règlements

de la société qu'ils ont rejetée. Clivages entre Italiens et Allemands, discussions byzantines entre les anarchistes, les égalitaristes et les communistes, votes interminables pour décider de la façon dont on va voter, problématique mise en place de l'amour libre, etc. Plus le livre avance et plus cette société idéale devient bureaucratique et coercitive. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, *Instant propice, 1855* reste un hommage rendu, envers et contre tout, à l'utopie libertaire.

Publié par Allia en 2006. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. 160 p. 6,10 euros.

JAN ZABRANA : *Toute une vie* (1992)

“Demain est une autre nuit.”

Paru en République tchèque en 1992, *Toute une vie*, le journal de Jan Zabрана, compte plus de mille pages. Patrik Ourednik en a extrait et traduit des passages qui portent sur la période de la normalisation politique imposée en 1969, après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de Varsovie. Ce choix, qui préserve l'unité de ton, a été facilité par la présence constante de souvenirs et de réminiscences rendant compte de l'atmosphère des époques précédentes, notamment des années stalinienne et de la période du dégel qui a abouti au Printemps de Prague. À la fois intime et littéraire, *Toute une vie* est un document extraordinaire à plusieurs titres. C'est en quelque sorte un journal de “captivité intérieure” : il est pour Zabрана, persécuté et réduit au silence par le régime, le seul exutoire possible. L'auteur y consigne tout ce qui lui est interdit de publier. Le ton en est bien entendu féroce : portraits au vitriol de “confrères” compromis avec le pouvoir, notations acerbes sur les manœuvres des comités de censure, descriptions des mille lâchetés quotidiennes qu'impose un gouvernement despotique. En ce sens, *Toute une vie* présente un tableau complet de la vie intellectuelle tchèque de la seconde moitié du XX^e siècle. Mais c'est aussi un témoignage personnel bouleversant : Zabрана n'a pas plus de complaisance pour lui-même que pour les autres et, avec un mélange d'humour et de désespoir, il offre le portrait sans fard d'une existence brisée par le siècle et expose les moyens qui permettent de résister à ses atrocités.

Jan Zabрана est né en 1931 en Moravie. Il s'inscrit à la Faculté de Lettres classiques de Prague avant d'être rapidement exclu pour “inaptitude politique à l'étude”. Il travaille comme ajusteur-mécanicien dans une usine de construction de wagons de chemin de fer. En 1955, il devient

traducteur professionnel du russe et de l'anglais. Il exercera ce métier jusqu'à sa mort en 1984. Il a publié de son vivant quelques romans policiers et des recueils de poésie.

Publié par Allia en 2005. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrik Ourednik. 160 p. 6,10 euros. 3^e éd.

H. R. RABINOWITZ : *Kosher Humor*

“Un jeune homme émigre en Amérique. Il écrit à sa pieuse mère qu'il ne peut pas suivre la tradition juive : il doit travailler le samedi et manger non cacher. Sa mère très déçue implore son fils : ‘S'il te plaît, promets-moi au moins de rester circoncis.’”

“Un rabbin prononce un très long sermon quand il remarque qu'un homme quitte sa place au milieu de son discours. Après l'office, le rabbin se dirige vers la femme de l'homme et lui dit : – J'ai été vexé de voir votre mari partir au milieu du sermon. – Vous ne devriez pas, dit la dame, il est somnambule, il marche pendant son sommeil !”

Recueil de plaisanteries et d'anecdotes, *Kosher Humor* offre une magnifique illustration par l'exemple de l'indéfinissable “humour juif”. Les histoires racontées sont classées thématiquement (humour des rabbins, humour juif américain, humour israélien, “elle et lui”...). On passe de la Pologne du XIX^e siècle au New York des années 40, des milieux les plus pauvres aux cercles les plus huppés. Les personnalités célèbres y côtoient d'obscurs artisans. Tantôt loufoques, tantôt plus amères, ces plaisanteries offrent un mélange de satire, d'autodérision et de sagesse. On rit tout du long, bien sûr, mais la portée du volume est bien plus grande : on peut y lire en arrière-fond tout l'esprit, aux deux sens du terme, d'un peuple. Né en Pologne en 1893, H. R. Rabinowitz émigre aux États-Unis en 1904. Pendant trente-quatre ans, il est rabbin à Sioux City (Iowa). En 1960, il s'installe à Jérusalem, où il meurt au début des années 80.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Boris Terk. 144 p. 6,10 euros. 2^e éd.

HÉLÈNE FRAPPAT : *Sous réserve* (2004)

“Règle numéro 1. Il ne doit se trouver, à l'intérieur de ce livre, aucun mensonge. Règle numéro 2. Je dois y avouer, sans exception, tous mes mensonges.”

Sous réserve se présente comme un mille-feuilles, composé de couches différentes qui se superposent, s'imbriquent, se répètent. Le livre s'ouvre

sur la lettre passionnée qu'une admiratrice adresse à Kant et dans laquelle il est question du mensonge et de la vérité, thèmes qui, avec ceux du secret et de la révélation, traversent tout le livre sous différentes formes. L'auteur y livre aussi des extraits d'une correspondance de Rousseau avec Mme de la Tour, qui alternent avec la voix personnelle de la narratrice ou celle d'un personnage mystérieux, dont l'identité ne se dévoilera qu'à la fin du récit. Peu à peu, le puzzle se met en place, la fiction émerge entre les citations, et tous ces fragments, dont la construction rappelle le montage cinématographique ou les clichés photographiques, en viennent à former une seule et même histoire qui tient le lecteur en haleine, dans une sorte de “suspense philosophique”. Entre le mensonge et le silence, il y a la réserve, point de rencontre entre les différents parcours qui tissent l'ouvrage. Hélène Frappat est née en 1969 à Paris. Elle a publié *Jacques Rivette, secret compris* aux éditions des Cahiers du Cinéma. *Sous réserve* est sa première œuvre de fiction.

Publié par Allia en 2004. 160 p. 6,10 euros.

HÉLÈNE FRAPPAT : *L'Agent de liaison* (2007)

“Pour trahir, il faut d'abord appartenir.”

Un ancien mari tombe le masque en emportant *mes bijoux* ; une armée de traîtres complotte dans l'ombre ; deux espionnes n'auraient jamais dû se rencontrer ; un bègue croise une kleptomane oublieuse des prénoms ; le jour tombe, serai-je encore en vie pour voir un autre jour se lever ? ; *n'oublie jamais d'épouser ta couverture* ; ma bague volée passe de doigt en doigt ; Rome, Paris, Turin, Naples, la Sardaigne, la Bretagne, l'Aveyron ; pendant ce temps, les enfants disparaissent ; *écoute, et tu seras sauvée* ; je serai l'espion qui unit : *l'agent de liaison*. UNE NUIT, POURTANT, *Je m'introduis dans une petite maison dont j'ai obtenu à grand peine l'adresse, et je fouille toutes les pièces, plongées dans le noir, à la recherche d'un coffret de bijoux. J'ai à peine trouvé la boîte que le locataire de ce pavillon de banlieue entre à l'improviste chez lui, et tente de m'arracher mes bijoux*. MON ESPIONNE M'ACCOSTA : *Nous nous trouvons ensemble je ne sais où. Nous sommes debout de part et d'autre d'un petit secrétaire qui nous sépare. Il a la morgue fuyante du mari de Joan Fontaine dans Soupçons. Je lui propose un marché : Rends-moi les bijoux, et en échange je te donne* : TOUT. QUI ES-TU ? J'aime la nuit. Je suis plus libre que le jour. Tout m'appartient au crépuscule. Je veux tout voir ; et j'ai presque tout vu. Il est toujours minuit pour moi.

B. TÉMOIGNAGES

Lorsque le jour s'éclipse au ras des toits, que les angles précis des immeubles se détachent dans la masse blanche du ciel avant de se dissoudre en ombres noires, je sors de chez moi. À cette heure indécise où l'œil humain perd ses repères, à cet instant que les militaires choisissent pour lancer les attaques sur les champs de bataille, je fais le guet, à l'affût de ce que les hommes du jour ne nous disent pas. La nuit, je surprends les crimes des traîtres et les manœuvres félines des voleurs et des espions. La nuit, celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre constate que les mortels ne peuvent cacher aucun secret. Publié par Allia en 2007. Image de couverture : Jacques Frappat. 144 p. 9 euros.

HÉLÈNE FRAPPAT : *Par effraction* (2009)

“Si tu n’entres pas dans ma chambre, je n’entrerai pas dans tes pensées.” En chinant aux Puces de Clignancourt, le narrateur acquiert une caisse de films de famille datant des années 50. Il y découvre alors Aurore, une jeune fille issue d’une famille bourgeoise, filmée par son père puis par son fiancé jusqu’à ses trente ans. L’étonnement survient quand aux images de la jeune fille se superposent les rêveries et l’histoire d’A., jeune télépathe. Le mystère s’avère d’autant plus troublant que le doute grandit quant à l’assimilation de l’identité des deux personnages : A. et Aurore. *Par effraction* ne cesse de mettre à mal la frontière fragile qui sépare la sphère publique de la sphère privée, invitant ainsi le lecteur à poser un regard réflexif sur la réalité – toute relative – du monde dans lequel il évolue. Les “cambriolages intimes” et fictionnels du récit font écho au voyeurisme ambiant de la télévision et des blogs, à l’ère du numérique. Le voyeur s’immisce partout et se révèle dans l’œil de chacun. Il naît dans le regard de Sabrina, jeune amie de A., qui s’introduit dans la demeure des parents de Claire, une camarade de classe. On le retrouve également dans l’œil du narrateur qui visionne ces quelques instants filmés. Mais il imprègne surtout, de manière insidieuse, celui de tout lecteur qui entre par effraction dans la vie des personnages.

Publié par Allia en 2009. 128 p. 6,10 euros.

ANONYME : *Les Rêveries du toxicomane solitaire* (1997)

“Je fus un toxicomane appliqué. Tout de suite, je considérai comme un rare privilège de prendre de l’héroïne. Cette joie, jamais je ne l’ai bradée. Tout du rituel et du plaisir conserva son aspect lustral. Rien de peccamineux dans mon intoxication. Ce fut la grande affaire de ma vie. J’avais rencontré ma Béatrice. Je dois à l’héroïne mes plus grandes jouissances en ce monde.”

La drogue fut, pour l’anonyme auteur de ces *Rêveries*, le parfait moyen d’échapper à la société marchande. Ce témoignage atypique, jamais misérabiliste ni prosélyte, est par ailleurs écrit dans une langue magnifique.

Publié par Allia en 1997. 72 p. 6,10 euros.

FURIO COLOMBO & GIAN CARLO FERRETTI : *L’Ultima intervista di Pasolini* (1975)

“Je voudrais que tu regardes autour de toi et que tu prennes conscience de la tragédie. En quoi consiste la tragédie ? La tragédie est qu’il n’y a plus d’êtres humains, mais d’étranges machines qui se cognent les unes contre les autres.”

Dans cet ultime entretien du cinéaste, s’exprime toute sa personnalité de l’excès. Pasolini répond à son interlocuteur par des métaphores réjouissantes. Ne se laissant pas impressionner, le journaliste et écrivain Furio Colombo tente de désarçonner, à tout le moins de tempérer la virulence de son interlocuteur, et de pointer ses contradictions. Parfois fragilisé et jugeant certains aspects de sa pensée “trop absolus”, Pasolini demande du temps pour livrer la conclusion de ses pensées. Or, l’un de ses propos ce jour-là, “nous sommes tous en danger”, s’est depuis doté d’un caractère prémonitoire. Ce temps, Pasolini n’a pu le trouver : la mort l’a fauché la nuit même qui a suivi cette interview. Dans une postface profondément humaine, Ferretti, professeur de littérature contemporaine à l’université de Parme et ami du cinéaste, livre un précieux témoignage sur la personnalité de Pasolini, qu’il définit comme l’auteur de l’excès. Il évoque notamment ses opinions politiques extrêmes comme les heurts que provoquait l’écart entre l’homme et son image publique.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’italien par Hélène Frappat. 64 p. 3 euros.

FRANCES A. YATES : *Fragments autobiographiques* (1984)

“Les membres de ma famille formaient une remarquable équipe de précepteurs avec lesquels j’étais constamment engagée dans des discussions passionnées. C’était merveilleux de recevoir ses premières impressions dans un tel univers ; pour ainsi dire, les grandes lignes que ma vie allait suivre étaient déjà tracées avant même que je fréquente ma première école.”

Frances A. Yates (1899-1981) a été l’une des figures majeures de l’histoire de l’art et des idées au xx^e siècle : avec Erwin Panofsky et Ernst Gombrich, elle a animé l’Institut Warburg après son installation à Londres dans les années trente. Elle est l’auteur de *L’Art de la mémoire* et d’écrits consacrés à Shakespeare, à Giordano Bruno, au mouvement Rose-Croix, à la circulation des idées dans l’Europe des guerres de Religion et à la relation étroite de la science et de la magie à l’aube des temps modernes. Dans ces *Fragments autobiographiques* rédigés à la fin de sa vie, elle raconte son itinéraire intellectuel sur un ton très simple, vivant et personnel : elle y évoque son enfance, dans l’Angleterre du début du xx^e siècle, au sein d’une famille éprise de culture qui la laisse faire elle-même sa propre éducation en dehors de l’école ; elle y revient sur ses premières recherches, entreprises en marge de l’Université et y retrace sa rencontre avec les membres de l’Institut Warburg, qui donnent à cette autodidacte les moyens d’envisager la période fondatrice de notre modernité, la Renaissance et le premier xvii^e siècle, dans une optique tout à fait nouvelle. Frances Yates livre dans ces pages une remarquable synthèse de ses travaux, dont elle fait apparaître la profonde cohérence en même temps que la dimension personnelle, en montrant le lien secret de ses recherches historiques avec les déchirements et les espoirs du siècle qu’elle a traversé. Publié par Allia en 2009. Traduit de l’anglais et suivi de *Magice sympathie* par Boris Donné. 128 p. 9 euros.

SAMSON RAPHAELSON : *Amitié* (1981)

“J’ignorais que tu avais une telle affection pour moi, Sam’, me dit Lubitsch. Et je répondis quelque chose comme : ‘Eh bien, je l’ignorais aussi, mais quand je t’ai vu mort, ça m’a donné...’ Je me souviens d’avoir hésité, et que c’est lui qui a trouvé le mot juste : ‘Un élan ? – Exactement !’, ai-je répondu – et nous avons tous les deux souri.”

Samson Raphaelson (1896-1983) a écrit des pièces de théâtre pour Broadway (notamment *Le Chanteur de jazz* qui fut le premier film parlant

de l’histoire) et travaillé avec Alfred Hitchcock. Mais il est surtout connu pour être l’un des scénaristes les plus appréciés d’Ernst Lubitsch, avec lequel il partageait cette culture juive européenne et cet humour yiddish dont est imprégnée l’œuvre du cinéaste. De cette collaboration est née une liste impressionnante de chefs-d’œuvre, dont *Haute Pègre*, *The Shop around the corner* ou *Le Ciel peut attendre*. Si les deux hommes s’estimaient et se respectaient, une pudeur réciproque empêcha longtemps que leurs relations prennent un tour plus intime. Lorsque Lubitsch fut victime d’une attaque, on chargea Raphaelson de rédiger sa notice nécrologique. C’est dans ce texte que, pour la première fois, il dévoila tous les sentiments que jamais il n’avait osé exprimer directement au cinéaste. Mais Lubitsch survécut à son attaque et prit connaissance du texte, allant jusqu’à le retoucher avec son auteur. À la fin de sa vie, Raphaelson publia dans le *New Yorker* l’histoire de cette émouvante amitié. Il livra alors un portrait extrêmement fin et sensible du cinéaste berlinois installé à Hollywood, analysa sa façon de travailler et leva le voile sur le secret de la fameuse *Lubitsch touch*. Bourré d’anecdotes, d’une élégance et d’un humour typiquement lubitschien, *Amitié* offre le plus précieux des témoignages sur Ernst Lubitsch en même temps qu’une description acerbe du système hollywoodien.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l’anglais et suivi de *Quand j’étais morte* par Hélène Frappat. 80 p. 6,10 euros.

IAN JACK : *Klever Kaff* (2001)

“Kathleen Ferrier est morte le 8 octobre 1953, au matin. Elle avait quarante et un ans. Bruno Walter a écrit que ‘quiconque l’écoutait, ou la rencontrait, se sentait plus riche et plus inspiré’. Son infirmière, Bernie Hammond, a dit une chose plus simple : ‘C’était une personne extraordinaire, et une personne ordinaire’.”

Klever Kaff, Cath la futée, c’est le surnom donné depuis son enfance à la cantatrice anglaise Kathleen Ferrier, qui connut une carrière fulgurante et un destin tragique. Née en 1912 dans une famille modeste du nord de l’Angleterre, elle quitte tôt l’école, travaille au service téléphonique de Blackburn, se marie. Le dimanche, elle chante à l’église, mais elle ne prendra aucune leçon de musique avant 1939. Tout bascule avec la guerre : son mari mobilisé, Kathleen Ferrier est libre de se produire sur de petites scènes. Elle est très vite remarquée et commence à enchaîner les tournées, en Angleterre d’abord, puis dans le monde entier. Son répertoire s’étend de Mahler à Schumann, en passant par

l'oratorio, Bach, Haendel et Brahms. Les plus grands chefs, Karajan, Bruno Walter, sont séduits par l'émotion unique qui se dégage de son chant, le public est en pleurs chaque fois qu'elle interprète *Le Chant de la terre* de Malher. Sa popularité touche toutes les couches de la société grâce à ses enregistrements de chansons traditionnelles anglaises. Mais, alors qu'elle est au faite de sa gloire, elle est prématurément emportée par un cancer. Sa vie réunit tous les éléments d'un parfait mélodrame. Pourtant, sa personnalité en était aux antipodes : gaie, blagueuse, d'une simplicité désarmante, volontiers grivoise, elle n'avait rien de la diva traditionnelle. Tous ceux qui l'ont côtoyée gardent d'elle un souvenir impérissable : "Les deux plus grandes expériences musicales de ma vie ont été de rencontrer Kathleen Ferrier et Gustav Malher, dans cet ordre", affirme Bruno Walter. Dans ce petit livre inspiré par l'admiration, Ian Jack fait revivre cette figure hors du commun, s'appuyant sur des témoignages, des anecdotes et sur de nombreuses lettres intimes où s'exprime toute sa fantaisie.

Ian Jack a dirigé la revue anglaise *Granta*.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Boris Terk. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

BORIS TERK : *A voice is a person* (2010)

"Elle-même ne savait rien de ses organes internes, ni des mécanismes de la voix. N'étant jamais malade de la gorge, elle n'usait ni de gargarismes, ni de pulvérisations, tout juste gardait-elle ses pieds au sec par précaution. Il lui arrivait même de fumer quelques cigarettes."

Boris Terk éprouve une véritable passion, quasi d'ordre amoureux, pour la contralto Kathleen Ferrier. Avec une grande finesse et une sensibilité à fleur de peau, il décrit la voix de cette formidable interprète, voix séductrice, tentatrice et inaccessible. En un pied de nez à Adorno, il rend sensible la présence corporelle, réincarnée par la voix enregistrée de cette femme. Dotée d'une merveilleuse cavité en arrière-gorge, dans laquelle une pomme pourrait se glisser sans obstacle, la chanteuse jouit d'une voix de contralto, la plus grave et la plus rare des voix de femme. Dans cette apologie érudite d'une grande dame du répertoire classique, Boris Terk, orthodontiste de profession, nous fait pénétrer dans les arcanes de la voix, cette personne à part entière.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Norman Parkinson. 80 p. 6,10 euros.

VALÉRIE MRÉJEN : *Mon grand-père* (1999)

"Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit. Ma grand-mère, dont c'était le deuxième mari, demanda le divorce. Après avoir fait mine de vouloir se tuer avec un couteau de cuisine, il accepta gentiment. Ma grand-mère se remaria avec un gigolo, et mon grand-père épousa sa secrétaire qui avait trente ans de moins que lui. Comme voyage de noces, il l'envoya en vacances avec ma mère, car ses affaires le retenaient à Paris et qu'il ne pouvait se permettre de prendre du bon temps comme ça."

Ces notes autobiographiques relèvent des gestes, des expressions, des éléments de décor, des choses observées, entendues, des souvenirs d'enfance, des histoires de famille, des réminiscences consignées comme elles venaient dans un ordre arbitraire.

Valérie Mréjen est née à Paris en 1969. *Mon grand-père* est son premier livre. Publié par Allia en 1999. 64 p. 6,10 euros. Image de couverture : Benjamin Charavner. 4^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *L'Agrume* (2001)

"Nous étions assis sur un banc près des Halles, sous une espèce de pergola en bois. Il faisait bon. Il m'a dit je ne t'aime pas. La veille, il était arrivé une heure en retard au rendez-vous. J'étais devant la station d'essence de la porte d'Orléans à guetter les 4 L en espérant qu'il vienne. Il a fini par apparaître. J'avais envie de faire la tête mais la gaieté de le voir annulait tout. Ce n'était pas le moment de faire une remarque : déjà qu'il ne m'aimait pas beaucoup. J'ai juste relevé son manque de ponctualité sur le ton de la plaisanterie."

Bruno, l'"Agrume", est un esthète d'aujourd'hui : il fait sécher des citrons et des oranges chez lui pour en observer leur pourrissement multicolore, il s'extasie devant un champ de navets du Val d'Oise et s'émeut de la beauté d'un bouchon de lavabo durci et craquelé. Ensemble, Valérie et l'Agrume essayent de vivre quelque chose qui ressemble à une histoire d'amour.

Publié par Allia en 2001. 80 p. 6,10 euros. 9^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *Eau sauvage* (2004)

"C'est bon cette herbe parfumée dans la salade... c'est quoi, du persil plat ?"

Eau sauvage se présente sous la forme d'un "dialogue" à sens unique entre un père et sa fille, dont seules nous parviennent les répliques de ce père envahissant, démonstratif, préoccupé jusqu'à l'angoisse par le bonheur de sa fille, alternant les excès d'attentions et de reproches, et dont la maladresse se révèle en définitive profondément touchante. Dans cette suite de fragments, Valérie Mréjen donne la pleine mesure de ses qualités : une virtuosité étourdissante pour capter et restituer le langage familier dans ses clichés, ses rythmes et ses nuances de ton, une attention aiguë aux détails de la vie quotidienne, un détachement apparent sous lequel on devine constamment l'émotion. D'une constante drôlerie, *Eau sauvage* n'en traite pas moins du grand thème qui sous-tend tous les livres de Valérie Mréjen, la difficulté du dialogue entre les êtres. C'est aussi – et de façon extrêmement originale, et peut-être unique, puisque jamais l'auteur ne dit "je" – un autoportait en creux de l'auteur elle-même, et de toute une génération.

Publié par Allia en 2004. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *Pork and Milk* (2006)

On ne cesse en ce moment de parler du "retour au religieux", d'expliquer comment des individus que rien n'y prédisposait deviennent subitement intégristes. Valérie Mréjen a choisi le parti pris résolument inverse. Elle est allée en Israël pour rencontrer ceux qui, élevés dans l'orthodoxie la plus sévère, ont décidé un jour de rompre avec le fanatisme religieux, ceux dont on dit en hébreu qu'ils ont choisi "d'aller vers la question". *Pork and Milk* (deux ingrédients que la religion juive interdit de mélanger) croise ainsi habilement les témoignages d'une dizaine d'apostats qui racontent leur parcours, confient leurs doutes, leurs difficultés, leurs ruses aussi pour tenter de cacher leur nouvelle vie à leur famille. Pas de commentaires, mais une série de portraits émouvants, souvent drôles, toujours d'une grande dignité. Plus qu'un état des lieux de la société israélienne, *Pork and Milk* est un hommage rendu sans grandiloquence au courage individuel et à la liberté de conscience.

Le DVD est accompagné de la publication d'un livre inédit de Valérie Mréjen, le journal du tournage de *Pork and Milk*. Elle commence par évoquer l'origine du projet, puis le début des repérages, les premières rencontres, les réactions des gens, la façon dont elle s'y est prise pour les contacter, le tournage proprement dit et, enfin, le montage du film. C'est un journal "après-coup" dans lequel elle évoque les gens et les lieux de

rendez-vous, des anecdotes, des situations, la préparation de chaque entretien et aussi les rencontres qui n'ont pas abouti et n'ont pas été retenues pour le film. Si elle reste discrète sur les raisons personnelles qui l'ont conduite à traiter ce sujet, elle ne cache pas son identification à ces gens qui ont choisi de refuser le conformisme de la religion.

Publié par Allia en 2006. 52 minutes pour le film / 80 p. pour le livre. 14 euros.

VALÉRIE MRÉJEN : *Ping-pong* (2008)

Ping-pong est un livre de Valérie Mréjen sur Valérie Mréjen. C'est la première fois que cette artiste volontairement discrète dévoile ainsi les arcanes de sa création. Ce livre présente un grand nombre d'œuvres inédites, permet d'embrasser la diversité de son talent et de mesurer la profonde cohérence de son travail. Plutôt que de faire un traditionnel catalogue avec textes critiques et préfaces institutionnelles, Valérie Mréjen a fait appel à des personnes de son entourage (amis, comédiens, techniciens, journalistes...), pour qu'elles lui posent une ou plusieurs questions. Le principe est que chacun puisse demander absolument ce qu'il veut, pas nécessairement à propos de son travail, libre ensuite à elle d'ajouter ou d'enlever des questions. Le texte prend ainsi la forme d'une longue interview à ramifications multiples où certaines réponses sont longuement développées et documentées, d'autres plus brèves, d'autres sérieuses, d'autres encore ironiques... le tout émaillé de références, d'images, de citations, de photographies d'objets, de reproductions, de photos : autant d'éléments qu'appellent certaines des réponses et qui ajoutent une matière visuelle comme dans un collage. Le livre s'accompagne d'un DVD présentant plusieurs nouvelles vidéos produites par le musée du Jeu de Paume.

Publié par Allia en 2008. Image de couverture : Valérie Mréjen. 52 minutes pour le film / 160 p. pour le livre. 19 euros.

BERTRAND SCHEFER : *L'Âge d'or* (2008)

"Cet enfant dont la naissance va clore l'âge de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier, protège-le", disait l'oracle. L'enfant conçu dans l'absence se présentait, invisible, dans une poussière d'or reconstituée, opaque et solide, où toute profondeur restait à imaginer." Concevant son récit comme une remémoration d'étapes qui l'ont conduit à entrer dans l'âge d'homme, le narrateur relate ses errances à la recherche

de sa vocation. Au-delà d'une quête de soi, c'est également une quête des autres. L'éloignement progressif de son frère – écrivain velléitaire et double de lui-même – dans un univers sans retour en constitue la clé de voûte. L'âge d'or serait celui auquel on rêve d'arriver sans pouvoir jamais l'atteindre. Y accéderait-on si l'on parvenait à sublimer la blessure originelle ? Les expériences cathartiques vécues par l'auteur, tel l'usage d'une arme à feu, résonnent comme autant de tentatives de guérison. Bertrand Schefer traque les signes de la matière à laquelle son personnage s'identifie : la poussière prise dans un halo de lumière, la poudre d'or dans une peinture... Un parcours initiatique se dessine qui n'aura peut-être d'autre secret à dévoiler que celui du temps irréversible qui nous constitue.

Né à Paris en 1972, philosophe de formation, Bertrand Schefer a contribué à la publication, aux éditions Allia, d'auteurs majeurs de la Renaissance italienne. On lui doit également la première traduction du *Zibaldone* de Leopardi (voir p. 87-90).

Publié par Allia en 2008. 96 p. 6,10 euros.

GRÉGOIRE BOUILLIER : *Rapport sur moi* (2002)

“Ce sont des choses qui arrivent.”

Rapport sur moi est tout sauf une énième autobiographie intimiste. La vie du narrateur s'y dessine en filigrane au travers de brefs épisodes, souvent drôles, parfois à peine supportables dans leur violence et leur franchise. Le lien entre ces épisodes et le fil conducteur secret de cette vie sont sans doute à chercher du côté des pouvoirs du langage : ou comment des staphylocoques dorés attrapés à quatre ans en buvant de l'eau croupie peuvent déterminer une relation avec une certaine Laurence. C'est ainsi que Grégoire Bouillier fait surgir les lois souterraines de l'existence et, ce faisant, invite son lecteur à reconsidérer sa propre vie sous un angle nouveau.

Né en 1960, Grégoire Bouillier vit et travaille à Paris. *Rapport sur moi* a reçu le prix de Flore 2002.

Publié par Allia en 2002. 160 p. 6,10 euros. 9^e éd.

GRÉGOIRE BOUILLIER : *L'Invité mystère* (2004)

“On croit penser à tout et on oublie le livre posé sur la table de nuit.” Chaque année, lorsqu'elle fête son anniversaire, Sophie Calle demande à l'un de ses hôtes d'amener avec lui un “invité mystère”, une personne non prévue, inconnue de tous. Il y a dix ans, Grégoire Bouillier fut cet invité

mystère, lors d'une soirée mémorable où, une fois encore, les lois mystérieuses qui semblent régir souterrainement l'existence œuvrèrent. Fin de l'histoire ? Non. Car dix ans plus tard, lorsque parut le *Rapport sur moi*, Sophie Calle entra en contact avec lui après la lecture du livre. Sans soupçonner qui il est. Une boucle se boucle. Une relation naît. Mais où est le hasard ? Quel est le mystère ? Qui s'invite réellement entre les êtres ? Où est la fiction et que signifie rendre compte de ce qui a lieu ? Telles sont les questions qui sous-tendent ce nouveau récit de Grégoire Bouillier, dans lequel on retrouvera l'une des héroïnes du *Rapport sur moi*, qui fut l'agent du destin en amenant avec elle le narrateur à cette fameuse soirée d'anniversaire.

Publié par Allia en 2004. 112 p. 6,10 euros. 3^e éd.

GRÉGOIRE BOUILLIER : *Cap Canaveral* (2008)

“Ce moment où la vie fait des promesses qu'il n'est pas question qu'elle tienne. Surtout pas.”

À la deuxième personne du singulier, Grégoire Bouillier ressuscite le souvenir vibrant de l'aventure d'une nuit. Lors d'un colloque littéraire dans une ville de province, il rencontre une jeune lectrice, ici nommée V “pour qu'on ne puisse pas la reconnaître” et, en même temps, “qu'on ne puisse pas la confondre avec un personnage fictif”. Séduit par le charme et l'érotisme qui se dégage de cette toute jeune fille qui l'a alpagué, le narrateur (qui ne cache pas son goût pour l'Aventure) se laisse entraîner dans un bar et dans les dédales de la ville, jusqu'à ce qu'elle l'emène chez elle, autrement dit dans l'appartement familial. Mais ce qui pourrait n'être qu'une furtive aventure entre un écrivain d'âge mûr et une Lolita déguisée en groupe va basculer dans un tout autre registre. Car rien ne se passera comme le narrateur s'y attend. Le silence que V lui impose avant d'entrer, la lente traversée de l'appartement toute lumière éteinte... confèrent un tour fantastique à l'aventure. Le suspens monte... Jusqu'à la résolution de l'énigme, à la fois bouleversante et scandaleuse : car ce n'est pas dans sa chambre que V conduit le narrateur, mais dans celle de sa mère en train de “dormir dans l'ombre”. Là, V révèle au narrateur son secret, “le romanesque de son existence”...

Avec une écriture sur le fil du rasoir, dense, rapide et drôle, Grégoire Bouillier offre au lecteur de revivre cette nuit-là en direct “comme elle eut lieu, en se l'arrachant des yeux”. Poursuivant la démarche entreprise dans ses précédents livres, il dévoile aussi, mais cette fois sous un

autre angle, le rôle clé que joue la littérature dans l'existence en général et dans la sienne en particulier.

Publié par Allia en 2004. Image de couverture : Sophie Calle. 48 p. 3 euros.

GIULIO MINGHINI : *Fake* (2009)

“Chaque fois qu’il fait son apparition dans un texte le ‘je’ n’est jamais autre chose qu’un tortionnaire de fantômes.”

Suite à une rupture douloureuse, un jeune Italien installé à Paris s’inscrit, sur le conseil d’une ancienne maîtresse, sur un site de rencontres fondées sur les affinités culturelles. Il va découvrir une sorte d’univers parallèle, où la prétention intellectuelle est de mise et dont il sera vite le prisonnier. Traducteur désœuvré d’un roman de René Crevel, ce trentenaire, aux références littéraires bien établies, va bientôt consacrer tout son temps à la rencontre de femmes. Entre un rendez-vous foireux et une lettre nostalgique de son ex, une citation étonnamment pertinente de Crevel et une gorgée de vodka, une critique lapidaire de son pays d’origine et la succession avide des corps, un regard acerbe sur le milieu “bobo” parisien et la prise de notes éparses, une soif de séduction et une addiction infernale proche de celle de *Requiem for a dream* de Selby, le narrateur restitue les impressions que cette nouvelle vie lui inspire. Impitoyablement, il relève tout indice de médiocrité humaine. Il jette au visage de ses contemporains le désespoir et l’incapacité des gens à communiquer et à s’attacher, leur soif d’amour et leur atroce solitude. Loin de combler cet homme, ces relations mettent en lumière sa propre misère affective. Et si chaque nouvelle rencontre est assimilée à un petit suicide, la tentation de continuer le jeu semble cependant chaque fois plus forte. S’il multiplie les aventures, il n’en vit aucune pleinement. Les innombrables faux profils, prothèses identitaires, sorte de doubles virtuels dont l’existence ne peut qu’être éphémère – *fakes* – dont le narrateur s’affuble pour manipuler ses interlocutrices achèveront d’usurper sa vraie identité. S’il croit se protéger, il ne parvient finalement qu’à se détruire. Spectateur impuissant de sa propre perdition, il est embarqué dans une vertigineuse fuite en avant aux confins du virtuel et du réel. À la fois roman picaresque et vibrant “j’accuse” porté au système spectaculaire qui envahit désormais la sphère des sentiments, *Fake* est surtout une chronique politiquement déjantée du nouveau désordre amoureux.

Né en Italie en 1972, Giulio Minghini a traduit en italien des romans de Crevel, Pierre Mac Orlan et Simenon. *Fake* est son premier roman écrit directement en français.

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Rieko Nakamura. 144 p. 9 euros.

PAULINE KLEIN : *Alice Kahn* (2010)

“Je mettrai de la lumière sur ce qu’elle a de beau, et de l’ombre sur ce qu’il faut cacher. Je suivrai de près le désir de William pour qu’elle devienne à son image. Et s’il n’arrive pas à l’aimer, c’est qu’elle ne tient pas debout, c’est qu’il faudra recommencer, regarder ailleurs, dessiner une autre forme, et tant pis pour elle, elle ne nous regardera plus, ni lui, ni moi.”

À la suite d’un quiproquo, une jeune femme, la narratrice, se substitue à une autre prénommée Anna et fait la connaissance, à la terrasse d’un café parisien, de William Stein, artiste photographe à la réputation bien établie. Se sentant mal aimée depuis son enfance, ayant toujours eu l’impression d’être reléguée au second plan en toutes circonstances, elle profite de ce coup du sort pour prendre sa revanche sur la vie. Elle se laisse modeler par l’autre, Anna. S’adressant à elle en croyant la connaître, William Stein lui confie ses états d’âme d’artiste : l’inspiration, le rapport au public, aux galeristes. La narratrice se décide alors à postuler dans une galerie. À ce moment, s’opère une mise en abyme des identités : la fausse Anna crée Alice Kahn, une artiste qui se serait approprié des droits d’auteur sur le silence, tandis qu’elle-même ajoute furtivement des marques de stylo sur une œuvre d’Andy Warhol dont elle se réclamera alors co-auteur. Mais l’imposture va rapidement être découverte par William... et les rôles s’inverser. La fiction, dont on ne sait son degré de réalité, devient le prétexte pour questionner le vrai et le faux, cet acte de subterfuge qui fait parfois le ressort même de la création, en particulier contemporaine.

Née en 1976, Pauline Klein a étudié l’esthétique, est ensuite entrée à la St Martin’s School puis a travaillé dans une galerie d’art à New York.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Janet Cardiff & George Miller. 128 p. 6,10 euros. 2^e éd.

EVA STEINITZ : *Le Livre de l’immaturité* (2007)

“Qu’est-ce qui déchaîne les passions ? Je n’ suis pas une règle de géographie.”

Fuyant l'existence dissolue et chaotique qu'elle mène à Paris, Eva se réfugie à Lisbonne. Là, elle écrit les trois carnets composant *Le Livre de l'immaturation*, où elle sonde ses propres abîmes et expulse sa rage. Mue par la colère, les attentes amoureuses, les rencontres amicales, musicales, artistiques, elle travaille à atteindre le fragile équilibre qui lui permettrait de supporter sa lucidité de jeune adulte et sa sensibilité. Notant les averses aussi bien que les ciels ensoleillés de l'Atlantique, se rendant à un concert ou s'embarquant en voiture avec un couple d'amoureux, faisant l'éloge d'une femme dont elle admire la beauté ou rendant hommage à son grand-père mort récemment, elle évolue avec elle-même, habitée par le doute. La politique, la rébellion, l'anarchisme, les productions artistiques collectives sont autant de modes d'être évanescents. *Le Livre de l'immaturation* balaye ces postures dépassées. Il plonge violemment au cœur des quêtes et des conquêtes de la jeunesse d'aujourd'hui : l'idéalisme, l'égoïsme, les attentes déçues, le difficile équilibre de deux âmes éprises l'une de l'autre. Son immaturité revendiquée n'a rien d'indécis ou de désemparé. C'est bien plutôt une acuité engagée, ancrée et embarquée dans son époque. Eva Steinitz est née à Paris en 1982. Publié par Allia en 2007. 160 p. 9 euros.

DAVID BOSCH : *Sang lié* (2005)

“Par bonheur, je ne suis revenu de rien.”

À rebours d'une certaine tendance de la littérature contemporaine au minimalisme, *Sang lié* s'impose d'emblée par son lyrisme, son souci de la beauté de la langue. C'est le récit d'une initiation, de la découverte merveilleuse et douloureuse du monde après l'adolescence, des barrières auxquelles on se heurte et qu'il est plusieurs manières de contourner ou de franchir. L'alcool d'abord, avec ses dérives nocturnes qui bouleversent le paysage urbain. La révolte, la solitude, le refus du monde et de soi, emprisonnent le narrateur dans toute la première partie du livre, âpre et violente. Le ton change dans la seconde, l'atmosphère s'éclaircit avec la découverte que l'amour est possible. Loin des confessions cyniques et complaisantes à la mode, David Bosch livre sur la rencontre entre deux êtres des pages qui viennent rappeler que “l'amour fou” des surréalistes reste d'actualité et qu'il est sans doute la clef de la résistance à l'oppression que nous fait subir quotidiennement la société contemporaine.

David Bosch est né en 1973.

Publié par Allia en 2005. Image de couverture : Wiktoria Padlewska. 112 p. 6,10 euros.

DAVID BOSCH : *Milo* (2009)

“Si ma tristesse est une chemise, je ne la remets pas.”

Un homme d'une quarantaine d'années, Milo, s'installe dans une maison familiale située dans les Bouches-du-Rhône et abandonnée depuis longtemps. Il y vit en marginal, travaillant au noir à l'écart des habitants du village. On le découvre hanté par des cauchemars fratricides et le souvenir d'une ancienne compagne. Parce qu'il refuse d'avoir un enfant avec celle qu'il aime et qui le lui demande, Milo fait délibérément un pas de côté par rapport au cours logique de l'existence. En opposant un refus radical au destin qui lui semblait assigné, il s'aventure, tel un funambule sur le fil fragile de l'existence, en quête d'une vie nouvelle. *Milo* pourrait s'apparenter à un roman d'apprentissage. Or, de pérégrinations hasardeuses en errances volubiles, c'est à un roman de la reconstruction que le lecteur est convié. Par un véritable travail de sape, en usinant ou en coupant, en découpant, puis en clouant, le personnage cherche comment il pourra à nouveau prendre part à la vie. Bien plus qu'un cheminement individuel, c'est la fresque entière d'une époque qui prend forme sous nos yeux. On lit certains romans pour savoir ; *Milo*, il s'agirait plutôt de l'écouter. La voix du personnage et celle du narrateur-auteur s'entremêlent au point de faire apparaître, en poussant la dissonance à son paroxysme, de terribles moments de crise mais aussi de véritables états de grâce. D'ailleurs, cette voix ne manque pas de faire écho, parfois, à l'écriture de Samuel Beckett. Sous l'apanage d'une tournure littéraire foncièrement classique à laquelle l'auteur prend un malin plaisir à tordre le cou, entre autodafé et feu de joie, *Milo* nous donne à voir le parcours d'un homme qui a choisi l'errance afin de se réconcilier avec le monde. Publié par Allia en 2009. Image de couverture : David Bosch. 192 p. 9 euros.

NICK TOSCHES : *Confessions d'un chasseur d'opium* (2000)

“Vous comprenez, il fallait vraiment que j'aille en enfer. J'avais, pour ainsi dire, le mal du pays.”

“J'étais né, écrit Nick Tosches, pour fumer de l'opium.” Fort de cette certitude, il se lance dans une quête rocambolesque qui l'emmène à Hong-Kong, Bangkok, et finalement dans le Triangle d'or à la recherche de cette drogue légendaire et rare.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio.
Image de couverture : Robert Maxwell. 80 p. 6,10 euros. 4^e éd.

NURIA AMAT : *Nous sommes tous Kafka* (2008)

“Ces écrivains, qui produisent des œuvres hors du commun, engendrent aussi des filles hors du commun comme Lucia Joyce qui, après la mort de son père, a mis le feu à l'hôpital psychiatrique dans lequel elle était enfermée.”

Femme et fille d'écrivains, la narratrice est une lectrice, un peu écrivain aussi. Au cœur d'une errance pleine de rebondissements et sur le ton d'une conversation enjouée, elle est la première étonnée de se trouver en compagnie de Joyce, de Kafka et de tous ces grands créateurs qu'elle côtoie au fil des pages. Ce faisant, elle interroge l'environnement social, amical, familial et amoureux qui entoure la figure de l'écrivain. Très vite, le récit laisse jaillir des vérités lapidaires et troublantes sur notre époque et sur le sort de cet objet singulier qu'est le livre.

Née à Barcelone en 1950, Nuria Amat n'a pas trois ans lorsque sa mère décède. Docteur en sciences de la communication, philosophe, romancière et essayiste, elle a longuement enseigné à l'école de bibliothécaires de Barcelone. Son écriture est imprégnée de ses expériences, mais aussi de ses longs séjours en Colombie, au Mexique, à Berlin, aux États-Unis et à Paris. Publié par Allia en 2008. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. 240 p. 9 euros.

OLIVIER BENYAHYA : *Zimmer* (2010)

“Laissons de côté mon escapade polonaise, relativement brève du reste, je ne me suis jamais fait au climat d'Auschwitz.”

Paris, hiver 2005. Les synagogues cessent de brûler. Les banlieues s'embrasent à leur tour. Un survivant de la Shoah assassine des Arabes, règle ses comptes avec les Noirs, s'en prend aux Juifs qui fuient pour New York ou Tel Aviv. Cet homme est le narrateur, un homme qui ne subsiste que comme construction, équilibre précaire. Déjà mort, il est un produit de l'Histoire, de représentations, d'interrogations. Il est une aporie. Rendus dans un style syncopé, précis, ses propos sont aussi fulgurants que ses actes.

Olivier Benyahya est né en 1975 à Paris.

Publié par Allia en 2010. 80 p. 6,10 euros. 2^e éd.

OLIVER ROHE : *Défaut d'origine* (2003)

“Personne n'est singulier ; personne n'est original : personne ne peut donc raisonnablement et de quelque manière que ce soit prétendre à l'individualité.”

Dès les premières lignes, *Défaut d'origine* plonge le lecteur dans la tête du narrateur, un certain Selber, qui a entrepris un voyage en avion pour retrouver son pays natal qu'il s'était pourtant promis de définitivement oublier. Très vite, un deuxième personnage, Roman, un ami de longue date resté là-bas, envahit le livre. Ses pensées se mêlent inextricablement à celles du narrateur en un flux ininterrompu. Le refus de la patrie, la guerre, la relation castratrice mère-fils, l'enfermement, la maladie, la quête identitaire (ou plutôt la nécessité de s'en défaire), le corps et les limites qu'il impose, le rapport à l'Autre et à l'Autres : autant de thèmes qui s'enchaînent et s'entrecroisent de remarques sur le rôle de la langue dans laquelle on s'exprime, ou celui de l'écriture elle-même, de la parole ou du silence. Au fur et à mesure du texte, on assiste à la dépersonnalisation progressive du personnage de Roman, véritable dépossession de soi, au profit d'une tentative de fusion dans l'Autre (d'abord avec les objets, puis avec ses amis, puis dans la langue française, pour aboutir enfin à une fuite dans l'écriture au sens large). Ce phénomène fait écho à la dilution du narrateur lui-même, qui parle les paroles de Roman, pense ses pensées et est sans cesse menacé de devenir le simple réceptacle de ce long monologue. Oliver Rohe entretient une tension dramatique croissante, jusqu'à ce que se révèle quel est ce “défaut d'origine” fondamental.

Publié par Allia en 2003. Image de couverture : Louma Salamé. 160 p. 6,10 euros. 2^e éd.

OLIVER ROHE : *Terrain vague* (2005)

“Aucune raison pour que du jour au lendemain je sois mort. Que ma vie mon passé soient anéantis. Tout cela est un mauvais rêve : un canular. C'est ça. Un canular.”

Un homme, cloîtré dans une pièce, revient, au fur et à mesure que le soleil se lève puis décline, sur sa vie révolue. Les bruits du dehors qui lui parviennent ramènent à sa mémoire les bribes de son passé, à l'époque de son “heure de gloire”, quand, craint de tous, il faisait régner impunément la terreur. On devine peu à peu qu'il a commis des actes abominables. De cette puissance, il ne reste plus rien, qu'une insoutenable amertume, une solitude absolue et une peur de tous les

instants. Dans ce monologue halluciné d'un bourreau qui se voit comme une victime, Oliver Rohe livre une réflexion sur la violence, la déchéance et l'oubli impossible des crimes.

Publié par Allia en 2005. Illustrations et image de couverture : Alexis Gallissaires. 64 p. 6,10 euros.

LINE AMSELEM : *Petites Histoires de la rue Saint-Nicolas* (2006)

“Avec le temps et les couches de papier qui s'accumulent, la salle à manger est un peu capitonnée par une sorte de carton épais qui sonne creux. Tout le monde est gai quand on change le papier peint mais ça serre aussi le cœur. Je sens qu'à chaque couche rajoutée, il nous reste un peu moins d'espace pour vivre. Je me mets à rêver au jour où on enlèvera ce molleton et je me demande ce qu'on pourra bien faire de toute la place qu'on aura en plus.”

Les Petites Histoires de la rue Saint-Nicolas ressuscitent, à travers une succession de brefs chapitres, la vie d'une famille d'origine juive espagnole dans un quartier populaire de Paris dans les années 70. Vu par les yeux d'une enfant, c'est un portrait à la fois drôle, attachant, ironique et cruel des modes de vie et des mentalités des membres de sa famille et des habitants de l'immeuble. Car celui-ci abrite une extraordinaire galerie de personnages pittoresques et émouvants. Par petites touches émises au rythme de la mémoire, on pénètre dans un monde qui semble extraordinairement lointain. Sans nostalgie ni apitoiement sur soi-même, avec un sens aigu du détail concret (le plastique, par exemple, que l'on cloue aux fenêtres quand l'hiver approche), Line Amselem décrit l'existence difficile et pourtant heureuse d'une famille aux multiples facettes culturelles : l'on y parle français aussi bien qu'espagnol, l'année s'égrène au fil des célébrations religieuses et des rites familiaux... Line Amselem a réussi avec brio à entrecroiser sans mièvrerie la vision enfantine et le regard de l'adulte, en trouvant le ton juste, entre candeur et critique, émotion et lucidité.

Line Amselem est née à Paris en 1966. Elle a notamment traduit pour les éditions Allia les *Complaintes gitanes* de Garcia Lorca (voir p. 161).

Publié par Allia en 2006. 160 p. 10 euros.

PIERRE AURIOL : *La Fin du voyage* (2004)

“Au temps de Cook, l'art de naviguer va s'émanciper progressivement des contraintes qui le régissaient. La carte de la terre va bientôt se

substituer à la terre même, s'imprimer dans son écorce et le monde, pensé jusque-là selon les limites séparant le connu et l'inconnu, cerné par la ligne fragile et mouvante d'un horizon incessamment repoussé et ouvrant sur une étendue toujours renouvelée, va, puisqu'il devient représentable dans son entier, être définitivement appréhendé comme totalité close, fermée sur elle-même.”

À partir du récit des explorations menées par le capitaine Cook au XVIII^e siècle et en s'appuyant sur des textes de philosophes, anthropologues, voyageurs ou romanciers, Pierre Auriol développe une suite de réflexions autour du thème du voyage : les caractéristiques des récits de marins, les conditions de vie à bord des navires, les rapports avec les populations autochtones. Or, une histoire des voyages d'exploration est aussi celle des voyages de colonisation. Une histoire du rétrécissement du monde, de la disparition de l'inconnu et du début de l'uniformisation de la planète, aujourd'hui quasi achevée. Bref, il s'agit du récit du voyage impossible. Pierre Auriol enseigne actuellement l'esthétique à l'École nationale supérieure d'art de Limoges. Pendant plus de quinze ans, il a eu une pratique assidue de la mer et des bateaux.

Publié par Allia en 2004. 128 p. 6,10 euros.

HADRIEN LAROCHE : *Les Orphelins* (2005)

“Quand j'entends le nom d'homme, je m'empresse d'accourir.”

Un homme désespéré est accueilli, hébergé puis nourri chez trois personnages qui, du comble de la douleur et de leur folie, lui apportent le repos. À divers titres, ils sont tous des orphelins. H. née Bloch est une vieille femme juive qui tente de regarder son passé douloureux avec lucidité ; H. née Bouttetruie, une jeune mariée atteinte d'une maladie rare et retirée dans un chalet de montagne ; H. né Berg, un adolescent déterminé à déshériter ses propres parents. Le portrait tout à la fois angoissant et souvent comique de ces êtres oubliés de l'histoire parvient à dresser le tableau d'une époque qui s'étend de l'après-guerre à nos jours.

Publié par Allia en 2005. 128 p. 6,10 euros.

DAVID BESSIS : *Sprats* (2005)

“Tous les indices se recourent : je suis un monstre.”

Au début de l'année 2014, après avoir consommé une boîte de sprats périmés, un homme voit pousser sur son abdomen de mystérieuses excroissances, qui se révèlent être, en fait, huit tentacules. Il se rend à

l'hôpital et, là, commence son aventure, qu'il consigne avec un détachement mêlé d'appréhension dans son journal. Face à ce phénomène qui va peu à peu prendre des proportions monstrueuses, le corps médical est d'abord désemparé, avant de s'en prendre au patient lui-même. Au fur et à mesure que les tentacules grandissent et jusqu'à l'opération finale, David Bessis entraîne son lecteur dans un "suspens médical", drôle et effrayant. La lente désocialisation du héros, qui bien malgré lui se retrouve coupé du monde extérieur, illustre le combat de la société contre cette part d'irrationnel qui soudainement sidère l'ordre des choses.

Roman de science-fiction, farce tragi-comique, parabole sur la condition humaine, *Sprats* se lit à plusieurs niveaux et fait entendre une voix tout à fait originale dans la littérature française contemporaine.

David Bessis est né en 1971. *Sprats* est son premier livre.

Publié par Allia en 2005. 112 p. 6,10 euros.

DAVID BESSIS : *Ars grammatica* (2006)

Ars grammatica entraîne le lecteur dans un réjouissant jeu de piste, une excursion au pays de la mémoire et de l'inconscient qui renouvelle l'écriture de soi. Rien de superflu, le strict nécessaire : quelques mots essentiels. Le lecteur est mené de l'un à l'autre par des chemins de traverse, des raccourcis, des détours, des messages subliminaux. Atlas sentimental, version moderne de la "carte du Tendre", *Ars grammatica* tient également du manuel d'alchimie et du jeu de construction. Le lecteur poursuit lui-même le cheminement mental de ce journal intime en kit.

Publié par Allia en 2006. 80 p. 6,10 euros.

CLAIRE MARIN : *Hors de moi* (2008)

"Je crains la fatigue, la lenteur, l'épuisement, l'effondrement. Mais la douleur me tient en éveil, me raidit, me tend. Elle me donne le sentiment d'être vivante. *Doleo ergo sum.*"

Hors de moi est la narration essoufflée d'une jeune femme atteinte d'une maladie auto-immune, autrement appelée maladie de compagnie, "compagne fidèle", dira-t-elle ironiquement, qui la diminue. Le corps s'attaque lui-même en tentant de se défendre, les virus opportunistes s'engouffrent dans la brèche d'une immunité réduite. *Hors de moi* dit la rage de la malade qui refuse de se soumettre à cette condition. La narratrice analyse avec lucidité la souffrance, dissèque la maladie, ses effets

sur l'humeur, la résistance qu'elle tente de lui opposer, le rapport exclusif qu'elle impose. Elle restitue l'impuissance de la pensée face à l'obsession de la maladie et la manière dont la souffrance devient peu à peu le seul mode d'être du malade, son sentiment d'exister. Pudique, la narratrice fait de l'étude de son cas une tentative d'universalisation de l'état maladif, s'écartant de son propre sujet pour devenir un sujet neutre, de même que la maladie est un état neutre, dit-elle. Mais elle est aussi tyrannique que le corps médical lui-même. Loin de sombrer dans la résignation et la tristesse, ce récit est porté par l'énergie de la colère qui redonne toute sa vigueur au sujet exsangue. Jusqu'à ce qu'apparaisse, inattendu et renaissant, le désir.

Claire Marin est née en 1974. Elle vit à Paris.

Publié par Allia en 2008. 128 p. 6,10 euros.

RICHARD COBB : *Marseille* (1980)

"Ce qui caractérise le mieux ce port méditerranéen, c'est le secret. La vive loquacité, la sociabilité facile, les bonnes vieilles blagues sont en fait des écrans destinés à berner le Parisien et le visiteur du Nord, à les tenir à distance, à éviter que le voisinage familial soit assiégé de toutes parts." *Marseille* est un exemple parfait de la méthode et de l'art de Cobb. Rigoureux mais imaginaire, allant chercher ses références du côté de Blaise Cendrars ou de *Pépé le Moko*, il dresse avec amour le portrait d'une ville sans jamais tomber dans le cliché ou la nostalgie facile. Sur les rapports toujours tendus entre Paris et Marseille, sur la place de cette ville dans la littérature et le cinéma, sur l'économie du port, la sociologie des prostituées et mille autres choses, Cobb donne une magistrale leçon d'histoire buissonnière, d'érudition enjouée et réussit à saisir et à rendre ce qu'il y a de plus impalpable : l'esprit d'une ville.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Éric Lang. 96 p. 6,10 euros.

ÉRIC CHAUVIER : *Anthropologie* (2006)

"L'enquête est vouée à continuer."

À mi-chemin du récit et de l'étude sociologique, *Anthropologie* est une enquête en creux, née de l'impression suscitée par le regard d'une jeune Rom qui s'adonne à la mendicité devant un centre commercial. Troublé par ce visage, qui éveille en lui toutes sortes d'interrogations, l'auteur évite d'abord la rencontre et se contente d'analyser les propos tenus par

ses proches au sujet de cette fille. Et, devant l'insuffisance de ces discours, il décide de rencontrer celle qui est à l'origine de son trouble. Mais elle disparaît justement à ce moment-là. Il tente alors de la retrouver et de percer le secret de cette figure devenue obsédante, dont il est peut-être amoureux. À la façon du héros de *Mr. Arkadin* d'Orson Welles, il part à la recherche de tous ceux qui ont pu la croiser et recueille leurs témoignages. Mais ces paroles fragmentaires, parfois contradictoires, ne lui permettent pas de dissiper le mystère. L'enquête ne peut cependant se réduire à un échec. Cette quête minutieuse, traque d'une absence, constitue un programme en soi, une discipline de vie. Il s'en dégage un tableau sociologique de la France contemporaine et de ses "exclus". Avec cet ouvrage, Éric Chauvier jette les bases d'une nouvelle façon de concevoir et de pratiquer l'anthropologie.

Éric Chauvier est né en 1971. Anthropologue, il travaille actuellement sur la perception des risques industriels.

Publié par Allia en 2006. Image de couverture : Bruce Bégout. 144 p. 6,10 euros. 2^e éd.

ÉRIC CHAUVIER : *Si l'enfant ne réagit pas* (2008)

"L'observation réalise l'observateur."

Peut-on observer et analyser la souffrance humaine avec la distance qu'exigent les sciences sociales ? C'est cette question qui hante le narrateur, anthropologue salarié pour évaluer le fonctionnement d'une institution pour adolescents en rupture familiale. Il observe les habitudes de vie dans ce lieu clos, les rapports entre éducateurs et adolescents afin d'en pointer les dysfonctionnements. Aux frontières des genres – récit intime, essai d'anthropologie, fiction familiale –, cet ouvrage inclassable présente une forme inédite. Les méthodes des manuels et les grandes théories des sciences sociales conduisent l'auteur à l'impasse. Pour répondre au malaise provoqué par la voix irrégulière et désaffectée de l'étrange Joy, il néglige le caractère "froidement scientifique" de sa mission, et son étude se focalise sur le comportement singulier de cette adolescente.

Il esquisse, au fil de ses observations, plusieurs pistes théoriques, abandonnées aussitôt qu'entreprises. Rattrapé par des signaux sensibles inattendus, il écoute les enregistrements des conversations, caché dans les toilettes, son bureau officieux, sous le regard usé d'un poster de Britney Spears. L'intonation de la voix de Joy, le regard taché de la chanteuse, le

renvoient à ses fantômes. Ce n'est pas l'histoire de l'adolescente qui le trouble, c'est la souffrance qu'elle dégage et qui résonne en lui. Nos existences sont reliées les unes aux autres par des anomalies que nous nous efforçons d'étouffer afin de mieux nous en protéger. Si l'on parvient à les sonder, elles constituent une communication des plus subtiles.

Publié par Allia en 2008. 128 p. 6,10 euros.

ÉRIC CHAUVIER : *La Crise commence où finit le langage* (2009)

"La crise existe comme les monstres sous les lits des enfants."

Éric Chauvier tente de saisir les raisons de l'essor de la "crise" qui, plus qu'un mal de notre temps, apparaît comme le nouveau mode de désignation de la catastrophe. Loin de tout fatalisme, il entreprend de mettre à jour ce qui se cache derrière le mot "crise", dans la mesure où ce terme semble avant tout être agité comme un paravent voué à décourager toute tentative de compréhension du phénomène qu'il recouvre. Prenant à rebours la logique médiatique qui appréhende le phénomène à "un degré hollywoodien", Éric Chauvier choisit, à partir d'une focale microsociologique, de soutenir d'un fait banal de la vie quotidienne l'élément révélateur du fonctionnement d'un système. Ainsi, à partir d'une conversation téléphonique, qui le met en relation avec une téléopératrice désirant lui vanter les qualités d'un produit financier, l'auteur nous démontre en quoi cette situation d'interaction élémentaire s'avère révélatrice d'un rapport social né d'un processus de délitement du langage. L'existence d'un tel environnement est, selon lui, rendue possible par l'incapacité à "l'appréhender et le nommer". C'est en substituant, en lieu et place de l'échange et de l'interaction sociale, la puissance de l'indicible et de l'innommable, que la "crise" s'accommode, à des fins utilitaristes, de la ruine du langage ; car elle est précisément ce qui relève d'un vide : en l'occurrence le vide de sens et de représentation, remplacé par la "technique oratoire de l'urgence". La "crise" n'est donc pas ce mal "invisible" qui plane, comme une épée de Damoclès, au-dessus de nos têtes. Elle est bien plutôt ce qui vient s'ancrer subrepticement au cœur même des relations quotidiennes, de ce "vécu" qui parvient à rendre "supportable" à tous ce qui est "insupportable" à chacun. C'est user d'un doux euphémisme que de vouloir circonscrire cette "crise" à un mal d'ordre financier. Prenant ses racines dans le langage, c'est à une crise de la culture que nous sommes confrontés. En affirmant que l'"accès à la raison anthropologique de la crise n'est pas la chasse gardée d'une élite

de spécialistes”, Éric Chauvier alerte ses contemporains sur la nécessité impérieuse de se réapproprier le langage.

Publié par Allia en 2009. 48 p. 3 euros.

ÉRIC CHAUVIER : *Que du bonheur* (2009)

“Le bonheur demeure infréquentable.”

“C’est que du bonheur”, une phrase en apparence anodine, mais qui vient ponctuer, telle une grinçante ritournelle, l’ouvrage d’Éric Chauvier. Cinq mots, inéluctablement associés au souvenir d’une ex-petite amie, le cas X, qui vit de relations sociales superficielles et se contente de satisfactions futiles dans l’acquisition de biens matériels. La phrase de X passe d’abord inaperçue et agit comme un écran illusoire. Mais, suite à leur rupture, l’impossibilité évidente de s’en accommoder saute aux yeux de l’auteur. L’emploi de l’expression “c’est que du bonheur” devient pour lui l’occasion d’une réflexion plus approfondie sur le langage. À partir d’une expérience personnelle, l’auteur construit une étude dont la forme oscille entre récit et essai. “C’est que du bonheur” en dit beaucoup sur l’époque qui l’a engendrée. Loin de l’idée classique de nommer plus justement le monde, de dire le vrai, ou de l’idée plus romantique d’explorer sa spécificité et son moi, le langage est devenu, lui aussi, un outil de consommation voué à la jouissance immédiate. L’auteur parvient ainsi à démontrer que le langage permet de circonscrire l’époque, et inversement. Car cet énoncé rompt avec la logique qui fait du langage un préalable à l’échange. L’auteur souligne le pouvoir performatif de cette phrase qui n’est destinée qu’à clore une conversation et réclamer un acquiescement. Cet énoncé stigmatise et écarte, tels des trouble-fête, tous ceux qui n’adhèrent pas à l’idée d’un bonheur artificiellement construit. Pour sortir d’une telle impasse, il devient de plus en plus impérieux et nécessaire, selon l’auteur, de tracer une voie nouvelle. Car tenter d’exister, ne serait-ce qu’en marge et hors des sentiers battus, est aussi la promesse d’un bonheur ou du moins d’une joie réellement authentique. Publié par Allia en 2009. 48 p. 3 euros.

SERGE LA BARBERA : *Un sentiment d’imposture* (2008)

“Les règles du jeu sont connues. Il faut s’y plier et surtout s’y préparer.” Professeur de lycée, agrégé d’histoire, Serge La Barbera a rédigé une thèse sur les populations françaises de Tunisie pendant la Seconde Guerre mondiale. *Un sentiment d’imposture* est la chronique de la désillusion

progressive qu’il a ressentie au cours de son travail de chercheur, depuis les années de recherche jusqu’à la soutenance. Étapes qui ont éveillé un sentiment grandissant d’“imposture”. La soutenance, victoire abusive sanctionnée par un système de notation faussé, voire hypocrite, marque l’apogée de son désenchantement. Les lacunes de l’Institution ont fait de cette réussite un non-événement convenu. Cela l’amène à poser un regard critique sur le fonctionnement de la recherche en France et à s’interroger sur la stérilité du processus scientifique dépendant d’un carcan universitaire. La massification des universités, le formatage de l’enseignement, les stratégies carriéristes évacuent à l’arrière-plan la substance même des travaux de recherches. La recherche de la “productivité universitaire” détruit toute relation personnelle entre professeurs et étudiants. Tout cela ressemble fort à une déroutante intellectualité généralisée. Portant son attention aux détails qui d’habitude échappent, l’auteur dévoile la face cachée de l’élaboration d’une thèse. Abandonnant le rôle de scientifique qui s’efface derrière son objet d’étude, il est lui-même l’objet d’une autre étude. Un témoignage humain qui, fort d’une sincérité déroutante, élabore une critique acerbe et efficace du système universitaire. Publié par Allia en 2008. 64 p. 6,10 euros.

SERGE LA BARBERA : *Microfilm 2mi354* (2009)

“Le 25 juillet 1938, Paul Barbera, chauffeur pour le compte de la ferme Malivet, à bord d’une camionnette de marque Citroën, a renversé un piéton tunisien de 45 ans qui zigzaguait sur le bord de la route”.

Microfilm 2mi354 est un texte hybride dans lequel Serge La Barbera mêle ses recherches d’historien à un récit plus autobiographique. Le point de départ est une série de microfilms contenant des rapports de police qui recensent des accidents de la route survenus en Tunisie dans les années 50, en pleine période coloniale. L’absurdité du contenu de ces rapports, tantôt désopilant, tantôt déconcertant, nous ferait presque douter de leur bien-fondé. Et ce, exemples à l’appui : “(...) trois militaires (...) voient un indigène sur la gauche marchant sur le côté. Le chauffeur Guere fait un appel de phare pour prévenir le piéton mais le commutateur tombe en panne et c’est sans aucun éclairage que le camion le percute.” Qu’elle occupe tout le paysage ou reste en filigrane, la route reste le point d’ancrage des recherches. Elle est à la fois vecteur de communication, d’expansion et de vulnérabilité pour les colons : commerce, tourisme, mais aussi attentats et agressions y trouvent place. Mais elle représente

également le cheminement intérieur de l'auteur, lequel prend tout son sens quand celui-ci ouvre enfin les yeux sur les causes réelles de son implication dans son sujet d'étude : sa propre histoire d'enfant de colon en Tunisie. Ainsi Serge La Barbera entrelace-t-il objectivité scientifique et histoire intime. Mais l'affect ne prend jamais le pas sur l'observation des faits, ce qui lui permet de dévoiler la [dé]colonisation dans toute sa complexité politique, sociale et individuelle.

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 6,10 euros.

DAVID GRANN : *Le Caméléon* (2008)

“Mon métier, c'est la manipulation.”

Perçu comme l'un des plus grands imposteurs du xx^e siècle, manipulateur, menteur et maître du déguisement, Frédéric Bourdin a investi, au cours de son atypique “carrière”, un nombre incalculable de familles et de foyers d'accueil dans plus de dix pays. À chacune de ces nouvelles vies, un même scénario semble se mettre en place : F. Bourdin endosse systématiquement le rôle d'un adolescent meurtri, abusé, maltraité, issu de nulle part, n'aspirant plus qu'à se reconstruire pour retrouver une maison et une école. “C'est tout”, avoue-t-il. Plus qu'un comédien qui choisirait d'habiter la “peau” d'un personnage, F. Bourdin est en quête du refuge parfait : “Je ne peux pas jouer quelqu'un, je veux être quelqu'un”. À la suite de l'une de ses transformations, certainement la plus poussée d'entre toutes et que David Grann nous livre en détail, il connaîtra la prison. En effet, pendant cinq mois, F. Bourdin se fait passer pour Nicholas Barclay, un jeune Américain disparu depuis plusieurs années. Probablement aveuglée par l'espoir inespéré de revoir son frère, Carey, la sœur de Nicholas, se déplace jusqu'en Espagne pour le ramener aux États-Unis. Avant la découverte par le F.B.I. de sa supercherie, F. Bourdin reproduit néanmoins, en plus de la transformation physique, les gestes et habitudes du disparu, s'appuyant, en bon professionnel, sur des photographies, films et souvenirs familiaux. Soutenue par de nombreux témoignages de proches ainsi que par des interviews de spécialistes, l'enquête de David Grann prend très vite un tour haletant. La profondeur des analyses révèle que si F. Bourdin souffre d'un mal de vivre évident, la société, sous ses aspects toujours plus policés, semble elle-même touchée par diverses névroses, troubles identitaires et problèmes d'addiction. Mieux vaut un mensonge qui rassure qu'une vérité trop douloureuse...

David Grann est né en 1967 à New York. Il débute sa carrière de journaliste au Mexique, puis participe à plusieurs journaux, comme le *New York Times Magazine*, *The Atlantic*, le *Washington Post*, le *Boston Globe* ou le *Wall Street Journal*. Ancien rédacteur en chef de *The New Republic* puis de *The Hill*, il est depuis 2003 journaliste au *New Yorker*.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Claire Debru. 96 p. 3 euros. 2^e éd.

DAVID GRANN : *Un crime parfait* (2008)

“L'art de duper ses pairs est le visage même de la vérité.”

Au mois de décembre de l'année 2000, le corps sans vie de D. Janiszewski, jeune homme d'affaires polonais sans histoire, est découvert dans le lit calme d'une rivière, près de Wroclaw. Ses mains sont liées dans le dos et jointes par une corde à son cou. Des entailles profondes laissent à penser qu'il a été torturé avant d'être jeté à l'eau. Très vite, l'enquête s'enlise. L'affaire est classée sans suite. Mais, quelques années plus tard, l'opiniâtreté du détective Jacek Wroblewski la fait sortir de l'oubli. Divers éléments mènent l'enquêteur vers un dénommé Krystian Bala. C'est *Amok*, un récit libertaire d'inspiration nietzschéenne, pornographique et violent, dont Bala est l'auteur, qui capte toute l'attention du détective. Il n'y a pas de doute possible : le héros d'*Amok*, le tortionnaire de Janiszewski et l'écrivain, trop bien “documenté” et réaliste pour n'être pas coupable, ne sont qu'une seule et même personne...

Ici, se dessine la perfection du crime sous les yeux d'un lecteur constamment suspicieux, décontenancé et fasciné : soit Bala est innocent et alors la reproduction exacte de son livre est une manière brillante pour l'assassin de détourner l'attention ; soit (plus brillant encore) l'auteur d'*Amok* est coupable et son livre, comme preuve insuffisante et sous couvert de liberté créative, valide son innocence. Illustration judiciaire des thèses philosophiques les plus radicales, cette “Lettre de Pologne” réinvente l'acte littéraire fantastique. Fiction et réalité se mêlent jusqu'à l'indistinction. Le récit même du narrateur, tout comme la véracité du crime conté sont remis en cause. Et le lecteur, pris d'une ultime sensation de vertige, de se demander si ce *true crime* porte bien son nom : la parole, quand bien même s'agit-il de celle de l'auteur, est-elle bien d'or ?

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Violaine Huisman. 80 p. 3 euros. 2^e éd.

DAVID GRANN : *Trial by Fire* (2009)

“Je ne suis qu’un homme comme les autres, c’est tout.”

23 décembre 1991 : un incendie ravage le pavillon familial de Todd Willingham, dans la banlieue de Corsicana au Texas. Le père de famille était resté seul avec ses trois filles. Or, il est l’unique survivant. Très vite, il est accusé d’avoir volontairement provoqué l’incendie. Il est condamné à mort en 1992. Mais sa route a entretenu croisé celle d’Elizabeth Gilbert, une professeur de français visiteuse de prison. Au fil de ses entrevues avec le condamné, celle-ci finit par être convaincue de son innocence. Elle retrouve également Johnny Webb, un prisonnier qui avait témoigné contre Willingham. Délinquant notoire, celui-ci fait volte-face, arguant avoir agi à l’époque sous l’effet de cachets... Dans cette nouvelle enquête, David Grann interroge la fiabilité du système judiciaire de l’État du Texas, connu pour être le plus grand pourvoyeur de condamnés à mort. Menée dix-huit ans après les faits, l’enquête de Grann conclut à un déni de justice, montre que cette affaire contient tous les ingrédients classiques de l’erreur judiciaire. Nulle contre-expertise en effet au diagnostic de l’expert-psychiatre qui avait décrit Todd comme un “sociopathe très dangereux”... sans jamais l’avoir rencontré... Récit, enquête, plaidoyer, le texte de Grann rend avant tout compte de l’injustifiable. Il permet de prendre conscience que la peine de mort est intimement liée à toutes les formes d’exclusion et aux maux d’une société qui a besoin de boucs émissaires pour justifier sa propre défaillance. Une histoire vraie qui apporte une pièce accablante au procès qu’il reste à faire à la justice américaine. Publié par Allia en 2010. Traduit de l’anglais par Marianne Reiner. Image de couverture : Alain Chayer. 128 p. 3 euros.

C. L’EFFORT DE COMMUNICATION

LE RAPPORT entre le sujet du vrai et son objet, les formes littéraires qu’un tel rapport impose au discours et le support matériel de sa transmission historique étaient jadis inséparables de la vérité elle-même : les voici, à nouveau, au premier plan.

HANS ROBERT JAUSS : *Petite Apologie de l’expérience esthétique* (1972)

“Ils sont peu nombreux, ceux qui ont le courage de transgresser l’interdit et de se comporter comme l’un des patriarches de ma discipline,

Leo Spitzer, qui, un jour, comme un ami le trouvait assis à son bureau et le saluait de ces mots : ‘Tu travailles ?’, eut cette réponse digne d’être méditée : ‘Moi, je travaille ? Mais non, je jouis !’”

Dans ce texte issu d’une conférence prononcée en 1972, Jauss entreprend de réhabiliter la notion de jouissance esthétique, opposée à la notion vulgaire de simple plaisir, et ce contre les attaques des ascètes modernes qui voudraient exclure toute jouissance de l’art, qu’ils conçoivent comme pure intellectualité. Pour Jauss, il est impossible de faire abstraction de la jouissance que provoque l’expérience esthétique, il faut au contraire la prendre comme objet de réflexion. C’est à ce prix qu’une telle expérience peut devenir libératrice et donner naissance à une forme nouvelle de sociabilité. Posant les bases d’un nouvel humanisme esthétique et critique, Jauss réhabilite la primauté de l’expérience esthétique qu’il oppose au langage asservi des sociétés modernes de consommateurs. Cette expérience spécifique maintiendrait présente l’image d’un monde unique, commun à tous. Un monde que seul l’art laisserait apparaître comme possible.

Hans Robert Jauss (1921-1997) est le principal représentant de “l’École de Constance”, dont les travaux concernent principalement la notion de réception de l’œuvre artistique ou littéraire. Avec Hans Blumenberg, Wolfgang Iser et Clemens Heselerhaus, il fonde le groupe “poétique et herméneutique”, dont les analyses, mêlant la philosophie, la philologie, la sociologie et l’histoire, renouvellent profondément la critique littéraire et esthétique. Il est notamment l’auteur de *Pour une esthétique de la réception* et *Pour une herméneutique littéraire*.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l’allemand par Claude Maillard. 80 p. 6,10 euros.

FRANCESCO MASCI : *Superstitions* (2005)

“Je ne m’attarderai pas sur l’odeur de décomposition qui émane des institutions de la culture. Je ne suis ni antiquaire ni nécrophile et je n’aime pas tripoter les cadavres. Je livrerai plutôt ici les prolégomènes à une histoire des effets de la culture moderne, qui peuvent se résumer à la connivence, jamais démentie, des événements avec le cours du monde qu’ils croient constamment tenir sous la menace d’une révolution.” La culture moderne fonctionne sur l’idée perpétuellement entretenue et renouvelée que l’œuvre d’art affronterait l’ordre établi. Les “installations”, les “*happenings*” manifestent de la façon la plus évidente cette volonté

d'influer sur la société. Or Francesco Masci démontre dans *Superstitions* que cette culture, impuissante à produire un objet propre, n'engendre que des "événements", toujours attendus, consommés puis oubliés, et incapables de marquer profondément la société. Il nomme "superstition" ce sentiment d'attente que la culture moderne parvient à créer entre chaque événement et la définit ainsi : "cette invention résolument moderne qui doit être comprise comme une abêtissante contrainte interne à croire que quelque chose doit être vrai". Elle façonne chez l'homme moderne une forme d'obéissance qui vient cimenter la société au lieu de la remettre en cause. S'appuyant sur une impressionnante érudition philosophique et artistique, *Superstitions* est un véritable pavé jeté dans la mare de l'art contemporain. Loin de n'être qu'une dénonciation de plus des excès de celui-ci, cet ouvrage remet fondamentalement en cause l'ensemble de la culture moderne.

Francesco Masci est né en 1967 à Pérouse. Il vit à Paris depuis 1994. Publié par Allia en 2005. 112 p. 6,10 euros.

HÉLÈNE LING : *Lieux-dits* (2006)

"Je retrouvais autour du double portail cette alchimie parisienne mêlant les fumées de dioxyde aux vapeurs d'outre-tombe, cette fertilisation mutuelle qui avait si bien réussi à la ville, lui donnant encore de nos jours son atmosphère bien conservée – le génie du lieu."

Une jeune Française installée à Berlin se trouve dans l'obligation de rentrer à Paris pour assister aux funérailles de son père, un important marchand et collectionneur d'art. Durant les jours précédant l'enterrement, elle profite de sa rencontre avec un groupe de jeunes touristes coréens pour renouer avec la ville où elle a grandi ; mais leur enthousiasme contraste avec son approche désenchantée de la culture dans son ensemble. Au fil de ce livre construit sous forme de brefs paragraphes, dans lesquels différentes voix s'enchevêtrent, la narratrice nous entraîne dans une déambulation caustique à travers les rues de Paris livrées aux touristes. Les points d'attraction culminants du parcours (la maison de Marcel Proust, une pièce de Brecht, la Bibliothèque Nationale...) ne sont pour la jeune fille que les fossiles d'un art qui fut autrefois vivant. L'animosité qu'elle éprouve envers un père qui exploite la valeur marchande de l'art et sa colère face à l'exploitation d'une culture vidée de sa substance vont-elles être bousculées par l'œil neuf que portent sur l'art ses compagnons de fortune ? Doublement embaumé – à travers le corps de son

père et à travers sa récupération par la ville de Paris –, l'art peut-il connaître à ses yeux une forme de résurrection ? Avec un sens de l'observation et de la satire particulièrement aigu, Hélène Ling se livre, loin de toute nostalgie passiste, à une critique radicale de la culture moderne, sans que jamais la théorie ne vienne entraver le fil romanesque de son récit.

Publié par Allia en 2006. 176 p. 6,10 euros.

GÉRARD BERRÉBY : *Stations des profondeurs* (2010)

"je ne suis pas votre prisonnier même / le verre le rouge le jaune le bleu j'y suis né primaire / quand le vent frissonne / les feuilles s'argentent / l'allégresse des sons ioniens / lancinants me galvanisent / j'aime tes seins et la pastèque / quelque chose comme ça dans tes yeux / en mangeant du raisin / tu veux dire / je dis"

Dire une société sans la nommer, et tracer une existence à demi-mots, pour exprimer en vers ce qu'on ne veut pas dire en prose. Entre le rap, le slam et l'élégance, la grandiloquence et l'éloquence, *Stations des profondeurs*, tels les pontes du dadaïsme, laisse les sonorités dompter le sens. Ce recueil est une introspection audacieuse à l'intérieur de ce qui, d'habitude, ne se dit pas, ne s'énonce pas. Gérard Berréby tord le cou aux idées préconçues, revisite les expressions toutes faites comme autant de métaphores du refus absolu de vivre comme on voudrait nous l'imposer : en chuchotant avec la meute.

Gérard Berréby est né en 1950 à Thala en Tunisie. À l'âge de 15 ans, il est contraint d'émigrer à Paris, sans espoir ni désir de retour. En 1982, il fonde les éditions Allia, en débutant par la réédition de *Mes inscriptions* de Louis Scutenaire (voir p. 230). Créateur d'une "bibliothèque idéale" (sous vos yeux et entre vos mains), qui compte désormais près de 500 ouvrages (481 exactement), il s'adonne aussi à l'écriture, plutôt sous la forme de l'essai incisif, telle son introduction à *Une mystification mondiale* d'Henri Rollin (voir p. 181), mais s'exprime aussi à travers la peinture, le collage et la poésie.

Publié par Allia en 2010. 80 p. 6,10 euros.

TINA BUENO : *La Mer* (2005)

"Une drôle de femme qui disait (without smile) que la mer ce n'était ni du sable de fée... ni une ombre salée."

La Mer commence comme un conte pour enfants, mais n'est pas un livre pour enfants. C'est un livre habité par l'esprit d'enfance. Tina Bueno

y entreprend de répondre à la question : Qu'est-ce que la mer ? Au moyen de dessins faussement naïfs, utilisant toutes les ressources du collage et du lettrage, elle illustre différentes hypothèses qui ne trouveront leur élucidation qu'à la dernière page. Le charme si particulier de cet ouvrage tient à son mélange de fraîcheur et de gravité, d'humour et d'émotion.

Tina Bueno est née à Bogota en 1983.

Publié par Allia en 2005. 48 p. Quadrichromie. Image de couverture : Tina Bueno. 6,10 euros.

ALEXIS GALLISSAIRES : *Jimmy* (2006)

“Il n'avait aucune croix à porter et pour lui c'était indécemment de souffrir de ne pas avoir mal.”

Ce roman graphique raconte la lente perte de Jimmy, un adolescent américain ordinaire qui, après avoir vu à la télévision les attentats du 11 septembre, connaît toute une série de perturbations psychiques et affectives, qui le conduiront à se donner la mort dans un attentat suicide. À travers ce destin individuel se dessine le portrait d'une Amérique traumatisée, dont Alexis Gallissaires met à nu l'imaginaire et les obsessions avec une saisissante force graphique. L'alchimie réussie entre texte et illustrations permet à l'auteur de livrer une œuvre profondément personnelle à partir d'un sujet souvent traité. Les images, tantôt violentes, tantôt d'une étonnante douceur, ne documentent jamais les événements du récit : elles viennent en contrepoint, laissant surgir sur la page tout ce que le texte ne dit pas explicitement. Usant successivement des techniques du dessin, du collage, du pastel et de l'aquarelle, passant de la simple esquisse à des compositions plus élaborées, Alexis Gallissaires impose dès ce premier livre un univers visuel intense, où l'onirisme se mêle à la représentation sans fard des blessures intimes et collectives. Alexis Gallissaires est né en 1980. Il a illustré *Terrain vague* d'Oliver Rohe aux éditions Allia.

Publié par Allia en 2006. Illustrations : Alexis Gallissaires. 96 p. 12 euros.

NICOLAS WACKER : *La Peinture à partir du matériau brut* (1980)

“Toute création spirituelle est dépendante de la matière. Sans elle, il n'y aurait pas de transmission possible. Dans cette collaboration de la matière avec l'esprit, réside le mystère de l'art. Car c'est à travers elle, et elle seulement que passe la communication. Dans une création d'art, ce sera toujours la matière et elle seule qui gardera le précieux message

d'une œuvre d'art. C'est en connaissant à fond le matériau avec lequel on doit opérer qu'on pourra l'employer à sa guise, l'adapter à chaque cas, savoir l'effet qu'il permet d'obtenir.”

Si la poésie doit avoir pour but la vérité pratique, alors l'ouvrage de Nicolas Wacker est éminemment poétique. Professeur aux Beaux-Arts de 1969 à 1981, Wacker a laissé avec cet ouvrage devenu classique le traité le plus clair et le plus précis sur toutes les techniques picturales, depuis la préparation du support jusqu'au vernissage de la toile, sans oublier les différentes propriétés des pigments.

Publié par Allia en 1993. 96 p. 9 euros. 2^e éd.

NICHOLAS COOK : *Musique, une très brève introduction* (1998)

“Peut-être Elvis Costello avait-il raison quand il disait qu'écrire sur la musique est comme danser sur l'architecture.”

Ce livre a paru en Angleterre dans la célèbre collection “Very short introductions” d'Oxford University Press et s'est très vite imposé comme un classique. Nicholas Cook a en effet accompli un véritable tour de force en réussissant à faire le point en si peu de pages sur ce qu'est l'essence de la musique, et à analyser les valeurs et les qualités que nous lui associons. Qu'est-ce que la musique ? D'où vient-elle ? Comment est-elle construite ? Comment est-elle consommée ? Qu'est-ce qui nous charme en elle ? Nicholas Cook entreprend de répondre à ces questions avec humour et finesse, en s'appuyant sur des exemples qui vont de Beethoven aux Spice Girls en passant par la cithare chinoise. Il analyse les valeurs individuelles, sociales, culturelles et même sexuelles qu'elle véhicule, les différents usages qui en sont faits (du religieux à la publicité), et se place tour à tour du point de vue du compositeur, de l'interprète et de l'auditeur. Il met au jour les structures sociales et institutionnelles qui conditionnent l'approche que chaque société a de la musique.

Nicholas Cook enseigne la musicologie à l'université de Southampton, ainsi qu'à Hong-Kong, en Australie et aux USA. *Musique, une très brève introduction* est son premier ouvrage traduit en français.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Nathalie Gentili. 144 p. 12 euros.

JOSEPH WOLMAN : *Les Inhumations* (1995)

“la division met en place l'imposture assigne un détour à la pauvreté le hasard découvre un dispositif tourmente la question arrache à la parole

une scène primitive ne change pas la naissance de l'esclave confiné à la recherche le rôle de l'artiste limite l'art à la réserve l'immobilité forge une présence le cri éclipse l'accent raconte l'évidence de la douleur voleuse d'images la levée des enjeux abandonne le doute refuse la transparence du jour appelle à la révolte le sens fini personnage inépuisable suspect solitaire errant exclu du festin quand le chef-d'œuvre cache le désarroi du conflit la signature traduit sa maturité je ne mesure que l'effet de l'un (28 décembre 1993)»

“Peinture dépeinte”, les *Inhumations* de Wolman sont écrites au burin sur des stèles chaque jour posées. Ces textes sont à la fois fulgurants et brutalement compacts, granitiques. La phrase Wolman – le rythme Wolman – est d'un classique achevé. Classique, elle sonne comme les fragments collationnés d'Héraclite, on en sent la frappe “sur une corde tendue à se rompre”.

Publié par Allia en 1995. 240 p. 22,90 euros.

DOMINIQUE MEENS : *Ornithologie du promeneur*

Les cinq livres jusqu'à présent publiés de l'*Ornithologie du promeneur* constituent l'une des entreprises littéraires les plus ambitieuses et singulières de cette fin de siècle. À chaque oiseau correspond la forme d'écriture adéquate et si Dominique Meens joue avec bonheur des genres, sa virtuosité n'est jamais gratuite.

VOLUME I : *Ornithologie du promeneur* (1995)

“L'ornithologue explique l'oiseau à l'homme, j'explique l'homme aux oiseaux. C'est très simple puisqu'il s'agit d'aller se faire crever les yeux en plein ciel, il suffit de prendre un peu d'élan.” Livres I & II.

Publié par Allia en 1995. 144 p. 13,70 euros.

VOLUME 2 : *Eux, et nous* (1996)

“Un trajet de rapace. La proie repérée dans les hauteurs. Large contour. Abri des lisières, des alignements de peupliers, des buissons. À découvrir tout d'un coup, le paillement bref du mulot. Plein les bottes. Trajets d'enfance. Plus qu'un paysage, un domaine, un conte, une chambre entre deux aulnes. Alors pourquoi partir ? Ou jamais parti. Ou parti vers l'aplomb des blés, des seigles, de l'orge. Avec la buse et l'ortolan.” Livre III.

Publié par Allia en 1996. 144 p. 13,70 euros.

VOLUME 3 : *Poursuivons* (1998)

“Le promeneur explique l'homme aux oiseaux, mais de là à conclure, comme le font certains experts, qu'il est poète, voilà qui traduit un bel aveuglement philosophique. La présomption de mieux dire que les gens de métier est, chez un homme de la trempe du promeneur, qui a peu de principes, un mobile d'action bien plus vraisemblable que la poésie elle-même.” Livres IV & V.

Publié par Allia en 1998. 208 p. 18,30 euros.

ALIZÉ MEURISSE : *Pâle Sang bleu* (2007)

“J'aimerais tant te jeter mon cœur à la figure.”

Écrire avec son sang, c'est romantique, mais écrire en rouge, ça porte malheur. Et pourtant le sang sèche. Il devient marron et la malchance cicatrise. Ce sang bleu pâle bouillonne dans les veines des jeunes protagonistes de ce roman d'initiation, désorientés, pris au piège de la passion et d'une violence sourde, la même qui circule dans celles de son auteur, et coule de sa plume. L'intrigue de *Pâle Sang bleu* rappelle les films noirs des années cinquante (Marcel Carné ou Jean Cocteau). Tous les personnages s'y expriment à la première personne, en une suite de brefs chapitres. On passe ainsi d'une voix à une autre, comme sur une radio à la recherche d'une fréquence. Alizé Meurisse ausculte ces corps pleins d'électrodes comme on écoute murmurer les coquillages. Charles et sa sœur Manon, âgés d'une vingtaine d'années, se retrouvent livrés à eux-mêmes dans Paris. Manon travaille dans un bar. Johnny, jeune garçon venu de la campagne pour fuir sa famille, monte à la conquête de la capitale. Il traîne dans les salles de boxe où il rencontre Louis, un détective en herbe auquel il s'associe. Amoureux de Manon, Johnny se met en tête de lui offrir une bague de fiançailles et tombe sur la bande d'Olivier, de joyeux truands qui cherchent à l'arnaquer en lui vendant le bijou. Mais il réussit à leur échapper en emportant la bague et en gardant l'argent pour lui. Les repréailles seront sanglantes... Sismographe des émotions, Alizé Meurisse retranscrit sur le papier, à fleur de peau, les vibrations du souffle, les battements des cœurs. Un monde se tisse, se compose et se décompose, tendant inéluctablement vers cette ultime ponctuation, le point final, un grain de beauté.

Alizé Meurisse est née en 1986. Elle vit à Paris.

Publié par Allia en 2007. Image de couverture : Alizé Meurisse. 144 p. 9 euros. 2^e éd.

ALIZÉ MEURISSE : *Roman à clefs* (2010)

“Il dort encore. Dans une chambre d’hôtel majoritairement fréquentée par des vacanciers à revenus modestes, je me réveille à ses côtés. Mes yeux se lubrifient à petits coups de paupière laissant s’échapper un pépin d’eau salée au coin rose tendre de l’œil. La nuit, des cochenilles font leurs petites crottes jaunes au bord des yeux des dormeurs.” Les quelques faits concrets de ce récit sont les suivants : une jeune fille, un jeune homme, une rencontre, une séparation, puis, enfin, l’amour comme une apothéose. Mais les repères temporels et spatiaux, de même que les relations de cause à effet entre ces événements, s’estompent volontairement. Ils s’effacent avec respect devant les digressions et les éclats de poésie. Le langage singulier et les images peu communes, souvent pleines d’humour, qui accompagnent les soliloques intérieurs des deux personnages principaux, donnent de la vivacité et de l’insolence aux considérations d’Alizé Meurisse. Par-dessus son épaule, Nietzsche pouffe dans sa grosse moustache et les Beatles payent leur coupe au bol. La narration n’est pour l’auteur qu’un prétexte pour se livrer à un travail d’introspection. Ce petit roman initiatique interroge la voix, la voie, la foi, la mort, l’amour et l’art, ultime rachat sur l’humaine condition. Et ce, à travers un jeu. Alizé Meurisse se donne en effet une règle qui devient le fil conducteur formel de son récit : la fin de chaque partie livre la clef qui permet de pénétrer la partie suivante.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Alizé Meurisse. 128 p. 9 euros.

THOMAS CLERC : *Maurice Sachs le désœuvré* (2005)

“Un essai sur Maurice Sachs ? – Oui, l’essai est une forme noire, à la fois littéraire et littérale... – Un salaud, passe encore, mais un mauvais écrivain... – C’est ça : il n’y a rien à racheter.”

Juif converti au catholicisme, dandy, communiste, homosexuel, escroc, ami de Gide, Cocteau et Max Jacob, qu’il trahit tous d’une façon ou d’une autre, collaborateur, et pour finir exécuté par les nazis en Allemagne, Maurice Sachs (1906-1945) est une figure très singulière de la vie littéraire parisienne de l’entre-deux-guerres. Sa vocation était l’écriture mais son œuvre est, à une ou deux exceptions près, médiocre. C’est précisément cet échec, cette incapacité à “faire œuvre” qui intéressent Thomas Clerc. Dans une démarche tout à fait originale, il transfère et applique les outils de l’analyse littéraire à la vie même de Sachs. Il retrouve dans cette existence les figures de style absentes de

son œuvre : oxymore, répétition, paradoxe, chiasme, pléonasme et métaphore. Menée sur un ton incisif, cette exploration, qui rappelle les paradoxes de Borges, débouche sur une réflexion plus vaste sur la littérature et pose la question de savoir qui de l’auteur, de son œuvre ou du critique lui-même fait davantage acte de création.

Thomas Clerc est né en 1965. Il vit à Paris.

Publié par Allia en 2005. 160 p. 6,10 euros.

BEN SCHOTT : *Les Miscellanées de Mr. Schott* (2002)

PROVERBIALEMENT, IL NE FAUT PAS

- ... réveiller le chat qui dort
- ... parler de corde dans la maison d’un pendu
- ... remettre au lendemain ce qu’on peut faire le jour même
- ... vendre la peau de l’ours avant de l’avoir tué
- ... jeter le bébé avec l’eau du bain
- ... mélanger les torchons avec les serviettes
- ... cacher la lumière sous le boisseau
- ... juger de l’arbre par l’écorce
- ... mettre tous ses œufs dans le même panier

Les Miscellanées de Mr. Schott constituent un ouvrage sans équivalent, impossible à définir. Encyclopédie ? Dictionnaire ? Almanach ? Vademecum ? Anthologie ? Recueil de futilités pas toujours futiles, *Les Miscellanées de Mr. Schott* ne se veulent ni exhaustives, ni définitives, ni même utiles. En revanche, elles se veulent essentielles. Qu’on en juge. Quel autre ouvrage peut se targuer d’offrir dans sa table des matières la longueur des lacets de chaussures, le langage des signes, la liste des sept péchés capitaux ? Dans quel autre ouvrage trouvera-t-on réunis, l’histoire de la taxe sur les chapeaux, la liste des morts violentes dans l’histoire du rock et celle des insultes utilisées par Shakespeare dans ses pièces ? Où donc, si ce n’est dans les *Miscellanées*, pourra-t-on trouver la liste des différents modes opératoires des crimes élucidés par Mrs Marple ou des fournisseurs officiels de la reine d’Angleterre ? Ou encore : le nom et la composition des différentes sortes de sushis, celui de toutes les figures qui apparaissent sur la pochette de Sgt Pepper’s, les 100 premières décimales du nombre pi et la composition exacte du Big Mac. On l’aura compris, *Les Miscellanées de Mr. Schott* sont aussi réjouissantes qu’indispensables : elles offrent la quintessence de l’esprit et de l’humour anglais. Le plus fort peut-être, c’est qu’au bout

du compte, l'ouvrage se révèle effectivement pratique, "un couteau suisse en forme de livre". Ben Schott, né en 1973, vit à Londres.

Publié par Allia en 2005. Traduit et adapté de l'anglais par Boris Donné. 160 p. Relié sous jaquette. 15 euros. 10^e éd.

BEN SCHOTT : *Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott* (2003)

POUDRE DE CURRY : COMPOSITION		
ingrédient moulu	proportion	
coriandre.....	10-50 %	cannelle.....0-5 %
cumin.....	5-20 %	muscade.....0-5 %
curcuma.....	10-35 %	clou de girofle.....0-5 %
fenugrec.....	5-20 %	carvi.....0-5 %
gingembre.....	5-20 %	fenouil.....0-5 %
céleri.....	0-15 %	cardamome.....0-5 %
poivre noir.....	0-10 %	sel.....0-10 %

(Tainter & Grenis, *Spices & Seasonings*, 1993)

Un smörgåsbord ? Un rijsttafel ? Un mezzé ? Une assiette anglaise ? Un ambigu ? Un salmigondis ? Un amphigouri ? Un bouquet garni ? Un salpicon ? Une capilotade ? Une fricassée ? Une galimafrée ? *Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott* sont tout cela – sinon davantage : une collection de notations instructives ou saugrenues, au propre comme au figuré. Elles ramassent les miettes oubliées sur la nappe de la conversation, sans la prétention de faire autorité, d'être exhaustives ni même pratiques. *Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott* renoncent à proposer à la carte un service complet : ce petit ouvrage n'aspire qu'à ouvrir l'appétit des gourmets en leur offrant un menu dégustation. Il se situe entre le livre de recettes, une liste des vins, un guide des manières de table et une histoire de l'alimentation. Aucun autre guide gastronomique ne vous dira quel est le goût d'une punaise d'eau géante, comment Hemingway composait ses Martini, pourquoi les asperges parfument votre urine, et quelle est la façon la plus rationnelle de commander du pop-corn au cinéma. Dans quel autre livre de cuisine apprendrez-vous à troquer des fèves de cacao avec les indiens Nahuas, à lire dans les feuilles de thé, à faire des ronds de fumée, à porter un toast en finnois, à cuisiner un Œuf Monstre ? Où, sinon dans *Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott*, pourriez-vous découvrir ce qu'Orwell pensait de la nourriture en conserve, pourquoi Zeus dormait sur un lit de safran, combien il existe de couleurs de Smarties, et quels sont les arcanes de la cérémonie japonaise du thé ?

Que vous soyez glouton, goinfre, goulu, gourmand, gourmet ou gastronome, *Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott* donneront autant de nourriture à votre esprit que d'esprit à votre nourriture.

Publié par Allia en 2007. Traduit et adapté de l'anglais par Boris Donné. 160 p. Relié sous jaquette. 15 euros. 2^e éd.

En 2009, les deux titres de Mr Schott ont été réunis en un coffret, au prix de 30 euros.

NATHALIE LÉGER : *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett* (2006)

"Il n'y a pas que la langue, il n'y a pas que le style, il y a aussi les chaussures."

Samuel Beckett a dit un jour qu'il refusait de s'interrompre pour "contempler ce truc qu'on appelle ma vie". Nathalie Léger a entrepris de répondre à cette question autrement périlleuse : "Comment dresser la scène provisoire de ces vies silencieuses qui s'organisent puis s'évanouissent sous le nom de Samuel Beckett ?" Elle a en conséquence bâti un essai, qui, ni énième étude universitaire, ni biographie "à l'américaine", plonge au plus intime de l'œuvre et de l'homme. Anecdotes, témoignages, réflexions se mêlent pour proposer un portrait à la fois intellectuel et psychologique extraordinairement vivant de Samuel Beckett. Ses rapports avec sa mère, les femmes, l'Irlande, l'alcool, la création, le théâtre, Joyce, se révèlent tout naturellement grâce aux images et aux récits. La figure énigmatique de Beckett se dévoile alors, profondément humaine et proche, tout en gardant sa part irréductible de mystère.

Publié par Allia en 2006. Image de couverture : Lütfi Özkök. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

GÜNTHER ANDERS : *George Grosz* (1961)

"Un artiste qui s'entend si bien à reproduire son temps que sa propre image devient pour les époques suivantes celle du monde d'hier n'est pas seulement un élément intéressant de cette époque, mais précisément un fabricant d'histoire, un fabricant du présent même : un homme donc qui mérite d'être distingué comme une figure."

On ne connaissait pas jusqu'à présent en France les réflexions esthétiques de Günther Anders. Dans ce domaine comme dans les autres, il se montre encore une fois hérétique. Son *George Grosz*, qui n'a rien d'un essai traditionnel d'historien de l'art, est sans conteste

l'étude la plus pénétrante consacrée au peintre berlinois, célèbre pour la cruauté de ses dessins. Les historiens de l'art ont généralement méprisé le travail de Grosz à partir des années trente et de son exil aux États-Unis. Anders dévoile au contraire la profonde unité de cette œuvre marquée par un pessimisme absolu et dont il montre de façon convaincante qu'elle est l'une des plus importantes du siècle. Mais ce texte bref va bien au-delà : ce sont les questions les plus fondamentales de l'art moderne qui sont ici passées au crible de la réflexion iconoclaste d'Anders, celles de la figuration, de la force politique d'une œuvre, du rôle véritablement démiurgique du créateur.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'allemand par Catherine Wermester. Illustrations de George Grosz. 96 p. 6,10 euros.

D. L'ENJEU DES AFFRONTEMENTS

LES NOUVELLES maladies, les catastrophes écologiques, le poids actuel des toxicomanies et des illusions qui les accompagnent, l'évident désastre universitaire et l'universel mensonge médiatique ne sont évidemment que les enjeux d'un unique affrontement : entre les exigences d'un système et la simple survie de l'humanité.

RAOUL HAUSMANN : *Sensorialité excentrique* (1970)

“Tout ce que l'homme a entrepris et fait jusqu'à aujourd'hui n'était qu'ÉCHEC !!!! Une Civilisation Nouvelle ! d'urgence !”

Paru en 1970, *Sensorialité excentrique* est le dernier livre publié par Raoul Hausmann de son vivant, alors qu'il commence, après une longue période d'oubli, à recevoir les témoignages d'admiration des jeunes générations. Si l'ouvrage est bref, son ambition est immense : ébaucher une nouvelle conscience psychologique et sociale en faisant table rase de deux mille ans d'Histoire. C'est à l'*homo sapiens* qu'Hausmann s'attaque. C'est lui en effet qui, à ses yeux, a inventé la dictature capitaliste et restreint nos connaissances à un niveau purement matérialiste, empêchant l'évolution d'un type humain doté de capacités cérébrales et sensorielles plus universelles. L'homme nouveau sera muni d'une “sensorialité excentrique”, d'une énergie mentale transcendant les limites du corps et de l'esprit. En ce sens, *Sensorialité excentrique* est à la fois une utopie et

une critique impitoyable, et foncièrement pessimiste, de la civilisation dite moderne et du mythe du progrès.

Publié par Allia en 2005. 80 p. 6,10 euros.

MICHEL BOUNAN : *Le Temps du sida* (1990)

“On annonçait au XIX^e siècle, avec beaucoup de vraisemblance, une catastrophe économique qui devait à son tour amener une révolte et en finir avec cette civilisation. L'emprisonnement du sujet vivant a permis son maintien, son extension, sa densification. Un orage plus terrible approche. La poursuite sans fin du système marchand nous entraîne vers un désastre écologique qui va ramener, plus brutalement encore, la catastrophe économique qu'on avait retardée. Certainement, le risque de soulèvement a été réduit. Des hommes vivants ont continué à fabriquer et à consommer ce qui les détruit, simultanément dans leur esprit et dans leur corps. Mais le trafic des émotions, des esprits et des consciences perturbe identiquement la physiologie des êtres vivants ; et l'épuisement du sujet enchaîné, du ‘dieu des armées’, a provoqué des maladies nouvelles, tumorales et infectieuses. Un autre malheur est en vue, que le pessimisme d'Orwell n'avait pas osé imaginer, et contre lequel la civilisation marchande ne trouvera pas de parade. Les révoltes se sont éloignées à la vitesse exacte où se rapprochait une catastrophe épidémique. Quand on en connaîtra l'origine, elle ramènera aussi la révolte qu'on croyait matée.” L'épidémie de sida est le produit le plus achevé et le plus terrifiant des conditions sociales issues de la logique marchande. Et les explications scientifiques actuelles relèvent d'une idéologie elle-même liée à la logique de la marchandise. Ainsi la même raison marchande produit, là comme ailleurs, à la fois la totalité du désastre et l'ensemble des idées dominantes le concernant.

Publié par Allia en 1990. 176 p. 6,10 euros. 3^e éd. (revue et augmentée)

MICHEL BOUNAN : *La Vie innommable* (1993)

“Que quelqu'un entreprenne de dire aujourd'hui ce que n'a pas été sa vie est devenu quasiment impossible, non certes à cause de la nouveauté du sujet, mais parce que ceux qui auraient le plus à dire ont perdu leur conscience en même temps que leur vie, et que ceux qui ont su en dire quelque chose n'avaient pas entièrement perdu leur vie.”

La Vie innommable, dont le titre doit être compris au triple sens du terme, figuré, littéral et symbolique, généralise le propos du *Temps du*

sida, en l'étendant aux autres aspects de l'actuel désastre : écologiques, sociaux, affectifs. Il montre en outre comment les "idées dominantes" ne peuvent être reçues et intériorisées qu'au prix d'une perturbation psychique que les psychiatres appellent alexithymie. La fonction des médias dans un tel mouvement est évidemment centrale.

Publié par Allia en 1993. 176 p. 6,10 euros. 2^e éd. (revue et augmentée).

MICHEL BOUNAN : *L'État retors* (1992)

"L'antisémitisme est précisément à la critique sociale ce que sont les *Protocoles des Sages de Sion* au *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly : non pas une *théorie insensée*, comme ne cessent de le répéter les naïfs, mais la *contrefaçon policière d'une agitation révolutionnaire*. Voilà la raison de son succès populaire : il parle la langue la plus dangereuse du pays pour en détourner le fleuve."

L'État retors a servi de préface à l'ouvrage de Maurice Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Le pamphlet de Joly exposait, entre autres choses, comment un État moderne avait les moyens de falsifier la critique sociale d'une époque pour la mettre à son service. *L'État retors* montre comment Maurice Joly a été victime du procédé qu'il avait pour la première fois dénoncé et plus précisément quelles manœuvres médiatico-policières sont désormais utilisées par les États dans la guerre sociale actuelle afin de détourner, isoler, manipuler toute nouvelle critique venant à surgir aujourd'hui.

Publié par Allia en 1992. 48 p. 3,05 euros. 2^e éd.

MICHEL BOUNAN : *Incitation à l'autodéfense* (1995)

"Au-delà de la trame anecdotique d'une espèce d'auteur et des calomnies sur ses sortes de livres, c'est tout autre chose qui s'est avantagement montré ici. Il s'agit bien des enjeux actuels, du terrain sur lequel ils apparaissent, des conflits pour ces enjeux et, à travers tout cela, de la dynamique d'un mouvement historique qui n'est pas achevé."

Publié par Allia en 1995. 100 p. 6,10 euros. 2^e éd. (édition précédée d'une *Mise en garde*)

MICHEL BOUNAN : *L'Art de Céline et son temps* (1997)

"La bonne question n'est pas de savoir comment un libertaire en vient à s'acoquiner avec des nazis mais pourquoi ce genre de personnage croit bon de se déguiser en libertaire."

Céline n'est pas cet "homme de gauche" qui a dérapé vers l'infamie, mais un provocateur lucide au service de l'ordre établi, qui s'est déguisé en libertaire. La falsification de sa biographie, son écriture même, "faussement innocente et consciemment manipulatrice" participent de cette entreprise qui, depuis les *Protocoles des sages de Sion* au siècle dernier jusqu'aux récentes menées des révisionnistes, vise à détourner l'agitation révolutionnaire par un prétendu "complot juif" à chaque fois que celle-ci met en péril l'édifice social.

Publié par Allia en 1997. 128 p. 6,10 euros. 5^e éd. (revue et augmentée)

MICHEL BOUNAN : *L'Impensable, l'indicible, l'immuable* (1999)

"Selon les instituts de sondage, la majorité des Français se déclarent 'satisfaits' ou 'très satisfaits' de leur 'cadre de vie'. Ils sont de même 'assez satisfaits' de leurs dirigeants, à qui ils font 'plutôt confiance'. Ils avouent pourtant leur goût pour les spectacles violents et prennent des tranquillisants pour dormir. Ils déclarent encore volontiers 's'éclater' dans leurs plaisirs, mais les médecins observent que les accidents cardio-vasculaires sont devenus la première cause de mortalité dans les pays où l'on s'éclate ainsi."

Partant du constat que 84 % des Français se déclarent "satisfaits" ou "très satisfaits" de leur cadre de vie et de leurs dirigeants, et que d'autre part les suicides ont doublé en quinze ans, que la consommation des drogues et la banalisation de la violence ne font que croître, Michel Bounan s'interroge ici sur l'incapacité du désespoir contemporain à nommer son objet. Des annexes constituées de coupures de journaux sur la consommation, le taux de suicides, l'illettrisme viennent étayer les analyses de l'auteur.

Publié par Allia en 1999. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd.

MICHEL BOUNAN : *Sans valeur marchande* (2000)

"Depuis quelque temps déjà, des voix se font entendre pour annoncer le déclin et la chute de notre civilisation marchande. Ceux qui ajoutent foi à de telles prophéties vont parfois jusqu'à s'en réjouir, sans se soucier de ce qu'un tel effondrement entraînera avec lui : l'ensemble de notre Science moderne, l'Art tel qu'il s'est développé depuis la Renaissance, le primat de la Raison dans l'Histoire, et nos rêves grandioses de Démocratie universelle. Peut-être feraient-ils bien d'y prendre garde pour connaître, dès maintenant, quelle est leur guerre et quel est leur parti."

Publié par Allia en 2000. 96 p. 6,10 euros. 2^e éd. (édition suivie de *Remarques sur l'écologie marchande*)

MICHEL BOUNAN : *Logique du terrorisme* (2003)

“La guerre menée par le terrorisme contre ses adversaires déclarés est tout à fait invraisemblable. Pour être crédible, cette histoire exigerait triplement et simultanément une excessive stupidité des terroristes, une incompétence extravagante des services policiers, et une folle irresponsabilité des médias. Cette invraisemblance est telle qu’il est impossible d’admettre que le terrorisme soit réellement ce qu’il prétend être.”

En retraçant l’histoire du terrorisme, Michel Bounan montre que la présentation habituelle des choses masque en réalité les enjeux réels de la question. Exemples à l’appui, il rappelle qu’aucun attentat terroriste n’a jamais obéi aux motifs avoués de ses prétendus auteurs. Il s’agit bien plutôt d’une stratégie entretenue par les pouvoirs en place, qui imposent aux populations le vieux principe mafieux : terrorisme ou protection. Les événements récents (11 septembre, guerre en Irak, montée de l’antisémitisme, etc.) s’en trouvent éclairés de façon nouvelle et le véritable affrontement apparaît : celui qui oppose les dirigeants mafieux de notre monde moderne à des populations de plus en plus nombreuses aux conditions de vie de moins en moins tolérables.

Publié par Allia en 2003. 64 p. 6,10 euros.

MICHEL BOUNAN : *La Folle Histoire du monde* (2006)

“L’histoire de l’humanité n’est pas seulement celle de son développement technique ou de ses ‘progrès’ en tous genres, ni même celle de ses institutions et de ses révolutions. Elle est aussi l’histoire des folies collectives qui ont permis ce développement et ces institutions.”

La Folle Histoire du monde met en évidence diverses perturbations émotionnelles collectives, communes à une époque ou à une organisation sociale particulière, et fondamentalement différentes dans les sociétés agricoles, industrielles ou actuelles. Ces perturbations ont partie liée avec la formation des caractères telle qu’elle est décrite dans les névroses, au point qu’on peut parler de civilisations phobiques, obsessionnelles, ou hystériques. De telles “socio-névroses” affermissent les civilisations qui les produisent mais elles sont susceptibles de se désagréger dans certaines conditions environnementales, justement réunies aujourd’hui.

Publié par Allia en 2006. 160 p. 9 euros. 2^e éd.

BELLA & ROGER BELBÉOCH : *Tchernobyl, une catastrophe* (1993)

“Pour les responsables français l’essentiel était de minimiser l’impact de l’accident. Le territoire français devait à tout prix être protégé des retombées radioactives. Le communiqué de presse du 6 mai 1986 du ministère de l’Agriculture indique : ‘Le territoire français, en raison de son éloignement, a été totalement épargné par les retombées de radionucléides consécutives à l’accident de la centrale de Tchernobyl.’ Quand la distance ne fut plus suffisante, c’est un anticyclone providentiel qui protégea la France et bloqua le nuage radioactif aux frontières. Les communiqués quotidiens du SCPRI sont intéressants à suivre : la situation est tout à fait normale et, au bout de quelques jours, redevient normale sans avoir traversé de phase anormale.” Sept ans après la catastrophe de Tchernobyl, les physiciens Bella et Roger Belbéoch ont publié ce bilan, accablant par l’ampleur du nombre de victimes, passées et futures, et par sa description de la désinformation organisée par les gouvernements pour minimiser la gravité de la catastrophe. Publié par Allia en 1993. Épuisé.

JAMIE LINCOLN KITMAN : *L’Histoire secrète du plomb* (2000)

“L’histoire vraie de l’essence plombée, une entreprise commerciale triste et sordide, rejoindrait tranquillement et sans faire de bruit les oubliettes de l’Histoire si on laissait les capitaines d’industrie en faire à leur guise. Mais l’heure est venue de raconter cette histoire. Les aventuriers de l’essence plombée ont pollué le monde, à grande échelle, pour leur profit et, dans le même temps, ils ont servis de modèle aux industries de l’amiante, du nucléaire, du tabac et des pesticides, comme à d’autres acteurs économiques sans foi ni loi, en se cachant derrière le paravent de l’incertitude scientifique afin d’échapper à l’évidence accablante que leurs produits sont dangereux.”

Grande enquête dont la publication en 2000 a fait sensation, *L’Histoire secrète du plomb* explique pourquoi Los Angeles est enfouie sous le smog, comment la seconde révolution industrielle a entretenu des liens durables avec l’Allemagne nazie et quels buts poursuivent les industriels qui empoisonnent la planète depuis bientôt 80 ans, en parfaite connaissance de cause. En remontant aux années dix, avec la naissance de l’industrie automobile, Kitman, grand reporter à *The Nation*, relate à la façon d’un récit policier l’histoire des manigances des grands groupes automobiles, en particulier Du Pont et la General Motors, pour imposer le plomb comme

additif à l'essence, alors que ses effets nocifs furent très tôt connus. Intrigues, dissimulations, ententes secrètes, pressions, chantages, procès se succèdent tout au long du siècle pour vendre ce poison puis tenter de dissimuler au public sa dangerosité pour l'homme et l'environnement. De l'autre côté, la résistance des citoyens et des associations s'organise pour finalement aboutir, après bien des épreuves, à l'interdiction de l'essence plombée. Kitman laisse parler les faits et révèle un aspect largement ignoré des dangers que l'industrie moderne fait peser sur la planète. Publié par Allia en 2005. Traduit de l'anglais par Arnaud Pouillot. 160 p. 6,10 euros.

CYBER TRASH CRITIC : *Je suis le peuple qui manque* (1998)

“J’ai connu un type, il pouvait pointer jusqu’à 473 fois par trimestre. Lui, vois-tu, il avait une technique top. Quand avec une main il avait tendu sa carte de pointage à l’employé, il faisait un saut périlleux en arrière puis il tendait une deuxième carte de pointage avec ses pieds. Il pouvait rester pendant plusieurs heures à sauter devant le guichet. Seulement, un jour, il s’est endormi en sautant et il s’est fracassé le crâne sur le lino. Dommage, car il était en passe d’établir le record mondial de pointage trimestriel en ANPE.”

En intérim dans leurs studios, expulsés de leurs CDD, en RMI section lettres modernes, en stage pour trente ans, employés en deug à la fac, étudiants chez MacDonald’s, licenciés en phone-marketing, intermittents de la pauvreté errant dans la neige électronique : voilà les rôles que réserve la société actuelle à un nombre grandissant d’individus. Contre l’oppression capitaliste, *Je suis le peuple qui manque*, dialogue entre une lascard et un étudiant moribond, est une nouvelle forme de critique sociale, fondée sur l’humour noir.

Publié par Allia en 1998. Illustrations : *Moments d’attraction étranges*. 80 p. 6,10 euros.

DENYS RIDRIMONT : *Lettre à Anne* (2000)

“La connaissance n’a pas commencé, parce que la description du monde n’a pas commencé, celle justement qui ne voudrait pas être abstraite, qui a donc à détruire l’abstrait pour dire en place des objets et non dire les objets. On n’a fait jusque-là que produire du nouvel abstrait. On se représente la nature comme un paysage avec des arbres et des nuages, des planètes et des infinis : ici est donné son buste enfin. L’instant de vie sert de critère.”

Dans cette œuvre philosophique inclassable qui ne s’inscrit dans aucun courant, l’auteur ne vise à rien moins qu’à fonder une nouvelle Physique. Publié par Allia en 2000. 112 p. 6,10 euros.

DUNCAN CAMPBELL : *Surveillance électronique planétaire* (2000)

“Il existe des systèmes globaux qui permettent d’accéder, d’intercepter et de traiter toutes les formes de communication modernes et importantes, avec très peu d’exception.”

Échelon, le système de surveillance électronique mis en place par les Américains, et qui fait appel aux technologies les plus avancées, est un élément crucial du réseau mondial qui permet d’espionner toutes les communications, privées ou commerciales, à l’échelle planétaire. Sous couvert de “lutte contre le terrorisme”, conversations téléphoniques, fax, e-mails, sont interceptés et analysés à des fins économiques et politiques. Voilà ce que révèle, documents à l’appui, le rapport de Duncan Campbell rédigé pour le Parlement européen et dont la présentation a suscité l’ouverture d’une enquête internationale, confiée à la DST. C’est ce rapport explosif qui est ici rendu public pour la première fois.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié. 176 p. 6,10 euros. 5^e éd.

ANONYME : *Rapport secret du Pentagone sur le changement climatique* (2003)

“Il semble donc que les questions à poser sont : Quand cela va-t-il se produire ? Quels en seront les impacts ? Et comment pouvons-nous nous y préparer du mieux possible ? Plutôt que : Cela va-t-il réellement arriver ?” Si tout le monde s’accorde aujourd’hui à reconnaître la réalité du changement climatique en cours, les avis divergent sur son ampleur et ses conséquences. Le département de la Défense du Pentagone a commandé ce rapport afin de prévoir l’impact d’un changement climatique brutal sur la sécurité des États-Unis. Or les conclusions en sont si alarmantes que les plus hautes autorités ont tout fait pour l’étouffer. Ce rapport envisage pour 2010, en prenant appui sur les plus récentes études et sur l’évolution générale des conditions climatiques à l’échelle terrestre, un brusque refroidissement du climat, qui ferait suite à des années de réchauffement croissant. Avec une implacable logique, il en analyse les effets sur les conditions de vie dans les différents continents ainsi que leurs prolongements inévitables, qui conduiront la planète au bord du chaos. Il ébauche ainsi un scénario détaillé et réaliste des conséquences

géopolitiques de ce changement abrupt sur trente ans : engouffrement de certaines villes européennes suite à la montée des eaux, développement des conflits sur toute la planète dus au déplacement des populations et à la raréfaction de l'eau potable, famines, émeutes généralisées, etc. "Imaginer l'inimaginable" afin de s'y préparer, tel est le but de ce document, qui n'a rien d'une dénonciation vertueuse des effets nocifs de l'activité industrielle, mais anticipe le scénario le plus probable compte tenu des tendances climatiques et politiques actuelles.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Arnaud Pouillot. 80 p. 6,10 euros.

CHARLES C. MANN : *La Montée des eaux* (2007)

"On a creusé tellement de puits à Changzhou que les eaux souterraines ont été surexploitées, et la nappe phréatique locale a baissé de plus de cinquante centimètres. La ville a officiellement interdit de creuser de nouveaux puits et mis en place des mesures de contrôle de la pollution, mais la corruption endémique qui sévit en Chine ôte toute signification aux deux mesures. Pendant ce temps, les fermiers ont cessé d'irriguer leurs rizières avec l'eau du canal, car le riz absorbe les métaux lourds. Qin dit que le taux de cancers dans la ville augmente."

En partant d'un exemple concret – le Chinois Qin Huairen et la ville de Changzhou –, Charles C. Mann traite, de façon très pédagogique, de la crise de l'eau sur un plan international. Didactique et extrêmement pointu sur les plans historique et scientifique, ce texte tiré de *Vanity Fair* est un remarquable reportage. Ancrée dans l'histoire, l'expérience de Qin Huairen permet à Charles C. Mann d'envisager le problème global de l'eau, sa complexité et ses enjeux éthiques à l'échelle mondiale. Incapables de financer l'eau sans s'endetter, la majorité des politiques publiques privatisent ce service, confiant cette charge à des multinationales, qui, désormais, détiennent le monopole de l'eau. Ces compagnies sont d'ailleurs surnommées les "BigWater". Devant l'implantation grandissante d'usines dans les villes chinoises, qui tendent à polluer les rivières nécessaires aux cultures sans pour autant se voir pénalisées, l'État fait appel aux "BigWater" pour purifier l'eau. Ce qui conduit à une augmentation considérable du montant des factures. Ainsi, une bonne partie de la population se voit privée de l'accès à l'eau. Aussi, peut-on laisser le monopole de distribution de l'eau à une entité privée ? L'énoncé d'expériences édifiantes, notamment celle de l'Amérique latine récemment

frappée de crise, l'accumulation des faits et leur enchaînement quasi inexorable interpellent. S'appuyant sur des exemples significatifs, puisés dans différents pays, l'auteur offre les clefs pour comprendre le danger encouru par la gestion de l'eau, et notamment ses enjeux politiques.

Charles C. Mann est correspondant scientifique pour de nombreux magazines, dont *Vanity Fair*, *The Atlantic Monthly*, *Science* et *Wired*.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Martin Pigeon. Image de couverture : Daniel Gautier. 64 p. 3 euros.

WILLIAM LANGEWIESCHE : *La Conduite de la guerre* (2006)

Le 19 novembre 2005, à Haditha, lors de la troisième mission en Irak de la compagnie K, une mine terrestre déposée par des rebelles explosa au passage d'un véhicule de l'armée américaine, tuant un Marine âgé de vingt ans. Le massacre des vingt-quatre Irakiens – hommes, femmes et enfants – qui s'ensuivit ne fut pas tout à fait une anomalie. Ces actes ont trouvé leur origine dans la conduite même de la guerre."

Dénué de pathos, *La Conduite de la guerre* nous plonge dans le quotidien d'"assassins ordinaires", couverts par les "règles de l'engagement" qui, en pratique, permettent à peu près n'importe quoi. William Langewiesche met au jour et décrypte le cercle vicieux dans lequel sont enfermés les soldats et, en témoin, décrit de l'intérieur le déroulement de cette guerre. Disposant de moyens disproportionnés, les combattants se livrent à des actions sordides mais présidées par des principes impitoyables, jamais remis en cause. Ces hommes ne sont pas des barbares mais ne peuvent en aucun cas influer sur le déroulement des choses. Le contrat qui les lie à leur nation répond à une logique implacable que nul, du plus haut gradé jusqu'au dernier Marine, n'est en mesure de renverser. Règles irrationnelles qui conduisent à rendre cette guerre naturellement sans issue. *La Conduite de la guerre* n'est pas un pamphlet pacifiste, il n'y a pas de bons et de méchants. Il témoigne de l'absurdité accablante et de l'horreur du conflit irakien. Dans le même temps, par sa rigueur et son attachement aux événements, il incarne un modèle de ce que devrait être le journalisme.

William Langewiesche est correspondant international pour *Vanity Fair*. Avant de rejoindre le magazine en 2006, il a passé quinze ans à couvrir le Moyen-Orient et la plupart du reste du monde pour *The Atlantic*. Il travaille en Irak depuis 2003.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Arnaud Pouillot. 128 p. 3 euros.

WILLIAM LANGEWIESCHE : *Atomic Bazaar* (2007)

“Pour le dire simplement, des régions entières du globe sont de nouveau subjuguées par l’attrait universel de la bombe atomique, par le pouvoir destructeur qu’un arsenal indépendant confère : franc, direct, massif, inspirant de la terreur et mettant au même niveau les nations.”

Dès les premières pages, Langewiesche plonge le lecteur dans le tourbillon atomique qui détruisit entièrement Hiroshima. Cette brutale entrée en matière n’a d’égale que la finesse, la précision et la simplicité avec laquelle l’auteur décrit le phénomène physique d’une explosion atomique. Et le lecteur n’est pas victime mais bien acteur. En effet, Langewiesche l’introduit dans le cockpit qui a volé à 10 000 mètres au-dessus d’Hiroshima, au côté du colonel Paul Tibbets. Ainsi, à l’appui de récits historiques, l’auteur met en perspective les conséquences politiques, morales et culturelles de la généralisation de la bombe atomique dans le monde actuel. Éminemment dangereuse, la bombe est aussi une arme de défense, tandis qu’elle est nécessairement corrélée à la menace du terrorisme. Qui possède la bombe se protège. D’où l’interrogation de l’auteur sur la gageure morale d’empêcher les pays pauvres de l’acquérir. Fort de ce postulat, Langewiesche mène une expédition, de Washington à la Turquie, en passant par les Pays-Bas, le Pakistan, la Russie et la Géorgie afin d’évaluer les possibilités individuelles et collectives d’obtention de ces armes technologiques. Enquête d’investigation érudite, *Atomic Bazaar* relate néanmoins autant l’histoire des individus que celle des nations. Langewiesche rapporte en particulier l’activité d’un certain Khan, métallurgiste avide qui dota son pays de l’arme atomique et vendit des plans de centrifugeuses à la Corée du Nord, à l’Iran, la Libye et la Syrie. Il pose ce faisant des questions fondamentales concernant la géopolitique du monde.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’anglais par Arnaud Pouillot. Image de couverture : Anne Marie Bouyssou. 224 p. 9 euros.

MARK SEAL : *Madoff, l’homme qui valait cinquante milliards* (2009)

“En écrivant sur Bernard Madoff pour le numéro d’avril de *Vanity Fair*, j’ai souvent entendu ses victimes le comparer à un nouvel Hitler, qui décima sa clientèle majoritairement juive en volant leur argent à l’aide de la plus grande chaîne de Ponzi de toute l’histoire. La nuit où le magazine était à l’imprimerie, mon téléphone portable sonna. ‘Je suis Eleanor Squillari’, me dit une voix avec un très fort accent new-yorkais. ‘Vous m’avez laissé un message il y a deux semaines. Comme

vous pouvez vous en douter, j’ai été très occupée.’ Elle se tut un instant, puis ajouta : ‘J’étais la secrétaire de Bernie Madoff’.”

Comment Bernard Madoff a-t-il cristallisé sur sa personne la crise la plus importante qu’ait connue l’Occident depuis près d’un siècle ? C’est ce fil rouge que nous propose de suivre le journaliste Mark Seal. Juif new-yorkais, Madoff incarne le rêve américain : il n’est parti de rien, s’est inséré dans un milieu qu’il ne connaissait pas, avant de se hisser au plus haut de la hiérarchie sociale. Philanthrope, il mène une vie de famille heureuse. Mais cette image harmonieuse sur papier glacé est vite mise à mal. Avec brio, Mark Seal appuie sa démonstration sur des témoignages saisissants, recueillis auprès des proches de Madoff. La mise en scène du milliardaire s’effrite et un système entier vole en éclats. Madoff participe d’une machination à laquelle il a souscrit mais dont il a perdu le contrôle. Ayant su mieux que quiconque se glisser dans les habits qu’une frange de la société était désireuse de le voir porter, M. Seal montre comment Madoff deviendra, la crise advenue, le bouc émissaire idéal. Ses détracteurs oublient toutefois qu’avant d’être machiavélique, le projet de Madoff n’était autre que le rêve partagé par toute une société. Véritable entreprise de dissection d’un mythe, cet ouvrage apparaît comme le livre noir de la décennie passée.

Journaliste depuis une trentaine d’années, Mark Seal a collaboré à de nombreux magazines, dont *Esquire*, *Rolling Stone*, *Playboy*, *Time* et *The New York Times*. Depuis 2003, il collabore à *Vanity Fair*, magazine dans lequel ont paru les trois articles présentement réunis.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l’anglais par Hélène Frappat. 160 p. 3 euros. 2^e éd.

BRUCE BÉGOUT : *Zéropolis* (2002)

“Las Vegas n’est rien d’autre que notre horizon urbain. Ce qui s’est mis en place au cœur du désert de Mojave, la surpuissance de l’entertainment qui dicte le cours de la vie, l’organisation de la ville en fonction des galeries marchandes et des parcs d’attractions, l’animation permanente qui règne jour et nuit dans les rues et les allées couvertes, l’architecture thématique qui mélange séduction commerciale et imaginaire enfantin, la soumission suave des citoyens par un opium spectaculaire et télévisuel, nous connaissons déjà tout cela et allons être amenés à le vivre de manière plus habituelle encore. Nous sommes tous des habitants de Las Vegas, à quelque distance que nous nous trouvions du sud du Nevada.”

Cet essai atypique se présente sous la forme d'une suite de courts textes, comme autant de tableaux urbains arrachés de la fenêtre d'une voiture. Véritable non-ville, Zéropolis, Las Vegas annonce le futur de nos métropoles. Mais l'auteur est également sensible à la poésie des motels et à la beauté des cimetières d'enseignes au néon ; sa "méthode" part d'observations de détails précis pour en extraire la dimension sociologique, politique et philosophique.

Né en 1967, Bruce Bégout est philosophe et enseigne cette discipline à Bordeaux.

Publié par Allia en 2002. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

BRUCE BÉGOUT : *Lieu commun* (2003)

"Quelle qu'elle soit, l'expérience d'une nuit passée dans un motel oscille sans cesse entre la sécurité et l'insécurité, entre la volonté de se recroqueviller et celle de s'exposer, de rester dans son lit et d'écouter aux portes, voire de les ouvrir pour faire l'expérience de l'intimité interdite. On s'y sent à la fois protégé par les cloisons blanches qui nous entourent et vaguement inquiété par l'environnement souvent désolé que l'on devine au-delà. On voudrait se soustraire au monde et l'on sent pourtant qu'il pourrait, à un moment ou à un autre, frapper à la porte."

Après *Zéropolis*, *Lieu Commun* poursuit l'investigation archéologique des significations du monde quotidien et urbain. Cet essai parvient à restituer la poésie de cet élément essentiel de l'imaginaire contemporain, le motel, tout en en décortiquant le mythe. Loin de n'être qu'un échantillon de l'*American way of life*, le motel concrétise en effet de nouvelles manières d'habiter la ville, où la mobilité, l'errance et la pauvreté prennent une place prépondérante. À la croisée de l'économie, de l'architecture et de la fiction, Bruce Bégout met au jour le caractère problématique des choses ordinaires, révélant les structures générales cachées sous le chaos de la surface des choses. Surtout, ce qui se dévoile ici, c'est que cette forme particulière d'architecture a donné naissance à un homme du motel, dont les comportements annoncent de nouvelles formes de vie.

Publié par Allia en 2003. 184 p. 6,10 euros.

BRUCE BÉGOUT : *La Découverte du quotidien* (2005)

"Pour autant que l'on puisse juger, il n'y a absolument rien de commun entre le livre Gamma de la *Métaphysique* d'Aristote et le fait d'acheter son pain chez le boulanger."

La philosophie et le quotidien entretiennent depuis toujours des rapports difficiles. Ce livre tente de comprendre les raisons de ce divorce historique mais, surtout, de proposer une véritable compréhension philosophique du monde quotidien qui dépasse à la fois sa critique méprisante et son apologie naïve. Depuis l'époque des Lumières, la philosophie a eu pour ambition première de prendre le monde concret pour objet de ses recherches et de ses projets de réforme. Malheureusement, ce vœu d'un rapprochement avec le monde profane n'a pas tellement été suivi d'effets. C'est pourquoi il nous faut redécouvrir le quotidien, au-delà des images éculées qu'il véhicule lui-même (la grisaille, la banalité, la trivialité), pour retrouver l'énigme même de la condition humaine. L'ambition de ce livre est donc de dévoiler l'essence cachée de la quotidienneté, qui fait que toute vie humaine, qu'elle le veuille ou non, est toujours aussi une vie quotidienne.

Publié par Allia en 2005. Image de couverture : Bruce Bégout. 608 p. 25 euros.

BRUCE BÉGOUT : *De la décence ordinaire* (2008)

"C'est qu'il y a dans cette vie, si banale soit-elle, une certaine justesse, voire parfois de vrais moments de grâce."

"De plus en plus, les gouvernements dépêchent des psychologues sur tous les lieux du drame social afin de masquer ses origines non psychologiques."

George Orwell est connu pour avoir écrit 1984 ou *La Ferme des animaux*, satires du totalitarisme. Il l'est moins pour la réflexion qu'il a menée sur la condition des gens ordinaires. Bruce Bégout rend ici hommage à l'humanisme d'Orwell. Il y a, dans sa pensée, la combinaison inédite d'une lucidité pessimiste et d'une joie de vivre. En parcourant son œuvre, il cherche à définir la notion de "décence ordinaire". La "*common decency*" serait ce "sens moral inné" qui incite les gens simples à bien agir. Orwell se demande quel rôle politique elle peut jouer. Partisan de l'engagement, il déplore la résignation des gens ordinaires. Sans jamais tomber dans un sentimentalisme à la Dickens, il défend l'idée d'un socialisme utilisant cette décence comme arme politique. Il dénonce, par contraste, l'indécence extraordinaire des intellectuels qui s'affilient au pouvoir et les dérive d'un socialisme coupé du quotidien. S'ensuit une critique de l'évolution technique de la société occidentale et une analyse de la dérive du langage vers une *novlangue*. Bégout dissèque ici un nouvel aspect de

la question du monde de la vie quotidienne qui nourrit toute sa réflexion. En mettant en évidence la place majeure de cette préoccupation chez Orwell, il nous offre une nouvelle lecture de son œuvre et met en valeur la finesse de son jugement politique.

Publié par Allia en 2008. Image de couverture : Roy Export Company Establishment. 128 p. 6,10 euros.

BRUCE BÉGOUT : *Le ParK* (2010)

“Peut-être est-il temps de dire, à ceux qui ne l’auraient pas déjà compris, en quoi consiste exactement Le ParK ? Le principe en est très simple. Son concepteur a voulu rassembler en un seul parc toutes ses formes possibles. Le ParK associe ainsi, en une totalité neuve, une réserve animale à un parc d’attraction, un camp de concentration à une technopole, une foire aux plaisirs à un cantonnement de réfugiés, une cimetière à un *Kindergarten*, un jardin zoologique à une maison de retraite, un arboretum à une prison. Mais il ne les associe pas de manière à ce que chacun de ces éléments maintienne son autonomie et continue de fonctionner à part. Il les combine entièrement, joint tel caractère à tel autre, jette des ponts, mélange les genres, confond les bâtiments, agrège les populations, intervertit les rôles.”

L’île éveille d’ordinaire tout l’imaginaire des fictions utopiques. Or, ici, elle devient le lieu idéal du ParK, condensé insolite de toutes les formes de parcs imaginés par les hommes. Le cerveau du projet, Litch, y vit dans une tour d’ivoire. Il est le théoricien de ce qu’il nomme la “neuro-architecture”, fondée sur les ressorts les plus subtils de la psychologie humaine. Le ParK est un laboratoire à ciel ouvert où s’expérimentent, à la vue de tous, les pratiques futures et coercitives du contrôle social. À la manière des hommes qui y vivent, prisonniers de leur cadre de vie, le lecteur explore à son corps défendant ce lieu étrange, se heurte à l’insolite et à l’effroyable. Il s’invite à l’une des tables de jeux de l’hôtel casino Todeskamp 1, le bruit des machines à sous se mêlant au couinement plaintif de sommiers. Il pénètre les Quartiers des solitaires ou se retrouve dans le Conservatoire des Cris, à entendre les infinies nuances de la souffrance humaine... Bien qu’élus, l’âme de cet aventurier d’un genre nouveau est mise à mal malgré les plus beaux atours de l’enchantement. Une critique irrévocable des conditions de refoulement de l’angoisse.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Jérôme Durand. 160 p. 6,10 euros.

MIKE DAVIS : *Au-delà de Blade Runner : Los Angeles et l’imagination du désastre* (1998)

“Au lieu de suivre l’opinion commune et de ne voir dans le futur qu’une amplification grotesque et welsienne de la technologie et de l’architecture, ne serait-il pas plus fertile de pousser jusqu’à leur terme logique les tendances au désastre aujourd’hui à l’œuvre ?”

Blade Runner, le film de Ridley Scott, a imposé la vision futuriste et apocalyptique d’un Los Angeles dévasté, livré au chaos. Mike Davis montre dans cet essai que le visage futur de la ville, dont tous les éléments sont déjà en place, sera à la fois moins spectaculaire et, en un sens, beaucoup plus effrayant. Véritable laboratoire social et urbanistique, Los Angeles préfigure le modèle à venir des mégapoles modernes : destruction de toute mixité sociale par le cloisonnement strict des populations dans des quartiers réservés, laissés, pour certains, à l’abandon et à la domination des gangs, tandis que les couches les plus aisées se “bunkerisent” grâce à la généralisation de la vidéo-surveillance et des milices de sécurité privées. La ville vit désormais dans un état perpétuel de “guerre sociale de faible intensité”, susceptible à tout moment d’éclater, comme lors des émeutes provoquées par le passage à tabac de Rodney King. À la fois sociologique, urbanistique et politique, illustré de photos saisissantes, l’essai de Mike Davis, qui s’appuie autant sur des statistiques précises que sur l’expérience personnelle de l’auteur, offre, au-delà du cas de Los Angeles, un portrait saisissant de l’Amérique contemporaine et présage de l’évolution qui menace les sociétés occidentales.

Mike Davis est né en 1946, en Californie. Ancien garçon-boucher, conducteur de poids lourds, il enseigne actuellement l’urbanisme à l’institut californien d’architecture. Il est notamment l’auteur de *City of Quartz* et collabore régulièrement aux magazines *The Nation* et *LA Weekly*.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l’anglais par Arnaud Pouillot. 160 p. 6,10 euros. 3^e éd.

JORDI VIDAL : *Résistance au chaos* (2002)

“La société du chaos fonctionne sur l’entretien mensonger de la terreur ; elle gère et attise le désordre, l’effroi, la crainte religieuse, la panique sociale, la haine raciale, pour mieux affirmer son contrôle liberticide. Le cynisme de sa pratique nous informe sur son projet idéologique : celui d’un pouvoir seigneurial et sans partage. En cela, la société du chaos ignore les tourments de la morale bourgeoise qui

revendiquait des valeurs au nom de la valeur. La société du chaos n'a pas de valeur : elle se contente de les mettre en scène."

Résistance au chaos présente une critique globale de la société contemporaine, dont Jordi Vidal assimile le fonctionnement à un nouveau féodalisme reposant sur l'ignorance, la désinformation et le crime mafieux. Il analyse les formes que revêt cette société du chaos dans ces divers aspects : religieux, langagiers, artistique ou médiatique. Au-delà de la simple mise à nu des mécanismes de domination et de contrôle qui se mettent en place, il tente de définir les termes d'un "nouveau contrat social".

Né en 1950 Jordi Vidal, fils et petit-fils d'anarcho-syndicalistes espagnols, vit à Perpignan.

Publié par Allia en 2002. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

JORDI VIDAL : *Traité du combat moderne* (2005)

"Si *Eyes Wide Shut* concentre tous les films de Stanley Kubrick, ses trois premiers films contiennent pareillement l'œuvre à venir, mais, bien plus, sont transformés par elle : comme si leur fonction de mise en abyme élargissait le questionnement à chacune de ses manifestations. À l'inverse du travers journalistique qui supprime la dialectique du questionnement en rendant interchangeables les réponses, le cinéaste ne répondait jamais, mais questionnait toujours. Sa filmographie nous rappelle que la persistance du questionnement est le style même de la liberté. Stanley Kubrick est devenu le vrai mémorialiste du xx^e siècle, et son moraliste le plus acerbe. Ses films existent dorénavant, calmes blocs ici-bas chus d'un désastre obscur, et éclairent d'un jour étrangement crépusculaire l'histoire du xx^e siècle."

Ce *Traité du combat moderne* déborde largement le cadre de l'essai cinématographique traditionnel. S'il relit pas à pas la filmographie de Kubrick, c'est toujours pour l'intégrer à une analyse critique plus vaste de la modernité : mensonge et guerre sociale avec *Barry Lyndon*, éloge de la résistance et méditation sur la barbarie avec *Les Sentiers de la gloire*, pensée magique avec *Shining*, etc. C'est que Vidal positionne définitivement Kubrick contre son époque et ses stratégies de manipulation – tout en montrant comment le cinéaste use lui-même d'une certaine forme de manipulation pour séduire le spectateur afin de l'attirer par des films à l'apparence romanesque vers une œuvre expérimentale d'une rare complexité (notamment avec *Eyes wide shut*). En manipulant

à son tour l'œuvre kubrickienne, Vidal réalise une sorte d'autoportrait en creux. Il s'appuie sur les philosophes et les écrivains des siècles passés (Bruno, Vico, Sterne), pour appréhender les problèmes les plus contemporains : pouvoir de la télévision, simulacre et réalité, etc. À la lumière de l'œuvre de Kubrick, Jordi Vidal, dans cet essai à la fois rigoureux, digressif et polémique, éclaire le monde dans lequel nous vivons et nous invite à découvrir dans ses films des instruments de lutte.

Publié par Allia en 2005. 160 p. Nombreuses illustrations. 14 euros.

JORDI VIDAL : *Servitude & simulacre* (2007)

"L'amère victoire du postmodernisme confirme le basculement prémédité mais délirant de la société du spectacle en société du chaos."

À travers le décryptage et une mise en perspective de ses divers courants (postféminisme, postcolonialisme), le postmodernisme est ici soumis à une critique sans concession. Nées sous la présidence de Ronald Reagan, les "cultural studies" ont emprunté à la gauche son langage pour dévaloriser tout ce qui pouvait encore rappeler la lutte des classes ou les revendications féministes. À la guerre sociale elles ont substitué la guerre des genres, et à la critique de l'aliénation et des médias la mise en avant d'une culture soi-disant populaire. En ce sens, les postmodernes sont bien devenus les idéologues officiels de notre société hypercapitaliste. En falsifiant les travaux de la "french theory", ils ont dissocié les effets du développement de la société capitaliste entre les bonnes victimes (les colonisés) et les mauvaises (les prolétaires). Ils ont également substitué à la critique de la domination masculine (base du combat féministe) la critique du totalitarisme hétérosexuel. Exemples à l'appui, Jordi Vidal met au jour le fonctionnement d'une idéologie qui repose sur le révisionnisme culturel et la désinformation. Une idéologie qui, sous un discours de gauche, impose sa pensée réactionnaire et, mettant en scène la victimisation, officialise un racisme anti-religieux. Une idéologie qui réfute la laïcité et l'universalisme concret au nom de la liberté de sociétés concurrentes. Une idéologie qui cherche par tous les moyens à en finir avec les Lumières en menant une campagne systématique contre l'esprit scientifique et la raison. Une idéologie qui, en somme, sous-tend tous les projets politiques contemporains, à droite comme à gauche.

Publié par Allia en 2007. Image de couverture : Bruno Serralongue. 144 p. 6,10 euros. 2 éd.

LINDSAY WATERS : *L'Éclipse du savoir* (2004)

“Il nous faut donc faire face à la situation peu plaisante où l’institution universitaire et le libre usage de l’intelligence s’opposent l’une à l’autre.” Éditeur dans une maison phare de l’édition universitaire nord-américaine, Lindsay Waters jouit d’une vision panoramique du désastre : celui de l’avenir du livre, en particulier dans le domaine des sciences humaines. Son étude s’ouvre sur ce constat : l’Université américaine produit “des montagnes de livres [médiocres], que personne ne lit”. Ces ouvrages issus d’une production mécaniste subissent une censure qui limite le champ de la pensée aux conformismes de *statu quo*. Cette crise est pour Waters le symptôme majeur d’une éclipse du savoir. Après la Seconde Guerre mondiale, l’Université a été remodelée selon les normes de l’entreprise américaine. L’extension du marché a peu à peu réduit les livres à des unités comptables, provoquant un arrêt de l’innovation scientifique. L’hyper-productivité est devenue la clef de la réussite académique : une bureaucratie envahissante en tient la comptabilité et récompense chacun sous forme de postes promotions selon les fruits de son acharnement quantitatif. L’obtention d’une chaire étant durement acquise, on assiste à un phénomène de blocus de la pensée, à un cloisonnement du champ en discours d’experts et à une crise du jugement. Et cette dérive ne concerne pas que l’Université américaine, en vue des projets actuels de réforme de l’enseignement supérieur en France. Publié par Allia en 2008. Traduit de l’anglais par Jean-Jacques Courtine. 144 p. 6,10 euros.

GÜNTHER ANDERS : *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j’y fasse ?* (1993)

“Le courage ? Je ne sais rien du courage. Il est à peine nécessaire à mon action. La consolation ? Je n’en ai pas encore eu besoin. L’espoir ? Je ne peux vous répondre qu’une chose : par principe, connais pas. Mon principe est : s’il existe la moindre chance, aussi infime soit-elle, de pouvoir contribuer à quelque chose en intervenant dans cette situation épouvantable, dans laquelle nous nous sommes mis, alors il faut le faire.” Élève d’Heidegger, qu’il fréquenta dans son fameux chalet de Todtnauberg, Anders (1902-1992) livre quelques anecdotes significatives, notamment l’étonnement du philosophe quand il s’aperçut que lui, juif, pouvait faire le poirier plus longtemps que ses autres disciples, tous grands et blonds. Mais ce livre est surtout le récit d’un parcours

philosophique et politique, où l’on croise également Brecht et Husserl et qui révèle en France une personnalité comparable à celle de George Orwell par son courage intellectuel et sa lucidité. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’allemand par Christophe David. 96 p. 6,10 euros. 3^e éd.

NOAM CHOMSKY : *Sur le contrôle de nos vies* (2000)

“Il est bien dans l’ordre des choses que le démantèlement du système économique d’après-guerre s’accompagne d’une attaque importante contre la démocratie effective – liberté, souveraineté populaire et droits de l’homme – sous la bannière de TINA, There Is No Alternative (il n’y a pas d’alternative). Ce slogan, inutile de le dire, n’est qu’une supercherie. L’ordre socio-économique particulier qu’on impose est le résultat de décisions humaines prises à l’intérieur d’institutions humaines. Les décisions peuvent être modifiées ; les institutions peuvent être changées. Si nécessaire, elles peuvent être démantelées et remplacées, comme des gens honnêtes et courageux l’ont fait tout au long de l’histoire.” Dans cet essai concis, brillant, et extrêmement polémique, Noam Chomsky, un des critiques les plus virulents du nouvel ordre mondial, montre comment, sous couvert de divers paravents (organisation mondiale du commerce, OTAN, etc.) le capitalisme, en particulier américain, est en train d’imposer au monde une véritable tyrannie, qui empiète non seulement sur la souveraineté des États, mais aussi sur celle des individus eux-mêmes. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié. 64 p. 6,10 euros. 4^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Chine trois fois muette* (2000)

“La Chine est de plus en plus présente dans le monde. Elle en est en même temps comme absente. Nous n’entendons pas sa voix.” Dans cet ouvrage, Jean François Billeter éclaire doublement ce qui se passe en Chine aujourd’hui : d’abord du point de vue de l’histoire du capitalisme, de cette “réaction en chaîne non maîtrisée” dont il retrace l’histoire depuis son début en Europe, à l’époque de la Renaissance ; ensuite du point de vue de l’histoire chinoise, dont il offre également une synthèse dense, mais claire. Cet ouvrage intéressera les lecteurs qui s’interrogent sur la Chine actuelle, mais aussi ceux qui réfléchissent sur le moment présent de l’Histoire et ses suites possibles.

Jean François Billeter a dirigé jusqu'en 1999 le département de langue et littérature chinoises de l'université de Genève. Reconnu comme un éminent sinologue, il a su toucher un vaste public sans rien abandonner de sa rigueur et de son exigence intellectuelle.

Publié par Allia en 2000. 128 p. 6,10 euros. 4^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Contre François Jullien* (2006)

“Ce que nous considérons aujourd’hui comme la ‘civilisation chinoise’ est intimement lié au despotisme impérial. Nous devons la juger là-dessus – non pour nier sa grandeur, ni pour réduire le rôle qu’elle a joué dans l’histoire, mais pour déterminer le rapport que nous voulons entretenir avec elle.”

François Jullien a publié sur la “pensée chinoise” des ouvrages nombreux, qui connaissent un succès considérable en France et des traductions dans une quinzaine de langues. Un autre sinologue, Jean François Billeter, présente ici quelques-unes des objections qu’on peut lui faire sur sa méthode et sur sa vision de la Chine. Il ouvre un débat qu’il estime indispensable et dont il montre les implications intellectuelles, morales et politiques. Publié par Allia en 2006. 128 p. 6,10 euros. 3^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Essai sur l’art chinois de l’écriture et ses fondements* (2010)

“Le pinceau n’est pas un *outil*, mais un véritable *instrument*, doué d’un pouvoir transformateur : il convertit les gestes du calligraphe, qui se développent au-dessus de la feuille dans un espace à trois dimensions, en mouvements de deux dimensions dont naissent, au contact du papier, les formes écrites. Le calligraphe agit moins sur la feuille que sur son instrument. Il en joue comme un musicien, il en tire des formes comme un violoniste tire des sons de son violon.”

Depuis près de deux mille ans, les Chinois considèrent la calligraphie comme l’un des beaux-arts, un art plus ancien que la peinture, et traditionnellement placé au-dessus d’elle. Cet art consiste à donner vie à l’écriture comme l’interprète donne vie à une composition musicale en la jouant. Par la forme qu’il donne à l’écriture, le calligraphe peut exprimer une conviction morale, une manière d’être, une sensibilité, des émotions, dont cet ouvrage retrace la genèse. Cette magistrale synthèse sur la calligraphie chinoise est écrite aussi bien pour le grand public que pour les historiens de l’art et les sinologues. Avec clarté et un

constant souci pédagogique, Jean François Billeter révèle les ressorts cachés de cet art singulier, il pénètre en profondeur les mécanismes mêmes de l’expression.

Publié par Allia en 2010. Nombreuses illustrations. 416 p. 28 euros.

MONTAIGNE : *Des menteurs* (1588)

“Si, comme la vérité, le mensonge n’avoit qu’un visage, nous serions en meilleurs termes.”

Publié par Allia en 1997. 16 p. Invendable.

VALÉRIE MRÉJEN : *Liste rose* (1997)

“Temps de préparation : très long.”

Publié par Allia en 2007. 48 p. Invendable.

NIELE TORONI : *L’Histoire de Lapin Tur* (1984)

“Lapin Tur n’a pas d’odeur. / Lapin Tur t’es dans de beaux draps. / Lapin Tur sent mauvais.”

Publié par Allia en 2010. Suivi de Georg Simmel, *L’Histoire de la couleur*, traduit de l’allemand par Lionel Duvoy. 48 p. Invendable.

LOUIS MÉNARD : *Le Diable au café* (1876)

“– Je crois à tout, il ne faut que s’entendre sur les termes ; il y a fagots et fagots.”

Publié par Allia en 2001. 48 p. Invendable.

FEDERICO GARCÍA LORCA : *Les Berceuses* (1942)

“Une chanson qui ferait le bruit d’une pièce d’or si on la jetait par terre sur les cailloux.”

Publié par Allia en 2009. Traduit de l’espagnol par Line Amselem. 80 p. Invendable.

JEROME K. JEROME : *De l’oisiveté* (1896)

“Voilà un sujet dont je puis me targuer d’être particulièrement *au fait* *.”

Publié par Allia en 2001. Traduit de l’anglais par Éric Lang. 48 p. Invendable.

* En français dans le texte.

GEORGES GIRARD : *Le Parfait Secrétaire des grands hommes* (1924)

“Comme c’est la foire bientôt à Courtaulin, je vous promets y aller et vous diray bonjour.”

Publié par Allia en 2002. 96 p. Invendable.

CHRONOLOGIE

1982

Mes Inscriptions 1943-44 (nov.)

1983

L'Insurrection de Cronstadt et la destinée
de la révolution russe (avr.)

Souvenirs sur Nestor Makhno (avr.)

En avant Dada (déc.)

1984

Mes Inscriptions 1945-63 (nov.)

1985

Documents relatifs à la fondation de
l'Internationale situationniste (sept.)

1986

Fin de Copenhague (mars)

Ceux de Barcelone (nov.)

1987

Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu (avr.)

Pages d'amitié (nov.)

1988

Histoire de ma fuite des prisons
de la République de Venise (janv.)

Les Groupes communistes français
de Russie (mars)

Vues sur Napoléon (sept.)

Smeterling (oct.)

Le Grand Troche (nov.)

1989

Études sur l'argot français (janv.)

Le Livre de Monelle (janv.)

Sarrasine (mars)
Du témoignage (mai)
Du prince et des lettres (sept.)
Adolescence (oct.)
Le Secret, c'est de tout dire (nov.)

1990

François Rabelais (fév.)
Villon François (fév.)
Controverse avec Soljénitsyne (mai)
Sur Lénine, Trotski et Staline (mai)
L'Âne (juin)
Espions de la République (sept.)
Le Temps du sida (sept.)

1991

La Condition de la femme dans l'Islam (janv.)
Monsieur Jean ou l'amour absolu (fév.)
Le Talmud (avr.)
L'Apocalypse de notre temps (mai)
Clara des jours (sept.)
Sérénade à quelques faussaires (sept.)

1992

Abrégé de la vie de Louis Mandrin (janv.)
Les Vieilles Douleurs (janv.)
Le Complexe de l'argent (fév.)
Manuel de civilité pour les petites filles (fév.)
Courrier Dada (avr.)
De la tyrannie (mai)
Pensées (mai)
Correspondances Schwob-Stevenson (juin)
Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, nouv. éd. (sept.)
L'État retors (sept.)
Recherches sur l'art de parvenir (sept.)
Jésus-Christ Rastaquouère (oct.)
Poèmes et dessins de la fille née sans mère (oct.)
Unique cunuque (oct.)

Juifs et antisémites (nov.)
Petites Œuvres morales (nov.)

1993

Histoire de l'expulsion des Juifs de Sicile (janv.)
La Santé de Montaigne (janv.)
Coplas, poèmes de l'amour andalou (fév.)
1929 (fév.)
La Vie innommable (mars)
Le Code de Perelà (avr.)
Tchernobyl, une catastrophe (avr.)
Le Massacre des illusions (mai)
La Vie et la pensée de Leopardi (mai)
Catalogue de la Bibliothèque de M. Schwob (juin)
Trois filles de leur mère (juin)
L'Affaire Dreyfus (août)
L'Autruche aux yeux clos (sept.)
Céleste Ugolin (sept.)
La Beauté malade (oct.)
La Peinture à partir du matériau brut (oct.)
Anecdotes sur le Mst de Richelieu (nov.)
Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens (nov.)

1994

Confession sexuelle d'un anonyme russe (janv.)
Pensées, éd. critique (janv.)
Paradoxes et problèmes (fév.)
Romancero (avr.)
Études léopardiennes (mai)
Journal du premier amour (mai)
Victor de l'Aveyron (août)
La Défaite (sept.)
Livre et typographie (oct.)
Portrait de Leopardi (nov.)
La Théorie du plaisir (nov.)

1995

L'Anticoncept (janv.)

Les Inhumations (janv.)
Propos de table (janv.)
Au singe bleu (mars)
Mémoires d'une chanteuse allemande (mars)
Ledentu le phare (avr.)
Ornithologie du promeneur vol. I (avr.)
La Paresse comme vérité effective de l'homme (avr.)
Discours d'un Italien sur la poésie romantique (mai)
Manifestes (juin)
Le Caractère fétiche de la marchandise et son secret (août)
Conversation imaginaire entre Diogène et Platon (août)
Le Mécanicien roi (août)
Mensonge et maladie mentale (août)
Résumé du voyage en Russie en 1839 (août)
La Vie des nonnes (août)
Apologie (sept.)
Douze douzains de dialogues (sept.)
L'Épée (oct.)
Rien va (oct.)
Incitation à l'autodéfense (nov.)
Les Lèvres nues (nov.)

1996

L'Apologie de la Paresse (fév.)
Lettre d'Italie (fév.)
Pensées, éd. poche (fév.)
Réflexions sur le mensonge (fév.)
La Vie des femmes mariées (fév.)
Lettre à Charlotte Bonaparte (mars)
Théorie des arts et des lettres (mars)
Ornithologie du promeneur, vol. II (avr.)
La Tigresse (avr.)
L'Ane, éd. poche (mai)
Thérèse de Lisieux (mai)
Un sapin de Noël chez les Ivanov (mai)
Vie et mort de Jean Cavaillès (mai)
Potlatch (juin)
Dictionnaire du mensonge (août)

La Fête de saint Roch à Bingen (août)
L'Intensité dramatique de Leopardi (août)
Jésus-Christ Rastaquouère, éd. poche (août)
Manuel de civilité pour les petites filles, éd. poche (août)
La Vie des courtisanes (août)
La Philosophie de l'absurde (sept.)
Voyages en kaléidoscope (sept.)
Des mois (oct.)

1997

L'Art de Céline et son temps (janv.)
Le Déclin du mensonge (fév.)
L'École des filles vol. I (fév.)
L'Éducation de la Pippa (fév.)
Jack l'Éventreur (fév.)
Paracelse (fév.)
Will du Moulin, éd. de poche (fév.)
Journal et lettres de prison (mars), 65
Poèmes (mai)
Les Roueries des hommes (mai)
Grammaire générale et raisonnée (juin)
La Cinquième Colonne (août)
L'École des filles vol. II (août)
Journal d'un morphinomane (août)
Palinodie (août)
Les Réveries du toxicomane solitaire, (août)
Le Talmud, éd. poche (août)
Les Labrènes (sept.)
Du témoignage, éd. poche (oct.)
La Fameuse Comédienne (oct.)
La Ruffianerie (oct.)
Des menteurs (nov.)

1998

Le Cabinet de curiosités (janv.)
Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel (janv.)
L'Égal des dieux (janv.)
Éloge de la philosophie antique (janv.)

Le Onzième Doigt (fév.)
 Le Duel (mars)
 Ma voisine, la postérité (mars)
 Soliloque d'un penseur (mars)
 Je suis le peuple qui manque (avr.)
 L'Art de Céline et son temps, 3^e éd. augmentée (mai)
 La Ballade de la géole de Reading (mai)
 Rome, Florence, Venise (mai)
 Ornithologie du promeneur, vol. III (mai)
 Quid sit lumen (mai)
 La Tribu (mai)
 Fragment sur Casanova (juin)
 Lana Caprina (juin)
 Les Réveurs de l'absolu (juin)
 La Batrachomyomachie (août)
 Éloge de Socrate (août)
 Nietzsche. Physiologie de la volonté de puissance (août)
 Tout est rien (août)
 Le Criticon, première partie (sept.)
 De la critique du ciel à la critique de la terre (sept.)
 Esquisse d'une critique de l'économie politique (sept.)
 Paroles (sept.)
 Lipstick Traces (oct.)

1999

Dirty Comics (janv.)
 L'Impensable, l'indicible, l'innommable (janv.)
 Sur le paupérisme (janv.)
 Le Travail du dessinateur (janv.)
 Vénus et Adonis (janv.)
 La Vie généreuse des Mercelots, Gueux et Bohémiens (janv.)
 Neuf cents Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques (fév.)
 Awopbopalobop Alopbamboom (mars)
 Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, éd. poche (mars)
 La Pensée du sous-sol (mars)
 Souvenirs sur Nietzsche (mars)
 Bernard, que prétends-tu dans le monde ? (mai)
 Études sur l'argot français, éd. poche (mai)

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche (mai)
 La Lena (août)
 Mon grand-père (août)
 Sur Walter Benjamin (août)
 Traité de l'amendement de l'intellect (août)
 Vies de Spinoza (août)
 Byron (sept.)
 Le Criticon, II^e partie (sept.)
 La Révolution libérale (sept.)
 "Adieu ma chère pillule" (oct.)
 Le Consul (oct.)
 Huit Petites Œuvres morales inédites (oct.)
 Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre (oct.)
 Le Droit à la paresse (nov.)
 Hegel et Marx : l'interminable débat (nov.)
 Notebooks (nov.)

2000

De la bêtise (janv.)
 De la magie (janv.)
 Lettre à un jeune partisan (janv.)
 Ma vie (janv.)
 Sarrasine, éd. poche (janv.)
 La Vie innommable, nouvelle édition augmentée (janv.)
 Country (mars)
 Sly Stone : le mythe de Staggerlee (mars)
 Sans valeur marchande (avr.)
 Lire aux cabinets (mai)
 Le Marché de l'art (mai)
 Une mystification mondiale (mai)
 Le Paresseux (juin)
 Trieste (juin)
 Les Aventures de Paddy Bottom (août)
 Brûlures (août)
 Lettre à Anne (août)
 Nietzsche l'Antipode (août)
 Ouah ! Ouah ! ou qui a tué Richard Wagner ? (août)
 Shakespeare (août)

Le Brouillon général (sept.)
Cosmos, chaos et le monde qui vient (sept.)
Héros oubliés du rock'n'roll (oct.)
Chine trois fois muette (nov.)

2001

Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? (janv.)
La Génération qui a gaspillé ses poètes (janv.)
Lettre sur l'astrologie (janv.)
Pour cent dollars de plus (janv.)
Surveillance électronique planétaire (janv.)
Le Théâtre de la mémoire (janv.)
Confessions d'un chasseur d'opium (fév.)
Dix procès (fév.)
Une apologie des oisifs (fév.)
La Conférence d'Albuquerque (mars)
Le Diable au café (mars)
Sans valeur marchande, nouvelle édition augmentée (avril)
16 octobre 1943 (avril)
De l'oisiveté (juin)
Marseille (juin)
L'Agrume (août)
Le Caractère fétiche dans la musique (août)
Des liens (août)
Hermétisme et Renaissance (août)
Incitation à l'amour de Dieu (août)
Quelques remarques à propos du kitsch (août)
Considérations sur l'histoire universelle (sept.)
Défense de mourir (sept.)
Fin de Copenhague (sept.)
La Genèse naturelle (sept.)
Pour la forme (sept.),
Hellfire (oct.)
Mystery Train (oct.)

2002

Clidophorus (janv.)
Éloge de l'oisiveté (janv.)
Leçons sur Tchouang-Tseu (janv.)

Le Monde doit être romantisé (janv.)
Zeropolis (janv.)
Journal du premier amour, éd. poche (mars)
Stendhal (mars)
"Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ?" (mars)
Le Parfait Secrétaire des grands hommes (mars)
La Condition de la femme dans l'islam, éd. poche (avril)
Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo (avril)
La Mort c'est pour les poires (avril)
Soljas (avril)
La Philosophie de Platon, (août)
Le Platon de Fârâbi (août)
Rapport sur moi (août)
Résistance au chaos (août)
Sermon du bon larron (août)
Vivent les voleurs (août)
England's Dreaming (sept.)
Contre Rien (oct.)
Dissertation sur les peintures du Moyen Âge (oct.)
Petite Anatomie de l'image (oct.)

2003

Blackface (janv.)
Le Manuscrit de 1942 (janv.)
L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (janv.)
Paris, capitale du XIX^e siècle (janv.)
L'Art des bruits (fév.)
Complaintes gitanes (fév.)
De radiis (fév.)
Les Kabbalistes de la nuit (fév.)
Lieu Commun (fév.)
Sur mon père (fév.)
Ceux de Barcelone (réédition) (mars)
La Mesure de la réalité (mars)
Dead Elvis (avril)
Bartleby (mai)
La Grande Thérèse (mai)
Virginibus Puerisque (mai)

Le Cordon ombilical (août)
Défaut d'origine (août)
L'Étranger (août)
Fragments posthumes sur l'éternel retour (août)
Logique du terrorisme (août)
Propos intempestifs sur le Tchouang-Tseu (août)
Sweet Soul Music (sept.)
Zibaldone (nov.)

2004

À fleur de peau (janv.)
Courier Dada, nouvelle éd. (janv.)
Eau sauvage (janv.)
Europeana (janv.)
Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! (janv.)
La Nature (janv.)
Sur une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon (janv.)
Mémoires (fév.)
(Pour Mémoires) (fév.)
Textes et documents situationnistes (fév.)
Études sur Tchouang-tseu (mars)
Modulations (mars)
L'Artiste du beau (avril)
L'Invité mystère (avril)
Vici Vindiciae (avril)
Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même (avril)
1929, nouvelle éd. (mai)
Les Derniers jours d'Emmanuel Kant (mai)
La Fin du voyage (mai)
Caïn (août)
De l'Iliade (août)
Problème XXX (août)
Sous réserve (août)
La Vision dyonisiaque du monde (août)
Semences (sept.)
Waiting for the Sun (sept.)
Tous les chevaux du roi (oct.)
Dirty Comics vol. 2 (oct.)

2005

Diapsalmata (janv.)
George Grosz (janv.)
Maurice Sachs le désœuvré (janv.)
Terrain vague (janv.)
La Voie suprême selon le yoga tibétain (janv.)
Bass Culture (fév.)
Correspondance avec le Scriblerus Club (fév.)
Les Orphelins (mars)
Nouvelle méthode pour assister l'invention dans le dessin des compositions originales de paysages (avril)
Superstitions (avril)
Traité du combat moderne (avril)
Sprats (mai)
Du plaisir de haïr (mai)
Pybrac (mai)
Sang lié (août)
Toute une vie (août)
Sam Dunn est mort (août)
Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture (août)
L'Histoire secrète du plomb (août)
De l'obtention du bonheur (août)
La Découverte du quotidien (sept.)
Experimental Music (sept.)
Bar Nicanor (sept.)
Le Pan Pan au cul du nu nègre (sept.)
Sensorialité excentrique (sept.)
L'Apocalypse de notre temps (oct.)
Correspondance avec Malwida von Meysenbug (oct.)
Les Miscellanées de Mr Schott (oct.)
La Mer (oct.)

2006

Amitié (janv.)
Au-delà de Blade Runner (janv.)
Chants orphiques (janv.)
Rapport secret du Pentagone sur le changement climatique (janv.)

Machiavel entre politique et histoire (janv.)
Musique, une brève introduction (janv.)
Please Kill Me (fév.)
Instant propice, 1855 (mars)
Klever Kaff (mars)
Lieux-dits (mars)
Pork and Milk (mars)
Les Bouteilles se couchent (avril)
Contre François Jullien (avril)
Écrits retrouvés (avril)
Ivan Chtcheglov : profil perdu (avril)
Les Vies silencieuses de Samuel Beckett (avril)
Le Hall de l'imagination (mai)
Petites Histoires de la rue Saint-Nicolas (mai)
Soliloques amoureux d'une âme à Dieu (mai)
Anthropologie (août)
Ars grammatica (août)
La Folle Histoire du monde (août)
Hamlet (août)
Mémoire sur la découverte du magnétisme animal (août)
La Mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh (août)
Can't Stop Won't Stop (sept.)
Éléments de loi (sept.)
Jimmy (oct.)

2007

Études sur la personnalité autoritaire (janv.)
Rip It Up and Start Again (janv.)
De l'habitude (fév.)
Lettre à un ami (fév.)
Marginalia (fév.)
Petite apologie de l'expérience esthétique (fév.)
Trois filles de leur mère (fév.)
Walter Benjamin 1892-1940 (fév.)
De pictura (mars)
Le Livre de l'immaturation (mars)
Le Cas Wagner (avril)
L'Étendard déployé des vrais niveleurs (avril)

Le Paradis des célibataires (avril)
Liste rose (avril)
L'Agent de liaison (août)
Pâle Sang bleu (août)
Servitude & simulacre (août)
Les Locomotives avec des chaussettes (août)
Sur Lénine, Trotski et Staline, éd. poche (août)
Correspondance générale (sept.)
Petites Œuvres morales, nouvelle éd. (sept.)
Critique de l'économie politique (sept.)
Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott (oct.)
La Naissance de Vénus et le Printemps de Boticelli (nov.)
Le Général situationniste (nov.)
Mes inscriptions, nouvelle édition (nov.)

2008

White Bicycles (janv.)
Si l'enfant ne réagit pas (janv.)
Douze (janv.)
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction (janv.)
Habitations imaginaires (fév.)
Testament philosophique (fév.)
L'Art comme procédé (fév.)
Hors de moi (fév.)
Moi et ma cheminée (mars)
Cap Canaveral (mars)
Je vis mais sans vivre en moi-même (mars)
L'Éclipse du savoir (mars)
Ping-pong (avril)
Un sentiment d'imposture (avril)
Jeu et théorie du duende (mai)
Notes sur la mélodie des choses (mai)
Le Docteur Héraclius Gloss (mai)
Kosher Humor (juin)
L'Âge d'or (août)
La Conduite de la guerre (août)
Le Cure-dent (août)
Les Quatrains (août)

Éloge de rien (août)
Précis de domination (août)
De la décence ordinaire (sept.)
Génie de l'Inde (sept.)
Nous sommes tous Kafka (sept.)
Ragionamenti (sept.)
Alchimie (oct.)
François Villon (oct.)
François Rabelais (oct.)
Grosz, l'homme le plus triste d'Europe (oct.)
Turn the Beat Around (oct.)

2009

Cocorico (janv.)
Fake (janv.)
La Vie de personne (janv.)
Le Pauvre (janv.)
Liquidation de l'art (janv.)
Pancho Villa (janv.)
Fragments autobiographiques (mars)
Les Berceuses (mars)
Les Deux Vieilles Filles (mars)
Microfilm 2m1354 (mars)
Science et tradition hermétique (mars)
Traité de bon usage du vin (mars)
Chicago-Ballade (avril)
De la dame écouillée (avril)
Journal de Holyhead (avril)
La Montée des eaux (avril)
Interrogatoires (mai)
La Grève des électeurs (mai)
Strange Fruit (mai)
Comment trouver, comment chercher une première vérité ? (août)
La Crise commence où finit le langage (août)
Que du bonheur (août)
La Réification (août)
Milo (août)
Par effraction (août)

Le Caméléon (sept.)
Première considération inactuelle (sept.)
Près de la voie ferrée (sept.)
Salopes (sept.)
Un crime parfait (sept.)
Victor de l'Aveyron (sept.)
Les Miscellanées en coffret (oct.)

2010

Atomic Bazaar (janv.)
De l'androgynie (janv.)
La Bourse (janv.)
Petit Manuel individualiste (janv.)
Roman à clefs (janv.)
Essai sur l'art de ramper à l'usage des courtisans (fév.)
Grammaire générale et raisonnée (fév.)
Histoire du poète qui fut changé en tigre (fév.)
L'Ultima intervista di Pasolini (fév.)
La Défaite (fév.)
La Légende de l'artiste (fév.)
Merci infiniment (fév.)
Contes et mécontes (mars)
L'Histoire de Lapin Tur (mars)
Madoff, l'homme qui valait cinquante milliards (mars)
La Vie de Gérard (avril)
Le Park (avril)
Les Nuits d'octobre (avril)
Nouveaux poèmes 1930-1934 (avril)
Stations des profondeurs (avril)
A voice is a person (août)
Alice Kahn (août)
Comment se fait un roman (août)
Du prince et des lettres (août)
Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin (août)
Zimmer (août)
Critique du droit politique hégélien (sept.)
De l'influence en littérature (sept.)
Essai sur la radio et le cinéma (sept.)

INDEX DES AUTEURS

Ma paresse (sept.)
 Traité sur l'origine des langues (sept.)
 Trial by Fire (sept.)
 Dilapide ta jeunesse (oct.)
 Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements (oct.)
 Lettres en provenance de la nuit (oct.)
 Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie (oct.)
 too much future (oct.)

Adorno, Theodor Wiesengrund (Francfort, 1903-Viège, 1969), 176, 178, 187
 Alberti, Leon Battista (Gênes, 1404- Rome, 1472), 31
 Al-Fârâbi (district de Fârâb, 870-Syrie, 960), 21
 Alfieri, Vittorio (Asti, Piémont, 1749- Florence 1803), 57
 Al-Kindi (Kufah, vers 800-Bagdad, vers 873), 20
 Alleau, René (Sainte Savine, 1917), 8
 Amat, Nuria (Barcelone, 1950), 254
 Amselem, Line (Paris, 1966), 256
 Anders, Günther (Breslau, 1902-Vienne 1992), 277, 296
 Apostolidès, Jean-Marie (Tronçais, 1943), 197
 Aragon, Louis (Paris, 1897-id, 1982), 152
 Arendt, Hannah (Linden, 1906-New York, 1975), 177
 Arétin, Pierre (Arezzo, 1492-Venise, 1556), 39-41
 Arioste (Ludovico Ariosto, dit l', Reggio d'Emilie, 1474-Ferrare, 1533), 41
 Aristote (Stagire, Macédoine, auj. Stavro, -384 -Chalcis, Eubée, -322), 10
 Arnauld, Antoine (Paris, 1612-Bruxelles, 1694), 46
 Auriol, Pierre, 256
 Avila, Thérèse d' (Avila, 1515-Albe de Tormes, 1582), 44
 Balzac, Honoré de (Tours, 1799-Paris, 1850), 74
 Bataille, Georges (Billom, 1897-Paris, 1962), 163
 Bazlen, Roberto (Trieste, 1902-Milan, 1965), 227
 Bégout, Bruce (Bordeaux, 1967), 289-292
 Belbéoch, Bella et Roger (Bella : Paris, 1928 & Roger : Douarnenez, 1928), 283
 Bellmer, Hans (Katowice, Silésie, 1902-Paris, 1975), 228
 Benjamin, Walter (Berlin, 1892-Port-Bou, 1940), 175, 176
 Benyahya, Olivier (Paris, 1975), 254
 Berréby, Gérard (Thala, 1950), 269
 Bernstein, Michèle (Paris, 1932), 201
 Bespaloff, Rachel (Nové Zagore, Bulgarie, 1895-New York, 1949), 188
 Bessis, David (Paris, 1971), 257, 258
 Billeter, Jean François (Bâle, 1939), 13, 14, 297, 298
 Bloch, Marc (Lyon, 1886-près de Trévoux, 1944), 172
 Blok, Alexandre (Saint-Pétersbourg, 1880-Petrograd, 1921), 132
 Body, Marcel (Limoges, 1894-Paris, 1984), 133
 Boehlke, Michael (Berlin, 1964), 215
 Bosc, David (Carcassonne, 1973), 252, 253
 Bossuet, Jacques Bénigne (Dijon, 1627-Meaux, 1704), 18
 Bouillier, Grégoire (Tizi-Ouzou, 1960), 248, 249
 Bounan, Michel (Paris, 1942), 279-282
 Boyd, Joe (Boston, 1942), 218
 Bradley, Lloyd (Londres, 1955), 219
 Broch, Hermann (Vienne, 1886-New Haven, 1951), 227
 Browne, Thomas (Edimbourg, 1605-1682), 53
 Bruno, Giordano (Nola, royaume de Naples, 1548-Rome, 1600), 33, 34
 Bueno, Tina (Bogota, 1983), 269
 Burckhardt, Jacob (Bâle, 1818-Bâle, 1897), 141
 Byron, dit lord (Londres, 1788-Missolonghi, Grèce, 1824), 71
 Camillo, Giulio (Portogruaro, 1480-Milan, 1544), 32
 Campana, Dino (1885-Castel Puci, 1932), 162
 Campbell, Duncan (Glasgow), 285

- Canguilhem, Georges (Castelnaudary, 1904-Paris, 1996), 185
- Carson, Raul (Salonique, 1911-Paris, 1969), 224
- Casanova, Giacomo (Venise, 1725-Dux, Bohême, 1798), 58, 59
- Chang, Jeff, 222
- Chauvier, Éric (Saint Yrieix la Perche, 1971), 259-262
- Chklovski, Victor (Saint-Petersbourg, 1893-Moscou, 1984), 147
- Chomsky, Noam (Philadelphie, 1928), 297
- Chtcheglov, Ivan (Paris, 1933-Bry-sur-Marne, 1998), 197
- Ciliga, Ante (Chegotichi, Yougoslavie, 1898-Zagreb, 1992), 133
- Clairvaux, Bernard de (Dijon, 1091-Clairvaux, 1153), 18
- Clerc, Thomas (Neuilly-sur-Seine, 1965), 274
- Cobb Richard (Angleterre 1918-Abingdon, 1996), 259
- Cocteau, Jean (Maison-Laffitte, 1889-Milly-la-Forêt, 1963), 163
- Cohn, Nik (Derry, 1946), 207, 208
- Cohn, Norman (Londres, 1915), 15
- Coleridge, Samuel Taylor (Ottery Saint Mary, Devonshire, 1772-Londres, 1834), 82, 83
- Colerus, 46
- Colombo, Furio (Châtillon – Italie, 1931), 241
- Cook, Nicholas (Athènes, 1950), 271
- Corra, Bruno (Ravenne, 1892-Varese, 1976), 146
- Cozens, Alexander (Saint-Petersbourg, 1717-Londres, 1786), 65
- Crosby, Alfred W. (Boston, 1931), 38
- Custine, Astolphe de (Château de Miderviller, Moselle, 1790-Saint-Gratien, 1857), 82
- Cyber Trash Critic, 284
- Darmesteter, Arsène (Metz, 1846-Paris, 1888), 112
- Davis, Mike (Californie, 1946), 293
- Debenedetti, Giacomo (Biella, Piémont, 1901-Rome, 1967), 186
- Debord, Guy-Ernest (Paris, 1931-Bellevue-la-Montagne, 1994), 195, 200
- Delécluze, Étienne-Jean (Paris, 1781-Versailles, 1863), 74
- De Quincey, Thomas (Manchester, 1785-Edimbourg, 1859), 81
- Desnos, Robert (Paris, 1900- Theresiens-tadt, Tchécoslovaquie, 1945), 158
- De Vega Carpio, Lope (Madrid, 1562-id, 1635), 43
- Donne, John (Londres, 1573-id., 1631), 50
- Donné, Boris (Lyon, 1968), 197
- Emerson, Ralph Waldo (Boston, 1803-Concord, New Hampshire, 1882), 123
- Engels, Friedrich (Barmen, Rhénanie, 1820-Londres, 1895), 98
- Enzensberger, Hans Magnus (Kaufbeuren, Bavière, 1929), 224, 225
- Ferretti, Gian Carlo (Pise, 1930), 241
- Fahmy, Mansour (1886-1959), 140
- Ficin, Marsile (Figline, Toscane, 1433-Careggi, Florence, 1499), 30
- Florenski, Pavel A. (Jewlach, 1882-Léningrad, 1937), 137
- Frappat, Hélène (Paris, 1969), 238-240
- Gabel, Joseph (Budapest, 1912-Paris, 2004), 234
- Gadamer, Hans-Georg (Marburg, Heidelberg, 2002), 104
- Gallissaires, Alexis (1980), 270
- García Lorca, Federico (Fuentevaqueros, Andalousie, 1899-Grenade, 1936), 161, 162, 301
- Garin, Eugenio (Rieti, 1909-2004), 37
- Gautier, Théophile (Tarbes, 1811-Neuilly-sur-Seine, 1872), 75
- Gericke, Henryk (Berlin, 1964), 215
- Gide, André (Paris, 1869-id., 1951), 142
- GINNA, Arnaldo (Roven, 1890-Rome, 1982), 147
- Giovannelli, Gianni (Ferrare, 1949), 235
- Girard, Georges (Paris, 1891-Escoire, 1941), 301
- Gobetti, Piero (Turin, 1901-Paris, 1926), 172
- Goethe, Johann Wolfgang (Francfort, 1749-Weimar, 1832), 74
- Gracián, Baltasar, (Belmonte, Aragon, 1601-id., 1658), 50, 51
- Grann, David (New York, 1967), 264-266
- Groof, Piet de (Malines, 1931), 203
- Guralnick, Peter (Boston, 1943), 217
- Guyau, Jean-Marie (Laval, 1854-Menton, 1888), 106
- Hadot, Pierre (Paris, 1922-Orsay, 2010), 9
- Hammett, Dashiell (Maryland, 1894-New York, 1961), 182, 183
- Hausmann, Raoul (Vienne, 1886-Limoges, 1971), 148, 149, 278
- Hawthorne, Nathaniel (Salem, 1804-Plymouth, 1864), 120
- Hazlitt, William (Maidstone, Kent, 1778-Londres, 1830), 73
- Heisenberg, Werner (Würzburg, 1901-id., 1976), 191
- Herder, Johann Gottfried (Mohrungen, 1744-Weimar, 1803), 62
- Hillel-Erlanger, Irène (Paris, 1878-id., 1920), 169
- Le Ho-kouan-tseu, 12
- Hobbes, Thomas (Westport, 1588-Hardwick, 1679), 47
- Holbach, Paul-Henri, Baron d' (Edesheim, Palatina, 1723-Paris, 1789), 60
- Homère, (IX^e siècle av. J.-C.), 12
- Hoskyns, Barney (1959), 218
- Huelsenbeck, Richard (Frankenau, 1892-Minusino, Tessin, 1974), 150
- Idel, Moshe, (Roumanie, 1947), 19
- Iliazd (Tiflis, 1894-Paris, 1975), 146
- Itard, Jean (Oraison, 1774-Beauséjour, 1838), 80
- Jack, Ian (1945), 243
- Jakobson, Roman (Moscou, 1896-Boston, 1982), 174
- Jauss, Hans Robert (Göppingen, 1921-Constance, 1997), 266
- Jerome K. Jerome (Walsall, 1859-North Hampton, 1927), 301
- Johnson, Samuel (Lichfield, Stafford, 1709-Londres, 1784), 68
- Joly, Maurice (Lons-le-Saunier, 1829-Paris, 1878) 109, 110
- Joostens, Paul (Anvers, 1889-1960), 151
- Jorn, Asger (Vejrun, Danemark, 1914-Aarhus, Danemark, 1973), 200, 202
- Kaminski, H. E., (Labian, Prusse, 1899-, 1963 ?), 137
- Khayyam, Omar (Nichapur, Perse, 1048-1131), 22
- Kierkegaard, Sören (Copenhague, 1813-id, 1855), 76
- Kitman, Jamie Lincoln, 283
- Klein, Pauline (Paris, 1976), 251
- Koyré, Alexandre (Taganrog, Russie, 1892-Paris, 1964), 32, 184
- Kris, Ernst (Vienne, 1900-New York, 1957), 178
- Kubin, Alfred (Leitmeritz, Bohême, 1877-Zwickledt, Autriche, 1959), 156, 157
- Kurz, Otto (Vienne, 1908-Jérusalem, 1975), 178
- La Barbera, Serge (Salammbó, 1959), 262, 263
- Lacroix, Jean-Yves (Grenoble, 1968), 23
- Lafargue, Paul (Santiago de Cuba, 1842-Draveil, 1911), 99
- La Lumia, Isidoro (Palerme, 1823-id., 1879), 112
- Lancelot, Claude (Paris, vers 1615-Quimperlé, 1695), 46

- Landolfi, Tommaso (Pico, Latium, 1908-Rome, 1979), 230, 232
- Landor, Walter Savage (Warwick, 1775-Florence, 1864), 80
- Langewiesche, William (1955), 287, 288
- Larbaud, Valéry (Vichy, 1881-id, 1957), 92
- Larionov, Mikhaïl (Tiraspol, Russie, 1881-Fontenay-aux-Roses, 1964), 146
- Laroche, Hadrien (Paris, 1963), 257
- Lawrence, David Herbert (Eastwood, Nottinghamshire, 1885-Vence, 1930), 168
- Lazare, Bernard (Nîmes, 1865-Paris, 1903), 113
- Léger, Nathalie (Marseille, 1960), 277
- Leopardi, Giacomo (Recanati, Marches, 1798-Naples, 1837), 12, 83-91
- Lequier, Jules (Quintin, 1814-Plérin, près de Saint-Brieuc, 1973), 105
- Levi, Jean (Paris, 1948), 15
- Lévi, Sylvain (Paris, 1863-1935), 107
- Ligne, Charles Joseph, Prince de (Bruxelles, 1735-Vienne, 1814), 59
- Ling, Hélène (Paris, 1973), 268
- London, Jack (San Francisco, 1876-Glen Allen, Californie, 1916), 161
- Louÿs, Pierre (Gand, 1870-Paris, 1926), 115-117
- Lowry, Malcolm (Birkenhead, Cheshire, 1929-Ripe, Sussex, 1957), 183
- Lucas, 46
- Lucius de Patras, 11
- Mabille, Pierre (Reims, 1904-1952), 179
- Maïmonide (Cordoue, 1138 - Le Caire, 1204), 19
- Malevitch, Kazimir (Kiev, 1878-Leningrad, 1935), 138
- Mandelstam, Ossip Emilievitch (Varsovie, 1892-Sibérie, 1938), 174
- Mann, Charles C., (New York City, 1955), 286
- Man Ray (Philadelphie, 1890- Paris, 1976), 152
- Manzoni, Piero (près de Crémone, 1933-Milan, 1963), 229
- Marcus, Greil (San Francisco, 1945), 205, 206
- Margolik, David, 204
- Marin, Claire (Paris, 1974), 258
- Marx, Karl (Trèves, 1818-Londres, 1883), 96, 97
- Masci, Francesco (Pérouse, 1967), 267
- Maupassant, Guy de (Château de Miromesnil, Seine maritime, 1850-Paris, 1893), 121
- McCain, Gillian (Florenceville, New Brunswick, 1966), 213
- McNeil, Legs (Cheshire, Connecticut, 1956), 213
- Médicis, Lorenzino de (Florence, 1514-Venise, 1548), 42
- Meens, Dominique (Saint-Omer, 1951), 272, 273
- Melville, Herman (New York, 1819-1891), 117-119
- Ménard, Louis (Paris, 1822-1901), 301
- Mension, Jean-Michel (Paris, 1934-2006), 202
- Mesmer, Franz Anton (Iznang, 1734-Frauenfeld, 1815), 61
- Mett, Ida (Smorgone, Russie, 1901-Paris, 1973), 133
- Meurisse, Alizé (Paris, 1986), 273, 274
- Miller, Henry (New York, 1891-Pacific Palisades, Californie, 1980), 225
- Mînet, Pierre (Reims, 1909-Paris, 1975), 189
- Minghini, Giulio, (Porto Maggiore, 1972), 250
- Mirbeau, Octave (Trévières, 1948-Paris, 1917), 108
- Montaigne, Michel de (Château de Montaigne, Dordogne 1533-Bordeaux, 1592), 301
- Mrĕjen, Valérie (Paris, 1969), 245-247, 301
- Müller-Lauter, Wolfgang, 103
- Musil, Robert (Klagenfurt, Carinthie, 1880-Genève, 1942), 180
- Nakajima, Atsushi (Tokyo, 1909-1942), 159
- Nalkowska, Zofia (Varsovie, 1884-1954), 187
- Nerval, Gérard de (Paris, 1808-1855), 74
- Nietzsche, Friedrich (1844-Roehren, Prusse, 1900), 99-102
- Norton Cru, Jean (Labâtie d'Andaure, 1879-1949), 173
- Novalis (Wiederstedt, Comté de Mansfeld, 1772-Weissenfels, 1801), 70, 71
- Nyman, Michael (Londres, 1944), 222
- Ourednik, Patrik (Prague, 1957), 235, 236
- Overbeck, Franz, (Saint Pétersbourg, 1837-1905), 104
- Paillot de Montabert, Jacques-Nicolas (Troyes, 1771-Saint Martin és Vignes, 1849), 25
- Palazzeschi, Aldo (Florence, 1885-Rome, 1974), 145
- Pansaers, Clément (Neerwiden, Brabant, 1895- Paris, 1922), 150-151
- Papaioannou, Kostas, (Volos, 1925-Paris, 1981), 98
- Papini, Giovanni (Florence, 1881-1956), 144
- Pascal, Pierre (Issoire, 1890-Neuilly-sur-Seine, 1983), 135
- Pasolini, Pier, Paolo (Bologne, 1922-près de Rome, 1975), 241
- Paulhan, Jean (Nîmes, 1884-Neuilly-sur-Seine, 1968), 226
- Pechon de Ruby (xvii^e siècle), 26
- Péladan, Joséphin (Lyon, 1859-Neuilly-sur-Seine, 1918), 126
- Péret, Benjamin (Rezé, 1899-Paris, 1959), 152
- Picabia, Francis (Paris, 1879-1953), 152
- Pic de la Mirandole, Jean (duché de Ferrare, 1463-Florence, 1494), 30
- Poe, Edgar Allan (Boston, 1809-Baltimore, 1849), 77, 78
- Prato, Dolores (Treja, 1892-Rome, 1983), 229
- Rabelais, François (Chinon, v. 1494-Paris, 1553), 34
- Rabinowitch, H. R., (Pologne, 1893-Jérusalem, 1960), 238
- Raphaelson, Samson (1896-1983), 242
- Ravaission, Félix (Namur, 1813-Paris, 1900), 78, 79
- Reed, John (Portland, Oregon, 1887-Moscou, 1920), 136
- Rensi, Giuseppe (Villafranca di Verona, 1871-Gênes, 1941), 180
- Reventlow, Franziska zu (Husum, Allemagne, 1871-1918), 138
- Reynolds, Simon (Londres, 1963), 215
- Ribemont-Dessaignes, Georges (Montpellier, 1884-Saint-Jeannet, 1974), 164-167
- Ridrimont, Denys (Charleville, 1960), 285
- Rilke, Rainer Maria (Prague, 1875- sanatorium de Val-Mont, Suisse, 1926), 105
- Rohe, Oliver (1972), 255
- Rollin, Henri (Saint-Malo, 1885-1955), 181
- Rossi, Pio (Plaisance, 1581-1667), 51
- Rufat, Ramon (Maella, Aragon, 1917-Paris, 1993), 137
- Rulhière, Carloman de (Bondy, 1734-Paris, 1791), 56
- Rumney, Ralph (Newcastle, 1934-Manosque, 2002), 202
- Russell, Bertrand (Ravenscroft, 1872-Pendhyndreuaeth, 1970), 182
- Russolo, Luigi (Vénétie, 1885-Milanais, 1947), 145
- Ryner, Han (Nemours, 1861-Paris, 1938), 140
- Sachs, Nelly (Berlin, 1891-Stockholm, 1970), 190

- Sainte-Beuve, Charles-Augustin (Boulogne-sur-Mer, 1804-Paris, 1869), 92
- Sappho (Mytilène, Lesbos, env. VII^e -VI^e s.), 11
- Savage, Jon (Londres, 1954), 212
- Savinio, Alberto (Athènes, 1891-Rome, 1952), 92, 159
- Schaeffer, Pierre (Nancy, 1910-Aix-en-Provence, 1995), 220
- Schefer, Bertrand (Paris, 1972), 247
- Schott, Ben (Londres, 1973), 275, 276
- Schütz, Alfred (Vienne, 1899-États-Unis, 1959), 226
- Schwob, Marcel (Chaville, 1867-Paris, 1905), 27, 35, 127, 129
- Scutenaire, Louis (Ollignies, 1905-Bruxelles, 1987), 230
- Seal, Mark (Birmingham, Alabama, 1953), 288
- Serner, Walter (Karlsbad, 1889-Theresienstadt, 1942), 153, 154
- Shakespeare, William (Stratford-sur-Avon, 1564-id., 1616), 35
- Shapiro, Peter (Pittsburg, Pennsylvania, 1969), 221
- Simmel, Georg (Breslau, 1858-Strasbourg, 1918), 155, 301
- Solmi, Sergio (Rieti, Latium, 1899-Milan, 1981), 42
- Souvarine, Boris (Kiev, 1895-Paris, 1984), 133
- Spinoza, Baruch (Amsterdam, 1632-La Haye, 1677), 46
- Spurling, Hilary (Stockport, 1940), 126
- Steinitz, Eva (Paris, 1982), 251
- Stevenson, Robert Louis (Édimbourg, 1850-Samoa, 1894), 128, 129
- Straram, Patrick (1934, 1988), 196
- Strauss, Leo (Kirchhain, Allemagne, 1899-Annapolis, Maryland, 1973), 10, 22
- Suarès, André (Marseille, 1868-Saint-Maur-des-Fossés, 1948), 175
- Svevo, Italo (Trieste, 1861-près de Trévisé, 1928), 168
- Swift, Jonathan (Dublin, 1667-id., 1745), 66, 67
- Teige, Karel (Prague, 1900-id., 1951), 154, 179
- Teipel, Jürgen (Kulmbach, 1961), 214
- Terk, Boris (Lioublino, Russie, 1937), 244
- Themerson, Stefan (Lodz, 1910-Londres, 1988), 160
- Tocqueville, Alexis de (Paris, 1805-Cannes, 1859), 81
- Toland, John (Londonderry, Irlande, 1670-1722), 52
- Tolstoï, Tatiana (Leningrad, 1951), 111
- Tomasi di Lampedusa, Giuseppe (Palerme, 1896-Rome, 1957), 35, 72, 76
- Torma, Julien (Cambrai, 1902-Tyrol, 1933), 156
- Toroni, Niele, (Muralto, 1937), 301
- Tosches, Nick (Newark, New Jersey, 1949), 209-211, 253
- Tschichold, Jan (Leipzig, 1902-Berzona, 1974), 189
- Twain, Mark (Floride, Missouri, 1835-Redding, Connecticut, 1910), 122
- Unamuno, Miguel de (Bilbao, 1864-Salamanque, 1936), 173
- Vico, Giambattista (Naples, 1668-id., 1744), 63, 64
- Vidal, Jordi (1950), 294, 295
- Vieira, Antonio (Lisbonne, 1608-Bahia, 1697), 52
- Vildé, Boris (Saint-Pétersbourg, 1908-Paris, 1942), 185
- Vvedenski, Alexandre (Saint-Pétersbourg, 1904-1941), 181
- Wacker, Nicolas (Kiev, 1897-Paris, 1987), 270
- Waiblinger, Wilhelm (Heilbronn, 1804-Rome, 1830), 72
- Warburg, Aby (Hambourg, 1866-id., 1929), 123
- Waters, Lindsay (Chicago, Illinois, 1947), 296
- Weber, Max (Erfurt, 1864-Munich, 1920), 139
- Wermester, Catherine, (Le Havre, 1961), 157
- Wilde, Oscar (Dublin, 1856-Paris, 1900), 125
- Winckelmann, Johann Joachim (Prusse, 1717-Trieste, 1768), 65
- Winstanley, Gerrard (Wigan, Lancashire, 1609-Londres, 1660/1676), 49
- Wolman, Joseph (Paris, 1929-id., 1995), 198, 199, 271
- Wotling, Patrick (Paris, 1962), 103
- Yates, Frances A. (Victoria Road North, Southsea, 1899-Surbiton, 1981), 36, 242
- Zabrana, Jan (Moravie, 1931-Prague, 1984), 237

INDEX DES TITRES

- 16 octobre 1943, 186
1929, 152
À fleur de peau, 110
A voice is a person, 244
Abrégé de la vie de Louis Mandrin, 56
"Adieu ma chère pillule", 86
Adolescence, 166
Alchimie, 8
Alice Kahn, 251
Amitié, 242
Anecdotes sur le M^{al} de Richelieu, 56
Anthropologie, 259
Apologie, 42
Ars Grammatica, 258
Atomic Bazaar, 288
Au-delà de Blade Runner, 293
Au singe bleu, 153
Awopbaloobop Alopbamboom, 207
Bar Nicanor, 151
Bartleby, 117
Bass Culture, 219
Bernard, que prétends-tu dans le monde ?, 18
Blackface, 211
Brûlures, 229
Byron, 72
Caïn, 71
Can't Stop Won't Stop, 222
Cap Canaveral, 249
Catalogue de la Bibliothèque de Marcel Schwob, 130
Céleste Ugolin, 165
Ceux de Barcelone, 137
Chants orphiques, 162
Chicago-Ballade, 225
Chine trois fois muette, 297
Clara des jours, 165
Clidophorus, 52
Cocorico, 119
Comment se fait un roman, 173
Comment trouver, comment chercher une première vérité ?, 105
Complaintes gitanes, 161
Confession sexuelle d'un anonyme russe, 115
Confessions d'un chasseur d'opium, 253
Considérations sur l'histoire universelle, 141
Contes et mécontes, 122
Contre François Jullien, 298
Contre rien, 229
Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, 97
Controverse avec Soljénitsyne, 134
Conversation imaginaire entre Diogène et Platon, 80
Coplas, poèmes de l'amour andalou, 24
Correspondance avec le Scriblerus Club, 66
Correspondance avec Malwida von Meysenbug, 102
Correspondance générale, 90
Correspondances Schwob/Stevenson, 129
Cosmos, chaos et le monde qui vient, 15
Country, 209
Courrier Dada, 148
Critique de l'économie politique, 97
Critique du droit politique hégélien, 96
De l'androgynie, 126
De l'habitude, 78
De l'Iliade, 188
De l'influence en littérature, 142
De l'obtention du bonheur, 21
De l'oisiveté, 301

- De la bêtise, 180
- De la critique du ciel à la critique de la terre, 98
- De la dame écouillée, 26
- De la décence ordinaire, 291
- De la magie, 33
- De la tyrannie, 57
- De pictura, 31
- De radiis, 20
- Dead Elvis, 206
- Défaut d'origine, 255
- Défense de mourir, 199
- Des liens, 34
- Des menteurs, 301
- Des mois, 231
- Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, 109
- Diapsalmata, 76
- Dictionnaire du mensonge, 51
- Dilapide ta jeunesse, 214
- Dirty Comics, 169
- Dirty Comics vol. 2, 170
- Discours d'un Italien sur la poésie romantique, 85
- Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens, 85
- Dissertation sur les peintures du Moyen Âge, 25
- Dix procès, 159
- Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste, 194
- Douze, 132
- Douze douzains de dialogues, 116
- Du plaisir de haïr, 73
- Du prince et des lettres, 57
- Du témoignage, 173
- Eau sauvage, 245
- Écrits retrouvés, 195
- Éléments de loi, 47
- Éloge de l'oisiveté, 182
- Éloge de la philosophie antique, 9
- Éloge de rien, 61
- Éloge de Socrate, 9
- En avant dada, 150
- England's Dreaming, 212
- Espions de la République, 137
- Esquisse d'une critique de l'économie politique, 97
- Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, 106
- Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements, 298
- Essai sur l'art de ramper à l'usage des courtisans, 60
- Essai sur la radio et le cinéma, 220
- Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?, 296
- Études léopardiennes, 93
- Études sur la personnalité autoritaire, 187
- Études sur l'argot français, 27
- Études sur Tchouang-tseu, 14
- Europeana, 235
- Experimental Music, 222
- Fake, 250
- Fin de Copenhague, 200
- Fragment sur Casanova, 59
- Fragments autobiographiques, 242
- Fragments posthumes sur l'éternel retour, 101
- François Rabelais, 35
- François Villon, 27
- Génie de l'Inde, 107
- George Grosz, 277
- Grammaire générale et raisonnée, 46
- Grosz, l'homme le plus triste d'Europe, 157
- Habitations imaginaires, 78
- Hamlet, 135
- Hegel et Marx : l'interminable débat, 98
- Hellfire, 210
- Hermétisme et Renaissance, 37
- Héros oubliés du rock'n'roll, 210
- Histoire de l'expulsion des Juifs de Sicile, 112
- Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, 59
- Histoire du poète qui fut changé en tigre, 159
- Hors de moi, 258
- Hourra ! Hourra ! Hourra !, 149
- Huit Petites Œuvres morales inédites, 84
- Incitation à l'amour de Dieu, 43
- Incitation à l'autodéfense, 280
- Instant propice, 1855, 236
- Interrogatoires, 183
- Ivan Chtcheglov : Profil perdu, 197
- Jack l'Éventreur, 158
- Je suis le peuple qui manque, 284
- Je suis toujours le plus grand..., 208
- Je vis mais sans vivre en moi-même, 44
- Jésus-Christ Rastaquouère, 152
- Jeu et théorie du duende, 162
- Jimmy, 270
- Journal d'un morphinomane, 124
- Journal de Holyhead, 67
- Journal du premier amour, 84
- Journal et lettres de prison, 185
- Juifs et antisémites, 113
- Klever Kaff, 243
- Kosher Humor, 238
- L'Affaire Dreyfus, 113
- L'Âge d'or, 247
- L'Agent de liaison, 239
- L'Agrume, 245
- L'Âne, 11
- L'Anticoncept, 198
- L'Apocalypse de notre temps, 181
- L'Apologie de la Paresse, 150
- L'Art comme procédé, 147
- L'Art de Céline et son temps, 280
- L'Art des bruits, 145
- L'Artiste du beau, 120
- L'Autruche aux yeux clos, 165
- L'Éclipse du savoir, 296
- L'École des filles vol. 1, 48
- L'École des filles vol. 11, 48
- L'Éducation de la Pippa, 41
- L'Égal des dieux, 11
- L'Épée, 231
- L'État retors, 280
- L'Étendard déployé des vrais niveleurs, 49
- L'Étranger, 226
- L'Histoire de Lapin Tur, 301
- L'Histoire secrète du plomb, 283
- L'Impensable, l'indicible, l'innommable, 281
- L'Insurrection de Cronstadt et la destinée de la révolution russe, 133
- L'Intensité dramatique de Leopardi, 92
- L'Invité mystère, 248
- L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, 176
- L'Ultima intervista di Pasolini, 241
- La Ballade de la geôle de Reading, 125
- La Batrachomyomachie, 12
- La Beauté malade, 168
- La Bourse, 139
- La Cinquième Colonne, 185
- La Condition de la femme dans l'islam, 140
- La Conduite de la guerre, 287
- La Crise commence où finit le langage, 261
- La Découverte du quotidien, 290
- La Défaite, 189
- La Fameuse Comédienne, 51
- La Fête de saint Roch à Bingen, 74
- La Fin du voyage, 256

La Folle Histoire du monde, 282
 La Génération qui a gaspillé ses poètes, 174
 La Genèse naturelle, 202
 La Grande Thérèse, 126
 La Grève des électeurs, 108
 La Légende de l'artiste, 178
 La Lena, 41
 La Mer, 269
 La Mesure de la réalité, 38
 La Montée des eaux, 286
 La Mort c'est pour les poires, 182
 La Mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh, 163
 La Naissance de Vénus et le Printemps de Botticelli, 123
 La Nature, 123
 La Paresse comme vérité effective de l'homme, 138
 La Peinture à partir du matériau brut, 270
 La Pensée du sous-sol, 103
 La Philosophie de l'absurde, 180
 La Philosophie de Platon, 21
 La Réification, 234
 La Révolution libérale, 172
 La Ruffianerie, 41
 La Santé de Montaigne, 42
 La Théorie du plaisir, 90
 La Tigresse, 153
 La Tribu, 202
 La Vie de Gérard, 75
 La Vie de Personne, 144
 La Vie des courtisanes, 40
 La Vie des femmes mariées, 40
 La Vie des nonnes, 40
 La Vie et la pensée de Leopardi, 93
 La Vie généreuse des Mercelots, 26
 La Vie innommable, 279
 La Vision dionysiaque du monde, 99
 La Voie suprême selon le yoga tibétain, 8
 Lana Caprina, 58
 Le Brouillon général, 70
 Le Cabinet de curiosités, 156
 Le Caméléon, 264
 Le Caractère fétiche de la marchandise, 96
 Le Caractère fétiche dans la musique, 178
 Le Cas Wagner, 101
 Le Code de Perelà, 145
 Le Complexe de l'argent, 138
 Le Consul, 202
 Le Cordon ombilical, 163
 Le Criticon, 50
 Le Criticon, 11^e partie, 51
 Le Cure-dent, 23
 Le Déclin du mensonge, 125
 Le Diable au café, 301
 Le Docteur Héraclius Gloss, 121
 Le Droit à la paresse, 99
 Le Duel, 58
 Le Général situationniste, 203
 Le Grand Troche, 156
 Le Hall de l'imagination, 120
 Le Livre de l'imaturité, 251
 Le Livre de Monelle, 127
 Le Manuscrit de 1942, 191
 Le Marché de l'art, 179
 Le Massacre des illusions, 89
 Le Mécanicien roi, 74
 Le Monde doit être romantisé, 70
 Le Onzième doigt, 154
 Le Pan-Pan au cul du nu nègre, 150
 Le Paradis des célibataires, 118
 Le Paresseux, 68
 Le Parfait Secrétaire des grands hommes, 301
 Le Park, 292
 Le Pauvre, 155
 Le Platon de Fârâbi, 22

Le Secret, c'est de tout dire, 235
 Le Talmud, 112
 Le Temps du sida, 279
 Le Théâtre de la mémoire, 32
 Le Travail du dessinateur, 157
 Leçons sur Tchouang-Tseu, 13
 Ledentu le phare, 146
 Les Aventures de Peddy Bottom, 160
 Les Berceuses, 301
 Les Bouteilles se couchent, 196
 Les Derniers jours d'Emmanuel Kant, 81
 Les Deux Vieilles Filles, 232
 Les Groupes communistes français de Russie, 133
 Les Inhumations, 271
 Les Kabbalistes de la nuit, 19
 Les Labrènes, 231
 Les Lèvres nues, 199
 Les Locomotives avec des chaussettes, 147
 Les Miscellanées culinaires de Mr. Schott, 276
 Les Miscellanées de Mr. Schott, 275
 Les Miscellanées de Mr. Schott en coffret, 277
 Les Nuits d'octobre, 74
 Les Orphelins, 257
 Les Quatrain, 22
 Les Rêveries du toxicomane solitaire, 241
 Les Rêveurs de l'absolu, 224
 Les Roueries des hommes, 41
 Les Vieilles Douleurs, 224
 Les Vies silencieuses de Samuel Beckett, 277
 Lettre à Anne, 284
 Lettre à Charlotte Bonaparte, 85
 Lettre à un ami, 53
 Lettre à un jeune partisan, 226
 Lettre d'Italie, 92
 Lettre sur l'astrologie, 19
 Lettres en provenance de la nuit, 188
 Lieu commun, 290
 Lieux-dits, 268
 Lipstick Traces, 205
 Liquidation de l'art, 154
 Lire aux cabinets, 225
 Liste rose, 301
 Livre et typographie, 189
 Logique du terrorisme, 282
 Ma paresse, 168
 Ma vie, 157
 Ma voisine, la postérité, 59
 Machiavel entre politique et histoire, 37
 Madoff, l'homme qui valait cinquante milliards, 288
 Manifestes, 146
 Manuel de civilité, 115
 Marginalia, 77
 Marseille, 259
 Maurice Sachs le désœuvré, 274
 Mémoire sur la découverte du magnétisme animal, 61
 Mémoires, 195
 Mémoires d'une chanteuse allemande, 114
 Mensonge et maladie mentale, 234
 Merci infiniment, 183
 Mes Inscriptions 1943-44, 230
 Mes Inscriptions 1945-63, 230
 Microfilm 2mi354, 263
 Milo, 253
 Modulations, 220
 Moi et ma cheminée, 118
 Mon grand-père, 245
 Monsieur Jean ou l'amour absolu, 167
 Musique, une très brève introduction, 271
 Mystery Train, 206
 Neuf cents conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques, 30
 Nietzsche l'antipode, 104

- Nietzsche. Physiologie de la volonté de puissance, 103
- Notebooks, 83
- Notes sur la mélodie des choses, 105
- Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie, 14
- Nous sommes tous Kafka, 254
- Nouveaux poèmes 1930-1934, 174
- Nouvelle méthode pour assister l'invention dans le dessin des compositions originales de paysages, 65
- Ornithologie du promeneur vol. I, 272
- Ornithologie du promeneur vol. II, 272
- Ornithologie du promeneur vol. III, 273
- Ouah ! Ouah ! ou qui a tué Richard Wagner, 160
- Pages d'amitié, 135
- Pâle Sang bleu, 273
- Palinodie, 86
- Pancho Villa, 136
- Par effraction, 240
- Paracelse, 32
- Paradoxes et problèmes, 50
- Paris, capitale du XIX^e siècle, 175
- Paroles, 116
- Pensées, 83
- Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture, 65
- Petit Manuel individualiste, 140
- Petite Anatomie de l'image, 228
- Petite Apologie de l'expérience esthétique, 266
- Petites Histoires de la rue Saint-Nicolas, 256
- Petites Œuvres morales, 84
- Ping-pong, 247
- Please Kill Me, 213
- Poèmes (Byron), 71
- Poèmes et dessins de la fille née sans mère, 152
- Pork and Milk, 246
- Portrait de Leopardi, 92
- Potlatch, 199
- Pour cent dollars de plus, 161
- Pour la forme, 200
- (Pour Mémoires), 197
- Précis de domination, 12
- Première considération inactuelle, 100
- Près de la voie ferrée, 187
- Problème xxx, 10
- Propos de table, 82
- Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu, 15
- Pybrac, 117
- Que du bonheur, 262
- Quelques remarques à propos du kitsch, 227
- Quid sit lumen, 30
- Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, 18
- Ragionamenti, 39
- Rapport secret du Pentagone sur le changement climatique, 285
- Rapport sur moi, 248
- Recherches sur l'art de parvenir, 110
- Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre, 172
- Réflexions sur le mensonge, 184
- Résistance au chaos, 293
- Résumé du voyage en Russie en 1839, 82
- Rien va, 231
- Rip It Up and Start Again, 215
- Roman à clefs, 274
- Romancero, 25
- Rome, Florence, Venise, 155
- Salopes, 151
- Sam Dunn est mort, 146
- Sang lié, 252
- Sans valeur marchande, 281
- Sarrasine, 74
- Science et tradition hermétique, 36
- Semences, 71
- Sensorialité excentrique, 278
- Sérénade à quelques faussaires, 166
- Sermon du bon larron, 52
- Servitude & simulacre, 295
- Shakespeare, 35
- Si l'enfant ne réagit pas, 260
- Sly Stone : le mythe de Staggerlee, 205
- Smeterling, 167
- Soliloque d'un penseur, 59
- Soliloques amoureux d'une âme à Dieu, 43
- Soljas, 208
- Sous réserve, 238
- Souvenirs sur Friedrich Nietzsche, 104
- Souvenirs sur Nestor Makhno, 133
- Sprats, 257
- Stations des profondeurs, 269
- Stendhal, 76
- Strange Fruit, 204
- Superstitions, 267
- Sur le contrôle de nos vies, 297
- Sur le paupérisme, 81
- Sur Lénine, Trotski et Staline, 134
- Sur mon père, 111
- Sur une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon, 10
- Sur Walter Benjamin, 176
- Surveillance électronique planétaire, 285
- Sweet Soul Music, 217
- Tchernobyl, une catastrophe, 283
- Terrain vague, 255
- Testament philosophique, 79
- Textes et documents situationnistes 1957-1960, 194
- Théorie des arts et des lettres, 90
- Thérèse de Lisieux, 179
- too much future, 215
- Tous les chevaux du roi, 201
- Tout est rien, 90
- Toute une vie, 237
- Traité de bon usage du vin, 34
- Traité de l'amendement de l'intellect, 46
- Traité du combat moderne, 294
- Traité sur l'origine des langues, 62
- Trial by Fire, 266
- Trieste, 227
- Trois filles de leur mère, 115
- Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ?, 87
- Turn the Beat Around, 221
- Un crime parfait, 265
- Un sapin de Noël chez les Ivanov, 181
- Un sentiment d'imposture, 262
- Une apologie des oisifs, 128
- Une mystification mondiale, 181
- Unique eunuque, 152
- Vénus et Adonis, 35
- Vici Vindiciae, 64
- Victor de l'Aveyron, 80
- Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même, 63
- Vie et mort de Jean Cavallès, 185
- Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin, 72
- Vies de Spinoza, 46
- Virginibus Puerisque, 129
- Vivent les voleurs, 110
- Voyages en kaléidoscope, 169
- Vues sur Napoléon, 175
- Waiting for the Sun, 218
- Walter Benjamin 1892-1940, 177
- White Bicycles, 218
- Will du moulin, 128
- Zéropolis, 289
- Zibaldone, 87-90
- Zimmer, 254

INDEX DES TRADUCTEURS ET PRÉFACIERS

- Alferi, Pierre, 50
 Amselem, Line, 43, 44, 161, 162, 254, 301
 Apostolidès, Jean-Marie, 196, 197
 Artières, Philippe, 110, 111, 124
 Authier, Denis, 42, 85, 161
 Baccelli, Monique, 36, 43, 57, 72, 76, 87, 91, 93, 145, 147, 160, 186, 227, 230-232, 235
 Baudelaire, Charles, 78
 Bédarida, François, 186
 Bégout, Bruce, 82, 227
 Berger, Cécile, 42
 Berréby, Gérard, 181, 182, 194, 195, 199, 200, 202-204
 Beunat, Natalie, 183
 Bonneau, Alcide, 39
 Bosc, David, 67, 68, 163
 Bounan, Michel, 8, 109, 115
 Bousquet, Joë, 167
 Bruchet, Pauline, 221
 Brunet, Philippe, 11, 12
 Brunet, Pierre Julien, 126
 Brunet, Sophie, 220
 Cahen-Maurel, Laure, 66, 124, 156, 179
 Canavaggio, Marianne, 35, 236-238
 Cantavenera, Eva, 33, 84, 90
 Carbone, Andréa L., 11
 Cardelli, Martina, 229
 Carré, Eugène, 87
 Casanova, Nicole, 190
 Catane, Moshé, 113
 Chambon, Camille, 219
 Champeaux, Jeanne, 103, 104
 Champion, Pierre, 129, 130
 Charpentier, abbé, 18
 Chevalley, Catherine, 191
 Colli, Giorgio, 84
 Corra, Bruno, 147
 Courier, Paul-Louis, 11, 12
 Courtine, Jean-Jacques, 296
 Dachy, Marc, 149
 Dagognet, François, 80
 Dagron, Tristan, 52
 David, Christophe, 104, 155-157, 177, 178, 297
 Debord, Alice, 202
 Debord, Guy, 195, 201
 Debru, Claire, 26, 184, 265
 Del Lucchese, Filippo, 38
 Delmas, François, 218
 De Maria, Luciano, 145
 Derrida, Marguerite, 174
 Di Meo, Philippe, 93
 Di Milia, Gabriella, 146
 Dion, abbé, 18
 Donné, Boris, 33, 34, 37, 196, 197, 242, 276, 277
 Dor, Laili, 83, 128, 129
 Dorner, Julia, 208-210
 Duvoy, Lionel, 63, 73, 100-102, 301
 Elster, Irena, 187
 Emery, Nicola, 181
 Erofeev, Victor, 82
 Erspamer, Francesco, 42
 Escaig, François, 129, 170
 Esquié, Héloïse, 206, 212, 214, 218, 2224, 285, 297
 Farazzi, Patricia, 180
 Fau, Benjamin, 11, 50, 217, 221
 Fourment, Nelly, 215
 Frappat, Hélène, 144, 188, 241, 243, 289
 Fitzsimons, Mélisande, 83, 128
 Fortini, Letizia, 43
 Frère, Ludovic, 102
 Fusco, Mario, 231

- Gabriel, Frédéric, 38
 Gacon, Gérard, 35
 Gail, François de, 123
 Galimberti, Cesare, 83
 Gallot, Muriel, 52
 Gandillac, Maurice de, 176
 García, Michel, 173
 Gauvin, Marie-Andrée, 123
 Gayraud, Joël, 83-85, 89, 90
 Gayraud, Régis, 138, 146, 148, 181
 Gentili, Nathalie, 222, 271
 Gervasoni, Marco, 172, 173
 Gherghel, Manuela, 179
 Ghezzi, Enrico, 136
 Gillybœuf, Thierry, 168
 Gobetti, Piero, 58
 Godard, Guillaume, 205, 206
 Gombrich, Ernst, 179
 Goudemare, Sylvain, 156
 Grenier, Jean, 181
 Grojnowski, Daniel, 123
 Grolleau, Charles, 23
 Guilhot, Florence, 71
 Haddad-Wotling, Karen, 11
 Hammet Marshall, Josephine, 183
 Harbi, Mohammed, 140
 Heller, Michel, 134, 135
 Hesdin, Aude de, 216
 Huisman, Violaine, 265
 Jaccottet, Philippe, 180
 Jacquet-Tisseau, Else-Marie, 77
 Jumel, Lilly, 225
 Jutrin, Monique, 189
 Kachler, Olivier, 132
 Kohn, Albert, 228
 Kuszel, Marc, 54
 Lacroix, Jean-Yves, 118, 119
 Lafarge, Jacques, 77
 Landolfi, Idolina, 231, 232
 Lang, Éric, 259, 301
 Lardinois, Roland, 108
 Larminat, Pierre de, 139
 Lattarico, Jean-François, 42
 Lautrec, Gabriel de, 123
 Layman, Richard, 183
 Lefebvre, Alexandra, 120, 121
 Leingre, Guillaume, 117
 Lévis Mano, Guy, 24, 25
 Lévy, Nassim, 21, 22
 Lévy, Patrick, 177
 Lévy, René, 20
 Lissart, Marie, 61
 Losseroy, Gilles, 166
 Luglio, Davide, 64, 65
 Macé, Gérard, 74
 Maillard, Claude, 267
 Malle, Justine, 206, 207
 Malroux, Claire, 169
 Mandosio, Jean-Marc, 39, 160, 210, 211, 254
 Mannoni, Olivier, 154
 Marcus, Greil, 208, 210
 Marin, Claire, 79, 80, 106
 Marqués, Guida, 53
 Menasché, Lionel, 76-78
 Menu, Étienne, 216, 222
 Merle, Gaëlle, 72
 Métais-Bührendt, Catherine, 139
 Meudal, Danielle, 153
 Michelet, Jules, 64
 Migoubert, Yann, 12
 Milanese, Arnaud, 48
 Milo, Francesco, 202
 Minghini, Giulio, 170, 203
 Molitor, Jules, 97
 Moreau, Jacques-Élie, 167
 Nigro, Salvatore, 51, 52
 Oliete-Loscos, Patrice, 65, 73, 123
 Ollendorff, Guillaume, 215
 Oppenheimer-Faure, Agnès, 177
 Orcel, Michel, 85, 86
 Orhan, Danielle, 65, 199, 204, 229
 Oriol, Philippe, 113, 114
 Osterreicher, Chantal, 203
 Ottaviani, Didier, 20
 Ourednik, Patrik, 238
 Palombini, Carlos, 220
 Panizza, Giorgio, 86, 90
 Papaioannou, Kostas, 97, 98
 Paris, Muriel, 190
 Parmentier, Michel, 182
 Pastureau, Jean, 147
 Paul, Jean-Louis, 71
 Pautrat, Bernard, 46, 105, 125, 141, 190
 Pécunia, Alain, 138
 Périgot, Béatrice, 65
 Perrin, Véronique, 159
 Pigeon, Martin, 287
 Pighetti, Christiane, 175
 Piélat, Thierry, 81
 Pinchard, Bruno, 85
 Porchat, Jacques, 74
 Pouillot, Arnaud, 284, 286-288, 293
 Prete, Antonio, 91
 Prévert, Jacques, 167
 Prudhomme, Sylvain, 137
 Puineuf, Sonia de, 155
 Rabasse, Manuel, 219
 Raïola, Marilène, 173
 Rebell, Hugues, 125
 Reiner, Marianne, 266
 Ridrimont, Denys, 213
 Rigoni, Mario Andrea, 85, 89, 90, 92
 Ritte, Jürgen, 153
 Rivière, Cécile, 109
 Roëls, Claude, 74
 Rosenthal, Jean, 226
 Rouziès, Étienne, 61
 Roy, Joseph, 96
 Schefer, Bertrand, 30, 31, 33, 37, 89, 90, 122
 Schefer, Olivier, 70, 71
 Schwob, Marcel, 81, 128
 Sedeyn, Olivier, 10, 19, 21, 22
 Serreau, Matthieu, 101
 Simonelli, Jacques, 165-167, 169
 Sichov, Evdokiya, 136
 Sollé, Éliane, 50, 51
 Sonnier, Danielle, 32-34
 Souvarine, Boris, 133
 Stelling-Michaud, Sven, 141
 Terk, Boris, 238, 244
 Thilger, Adriano, 90
 Tiedemann, Rolf, 177
 Tisseau, Paul-Henri, 77
 Tordjman, Gilles, 16
 Valencia, Michèle, 204
 Valensi, Michel, 112, 181
 Varney, 68
 Vauthier, Bénédicte, 173
 Veillon, Dominique, 186
 Vèze, Raoul, 58
 Weber, Romain, 26
 Wermester, Catherine, 150, 278
 Wolf, Sabine, 150
 Wotling, Patrick, 103
 Zanon, Alberto, 53
 Zylberstein, Jean-Claude, 204

INDEX DES ILLUSTRATEURS

- Barela, Steven J., 109
Bart, Natacha, 119
Bégout, Bruce, 260, 291
Bellmer, Hans, 228
Berréby, Gérard, 27, 61, 115, 125, 128, 173, 235, 264
Blumberg, Sam, 70
Bolaffio, Vittorio, 227
Bornerand, Jérémy, 139
Bory, Jean-François, 159
Bosc, David, 253
Bouin, Benjamin, 202
Bouyssou, Anne Marie, 288
Bueno, Tina, 269
Calle, Sophie, 250
Cardiff, Janet, 251
Charavner, Benjamin, 245
Chayer, Alain, 266
Chtcheglov, Ivan, 195
Cliquet, Étienne, 81
Debord, Guy, 200
Delius, Charles, 142
Desmazières, Sandra, 122
Devisme, Bernard, 236
Durand, Jérôme, 292
Dyer, Mark E., 123
Frappat, Jacques, 240
Gallissaires, Alexis, 256, 270
Gautier, Daniel, 287
Géricault, Théodore, 71
Grosz, George, 157, 278
Houdon, Jean-Antoine, 175
Huart, Anne d', 123
Ingres, Jean-Auguste-Dominique, 8
Ivanescu, Miruna, 26
Joostens, Paul, 151
Jorn, Asger, 197, 197, 200, 203
Lagarde Sylvain, 68
Laporte, Aude, 73
Le Caravage, 11, 42
Le Secq, Charles, 176
Le Vent du Riatt, 75
Lébédeff, Patrick, 165, 166, 173
Lemmer, Yoav, 52
Lesage, Marc, 128
Mammen, Jeanne, 153
Man Ray, 152, 167
Maxwell, Robert, 254
Meurisse, Alizé, 273, 274
Mezghiche, Sabri, 156
Miller, George, 251
Moments d'attraction étranges, 284
Motte, Lydéric, 202
Mréjen, Valérie, 247
Musch, Jeroen, 137
Nakamura, Rieko, 251
Özkök, Lütfi, 277
Padlewska, Wiktoria, 163, 253
Paesano, Olinda, 232
Parkinson, Norman, 244
Parr, Martin, 118
Perrier, Hugues, 76
Perrin, Jonathan, 30
Ribemont-Dessaignes, Georges, 152
Ribera, Jusepe de, 167
Risi, Laurent, 190
Rogge, Claudia, 141
Roy Export Company Establishment, 292
Salamé, Louma, 255
Serralongue, Bruno, 295
Siefken, Doug, 118
Teige, Karel, 155

Ter Brugghen, Hendrick, 9
Themerson, Franciszka, 160
Titien, 44
Vantielcke, Richard, 144
Vendran, Stéphane, 180
Vilató, Javier, 24, 25
Zucca, Pierre, 80

SERVICE DE RENSEIGNEMENTS

ÉDITIONS ALLIA

16, rue Charlemagne 75004 Paris Tél. : (00 33) 01 42 72 77 25
allia@editions-allia.com / <http://editions-allia.com>

DISTRIBUTION FRANCE : HARMONIA MUNDI

B.P. 150 13631 Arles Cedex
Service commercial :
Tél. : (00 33) 04 90 49 90 49 / Fax : (00 33) 04 90 49 96 14
Service commandes :
Tél. : (00 33) 04 90 49 58 05 / Fax : (00 33) 04 90 49 58 35

DISTRIBUTION PARIS : HARMONIA MUNDI

13-15, place André Masson 75013 Paris
Tél. : (00 33) 01 53 80 02 23 / Fax : (00 33) 01 53 80 02 24

DISTRIBUTION BELGIQUE : HARMONIA MUNDI

Caravelle : 303, rue du Pré aux Oies B - 1130 Bruxelles
Tél. : (00 32) 2 240 93 00 / Fax : (00 32) 2 216 35 98

DISTRIBUTION SUISSE : ZOÉ

11, rue des Moraines CH - 1227 Carouge-Genève
Tél. : (00 41) 22 309 36 00 / Fax : (00 41) 22 309 36 03

DISTRIBUTION QUÉBEC : DIMEDIA

539, boulevard Lebeau Ville Saint Laurent Québec Canada h4N1S2
Tél. : (00 1 514) 336 39 41 / Fax : (00 1 514) 331 39 16
general@dimedia.qc.ca



La rue Charlemagne est une rue du 4^e arrondissement de Paris. Elle est située dans le quartier de Saint-Gervais près du quartier Saint-Paul. Cette voie existait vers le milieu du xiv^e siècle. À la base, elle était comprise dans la rue de Jouy. Elle a ensuite changé

de nom. Elle s'est appelée rue de l'Abbé-de-Jouy, rue de la Fausse-Poterne, rue de la Fausse-Poterne-Saint-Paul puis plus tard, rue de l'Archet-Saint-Paul et rue des Prêtres-Saint-Paul. Le nom actuel vient du Lycée Charlemagne qui est au n^o 13. Les éditions Allia sont situées au n^o 16. Aux n^{os} 13 et 14 : le Lycée Charlemagne (le plafond de l'escalier d'honneur et de la bibliothèque sont décorées de peintures murales ainsi que certaines parties du bâtiment). Aux n^{os} 9 et 15 : restes de l'enceinte de Philippe-Auguste.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement au lecteur.....	3
Sommaire.....	5
I. À PROPOS DE L'HÉRITAGE ANTIQUE.....	7
II. L'EUROPE MÉDIÉVALE.....	17
A. Murmures en faveur de Bernard de Clairvaux.....	18
B. L'inspiration juive.....	19
C. La philosophie arabe.....	20
D. La poésie populaire espagnole au déclin du Moyen Âge.....	24
E. L'art médiéval.....	25
F. Les marginaux de la fin d'une époque.....	26
III. UNE RENAISSANCE.....	29
A. Le renversement culturel.....	30
B. La question morale.....	39
<i>L'œuvre érotique de L'Arétin (1492–1556) : les ragionamenti</i>	39
<i>Autres moralités</i>	41
C. Mystique et renaissance.....	43
IV. LES ARCANES DE L'ÂGE CLASSIQUE.....	45
A. Le nouvel instrument intellectuel.....	46
B. L'érotisme à l'âge classique.....	48
C. Réflexions désabusées.....	49
V. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE :	
ENTRE LES LUMIÈRES ET L'INCENDIE.....	55
A. Deux ouvrages biographiques.....	56
B. Deux pamphlets d'Alfieri.....	57
C. Divers écrits de Giacomo Casanova.....	58
D. Enthousiasmes et sarcasmes.....	60
VI. DE L'EUROPE NAPOLÉONNIENNE À LA RÉVOLUTION DE 1848.....	69
A. Nouveau monde et nouvelle sensibilité.....	70
B. Essais et réflexions sur les effets de l'éducation, du despotisme politique, de la culture et des idées reçues.....	78

c. L'œuvre de Giacomo Leopardi.....	83
<i>Le Zibaldone</i>	87
<i>Anthologies thématiques du Zibaldone</i>	89
d. Sur l'œuvre de Leopardi.....	92
VII. DE MARX À LA BELLE ÉPOQUE.....	95
A. La critique du nouveau monde.....	96
<i>Autour de Marx</i>	96
<i>Lectures de Nietzsche</i>	99
<i>Renversement moral et intellectuel</i>	105
<i>Deux ouvrages de Maurice Joly</i>	109
<i>Témoignages</i>	110
B. L'antisémitisme et l'affaire Dreyfus.....	112
C. Fantaisies érotomaniaques.....	114
<i>Deux "témoignages anonymes"</i>	114
<i>Les érotiques posthumes de Louÿs</i>	115
D. Points de fuite pour une fin de siècle.....	117
<i>La morphinomanie</i>	124
<i>L'esthétisme</i>	125
<i>La mythomanie</i>	126
<i>Hors du monde et de l'histoire : Schwob et Stevenson</i>	127
VIII. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE :	
AUTOUR D'UNE RÉVOLUTION SOCIALE.....	131
A. La Révolution en Russie.....	132
B. Autres Révolutions.....	136
C. La servitude.....	138
IX. DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE :	
LA RÉVOLTE DES ARTISTES.....	143
A. Autour des futuristes.....	144
B. La révolte de Dada.....	148
C. Les bas-fonds de Walter Serner.....	153
D. Autres explorations déraisonnables.....	154
E. Les romans de Georges Ribemont-Dessaignes.....	164
F. Des paradis perdus.....	168
G. Bien en deçà.....	169

X. NOUVELLES DICTATURES EUROPÉENNES ET SECONDE GUERRE MONDIALE.....	171
A. La montée des périls (1920-1939).....	172
B. Dans la guerre moderne (1941-1945).....	184
C. Désillusions et désengagements (1947-1951).....	189
D. Sortir de la nuit.....	190
XI. DANS LA GUERRE FROIDE : LA RÉVOLTE ET SON DOUBLE.....	193
A. La nouvelle révolte des artistes : autour de l'Internationale situationniste.....	194
B. Rock, soul, reggae et autres musiques.....	204
C. Constats horrifiés.....	224
D. La suspicion généralisée.....	225
<i>Les Inscriptions de Scutenaire</i>	230
<i>Cinq textes de Tommaso Landolfi</i>	230
XII. LA FIN D'UNE ÉPOQUE : LES CONDITIONS DU VRAI.....	233
A. La vérité, pour quoi faire ?.....	234
B. Témoignages.....	241
C. L'effort de communication.....	266
D. L'enjeu des affrontements.....	278
AVENANTS AU CATALOGUE.....	301
CHRONOLOGIE.....	303
INDEX DES AUTEURS.....	319
INDEX DES TITRES.....	327
INDEX DES TRADUCTEURS ET PRÉFACIERS.....	335
INDEX DES ILLUSTRATEURS.....	339
SERVICE DE RENSEIGNEMENTS.....	341
TABLE DES MATIÈRES.....	345

Les éditions Allia remercient Diane Coursan et Juliette Magro.

© Stéphanie Bouchy pour la photographie de couverture.

NOTES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPÉENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALLIA
EN SEPTEMBRE 2010

ISBN : 978-2-84485-384-4